A woman with long brown hair, seen from the back and side, wearing a vibrant red, off-the-shoulder, ruffled dress. She is holding a dark rose in her right hand. The background is dark and ornate, suggesting a historical or gothic setting. A decorative white vine with leaves is in the top left corner.

ELIZABETH
BOYLE

Sous le sceau du scandale

roman

Victoria

ELIZABETH BOYLE

Sous le sceau du scandale

Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par
Hélène Arnaud

Victoria

 HARLEQUIN

A propos de l'auteur

Elizabeth Boyle a toujours adoré la romance et elle vit chaque jour sa passion en écrivant des histoires captivantes et enflammées, que les lectrices du monde entier décrivent comme des *page-turners*. Depuis la parution de son premier roman en 1996, elle a vu plusieurs de ses livres figurer dans les listes de best-sellers du *New York Times* et de *USA Today*. Elle a également remporté un RWA RITA Award et un a Romantic Times Reviewer's Choice award. Elle habite actuellement à Seattle avec son mari et ses deux jeunes fils, ses « apprentis héros ». Suivez son actualité sur son site officiel : www.elizabethboyle.com.

*A LeHang Huynh,
Pour sa passion pour la romance,
la quête sentimentale et de toutes les
étapes qui mènent au grand amour.
Merci pour ton enthousiasme et ton soutien.*

Chapitre 1

Dans le village de Kempton, au mois de mai, le jour se levait toujours avec la même poésie. Les premiers rayons du soleil scintillaient sur l'herbe humide de rosée et l'on entendait le pépiement joyeux des oiseaux dans les jardins.

Ce matin-là, en se réveillant, Tabitha Timmons ne se doutait pas un seul instant qu'elle se retrouverait fiancée avant le soir — et encore moins qu'elle était sur le point de tomber désespérément amoureuse.

Mais pas nécessairement du même homme...

Non, la seule chose à laquelle elle pensait, alors qu'elle sortait de chez elle un peu plus tard dans l'après-midi pour se rendre comme chaque mardi à la réunion de la Société de tempérance et d'amélioration de Kempton, était qu'elle allait pouvoir échapper aux exigences de sa tante et aux récriminations de son oncle pendant trois heures.

Arrivée dans le jardin, elle entendit la voix de son amie Daphné Dale l'interpeller joyeusement :

— Te voilà ! Je commençais à craindre qu'elle ne te laisse pas venir !

Daphné s'empressa de franchir le portillon et se pencha pour gratter les oreilles du chien de Tabitha, M. Muggins. Le gros terrier irlandais leva ses grands yeux expressifs sur la jeune fille et la regarda un instant avec une profonde admiration.

— Si tante Allegra m'avait interdit de sortir, elle aurait dû y aller à ma place, répliqua Tabitha en jetant un rapide coup d'œil en arrière, et Dieu sait si elle déteste avoir des obligations à remplir...

Heureusement pour elle, les rideaux du rez-de-chaussée étaient tirés, ce qui signifiait que sa tante n'était pas en train de la surveiller, ni de chercher une excuse pour la rappeler à l'intérieur.

— C'est bien étrange qu'elle refuse à ce point de mettre le nez dehors, murmura Daphné.

Sur ce, elle prit son amie par le bras et toutes deux s'éloignèrent du presbytère qui avait été autrefois un foyer heureux pour Tabitha.

D'ailleurs, la maison aurait dû rester un endroit confortable et chaleureux, jouxtant l'église St Edward, un bel édifice normand avec ses hauts murs de pierre, sa longue nef et son clocher surplombés par les Hauts de Foxgrove, domaine du comte de Roxley.

Hélas, le père de Tabitha avait succombé à une maladie cardiaque trois ans plus tôt, et l'arrivée de son oncle comme nouveau vicaire avait transformé la maison en un lieu triste et froid.

Au moins, songea Tabitha tout en marchant, était-elle encore autorisée à assister aux réunions de la Société ; mais uniquement parce que sa tante considérait le fait de distribuer des paniers de nourriture aux nombreuses vieilles filles de Kempton comme une corvée insupportable.

Tabitha et Daphné descendirent Meadow Lane, l'étroit sentier qui menait du presbytère à la grand-rue. Daphné ne cessait de bavarder, racontant les derniers potins à Tabitha.

— ... et lady Essex ne laissera jamais Louisa et Lavinia n'en faire qu'à leur tête, les banderoles du bal du solstice d'été ont toujours été couleur lavande. Franchement, vert pomme ? Quelle idée !

Tabitha sourit, bercée par la voix légère de son amie. Etre avec Daphné et participer à ces réunions la reconfortait. Pendant ces quelques heures, elle arrivait presque à oublier que sa vie avait changé ; elle ressentait la douce quiétude de son quotidien passé...

— J'ai même rendu visite aux jumelles, hier, poursuivit Daphné avec un soupir, et j'ai essayé de leur expliquer — poliment — qu'elles mettraient lady Essex en colère si elles insistaient. Mais tu les connais : elles adorent faire des histoires !

Etonnée, Tabitha jeta un coup d'œil en coin à son amie.

— Tu croyais vraiment pouvoir les faire changer d'avis ?

— Je l'espérais, avoua Daphné, et sinon je pensais que mon nouveau chapeau les distrairait.

En riant, elle secoua les rubans de son chapeau de soie verte. Daphné adorait parader de la sorte et Tabitha sourit devant l'enthousiasme de son amie.

— Tu as réussi à convaincre ton père de te donner ton argent en avance ? demanda-t-elle.

Son amie haussa les épaules sans la moindre trace de remords, ses grands yeux bleus scintillant de malice tandis qu'elle ajustait le rebord de son chapeau de sa main gantée.

— Oui et, crois-moi, il vaut bien son prix ! J'avais peur que papa ne cède pas avant que Mlle Fielding ne le découvre à la boutique et l'achète – et tu sais à quel point le vert ne lui sied guère au teint !

Tabitha ne put s'empêcher d'éclater de rire. Décidément, la rivalité entre Daphné et Mlle Fielding ne cesserait jamais...

— Tu sais, je pense que mon chapeau t'irait très bien, ajouta Daphné d'un air insouciant. Tu pourrais l'essayer quand nous arriverons chez lady Essex.

Elle se tourna vers Tabitha, son regard empli de gentillesse, et se mordilla la lèvre inférieure en attendant sa réponse.

Tabitha devinait sans mal les intentions de son amie et hocha la tête sévèrement.

— Tu sais que je ne peux pas accepter. Te souviens-tu de la réaction de ma tante quand tu m'as donné ces gants, l'hiver dernier ?

— Je n'ai pas fait cela par pitié ! protesta Daphné, les sourcils froncés. Et je t'assure que ce n'est toujours pas le cas aujourd'hui, mais tu n'as pas eu de nouveau chapeau depuis...

— Deux ans, acheva Tabitha.

Non, elle n'avait pas eu de nouveau chapeau, ni de nouvelle robe, ni de chaussures, ni de bas...

— Sincèrement, cela ne me dérange pas, reprit-elle.

— Eh bien, moi, si ! répliqua Daphné. Ton oncle et ta tante devraient avoir honte de te priver de tout comme cela.

Que répondre ? Daphné disait vrai : son oncle et sa tante avaient été ravis d'obtenir la place honorable de son père à sa mort... Mais hériter par la même occasion d'une nièce sans le sou ? N'ayant pas d'enfants eux-mêmes, ils n'avaient pas été enchantés de devoir s'occuper d'elle. Tante Allegra n'avait pas la fibre maternelle — loin s'en faut — et répétait souvent que Tabitha prenait trop de place dans le coin du grenier qu'ils avaient généreusement aménagé en chambre pour elle.

Mais, en vérité, Tabitha n'était pas malheureuse dans son sanctuaire. C'était là qu'étaient entreposées les malles de sa mère, et cette proximité lui permettait parfois de sentir le parfum de violette qu'elle avait porté toute sa vie. Cela éveillait en elle des souvenirs furtifs de cette belle femme mince qu'elle n'avait hélas que très peu connue.

— Chaque fois que ton oncle fait un sermon sur la charité, reprit Daphné avec chaleur, je suis tentée de me lever et de dénoncer son hypocrisie.

— Tu es incorrigible, coupa Tabitha avec une sévérité de façade.

Après tout, elle ne pouvait en vouloir à Daphné : personne d'autre ne se souciait d'elle...

— Qui est incorrigible ? lança la voix claire de Harriet Hathaway qui les rejoignit au moment où elles s'engageaient dans la grand-rue.

Fidèle à elle-même, Harriet portait une robe un peu froissée à l'ourlet boueux, et son chapeau penchait sur le côté tandis qu'une tache indéfinissable l'ornait. Elle avait sans doute oublié l'heure et était partie en courant sans même vérifier sa tenue dans un miroir.

Lady Essex serait certainement fâchée de l'apparence négligée de sa protégée... Tout le monde savait qu'elle espérait emmener Harriet à Londres pour lui offrir un beau mariage — bien que personne, à Kempton, n'y crût vraiment. On parlait de « Harry » Hathaway, après tout !

— Moi, apparemment, répondit Daphné avant de changer de conversation. Regarde, j'ai acheté un nouveau bonnet !

Harriet y jeta un rapide coup d'œil peu intéressé.

— Oh oui, je vois. N'est-ce pas celui que tu m'as montré dans la vitrine de Mme Welling, la semaine dernière ?

Daphné acquiesça énergiquement.

— Il est beau, non ?

Harriet le regarda une seconde fois, avec plus d'attention.

— En effet, mais je croyais qu'il était orné de plumes.

— Je les ai enlevées, répondit Daphné avec un coup d'œil lourd de sens en direction de M. Muggins.

Tabitha baissa les yeux, gênée. Elle avait beau adorer son chien, il fallait bien avouer que la bête ne faisait pas la différence entre une pelisse, un chapeau bordé de plumes et un oiseau...

Peu de temps après l'arrivée de tante Allegra, il avait détruit trois de ses couvre-chefs ; furieuse, elle avait menacé de le jeter à la rue. Heureusement, les habitants de Kempton — et une bonne moitié de la population alentour — avaient refusé catégoriquement d'adopter ce « diable roux », au grand soulagement de Tabitha.

Finalement, tante Allegra avait fait la même chose que Daphné et retiré les plumes qui restaient sur tous ses chapeaux. Même l'indomptable lady Essex avait enlevé toutes les plumes de son turban favori avant de le porter aux réunions de la Société...

Tabitha ne pouvait le nier : aucune plume n'était en sécurité en présence de M. Muggins. En revanche, elle n'avait jamais compris pourquoi il ne montrait aucune agressivité envers les écureuils, les rats et autres rongeurs.

Quoi qu'il en soit, elle n'avait d'autre choix que d'emmener son compagnon taquin partout où elle allait, de peur de voir oncle Bernard profiter de son absence pour le donner à un badaud de passage qui le prendrait avec lui sans se méfier.

— Tu as l'air bien fatiguée, Tabitha, dit Harriet après un court silence, et amaigrie aussi. Tu travailles trop, tu sais.

Un peu honteuse, Tabitha préféra détourner les yeux.

— Je me suis levée tôt : il fallait que je finisse de laver par terre avant de venir.

Pas dupe, Daphné ajouta :

— Et je suppose que tu devais aussi frotter l'argenterie, faire la vaisselle, mettre la table et couper les légumes du souper pour Mme Oaks.

Oui, mais également s'occuper du repassage, songea Tabitha sans rien dire. Gênée par les lourds regards de ses amies, elle répliqua :

— Ne vous inquiétez pas... Le travail ne me fait pas peur.

— Tout de même, reprit Harriet, les dents serrées, quelqu'un devrait rappeler à ton oncle et à ta tante que tu es une lady, pas leur bonne !

— Oh non, je préfère que personne ne dise rien.

Au moins, Tabitha avait encore un toit sur la tête — détail que son oncle et sa tante aimaient lui rappeler chaque jour.

— Tu peux toujours venir t'installer à..., commença Harriet, mais Tabitha la fit taire d'un non de la tête.

Tu peux toujours venir t'installer à Pottage.

Lady Essex lui avait également proposé de venir vivre à Foxgrove, ainsi que Daphné à Dale House. Mais son oncle et sa tante avaient catégoriquement refusé de la laisser partir, sous prétexte de la voir mal tourner loin de leur protection.

Sans compter qu'ils perdraient une bonne qui ne leur coûtait rien...

De plus, elle aimait le presbytère, songea Tabitha. Cette maison avait toujours été la sienne et, bien qu'elle doive à présent se contenter d'un coin de grenier pour dormir et de prendre ses repas à la cuisine, elle pouvait néanmoins s'occuper des fleurs que sa mère aimait tant et admirer l'écriture fine de son père en remplissant le registre de la paroisse.

Jamais un autre lieu ne lui rappellerait autant son foyer perdu.

— Si seulement nous n'étions pas à Kempton, s'exclama Daphné, tu pourrais te marier et fuir ta tante !

Devinant la tristesse soudaine qui s'était emparée de Tabitha, Harriet lança :

— Parlons de quelque chose de plus gai. Imaginez le visage de lady Essex quand les jumelles Tornade insisteront encore pour changer la couleur des banderoles du bal du solstice !

A cette idée, toutes trois éclatèrent de rire et poursuivirent leurs bavardages insouciantes. Tabitha sentit peu à peu ses soucis s'effacer : certaines choses ne changeraient jamais.

Elles approchaient de la forge et entendaient déjà résonner, comme de coutume, le marteau de M. Thury quand Daphné s'immobilisa brusquement.

— Seigneur, lâcha-t-elle dans un souffle.

Derrière elle, Harriet faillit trébucher sur le gravier et poussa un juron fort peu élégant qu'elle tenait probablement de ses cinq grands frères.

— Quelle magnifique voiture ! s'écria-t-elle.

S'abritant du soleil avec la main, Tabitha examina ce qui stupéfiait tant ses amies.

Devant la forge de M. Thury se trouvait un véhicule luxueux — un phaéton, sans doute, encore que Harriet saurait mieux reconnaître la forme qu'elle. La voiture, qui paraissait coûter une fortune, était garée de travers et il lui manquait une roue. Sans doute M. Thury était-il occupé à la réparer.

Un tel faste était rare à Kempton...

Le village avait beau accueillir de nombreuses vieilles filles et jeunes femmes à marier, peu de gentlemen y vivaient et des équipages aussi masculins étaient rares.

— Mon Dieu, avez-vous déjà vu quelque chose d'aussi beau ? demanda Daphné dans un murmure.

Tabitha lui jeta un coup d'œil amusé.

— Même ton père ne se servirait pas de cela pour se déplacer !

— Je ne parle pas de la voiture, reprit Daphné, mais de l'homme à côté. Regardez-moi cette veste...

Tabitha découvrit la silhouette d'un homme grand, élégamment vêtu, qui se tenait sous l'auvent de la forge. Son manteau fin était ouvert et révélait une cravate d'un blanc éclatant ornée de ruches de dentelle sur un veston clair à carreaux — un ensemble trop surfait au goût de Tabitha. Une pinte de bière à la main, l'homme s'adossa contre le mur et leur lança un grand sourire.

— Qui donc peut-il être ?

— Oh ! c'est juste Roxley, répondit Harriet avec désinvolture.

Puis, au grand dam de Tabitha, elle fit un grand signe au gentleman.

— Bonjour, milord ! Etes-vous venu rendre visite à votre tante ?

Sans aucun respect pour les convenances, elle se précipita à la rencontre de lord Roxley — le célèbre et riche lord Roxley — et lui tendit la main. Tabitha l'observa encore un instant puis suivit son amie. Lord Roxley se rendait si peu souvent au village qu'il était fort probable que peu de gens le reconnaissent.

— Est-ce le comte ? chuchota Daphné.

Comme Tabitha, elle ne quittait pas des yeux le neveu de lady Essex. Sa demeure, Foxgrove, n'était que l'une des nombreuses propriétés de Roxley et celui-ci, élevé à Londres, ne venait à Kempton qu'une fois par an, sans se faire annoncer afin d'éviter que sa tante ne puisse le piéger par une fête ou un grand bal. En effet, celle-ci ne rêvait que d'une chose : lui faire épouser une jeune femme du village.

— Je ne savais pas que vous veniez à Kempton, Roxley, lança Harriet avec familiarité.

De nouveau, Tabitha fut choquée par les manières de son amie lorsqu'elle s'adressait à la gent masculine. Son enfance auprès de cinq frères y étant certainement pour quelque chose, Harriet ne considérait pas les hommes comme une espèce mystérieuse et dangereuse, mais comme de simples compagnons.

Ce que Tabitha avait depuis toujours du mal à comprendre.

— Chaunce m'a écrit cette semaine, poursuivit Harriet avec une feinte sévérité, et il n'a pas mentionné votre arrivée.

— Chut, Harry ! coupa le beau lord Roxley avec un clin d'œil. Personne ne doit savoir que je suis ici...

Harriet se redressa et le considéra d'un air désapprobateur.

— Vous savez que vous ne devez pas m'appeler ainsi, milord ! Votre tante serait horrifiée. Je suis Mlle Hathaway pour vous, maintenant.

Tout en parlant, elle prit une pose si élégante que même lady Essex en aurait été fière.

Cependant, lord Roxley ne parut pas impressionné. Au contraire, il se pencha à son oreille avec un air de conspirateur.

— Mlle Hathaway, bien sûr ! murmura-t-il. Hors de question que je t'appelle ainsi, Harry.

Harriet le repoussa en riant.

— Décidément, vous ne changerez jamais, Roxley !

— Je l'espère bien. Je pense que ma famille serait très déçue si je devenais un jour aussi guindé et raisonnable que ton frère Quinton.

Il éclata de rire avant de lever les yeux sur Tabitha et Daphné.

Se rappelant soudain ses bonnes manières, Harriet s'empressa de les présenter.

— Milord, voici Mlle Timmons et Mlle Dale.

— Très heureux de vous rencontrer.

Tabitha fut impressionnée car, en dépit des reproches habituels de sa grand-tante, lady Essex, à propos de son comportement, Roxley les salua très bas tandis que Daphné et elle s'inclinaient en une gracieuse révérence.

— Et comment s'appelle ce charmant animal ? demanda-t-il en caressant affectueusement M. Muggins sur la tête.

Le gros chien répondit par un grondement rauque.

— Belle bête ! ajouta lord Roxley en retirant toutefois sa main pour ne pas se faire mordre.

— Je suis vraiment navrée, milord, s'excusa Tabitha. Je crains qu'il n'aime guère les étrangers...

— C'est la plume de votre chapeau, indiqua Harriet.

— Comment ?

M. Muggins regardait à présent lord Roxley comme un loup ayant découvert une brebis égarée.

— La plume de votre chapeau, répéta Harriet en attrapant prestement la plume blanche passée dans le ruban.

— Hé ! C'est un souvenir de...

Quoi que la plume ait pu signifier pour lui, Harriet la jeta au chien, qui l'attrapa au vol avant de se retourner fièrement vers Tabitha comme s'il lui rapportait une proie.

— Vous me remercierez, plus tard, glissa Harriet à Roxley sans autre forme d'explication.

— Qu'est-il arrivé à votre voiture, milord ? demanda Tabitha, pressée de changer de sujet.

— Ce n'est pas ma voiture, mademoiselle Timmons, mais celle de Preston, répondit-il avec un geste vague en direction de la forge. Je l'avais pourtant prévenu de ne pas prendre le virage du gros chêne si vite, mais m'aurait-il écouté ? Pour être honnête, il peut se montrer aussi mal élevé et têtu que votre chien.

Sur ce, il haussa les épaules et sourit comme si leur malheureuse épopée méritait quelques applaudissements.

— Mon frère George a fait la même chose au printemps dernier s'exclama Harriet. Il est si cabochard, comme dit mon père .

— Harriet ! s'écria Daphné d'un air choqué. Rappelle-toi les paroles de lady Essex au sujet de ton langage ! Elle te donnerait le double de leçons si elle t'entendait parler ainsi.

— Oh non, Harry, soupira lord Roxley en regardant tour à tour Daphné et Harriet. Tu ne laisses tout de même pas ma tante gâter tes qualités ?

— Oh ! elle ne gâte rien, milord, répondit Harriet. Elle s'efforce simplement d'améliorer un peu mes manières... Ma mère a abandonné, mais lady Essex se montre très déterminée. Elle a prévu de m'emmener en ville le mois prochain.

— En ville ? répéta Roxley d'un air surpris.

— Oui. Elle ne vous a pas prévenu ?

— Elle ne me prévient jamais ! Elle se contente de venir chez moi et de me tourmenter pendant des semaines ; mais, grâce à toi, je suis maintenant au courant de ses projets et je serai ton obligé, ajouta-t-il avec un sourire malicieux.

— En effet, et vous pourrez donc danser avec moi à Almack.

— Jamais ! rétorqua-t-il avec un frisson. Je ne serai pas là le mois prochain... Figure-toi que je pars chasser.

Harriet croisa les bras d'un air peu convaincu.

— Ce n'est pas la saison de la chasse, objecta-t-elle.

— Oh ! c'est toujours la saison quelque part !

— Si vous cherchez à ce point à fuir lady Essex, que faites-vous à Kempton ? insista-t-elle, visiblement décidée à avoir le dernier mot.

— Une course, pardi ! Nous essayons de battre cet idiot de Kipps sur la route de Londres et j'ai proposé à Preston de prendre un raccourci par Kempton. J'ai parié cinq cents livres avec Dillamore que nous arriverions les premiers.

— Seigneur... Cinq cents livres ? ne put s'empêcher de souffler Tabitha.

A côté d'elle, Daphné paraissait tout aussi stupéfaite de la somme annoncée.

— J'espère que M. Thury sait à quel point il est urgent qu'il répare votre roue, lâcha-t-elle.

— Oh oui, il le sait, répondit Roxley. Preston a même décidé de l'aider — un sacré compagnon, celui-là ! Il faut dire qu'il a parié le double que nous gagnerions et, s'il perd cette somme, il aura des problèmes avec son oncle qui n'est guère commode.

Puis il se tourna vers la forge et lança :

— Nous allons battre Kipps, hein, Preston ?

Un grommellement s'éleva depuis l'atelier ouvert où l'on devinait une silhouette courbée sur l'enclume.

Le comte se tourna de nouveau vers les jeunes filles et haussa les épaules d'un air d'excuse.

— Je ne l'ai jamais vu de si mauvaise humeur. Hé ! Preston ! Viens donc rencontrer les jeunes femmes du village ; il y a peu de gentlemen, ici, et nous sommes vus comme une espèce rare.

Là-dessus, Roxley ne pouvait pas avoir plus raison...

Les hommes bien nés avaient pour habitude d'abandonner ce petit bourg paisible afin d'aller à l'école dès qu'ils quittaient leurs culottes courtes, et peu y revenaient. La perspective d'entrer dans l'armée ou même le clergé leur offrait des opportunités bien plus excitantes que les prairies silencieuses et les collines vertes de Kempton. Les frères de Harriet eux-mêmes — à l'exception de George, héritier du domaine — avaient préféré explorer les quatre coins du monde plutôt que de rester dans leur village natal...

Et, s'ils l'avaient fait, c'était parce qu'ils en avaient la liberté.

Tabitha ne put s'empêcher de songer à cet ami mystérieux de lord Roxley — elle avait suffisamment entendu lady Essex se plaindre des habitudes inconvenantes de son neveu pour s'inquiéter. Qui était ce M. Preston ? Quel genre d'hommes pariait tant d'argent sur une course de voitures ?

Bien que choquée, elle sentit un soupçon d'envie naître en elle : ces hommes étaient libres de parier des sommes considérables et d'explorer le pays comme ils le souhaitaient, tandis qu'elle... elle était tout simplement prise au piège.

A peine quelques minutes plus tôt, elle s'était crue heureuse — elle travaillait trop, était épuisée et un peu mal nourrie, certes — mais, soudain, elle comprenait à quel point la vie était injuste.

Oui, elle était prise au piège. Par les hasards de l'existence... et par le peu d'opportunités qui lui était offert. Jamais encore elle n'avait été tentée par le faste de Londres, pourtant, devant cette voiture rapide qui offrait tant de liberté à son propriétaire, Tabitha sentit grandir en elle une violente envie de se rebeller.

Cependant, même si Londres n'était qu'à deux jours de voyage, qu'y ferait-elle ? Les quelques relations qu'elle avait à Mayfair la renverraient immédiatement à Kempton.

Ce fut alors qu'elle prit conscience du vrai danger que représentaient les hommes : ils donnaient de mauvaises idées aux femmes. Pour une fois, elle fut soulagée que Kempton n'en soit pas rempli.

— Preston, reprit Roxley en tentant une nouvelle fois d'attirer son ami dehors, cela ne te prendra que quelques minutes !

— Milord, vous n'avez vraiment pas besoin de déranger votre ami, intervint Tabitha aussi poliment qu'elle le put. Nous devrions repartir : nous allons à la réunion de la Société.

De plus, quelles pensées saugrenues ce M. Preston pourrait lui mettre dans la tête ?

— Nous ne voudrions pas vous retenir, votre ami et vous. Je suis certaine que vous avez hâte de finir votre... votre...

Oh ! Seigneur, comment définir un pari qui n'était pas seulement absurde, mais constituait également une perte de temps, d'efforts et d'argent ?

— Oh ! il n'y a aucun problème, répondit-il avec un grand sourire. Et puis, cela ferait du bien à Preston de rencontrer quelques ladies respectables... Sa tante le harcèle continuellement à ce sujet.

Les bras croisés et le pied tapotant nerveusement le sol, il se tourna encore vers la forge.

— Allez, Preston, viens ! Salue ces jeunes femmes, ou on racontera partout que mes amis ne sont pas civilisés — lady Essex me le ferait payer très cher !

Tout en disant cela, il fit un clin d'œil malicieux à Harriet.

Lady Essex ne serait sans doute pas ravie de les voir, elle et ses amies, en compagnie de ce Preston, songea Tabitha, quelle que soit l'estime qu'avait de lui lord Roxley.

Une belle estime, c'était certain ! Cet homme était à n'en pas douter le pire des...

Mais soudain elle le vit apparaître, sortant de la forge, un petit soufflet à la main, et « estimable » ne fut pas le mot qui lui vint immédiatement à l'esprit.

Tout ce que Tabitha avait imaginé au sujet de ce Preston — le fait qu'il n'était pas convenable, qu'il n'était qu'un voyou dangereux habitué au scandale — lui parut comme une évidence ; puis un doute la saisit l'instant suivant.

Oh ! oui, M. Preston était peut-être un joueur et un débauché, sans doute même un vaurien, mais, au grand regret de Tabitha, sa beauté attirait tous les regards.

C'était presque un péché de poser les yeux sur lui...

Loin de l'immonde Héphaïstos qu'elle s'était figuré, il était le plus bel adonis qu'elle ait jamais vu de sa vie. Elle eut l'impression d'avoir sous les yeux la réplique exacte de la statue du héros légendaire que lady Essex conservait dans son petit salon — celle que son père lui avait rapportée d'Europe tant d'années auparavant.

Mais au moins, contrairement à l'adonis de lady Essex, M. Preston avait la décence de conserver son pantalon, ses bottes et sa chemise blanche très à la mode — même ouverte et plaquée contre son torse musclé ruisselant de sueur.

Jamais un gentleman digne de ce nom n'aurait osé se montrer en public dans cette tenue, sans cravate, sans gants, ni rien qui le différencie d'un simple ouvrier. Ce M. Preston se présentait à elles presque... Il n'y avait hélas pas d'autre mot pour le décrire.

Il se présentait presque déshabillé. Sans ornements. Nu.

Bien sûr, il n'avait besoin d'aucun artifice pour se mettre en valeur. Son corps était parfait.

Sous le choc, Tabitha se raidit. Seigneur, à quoi pensait-elle ? Son corps entier brûlait, comme s'il venait d'être plongé dans les flammes mêmes de la forge, et son cœur battait beaucoup trop fort. Elle aurait dû détourner le regard et s'empêcher de le dévisager ainsi. Elle ne pouvait pas... ne voulait pas...

Preston secoua la tête et ses cheveux fauves retombèrent sur ses épaules telle une crinière sauvage. Ses yeux sombres se posèrent un instant sur elle et, l'espace d'un instant, Tabitha eut l'impression que ce regard intense la clouait sur place. Cet homme parvenait à la bouleverser d'un seul coup d'œil et elle demeurait là, impuissante. Heureusement, il se détourna rapidement, comme si elle ne méritait pas la moindre attention.

Elle en fut profondément blessée. Comment osait-il ? Mais peu importait : son opinion n'avait aucune valeur pour elle ! Tout de même, pour qui se prenait-il ?

Roxley remarqua également la réaction de Preston.

— Qu'est-ce que tu peux être grincheux ! lança-t-il. Cela ne te fait pas honneur. De plus, tu n'as pas à craindre d'avances de ces demoiselles : aucune d'entre elles ne rêve d'attraper un homme pour le traîner devant l'autel. Elles sont toutes maudites !

Il illustra son discours d'un clin d'œil éloquent en direction de Tabitha et de ses amies.

Maudites. A ce simple mot, une lueur d'intérêt brilla dans le regard ténébreux de Preston.

Tabitha, qui avait toujours tiré une sorte de fierté de la malédiction, ou plutôt de la tradition de Kempton, se sentit soudain très gênée. Lord Roxley les faisait passer pour des campagnardes un peu niaises, alors que ce n'était pas le cas du tout !

— Maudites ? répéta Preston en reposant son soufflet et en se tournant une nouvelle fois vers Tabitha. Est-ce vrai ?

Sans la quitter des yeux, il attrapa un chiffon et entreprit de s'essuyer les mains.

— Oh oui ! s'exclama Roxley avec un nouveau sourire en direction de Harriet. Et c'est comme cela depuis des siècles : aucun homme ne les épouse jamais ; en tout cas, aucun qui survive à l'expérience. On raconte encore l'histoire du pauvre John Stakes, qui est mort il y a plus de deux cents ans. Le foyer du village a même été rebaptisé en son honneur depuis que sa jeune épouse de Kempton a...

Incapable de supporter plus longtemps ses moqueries, Tabitha s'interposa :

— Milord, je vous en prie ! Plus personne ne croit à ces sornettes depuis longtemps.

Daphné vint l'épauler d'un air décidé.

— Tout à fait. D'ailleurs, il y a quatre ans, Mlle Woolnoth a épousé M. Amison et ils ont été très heureux.

A ces mots, Harriet étouffa un hoquet de surprise et, l'espace d'un instant, Tabitha eut peur qu'elle ne révèle la vérité.

M. Amison avait en fait bu tout son soûl et n'avait épousé Mlle Woolnoth que parce que c'était le moyen le plus aisé pour lui d'obtenir le meilleur bélier de M. Woolnoth... Il avait peut-être reçu la bête, mais il s'était surtout retrouvé piégé avec une femme qui ne cessait de se plaindre de sa conduite.

Pis encore, le court mariage des Amison n'avait fait que renforcer la théorie de la malédiction qui prédisait du malheur à quiconque épousait une femme de Kempton. M. Amison avait en effet été retrouvé dans l'étang du moulin, après une soirée arrosée au pub et un retour mouvementé chez lui.

Bien entendu, Mme Amison n'avait rien à voir avec sa mort, mais ils vivaient à Kempton, et la rumeur avait repris de plus belle.

— Milord, nous ne sommes absolument pas maudites, affirma fièrement Tabitha. Nous choisissons simplement de ne pas nous marier.

Evidemment, le manque de prétendants potentiels au village, l'absence de dot en ce qui la concernait, et le peu d'opportunités ne faisaient que renforcer sa détermination ; mais elle n'en souffla mot.

Les gentlemen la regardèrent un instant en silence, puis lord Roxley lâcha un brusque éclat de rire — violent et blessant — et M. Preston eut un hoquet de dérision qui exaspéra profondément Tabitha. A le voir, on aurait cru qu'elle venait de dire la pire sottise qu'il ait jamais entendue...

— Des femmes qui ne veulent pas se marier ! s'écria lord Roxley dans un nouvel accès de rire. Ah, si seulement les Londoniennes étaient du même avis, hein, Preston ? Tu pourrais enfin apparaître dans un bal ou une soirée sans provoquer un déchaînement d'hystérie !

M. Preston ne répondit que par un second hoquet encore plus méprisant que le premier, qui ne fit qu'attiser un peu plus la colère de Tabitha. Quel sombre personnage il était ! Ce genre d'hommes passait son temps à railler le mariage tout en compromettant des jeunes femmes innocentes et en les privant de tout espoir de bonheur.

— Monsieur Preston..., commença-t-elle.

Mais Roxley l'interrompit par un nouveau rire.

— Mademoiselle Timmons, vous devriez savoir...

— Allons, Roxley, coupa son ami en croisant les bras, laisse la demoiselle parler. Oui, mademoiselle Timmons ?

Un peu intimidée, Tabitha refusa de plier sous ce regard hautain et inspira profondément pour se donner du courage.

— Monsieur, sachez que je n'ai jamais eu l'intention de me lancer en quête d'un époux et que ma situation me convient parfaitement.

Voilà, c'était dit. Cela faisait tellement longtemps qu'elle n'avait pas osé exprimer son opinion ! Confortée par le silence des deux hommes, elle poursuivit :

— Le mariage n'apporte rien aux femmes. Au contraire, il les enferme dans un rôle d'esclave à la merci des désirs inconstants d'un homme et de ses exigences égoïstes.

Si son oncle l'avait entendue parler comme cela, il en aurait sans doute fait un malaise...

Stupéfaite, elle remarqua alors que Preston paraissait plus amusé qu'autre chose par sa petite diatribe. Il lui souriait, fier comme un lion — prédateur sans pitié face à une faible proie...

— Vraiment ? lança-t-il.

Il la contempla des pieds à la tête et haussa un sourcil. Refusant de se laisser troubler, Tabitha tint bon.

— Oui, vraiment.

— Et vos compagnes et vous n'avez pas l'intention de vous marier ?

— Je ne peux pas parler pour Mlle Dale ou Mlle Hathaway mais, personnellement, je me considère comme heureuse de mon sort, si vous me permettez cette franchise.

De toute manière, une femme assez naïve pour épouser un homme comme Preston se retrouverait bien vite abandonnée et le cœur brisé.

Cependant... Était-il possible de le repousser ? Malgré ses résolutions, si fortes soient-elles, Tabitha se sentit vaciller quand il s'approcha d'elle. Elle hésita un instant à le remettre à sa place, face à son torse nu et musclé.

Il s'immobilisa devant elle, si près qu'elle pouvait voir les gouttes de sueur ruisseler sur sa peau. Tout en lui respirait le travail, le charbon, et aussi autre chose... Quelque chose de si masculin que Tabitha en fut troublée, perdant tout sens commun.

Elle n'eut alors plus qu'une envie : inspirer profondément, humer son odeur, le toucher. Et, soudain, le sol parut se dérober sous ses pieds.

Terrifiée, elle le vit se pencher sur elle et murmurer :

— Si je puis être franc, mademoiselle Timmons, que savez-vous exactement des caprices des hommes ou du désir que peut ressentir une femme ?

Ses grossiers sous-entendus la stupéfièrent. Le souffle court, elle recula d'un pas, le feu aux joues.

— Comment osez-vous ? balbutia-t-elle.

Loin de paraître navré, l'odieux personnage se contenta de rire et lui tourna le dos. Arrivé à la porte de la forge, il s'immobilisa cependant.

— Mademoiselle Timmons, reprit-il par-dessus son épaule, si vous-même aviez osé être curieuse, une fois dans votre vie, vous ne diriez jamais de telles bêtises.

Le cœur battant, elle ne sut que répondre. Tentant de retrouver un semblant de dignité, elle finit par rétorquer :

— Il n'y a rien de mal, pour une femme, à se connaître et à choisir de ne pas être contrôlée par un homme et son arrogance !

— Vous parlez bien librement, mademoiselle Timmons, répliqua Preston avant de se retourner vers elle. Toutes les jeunes femmes de ce village partagent-elles ce trait de caractère ?

Tabitha sentit Daphné et Harriet s'avancer à ses côtés pour la soutenir.

Lord Roxley recommença à glousser mais, quand il s'aperçut qu'il se trouvait face à trois femmes en colère, il s'interrompt et s'écarta d'un pas, abandonnant son ami à leur rage.

Preston, lui, ramassa son soufflet et ajouta :

— Visiblement, ce ne sont pas les femmes de cette ville qui sont maudites, mais plutôt tous les hommes dans un rayon de cinquante lieues !

Chapitre 2

Au lieu de rentrer de sa réunion satisfaite de son sort et prête à affronter une semaine supplémentaire au presbytère, Tabitha passa la porte de sa maison dans une telle humeur qu'elle ne se préoccupa guère du calme et du silence habituellement exigés par son oncle.

De fait, elle n'hésita même pas à claquer la porte derrière elle.

Peu lui importait le caprice des jumelles Tornade au sujet des banderoles du bal — franchement, choisir entre lavande et vert n'avait plus aucune importance à présent. Ce n'était pas comme avant... Avant...

— Quel... Quel homme insupportable ! murmura-t-elle à M. Muggins lorsqu'il la rejoignit en bondissant, bousculant au passage les babioles posées sur la table basse. Quel mal y a-t-il à exposer son opinion ?

Ce n'était pas comme si elle n'avait jamais entendu ce genre de critiques : quel fardeau d'élever une vieille fille qui ne sait pas se tenir ! Son oncle lui répétait cela tous les jours, mais au moins elle était habituée à ses reproches.

En revanche, entendre la même chose de la bouche de cet odieux M. Preston ? C'était insupportable !

Comment se reprendre après la scène de cet après-midi ? Non seulement les regards moqueurs et le ton suffisant de cet homme l'avaient profondément troublée, mais en plus elle avait eu la désagréable impression qu'il avait su lire en elle et avait très bien compris que ses protestations énergiques n'étaient que des mensonges.

— Il n'y a rien de mal à ne pas se marier, n'est-ce pas ? dit-elle à M. Muggins.

En effet, il n'y avait rien de mal, surtout si se marier signifiait se retrouver sous la coupe d'un tel homme ! Un homme charmeur, autoritaire et brutal comme M. Preston...

Il était sans doute capable de ruiner la réputation d'une femme sans le moindre remords. Tout dans son attitude dénotait l'arrogance : ses yeux dominateurs et perçants bordés de cils léonins, son discours qui n'admettait pas la réplique... Il était peut-être même capable de convaincre une jeune fille innocente qu'il était un gentleman — un baronet, qui sait ?

Un baronet ? Bien sûr ! Voilà qui était drôle !

Néanmoins, les quelques paroles murmurées par cette voix grave avaient suffi à éveiller en elle un frisson, une sensation qu'elle ne pouvait qualifier que de « désir ».

La gorge sèche, elle se dévisagea un instant dans le miroir qui lui faisait face. Désir pour qui ? Pour M. Preston ?

C'était absurde ! Si elle avait la moindre envie de le revoir, ce n'était que pour une seule raison.

— Pour lui donner une bonne leçon, grommela-t-elle entre ses dents. J'aurais dû le remettre à sa place, tout à l'heure...

Elle l'aurait fait, d'ailleurs, si elle n'avait pas été si troublée par ses remarques déplacées.

— Si j'avais eu des frères, comme Harriet, expliqua-t-elle à M. Muggins, j'aurais été capable de lui faire face.

A ses pieds, son chien pencha sa tête rousse sur le côté et l'examina d'un air perplexe.

— Oui, reprit-elle, j'imagine que tu as raison : je ne saurai jamais si je suis capable de l'affronter car nous ne nous reverrons sans doute pas.

Cette perspective aurait dû la rendre heureuse. Ne jamais le revoir, ne jamais se tenir de nouveau assez près de lui pour pouvoir le toucher, sentir son torse nu sous ses doigts, ses muscles denses, sa force tranquille...

Dans un soupir, elle referma ses bras autour d'elle et frissonna. Seigneur, elle se faisait sans doute des idées. Preston n'était pas si beau ; aucun homme ne l'était. Elle avait seulement été troublée par sa... grossièreté.

— Oui, c'est cela ! Il était si impoli...

Se mentait-elle ? Elle n'eut pas le temps d'y penser plus longtemps, car elle entendit le pas lourd de la gouvernante dans le couloir.

— Ah, vous voilà ! s'écria Mme Oaks en entrant dans la pièce.

Grasse et le visage endurci par un regard sévère, elle était arrivée au presbytère en même temps qu'oncle Bernard et tante Allegra ; et, comme ses maîtres, elle trouvait le village sans intérêt et l'entretien du presbytère insupportable.

— Je me disais bien que j'avais entendu la porte d'entrée claquer, ajouta-t-elle avec rudesse, visiblement outrée par un tel geste de violence dans la maison. Heureusement, d'ailleurs, que c'est moi et non votre oncle qui vous ai entendue rentrer, car en votre absence c'est moi qui ai dû aller chercher son courrier !

Bien sûr, cela avait dû provoquer un beau remue-ménage, puisqu'il s'agissait des nombreuses corvées que Tabitha devait effectuer. Il ne serait même pas venu à l'esprit de son oncle ou de sa tante de marcher eux-mêmes jusqu'au bureau de poste !

Mme Oaks eut un nouveau regard désapprobateur en direction du chapeau froissé et des gants que Tabitha avait jetés sur la table.

— Le révérend Timmons m'a donné l'ordre de vous envoyer au petit salon dès que vous seriez rentrée. Maintenant que je vous ai trouvée, vous feriez mieux de vous dépêcher.

— Que se passe-t-il ? demanda Tabitha sans réfléchir.

— Comment le saurais-je ? répliqua la gouvernante en ramassant chapeau et gants. Je ne suis pas du genre à espionner ou à colporter des ragots ; mais, croyez-moi, cela ne peut être une affaire agréable. A ma connaissance, ces voleurs de Londres n'apportent jamais de bonnes nouvelles.

— Quels voleurs ?

Mme Oaks poussa un profond soupir, exprimant clairement son exaspération vis-à-vis des questions de Tabitha.

— Des notaires. Ils sont venus de Londres.

Des notaires ? Soudain, Tabitha se rappela que son oncle avait reçu quelques lettres d'un cabinet londonien au cours des derniers mois — bien qu'elle n'y eût pas réellement prêté attention. Après tout, cela ne la concernait pas.

Cependant, il semblait bien qu'elle se soit trompée...

— Eh bien, qu'attendez-vous ? aboya la gouvernante avant de la pousser dans le couloir.

— J’y vais, répondit Tabitha en lissant rapidement sa jupe. Autant en finir rapidement.

Elle longea le couloir d’un pas vif et s’immobilisa un instant devant la porte du salon pour prendre une profonde inspiration et chasser de son esprit les dernières images de Preston. Puis elle frappa à la porte.

— Mon oncle, annonça-t-elle à travers le panneau, je suis rentrée de la réunion de la Société.

— Oh ! entre, ma chère enfant, la pria-t-il.

Ma chère enfant ? Tabitha sentit son cœur bondir dans sa poitrine : un tel accueil ne présageait rien de bon.

Son inquiétude ne fit qu’empirer lorsqu’elle poussa la porte et découvrit son oncle et sa tante, installés sur le divan devant une tasse de thé, arborant tous deux un sourire anormal.

En tout cas, tante Allegra semblait faire de son mieux pour y parvenir, mais Tabitha ne l’avait encore jamais vue sourire sincèrement.

Face à ces visages de prédateurs, elle se sentit soudain comme un oisillon à l’aile cassée, piégé dans une grange remplie de chats affamés.

Sans se lever du divan, oncle Bernard lui fit signe d’entrer et de s’asseoir sur la seule chaise libre de la pièce.

— Te voilà enfin, ma chère nièce ! Nous avons attendu ton retour avec impatience.

— Bernard, je t’avais pourtant dit d’envoyer la voiture la chercher, ajouta tanta Allegra. Elle a l’air épuisée par sa marche !

Tout en parlant, la vieille femme remplit une troisième tasse de thé qu’elle tendit à Tabitha.

— Quelque chose ne va pas ? s’enquit la jeune fille, les mains tremblantes en manipulant la porcelaine fine qu’elle n’avait eu jusqu’à présent le droit de toucher que pour la laver.

Son oncle et sa tante échangèrent un rapide regard, puis Bernard reposa sa propre tasse pour fouiller dans la pile de papiers étalée sur la table basse devant lui. Une fois qu’il eut rassemblé quelques feuilles, il déclara sans ambages :

— Je crains d’avoir de mauvaises nouvelles à t’annoncer, des nouvelles assez graves. Par où veux-tu commencer ?

Avec l’après-midi atroce qu’elle avait passé, Tabitha n’avait absolument aucune envie d’entendre ces nouvelles, mais sentit que « aucune » ne serait pas une réponse acceptable pour son oncle.

— Peut-être devrais-je vous apporter plus de thé, proposa-t-elle en se levant, hésitante.

— Seigneur, Bernard, s’écria tante Allegra avec un nouveau sourire artificiel, tu effraies cette pauvre enfant !

L’oncle de Tabitha baissa la tête d’un air entendu, car seule sa femme avait ce pouvoir sur lui : il l’écoutait sans jamais oser protester. De toute manière, à en croire les rumeurs familiales, il n’avait épousé l’ancienne lady Allegra Auckland que pour sa rente confortable et surtout indispensable pour ce troisième fils d’un baronet, sans réelles perspectives.

— Il est de mon triste devoir, reprit-il avec plus de douceur une fois Tabitha rassise, de t’annoncer la mort du frère de ta mère, Winston Ludlow.

Oncle Winston ? Son nom n’était presque jamais prononcé dans cette maison, et certainement pas par la famille du père de Tabitha.

Son oncle maternel s’était fermement opposé au mariage de sa sœur avec le second fils d’un baronet, qui ne pouvait lui offrir que le presbytère de Kempton. Au contraire, il avait toujours souhaité que sa sœur fasse de belles noces — ce qui aurait aussi facilité ses affaires — et, dès que Miss Clarissa Ludlow avait épousé le révérend Archibald Timmons, il avait abandonné sa famille et l’Angleterre pour s’occuper de son domaine des Indes occidentales.

— Oh ! Seigneur, murmura Tabitha en fouillant dans la poche de sa robe à la recherche d'un mouchoir dont elle n'avait pas réellement besoin. Quel malheur !

Tout ce qu'elle connaissait de cet oncle était son visage, peint sur une miniature que sa mère chérissait ; et voilà que ce bel homme, déprécié tant de fois par son père, était mort. Jamais elle ne le rencontrerait en personne...

Une fois la surprise passée, elle leva de nouveau les yeux sur son oncle et sa tante qui souriaient toujours, semblables à des statuettes de cire. Bien sûr, elle n'attendait aucune compassion de leur part, mais pourquoi cette nouvelle les rendait-elle si heureux ?

— Allons, allons, ajouta finalement tante Allegra en chassant quelques miettes éparpillées sur sa jupe. Cette désagréable affaire est derrière nous, à présent. Apprends-lui donc la bonne nouvelle, Bernard !

Oncle Bernard se racla la gorge et se mit à lire la seconde lettre d'une voix nasillarde.

— D'après M. Pennyman, du cabinet Kimball, Dunnington et Pennyman, ton oncle t'a légué tout son domaine.

Il s'interrompit un instant et la regarda en silence avant de préciser :

— Il semblerait que tu sois devenue une héritière, ma nièce.

A ces mots, tante Allegra fondit en larmes, apparemment ravie par cette nouvelle.

— Notre très chère nièce, une héritière ! Pensez à ce que cela signifie pour nous tous !

Tabitha, elle, n'en croyait pas ses oreilles.

— Une héritière ? murmura-t-elle.

En un instant, le salon parut se refermer autour d'elle, trop étroit, étouffant. Pour la seconde fois de la journée, elle sentit le sol se dérober sous ses pieds, prise d'un vertige soudain.

— Oui, une héritière, répondit son oncle, mais ce n'est pas si surprenant que cela, à présent que ta mère nous a quittés : tu es la seule famille qu'il restait à Ludlow. La mort a une façon bien à elle de prendre et de donner — tant aux méritants qu'aux autres...

Tabitha ne doutait pas une seule seconde de la catégorie dans laquelle son oncle et sa tante la plaçaient ; mais, pour la première fois, cela ne lui fit aucun effet. Un nouveau sentiment de liberté s'emparait d'elle.

Elle était une héritière. Elle n'aurait plus à obéir au moindre caprice de son oncle et de sa tante. Si elle héritait de la fortune et du domaine de Winston, elle pourrait enfin vivre seule, sans se préoccuper de leur charité si pesante.

Troublée, elle se leva. Une longue liste de choses à faire s'imposait à elle. Enfin, elle allait pouvoir reprendre le contrôle de sa vie !

— Je vais avoir besoin d'une robe de deuil, déclara-t-elle. Aucune des miennes ne conviendrait à...

— Ce ne sera pas nécessaire, la coupa sa tante en échangeant un coup d'œil furtif avec son époux.

Elle fit signe à Tabitha de se rasseoir.

— Pourquoi ? demanda-t-elle, surprise.

Bien sûr, la nouvelle avait dû mettre du temps à atteindre l'Angleterre et Kempton, mais...

— Il s'agissait de mon oncle, poursuivit-elle, et je pense qu'il serait mal venu de...

— Ta tante a raison : ce n'est plus le moment de porter le deuil, intervint oncle Bernard. De plus, nous avons des problèmes plus urgents à régler.

A ces mots, Tabitha sentit un frisson glacé remonter le long de son dos.

— Plus urgents ? Comment cela ?

Quand Harriet avait hérité d'une modeste somme à la mort de sa vieille tante deux ans plus tôt, le notaire lui avait simplement envoyé l'argent dans une lettre. Il n'y avait rien eu à « régler ».

Bien entendu, la passation d'un domaine était sans doute une affaire plus complexe.

— Ton oncle était très soucieux à l'idée de léguer son immense fortune à une jeune femme sans la moindre expérience du monde.

— Et c'était très sage de sa part, ajouta tante Allegra.

— Tout à fait, reprit oncle Bernard. Je dois d'ailleurs admettre qu'il a géré sa succession d'une main de maître.

Tabitha ne put réprimer un haussement d'épaules un peu méprisant. Elle, incapable de s'occuper de ses propres affaires ? Sottises ! Son oncle n'avait qu'à se plonger dans les comptes de la maison ou dans les registres de la paroisse : ils n'étaient certainement pas remplis par sa grosse écriture sale, mais bien par celle de Tabitha !

— M. Pennyman, du cabinet Kimball, Dunnington et Pennyman, ainsi que moi-même et mon estimé frère, chef de notre famille, sommes tombés d'accord sur le fait que, avant de rendre le testament public, quelques arrangements devaient être conclus, affirma sentencieusement Bernard. Tout cela dans la plus grande discrétion.

— Tu devrais d'ailleurs nous en être reconnaissante, poursuivit tante Allegra. Une jeune femme riche peut se retrouver victime des pires vauriens.

Pourquoi Tabitha pensa-t-elle immédiatement à M. Preston ? Elle n'aurait su le dire.

La gorge nouée, elle chassa l'image de ce si beau voyou et se concentra sur les paroles de son oncle.

— Je ne pense pas intéresser les hommes, souffla-t-elle.

A ces mots, oncle Bernard éclata de rire.

— Oh ! tu n'as pas à t'inquiéter à ce sujet ! Ma chère, tu seras mariée avant le solstice d'été.

— Un mariage d'été ! renchérit Allegra d'une voix exaltée.

Tabitha, incrédule, les dévisagea un instant en silence.

— Comment... Comment est-ce possible ?

Son oncle se départit finalement de son sourire, reposa ses lunettes et l'examina les sourcils froncés — comme il le faisait si souvent.

— Ton oncle a précisé que tu n'hériterais qu'après ton mariage, reprit-il en essuyant consciencieusement ses lunettes. Tous les documents seront déclarés nuls si tu restes célibataire après ton vingt-cinquième anniversaire.

Ses paroles résonnèrent aux oreilles de Tabitha sans qu'elle n'en comprenne immédiatement le sens.

Mariage. Vingt-cinquième anniversaire.

Son anniversaire ? Soudain, la cruelle vérité la frappa.

— Mais cela ne laisse que...

— Un peu plus d'un mois.

— Dans ce cas, l'argent est déjà perdu, lâcha-t-elle dans un accès d'impuissance. Comment suis-je censée trouver un époux en si peu de temps ? Il ne nous reste même pas suffisamment de semaines pour publier les bans ; encore moins pour trouver un bon parti !

— Oh ! tu n'as pas à te préoccuper de cela ! s'exclama tante Allegra, retrouvant son sourire. Tout est déjà arrangé.

— De quoi voulez-vous parler, tante Allegra ? demanda Tabitha avant de se tourner vers son oncle. Monsieur ?

— Tout n'est pas perdu, ma chère, répondit-il d'un air enjoué. Ton oncle Winston a eu la prévenance de te trouver un époux avant de mourir.

— Quelles sont ces rumeurs qui courent partout en ville ? lança rageusement lord Henry Seldon.

En face de lui, dans l'un des salons du club White, son neveu, Christopher Seldon, duc de Preston, et son bon à rien d'ami, lord Roxley, étaient assis à une table jonchée de bouteilles vides.

Quelques amis les accompagnaient, bien que la bonne société londonienne jugeât déjà sévèrement l'aventure qui venait de se dérouler. Cependant, les deux jeunes hommes ne semblaient pas se soucier de la situation pour le moins délicate dans laquelle ils se trouvaient.

— J'ai battu Kipps ! exulta Preston. Personne ne pensait que mes canassons pouvaient dépasser son attelage si élégant et dont il se vantait tant, mais je l'ai fait ! J'ai passé la soirée à récolter mes gains.

Tout en parlant, il caressa amoureusement une pile de bons posée à côté de lui. Tout aussi ivre et joyeux que son compagnon, Roxley tira une autre poignée de notes de sa poche.

— Nous voilà riches comme Crésus !

— Mais ça a failli nous tuer, concéda Preston.

— Et nous avons dû nous arrêter devant un groupe d'oies, ajouta Roxley.

— Oh ! c'étaient juste des oisillons !

— Cela aurait tout aussi bien pu être un groupe de chiots, précisa le comte à lord Henry, mais vous savez comment est votre neveu quand de magnifiques yeux mordorés se posent sur lui. Cela l'entraîne toujours dans une succession de situations embarrassantes.

— Je ne pense pas que les oies aient des yeux mordorés, objecta Preston.

Ils commençaient à se disputer sur ce point lorsque lord Henry explosa :

— Qu'est-ce qui vous a pris de vous comporter aussi dangereusement ? Vous auriez pu vous tuer ! Sans compter que vous avez ruiné la moitié de l'aristocratie londonienne — et sans doute aussi Kipps, par la même occasion. Pourquoi avez-vous fait cela ? Dites-le-moi !

Preston et Roxley échangèrent un regard vitreux.

— Parce que nous le pouvions, répondit son neveu en éclatant de rire, rapidement imité par son ami.

— Vous faites les fiers pour le moment, coupa sévèrement lord Henry, mais attendez de voir demain. Harriet s'en souviendra, croyez-moi !

A son grand regret, son neveu ne répondit que par un geste insouciant de la main.

— Crois-moi, elle ne souffrira aucun refus cette fois-ci, insista Henry. Elle exigera sans doute que tu te maries, ne serait-ce que pour tous nous sauver de la ruine.

— De la ruine ? Cela m'étonnerait ! s'écria Preston en bondissant, non sans chanceler un instant. M'as-tu entendu ? J'ai gagné une fortune, ce soir !

Désespéré par tant de bêtise, lord Henry soupira.

— Tu te marieras, que tu le veuilles ou non.

— Non !

De nouveau, Preston lutta quelques secondes pour maintenir son équilibre, puis se rassit lourdement.

— Je ne me marierai pas.

— Tu es ivre, déclara Henry.

— Complètement gris, oui ! avoua Preston d'une voix pâteuse.

— Moi, je pourrais peut-être me marier, intervint soudain Roxley, l'air ailleurs.

Preston éclata de rire.

— Toi ?

Mais, malgré son ébriété, le comte acquiesça gravement.

— J'ai peut-être déjà rencontré la femme parfaite plusieurs fois... Il me suffirait d'ouvrir les yeux pour la voir.

— Pour cela, il vaudrait mieux cesser de boire et de faire la fête, conseilla lord Henry.

Au même instant, l'un des valets du club entra et, sur ses ordres, entreprit de ramasser les nombreuses bouteilles vides qui jonchaient la table.

— Si j'étais toi, Roxley, susurra Preston, j'évitais surtout d'ouvrir les yeux...

Se renversant sur sa chaise, son ami se mit à glousser.

— Je pensais plutôt que cela me rendait romantique.

Exaspéré, lord Henry leva les bras au ciel. Romantique ? Il aurait tout entendu.

— Ce n'est certainement pas comme cela que je vous décrirais, Roxley.

— On pourrait plutôt qualifier ta conduite de dissipée, suggéra Preston. Oui, cela te convient bien.

Cette fois-ci, le comte secoua la tête et se pencha vers son ami pour répondre d'un ton de conspirateur :

— Non, là, tu parles de Henry... C'est le pire des débauchés du pays, si tu veux mon avis.

— Pas du tout, reprit Preston avec un sourire rusé, je pense que c'est plutôt un escroc : venir ici et prononcer le mot terrible alors que nous faisons la fête.

— Quel mot ?

Roxley se servit un nouveau verre et remplit également celui de Preston avant d'en tendre un troisième à lord Henry, qui refusa froidement d'un signe de tête.

— Le mot « mariage », voyons ! lança Preston en levant son verre.

— Arrête, coupa Roxley en faisant mine de frissonner. On croirait entendre ma tante, lady Essex !

Abandonnant finalement tout espoir de leur faire entendre raison, lord Henry tourna les talons.

— Preston, prévint-il avant de quitter le salon, j'essaie de te faire comprendre que tu es en train de ruiner ta réputation. Rentre, dors, et reprends enfin tes esprits.

* * *

Preston regarda son oncle quitter la pièce. Sans doute partait-il s'enfermer dans les salles moroses du Boodles. On y servait de bons repas, mais jamais leur cave ne pourrait concurrencer celle du White !

— Reprendre mes esprits ? marmonna-t-il au bout d'un instant. C'est cela ! Il est plus âgé que moi, après tout. Pourquoi ne se marie-t-il pas le premier ?

— C'est vrai ! renchérit Roxley. Qu'il fasse le grand plongeon ; il nous dira si l'eau est bonne...

— De toute manière, je ne vois pas comment un homme aussi ennuyeux pourrait trouver une femme.

Content de sa sortie, Preston se cala dans son fauteuil et posa ses bottes sur la table.

Roxley le regarda quelques instants avec un petit sourire.

— Et, puisque aucun de nous ne prévoit de se montrer à l'Almack, je crois que nous ne saurons jamais...

A cet instant, un homme grisonnant — l'un des pires dandys de Londres — s'approcha. Comment s'appelait-il, déjà ? Lord Mouncey ? Non, lord Murrant. Non plus. L'esprit encore embrumé par le brandy qu'il avait bu, Preston tenta vainement de se souvenir du nom de l'homme.

Espérant que celui-ci passerait son chemin, il chassa rapidement de son esprit cette légère absence et ne s'en soucia plus, mais, hélas, le nouveau venu marchait droit sur eux en jetant un regard méprisant sur les bottes couvertes de boue de Preston. Bien sûr, un tel homme ne sortait jamais sans cirer ses chaussures !

— Dites, Preston, est-ce le journal du jour, sous vos semelles ? lança-t-il.

Preston se pencha pour mieux regarder.

— Oui, en effet, lord Mulancy.

Voilà ! C'était cela : Mulancy ! Finalement, il n'était pas si soûl que cela...

— Puis-je vous l'emprunter ? Baldwin m'a parlé d'une annonce concernant une belle fournée de pouliches arrivant cette semaine de la campagne, et j'aimerais prendre connaissance des détails concernant cette affaire.

Preston reposa à regret les pieds par terre et tendit le journal à Mulancy. Il s'apprêtait à s'installer de nouveau confortablement quand les paroles de l'homme retentirent à ses oreilles. Qu'avait-il dit ? Une annonce concernant une fournée de pouliches...

— Voilà la solution !

Roxley, qui avait dû s'endormir durant cette courte conversation, sursauta, le regard embrumé par les vapeurs d'alcool.

— Quoi donc ?

Il examina vaguement la pièce et parut sur le point de fermer de nouveau les yeux, mais Preston le secoua vigoureusement.

— Réveille-toi, bon sang ! Je sais comment nous allons trouver une femme pour Henry : il suffit de passer une annonce dans le journal.

Empli de détermination, il commanda une nouvelle bouteille de brandy ainsi que du papier et un crayon.

* * *

Quelques jours plus tard, Preston se trouvait dans le salon rouge de lady Juniper — anciennement lady Henrietta Seldon — et l'écoutait patiemment s'égosiller.

— Preston, ce que tu as fait est inacceptable !

En dépit des efforts de Hen pour se montrer sévère et intraitable, Preston n'était pas troublé le moins du monde par ses remarques. Au contraire, il rit en s'installant dans cette pièce où sa tante aimait tant prendre le thé.

L'air désesparé, lady Juniper se tourna vers son frère jumeau.

— Henry, je t'en prie, aide-moi.

Lord Henry se leva, les mains dans le dos, et fit quelques pas en silence.

— Hen a raison, déclara-t-il au bout de quelques instants. Tu devrais cesser de te comporter de manière aussi scandaleuse et te préoccuper un peu plus des convenances...

— Les convenances ? coupa Preston en haussant les épaules.

Son oncle était quant à lui un modèle de bienséance, avec sa veste parfaitement coupée et sa cravate nouée. Aucune fantaisie vestimentaire, ni de foulard en *trône d'amour* qui rendrait jaloux les dandys de Londres... Rien qu'une cravate simple qui apportait une touche élégante et sobre à son ensemble classique — et pourtant hors de prix.

— Oui, répondit Henry sévèrement, les convenances. Il n'y a que cela qui importe, de nos jours.

— Oh ! vraiment ? répliqua Preston, agacé. Dans ce cas, peut-être faudrait-il réaménager cette pièce pour qu'elle soit un peu moins ostentatoire...

Le salon rouge atteignait en effet des sommets d'extravagance, avec ses dorures, son velours grenat et son acajou ciré. D'épais tapis turcs recouvraient le sol et les meubles étaient juponnés de soie. Au bout de la longue table trônait une grande théière d'argent ornée de chérubins et coiffée d'un dragon — pas grand-chose à voir avec les théières en faïence que l'on voyait dans tous les foyers.

Attendant une réponse, Preston se tourna vers sa tante, lady Juniper. Était-ce encore Juniper ? Ou bien Michaels ? Il hésita une seconde. Non, Michaels avait été son deuxième mari ; elle s'appelait donc bien Juniper.

Tout comme sa mère avant elle, Henrietta avait le don de choisir des époux qui ne survivaient pas longtemps à leur mariage...

Et, comme son frère, elle était vêtue à la dernière mode ; bien qu'elle portât encore le deuil de lord Juniper, décédé quelque six mois plus tôt. De toute évidence, elle ne s'arrêta pas un instant sur cette idée de redécorer son salon préféré et son regard glacial ne s'adoucit guère.

— Les convenances, Preston ! martelait encore Henry.

— Grand-père doit se retourner dans sa tombe en entendant ce mot prononcé chez lui, rétorqua Preston.

— Pourtant, je pense qu'il est enfin temps pour les Seldon d'adopter cette ligne de conduite, affirma fermement son oncle.

Une fois que Henry commençait l'un de ses discours moralisateurs, rien ni personne ne pouvait l'arrêter ; pas même son neveu, qui était pourtant duc. Résigné à l'écouter jusqu'au bout, Preston se cala donc sur sa chaise et croisa les bras, s'efforçant de paraître intéressé et attentif.

Hélas, ce n'était pas une tâche facile face aux crises de son oncle.

— Les temps changent, psalmodiait Henry. Nous ne pouvons plus nous permettre de reproduire les comportements négligents et les mésaventures qui ont...

Rapidement, Preston cessa de l'écouter : il savait très bien comment cette tirade allait s'achever. Oui, oui... « Les mésaventures qui ont marqué cette famille depuis huit générations. Huit générations de badinages, de fêtes indignes et de scandales qui nous ont toujours écartés de la haute société et des bonnes grâces du roi... »

Depuis le temps, Preston connaissait cette rengaine par cœur. Il ne cessait de l'entendre depuis la mort de son grand-père, cinq ans auparavant.

Cependant, ces derniers temps, ce couplet devenait presque quotidien. Peut-être était-il temps d'envoyer lord Henry faire la tournée d'inspection des terres du duché, en Irlande.

Preston considéra cette idée quelques instants ; mais il avait déjà usé de ce prétexte pour éloigner son oncle l'an dernier, à l'automne. En face de lui, lord Henry continuait à pérorer, sans donner le moindre signe d'essoufflement.

Non, il ne pourrait recourir deux fois à la même ruse — d'autant plus que lord Henry savait maintenant que le duché ne possédait pas de terres en Irlande.

— ... honneur, respectabilité, noblesse de ta part et nous pourrions peut-être — et j'insiste sur le « peut-être » — retrouver un semblant de considération de la part des membres les plus influents de la société.

Lord Henry s'interrompit un instant pour reprendre son souffle, et Preston goûta temporairement au silence.

Respectabilité ? Honneur ?

D'après certains, les Seldon n'avaient jamais possédé ni l'un ni l'autre ; mais Preston ne se sentait pas d'humeur à le signaler à son oncle. Pas aujourd'hui.

D'ailleurs, elle-même provoquait quelques scandales de temps à autre ; en particulier lors de son deuxième mariage. Amusé par ce souvenir, Preston lui lança un sourire entendu, sans succès.

Sa tante paraissait aussi sévère et ennuyeuse que son oncle. Pis : elle tira de son réticule un papier qui ressemblait étrangement à une liste !

Cela ne pouvait vouloir dire qu'une seule chose...

Seigneur, ils m'ont fait venir pour me tendre une embuscade, comprit soudain Preston en se levant maladroitement. Trop tard.

— Assieds-toi, Christopher ! ordonna sa tante.

Il obéit. Quand elle utilisait ce ton froid et l'appelait par son nom de baptême, il savait qu'il valait mieux s'exécuter sans discuter. C'était une leçon qu'il avait apprise très tôt.

Lady Juniper se tourna ensuite vers son frère.

— Assieds-toi aussi, Henry. Tu vas me donner la migraine à faire les cent pas comme cela, et tu vas incommoder Christopher.

Lord Henry reprit donc place sur le divan et accepta la tasse de thé que Hen lui tendait.

— Il est grand temps que...

Preston le coupa, sachant exactement où son oncle voulait en venir :

— Je ne veux pas parler de cela.

— Tu dois cesser de courir après le scandale, reprit Henry comme s'il grondait un enfant en culottes courtes. Cette affaire avec Kipps nous a causé beaucoup de tort.

Kipps ? Tout cela à cause de sa course contre Kipps ?

— Les ragots finiront par se calmer, assura Preston, ignorant le frisson glacé qui le traversait.

Non, cela ne se calmera pas.

Il fit de son mieux pour chasser ses inquiétudes : la voix de la raison n'avait pas sa place dans sa vie. Après tout, il était le duc de Preston !

— Kipps est ruiné à cause de toi, annonça froidement Hen, et tu sais quel déshonneur apporte la ruine.

— Ses difficultés ne me concernent pas.

En dépit de ses efforts pour paraître froid et distant, Preston sentit la morsure amère de sa conscience.

Tu savais ce que tu faisais, et pourtant...

— Bien entendu que cela te concerne ! Tout le monde te blâme — et nous blâme — pour sa ruine, aboya Hen.

Décidément, qui avait besoin de conscience, quand on avait une lady Henrietta pour la remplacer ?

Elle s'interrompit quelques secondes, juste assez longtemps pour que Henry reprenne sa tirade.

— Seigneur, Preston, tu n'as pas fait que ruiner ce pauvre garçon ! A présent, sa famille n'a plus un vêtement à se mettre sur le dos, et tout le monde nous tient pour responsables !

Preston, gêné, remua sur sa chaise. Bien sûr, il avait remarqué quelque chose d'anormal, la veille, en entrant au White : de nombreux membres du club l'avaient ostensiblement ignoré. Cependant, cela arrivait souvent, étant donné sa réputation, et il avait vite oublié ses soucis lorsque Roxley l'avait rejoint pour une joyeuse nuit de beuveries et de jeux de cartes.

— Si Kipps avait de tels problèmes d'argent, il n'aurait pas dû parier tant, dit-il simplement. Quel gamin !

Espérant mettre fin à la discussion, il se détourna de son oncle et de sa tante pour se servir du thé.

— Preston, tu t'es servi de ce pauvre Kipps, reprit Hen, l'air plus pincé que jamais. Il te faisait confiance et tu l'avais même pris sous ton aile.

Preston baissa les yeux. La vérité était qu'il aimait bien Kipps, un compagnon toujours de bonne humeur et prêt à la rigolade. Il n'avait jamais voulu le mettre dans une situation embarrassante...

— Tu as mis sa vie en danger ! poursuivit Henrietta, sa voix partant dans les aigus. Lancer un pari aussi inconvenant et faire la course sur une telle distance... A quoi t'attendais-tu ? Il lui fallait atteindre

Londres avant toi mais, au lieu de cela, il a eu un grave accident, a failli se briser le cou et doit maintenant recevoir toute la ville qui exige le paiement du pari.

— Dans ce cas, je ne réclamerai pas mon dû.

D'ailleurs, Preston n'avait jamais vraiment eu l'intention de demander de l'argent à Kipps. Après tout, leur pari n'avait été qu'un jeu ; hélas, son oncle et sa tante n'étaient manifestement pas du même avis.

— Je paierai même ses dettes, si cela peut arranger la situation, ajouta Preston.

— Vraiment ? Serais-tu prêt à piétiner son honneur après l'avoir ruiné ? coupa Henry avec un soupir exaspéré. Et puis, as-tu consulté tes comptes récemment ? Tu ne disposes pas d'assez d'argent pour cela. Encore une de tes mauvaises plaisanteries et nous nous retrouverons dans la même situation que le pauvre Kipps.

Cette fois, c'en était trop !

— Pauvre Kipps ! Pauvre Kipps ! explosa Preston. J'ai failli briser ma voiture, j'ai envoyé Roxley dans un buisson la tête la première, et mes deux meilleurs chevaux auraient pu être gravement blessés ; mais je n'entends personne dire « pauvre Preston ». Je le répète, je ne suis pas responsable de ce gamin pleurnichard, même lorsqu'il parie autant d'argent. Si seulement il avait été raisonnable et un peu plus prudent...

Sous le regard indigné de Hen, les paroles de Preston s'étouffèrent dans sa gorge.

— Kipps n'est pas imprudent, il est désespéré ! s'exclama-t-elle en bondissant brusquement. Sais-tu que sa sœur est malade ? Les factures du médecin les ont déjà saignés à blanc. Sais-tu qu'il a quatre autres sœurs qui vont faire leur entrée dans le monde durant les trois prochaines années ? Son père l'a laissé aux abois et toi, mieux que personne, devrais comprendre cela, étant donné la situation catastrophique que père a laissée derrière lui.

La légère culpabilité que Preston avait ressentie se transforma en une main serrée autour de sa gorge : à en croire l'expression furieuse de Hen, il allait sans doute recevoir une remontrance sévère

Mais, de nouveau, Henry reprit la parole.

— Maintenant, Kipps n'a plus d'autre choix que de se marier, et vite. Il devra prendre la première héritière qui voudra bien de lui.

Stupéfait, Preston se tourna vers son oncle.

— Se marier ? Pour quoi faire ?

— Pour payer ses dettes, bien sûr ! répliqua Henry en se levant à son tour, visiblement tout aussi incapable que sa sœur de maîtriser sa colère. Il a besoin d'une riche épouse pour remplir ses coffres.

— Dans ce cas, il ne sera plus « pauvre Kipps » bien longtemps, ironisa Preston.

Hélas, au lieu de détendre l'atmosphère, sa touche d'humour tomba à plat et il sentit peu à peu son propre avenir peser sur ses épaules.

— Tu ne devrais pas rire, répondit son oncle. S'il ne trouve pas d'épouse, il sera jeté en prison pour insolvabilité.

— Tu as ruiné la réputation de notre famille avec ta petite escapade, Preston, conclut Hen en retournant sur le divan.

Elle regarda un moment son neveu en silence. Ses yeux bleus, habituellement si chaleureux, étaient sombres et sévères.

— Tout le monde nous met la banqueroute de Kipps sur le dos. As-tu remarqué que personne ne s'est présenté à la porte depuis ce matin ? Et le panier à courrier est vide.

— Cela m'étonnerait, riposta Preston, il débordait de lettres quand je suis arrivé.

A ces mots, Henry rougit de colère et hurla :

— C'est à cause de cette stupide annonce que toi et ton idiot d'ami avez...

D'un geste de la main, Hen le fit taire.

— Preston, aucune invitation n'est arrivée, pas même de la part des quelques bonnes âmes qui osent nous défendre. Le seul courrier important que j'ai reçu cette semaine m'annonçait que tous mes reçus pour la saison étaient suspendus. Je suis bannie d'Almack ! Moi !

Sa voix se brisa et elle tira un mouchoir de sa manche.

Preston la connaissait assez bien pour savoir qu'elle ne pleurerait jamais, mais elle s'entêta à faire semblant d'essuyer ses yeux secs.

— Tu n'aimes pas Almack, lui rappela-t-il.

— Quel rapport ? Plus aucune famille respectable ne veut entretenir de relation avec toi, avec nous.

De nouveau, elle prit une pose théâtrale, son mouchoir plaqué devant ses lèvres.

Cependant, en l'observant de plus près, Preston comprit qu'elle était réellement désespérée et sa gorge se noua — il avait senti le même nœud d'angoisse lorsqu'il avait percuté le gros chêne pour éviter un troupeau d'oies et ne pas avoir à rentrer en ville avec sa voiture tachée de sang.

Bon sang ! Sa tante le connaissait trop bien...

Au bout de quelques secondes, Henry reprit exactement là où sa sœur s'était arrêtée :

— Hen et moi avons discuté de tout cela, et nous sommes tombés d'accord sur le fait que la seule chose qui pourrait encore nous sauver serait que tu te maries.

— Pourquoi ne te maries-tu pas, toi ? suggéra Preston pendant que son oncle buvait une gorgée de thé.

Henry s'étouffa dans sa tasse.

— Je crois que Roxley et toi avez déjà pris ce problème en main, lança Hen d'une voix plus sévère encore qu'auparavant.

— Votre saleté d'annonce a attiré toutes les vieilles filles et les cœurs solitaires dans un rayon de cent lieues !

Surpris, Preston les dévisagea tour à tour.

— Quelle annonce ?

Son oncle soupira.

— L'annonce que Roxley et toi avez rédigée, voyons !

Cette fois-ci, ce fut au tour de Preston de s'étouffer. Oh ! oui... *Cette* annonce.

Il se pencha et tapa amicalement sur l'épaule de son oncle.

— Tu n'aimes pas le mors, mais tu serais heureux de me voir sellé, hein, Henry ? De plus, tu es plus âgé de six mois, il serait normal que tu sautes le pas le premier. D'ailleurs, tu devrais me remercier : je t'ai fait une faveur en apprenant à toutes ces femmes que tu étais disponible.

Il s'interrompit avant d'en dire plus. Il valait mieux ne pas pousser Henry à bout, sinon, la prochaine fois qu'ils iraient chez Gentleman Jim, son oncle le battrait sans ménagement. D'ailleurs, Henry se levait déjà, les poings serrés. Preston n'allait peut-être même pas attendre d'être sur le ring...

— Preston, cela ne nous aide pas ! cria Hen. Et toi, assieds-toi ! ajouta-t-elle en direction de son frère.

— Nous avons besoin de maintenir l'union de notre famille, espèce de vaurien ! répliqua Henry, tout en obéissant à sa sœur.

Il était peut-être capable d'assommer Preston sur un ring de boxe, mais — comme son neveu — il n'osait jamais contredire Henrietta.

— Je pourrais me marier, bien sûr, mais qu'est-ce que cela changerait ? Tu continuerais à mener ta vie dissolue, provoquant scandale sur scandale.

— Autrement dit, répondit Preston, tu attends de moi que je sois aussi ennuyeux et raisonnable que tous ces vieux croûtons avec qui tu passes tes journées à la Chambre des communes.

Du coin de l'œil, il vit Hen serrer les mâchoires pour réprimer un sourire.

— Henry a raison, tu dois penser à notre descendance et à notre place dans la société.

— Au diable Almack et tous ces bals ! lança Preston, déterminé à ne pas céder. Et puis, je ne vois pas pourquoi c'est si urgent. Grand-père lui-même vous a eus sur le tard.

Le mariage du vieux duc à la belle et jeune veuve lady Salisbury avait été l'un des scandales concluant sa vie mouvementée, surtout lorsque la jeune femme lui avait donné deux enfants d'un seul coup. Toute la société avait été sous le choc. Qui aurait cru que le vieil homme en était encore capable, sans compter lady Salisbury, qui n'avait jamais eu d'enfants avec ses quatre premiers maris ?

— Bon Dieu, Christopher ! éclata Henry. Tu dois renflouer tes domaines et, si je siège à la Chambre des communes, c'est justement pour t'y aider. Ces vieux croûtons dont tu te moques ont plus de fonds que toi, ou que nous tous. Le monde est en train de changer et, crois-moi, dans peu de temps, ce seront les marchands et les boutiquiers qui dirigeront ce pays.

— Seigneur, quelle idée horrible, soupira Hen, visiblement dégoûtée par une telle prédiction. Enfin, Preston, il ne s'agit que d'un mariage : trouve une jeune femme convenable et donne un héritier à la famille. Après cela, Henry pourra s'occuper du reste et nous n'aurons plus à nous inquiéter...

C'était donc cela, la solution à tous leurs problèmes : le marier.

Pourquoi sa tante ne prenait-elle pas exemple sur ces filles du petit village où Roxley l'avait entraîné ? Si ce que cette lady Timmons lui avait dit était vrai — qu'aucune d'entre elles ne souhaitait se marier — il pourrait peut-être envisager de s'y installer. Définitivement.

Se réfugier dans ce petit village ? Hélas, son rêve fut rapidement interrompu par Henry qui attrapa la liste de sa sœur.

— Hen a trouvé la prétendante parfaite. Elle descend d'une lignée honnête et bénéficie d'un héritage conséquent.

— Quelle délicate attention de ta part, Hen, marmonna Preston.

Sa tante ignora son sarcasme.

— Je ne jette cette innocente dans tes bras qu'à regret, Preston. J'ai aussi noté les noms d'autres femmes, au cas où.

— Hen, voyons, je ne suis pas un monstre !

Preston évita consciencieusement de regarder la liste que lui tendait Henry. Parmi ces noms se trouvait sa future épouse, et il n'avait aucune envie de précipiter les choses.

— D'ailleurs, reprit-il, je ne vois pas pourquoi ce petit scandale devrait me conduire à l'autel.

— Ce petit scandale ? s'étrangla Hen. Réfléchis un peu à ton passé : la saison n'a commencé que depuis quelques mois et tu as déjà une belle liste de bêtises derrière toi. Nous ne sommes qu'au mois de mai !

— N'exagères-tu pas un peu ? osa-t-il répliquer.

Mais à peine eut-il prononcé ces mots qu'il comprit qu'il était allé trop loin.

— Exagérer ? Pense à la fille de lord Holdwin, énuméra-t-elle en comptant sur ses doigts, à lady Violet, à lady Seales, aux jumelles du comte de Durston...

— Celles-ci ne comptent que pour une, car je n'ai jamais su les différencier !

Hen le dévisagea comme si elle était sur le point de lui lancer la thière brûlante au visage.

— Dois-je aussi te rappeler le début de la saison ? Avec la fille de lord Randall ?

Preston se leva, incapable de supporter ces accusations en silence.

— Cette tête de linotte n'aurait jamais dû me suivre dans le jardin ; lors du bal donné pour ses débuts en plus !

— Tu l'as compromise ! hurla Hen, visiblement hors d'elle. Et tu as porté un coup fatal à nos réputations, simplement parce que tu es incapable de te contrôler.

— Je ne l'ai pas forcée, objecta-t-il froidement, je l'ai juste embrassée. A mes yeux, cela ne suffit pas à compromettre une femme. De toute manière, elle est fiancée à cet Ecossais maintenant, non ?

— Oui, mais il est à peine chevalier et n'a rien à voir avec le parti convenable et riche que lady Randall avait choisi.

Interrompant un instant ses récriminations, Hen remplit de nouveau la tasse de Henry en ajoutant deux sucres à son thé, comme il l'aimait.

— Michaels n'était-il pas chevalier, lui aussi ? demanda celui-ci en parlant du deuxième époux de sa sœur.

— Il était baron.

— C'est la même chose, murmura lord Henry.

Il n'avait jamais approuvé le mariage précipité de Henrietta avec cet homme dont le titre était si récent que l'encre n'avait même pas encore eu le temps de sécher sur les documents officiels.

— Quoi qu'il en soit, lady Randall va avoir beaucoup de mal à placer ses autres filles, reprit Hen en revenant adroitement au sujet.

— Eh bien, lady Randall aurait dû mieux surveiller sa débauchée de fille. Je tiens aussi à préciser que je n'étais pas le premier : la petite savait très bien ce qu'elle faisait ! Elle a failli baisser mon pantalon avant même que...

— Oh ! Seigneur ! coupa Hen. Tu n'as pas besoin de répéter de telles choses, Christopher !

— Peut-être, mais c'est la vérité, répliqua-t-il. J'ai peut-être laissé entendre que je sortais fumer un cigare, mais je ne suis pas responsable si cette petite idiote a été assez stupide pour me suivre ou me proposer de me montrer ce qu'elle avait appris à l'école.

Amusé par l'expression horrifiée de sa tante, il ajouta :

— Imaginez donc ma surprise quand j'ai découvert que ses leçons comprenaient un certain nombre de tours de courtisane. Est-ce ce que l'on apprend aux filles, à Bath ? Je pensais plutôt que l'enseignement était consacré à la danse et à la poésie.

Tante Hen, qui avait passé trois ans dans l'établissement de lady Emery, leva les yeux au ciel.

— Je ne crois pas que ce que les jeunes filles apprennent à l'école soit lié à ce scandale.

Henry, qui n'avait sans doute aucune envie de savoir quels « tours » sa sœur avait bien pu apprendre à l'époque, s'empressa de changer de sujet.

— Depuis quelques jours, je ne peux plus me rendre au White sans être pris à partie par un père ou un frère qui prétend que tu as fait du tort à l'une des femmes de sa famille.

Preston, bien décidé à ne pas se laisser troubler par ces accusations, poussa un soupir exagéré et leva les bras au ciel.

— Maintenant, me voilà responsable de tous les dépucelages de Londres ?

— Cela ne nous mène nulle part, l'interrompit Hen. Nous sommes ici pour discuter de ces noms.

Arrachant la liste à son frère, elle la tendit à Preston avec sa détermination habituelle, ne lui laissant d'autre choix que de s'en emparer. On ne pouvait rien refuser à Hen, quand elle avait une idée en tête.

D'où les trois époux...

Réticent, Preston jeta un coup d'œil au papier. Le premier nom lui parut vaguement familier — et ennuyeux — mais, avant qu'il ne se souvienne du visage de la jeune fille, Hen reprit :

— Ces demoiselles ne sont pas là pour que tu les embrasses, ou que tu les compromettes, ou encore que tu les attires dans une alcôve...

Cette dernière remarque faisait directement référence à lady Violet ; cependant, pour la défense de Preston, elle l'avait elle-même attrapé par le bras pour l'entraîner derrière le rideau. Il s'était juré depuis de ne plus jamais tourner le dos à une fille de la campagne — elle avait une poigne de fermier !

— ... elles sont là pour que tu les *courtises*. Et tu feras cela dans le but d'épouser l'une d'entre elles.

Une fois sa tirade terminée, Hen se cala sur le divan et adressa un grand sourire à Preston, puis à son frère.

Tous deux savaient bien qu'une fois Christopher marié ce serait le tour de Henry. En tant qu'aînée, Hen avait toujours considéré que son rôle était de régner sur son frère et son neveu.

Impuissant, Preston soupira.

— Et si je refuse ?

A sa grande surprise, ce fut Henry, et non Hen, qui répondit.

— Nous déménagerons.

Surpris, Preston jeta un coup d'œil à cet homme qui avait toujours été pour lui plus un frère qu'un oncle.

— Vous partiriez ?

— Oui, dit simplement Hen, aussi obstinée que tout Seldon.

Elle avait hérité de l'opiniâtreté de son père, un trait caractéristique qui ne sautait aucune génération...

— Vous m'abandonneriez ? demanda encore Preston, même s'il savait sa question inutile.

Il était en effet de notoriété publique qu'une fois qu'un Seldon faisait un serment ses mots étaient gravés dans la pierre ; même si cela devait le conduire à se noyer dans un puits sans fond.

— Oui, affirma Hen.

Preston savait qu'elle en était capable, tout comme Henry.

Comment pourraient-ils l'abandonner ? Il ne restait plus qu'eux trois. Les Seldon étaient peut-être obstinés, mais leur famille n'était guère étendue, et Christopher, Hen et Henry avaient toujours été proches. Son oncle et sa tante avaient été la seule famille de Preston depuis... depuis toujours, en fait.

Inquiet, il considéra le grand salon, pensa aux nombreuses autres pièces de cette maison, et frissonna. Sans Henry et Hen, ce lieu serait froid et bien vide. Plus personne ne traverserait les couloirs. Plus personne ne partagerait ses repas avec lui.

Un sentiment qu'il n'avait pas éprouvé depuis de nombreuses années s'éveilla en lui, amer et étouffant. La solitude... Il l'avait oubliée, depuis qu'il était venu vivre avec son oncle et sa tante. Oseraient-ils vraiment partir ? Non, ils ne pouvaient lui faire cela !

Hélas, les sourcils froncés de Hen et les lèvres pincées de Henry lui firent clairement comprendre qu'ils n'hésiteraient pas.

— Tu ne nous laisses pas d'autre alternative, Preston, déclara Hen en se levant et reposant sa serviette sur la table. Soit tu te maries et tu prends une place respectable en société, soit nous partons définitivement.

Preston savait d'ailleurs très bien qu'ils en avaient les moyens. Ils avaient tous deux hérité d'une rente importante de leur mère, que Hen avait fait fructifier grâce à ses trois mariages. Aucun d'eux n'avait vraiment besoin de lui pour vivre.

Et, pour être honnête, la société non plus n'avait pas besoin de lui. L'aristocratie n'hésiterait pas à le bannir de ses bals et à le proclamer *persona non grata* dans tout Londres.

Avec un soupir, il jeta un rapide coup d'œil à la liste.

— Est-ce vraiment la seule solution ?

De nouveau, Hen leva les yeux au ciel.

— Oh, Seigneur, Christopher ! Qu'est-ce que le mariage a de si terrible ?

— Je ne sais pas, marmonna-t-il. Si nous posions la question à tes anciens époux ?

Chapitre 3

— Non, cela ne convient pas du tout ! déclara lady Essex en jetant un coup d'œil par la fenêtre de sa voiture.

Elle avait prévu de conduire Harriet en ville depuis longtemps et avait fini par accepter que Tabitha les accompagne. Peu désireuse d'être laissée de côté, Daphné, en véritable héritière Dale, avait également réussi à négocier pour rejoindre la petite troupe.

Mais, pour l'heure, le trajet, qui aurait dû durer deux jours seulement, s'était interrompu à une bonne demi-journée de la capitale, au grand soulagement de Tabitha — et à son grand malheur par la même occasion. En effet, malgré la rapidité avec laquelle elles avaient roulé toute la matinée, leurs espoirs d'atteindre Londres avant la nuit étaient réduits à néant. Les routes boueuses avaient tellement ralenti leur progression que lady Essex avait déclaré qu'il fallait trouver une auberge où passer la nuit, nouvelle accueillie avec joie par leur cocher.

— Demain ! Je n'arrive pas à croire qu'il faille attendre jusqu'à demain pour voir Londres ! s'écria Daphné en enfilant sa pelisse et en rattachant son chapeau pour qu'il ne s'envole pas.

Tabitha, elle, préféra ne rien dire. Depuis que son oncle avait déclaré qu'elle devait se marier, elle contenait avec peine sa rage et sa frustration. Son oncle et sa tante refusaient obstinément d'écouter la moindre de ses protestations.

« Ton oncle a fait le bon choix pour toi, avait encore martelé tante Allegra avant son départ. Cet homme a des relations et pourra peut-être hériter d'un titre prestigieux. Pense à tout ce que tu pourras faire pour aider ta famille, tes chers cousins ! »

Depuis la nouvelle de la mort d'oncle Winston, Bernard et Allegra avaient traité Tabitha avec tant de gentillesse et d'attention — après tout n'allait-elle pas devenir marquise ? — qu'elle en venait presque à regretter son grenier et ses anciennes corvées.

— Franchement, Tabitha, n'es-tu pas déçue de ne pas atteindre Londres ce soir ? reprit Daphné tandis qu'elles traversaient d'un pas vif la cour boueuse de l'auberge. Et de le rencontrer ? ajouta-t-elle dans un soupir. M. Reginald Barkworth... C'est tout de même très romantique, non ?

Tabitha déplorait fort que Daphné considérât qu'un mariage arrangé était la meilleure solution pour trouver un époux. Quant à M. Reginald Barkworth, héritier d'un marquisat ? Il ne pouvait être que le parfait gentleman à ses yeux.

Harriet, cependant, se montrait moins optimiste et passait son temps à leur rappeler le destin d'Agnès, la plus tristement célèbre mariée de Kempton. La pauvre Agnès s'était résolue, la mort dans l'âme, à passer sa nuit de noces avec John Stakes, un homme que ses parents l'avaient obligée à épouser, mais les événements avaient tourné à la catastrophe...

« Agnès ne savait rien des hommes », protestait Daphné à chaque fois.

« Mais elle ne savait que trop manier un tisonnier », répondait alors Harriet à voix basse.

Tout cela ne faisait que troubler Tabitha davantage. Que savait-elle des hommes, elle ? Qu'avait donc dit cet odieux Preston ?

Que savez-vous des caprices des hommes ou même des désirs qu'une femme peut ressentir ?

Rien. Elle n'en savait rien, à l'exception du trouble qu'elle avait ressenti en rencontrant Preston. Lui, sa chemise ouverte, son torse nu, ses larges épaules, ses cheveux châains emmêlés et ses yeux qui brûlaient d'un feu si diabolique...

Le simple souvenir de cette rencontre suffisait à lui couper le souffle. O Dieu, cet homme pourrait l'emmener directement sur le sentier de la folie !

De plus, il était seul responsable de ses réticences à l'idée de se marier. Que ferait-elle, si M. Reginald Barkworth était à peine à moitié aussi beau que Preston ?

Elles pénétrèrent dans l'auberge et attendirent que lady Essex prenne des chambres.

— Dis-moi au moins que tu es excitée à l'idée de rencontrer ton promis, sous peine de me décevoir infiniment..., insista Daphné.

— Peut-être un peu, admit Tabitha.

Terrifiée aurait cependant été un terme plus approprié.

— Je me demande à quoi il ressemble, reprit Daphné, avec excitation. Penses-tu qu'il sera beau ? Ton oncle et ta tante te l'ont-ils décrit ? Tant qu'il n'a pas de grosseur ou de verrue ! C'est affreux de devoir éviter de regarder un bouton sur le front de quelqu'un qui est assis en face de soi. Cela serait inquiétant, non, s'il était affublé de ce genre d'excroissance ?

Tandis qu'elle réfléchissait à cette possibilité — en silence, heureusement — Tabitha se rendit soudain compte que l'allure de son prétendant avait été le moindre de ses soucis ; mais, à présent que Daphné avait évoqué le sujet, cela s'ajoutait à la longue liste de ses craintes.

— Que feras-tu, s'il est disgracieux ? demanda son amie à brûle-pourpoint.

— Qui est disgracieux ? intervint Harriet qui était retournée à la voiture pour récupérer son réticule et arrivait derrière elles.

— Le fiancé de Tabitha, répondit Daphné. Enfin, on ne sait pas à quoi il ressemble, mais on se posait la question.

— Oh ! ce serait affreux ! Allons, Tabitha, oublie toutes ces sornettes et viens t'installer à Pottage. Le mariage n'apporte que des problèmes — en tout cas, c'est ce que disent mes frères.

Sur cette note amère, lady Essex revint et déclara que l'auberge était « convenable ». L'indomptable vieille fille avait tyrannisé le propriétaire pour qu'il leur prépare sa meilleure chambre, celle dotée d'un petit salon attenant.

Une fois parvenue en haut de l'escalier, « loin du brouhaha » comme le déclara lady Essex, celle-ci s'installa sur son lit et laissa ses trois protégées se partager le second.

Cependant, durant les heures suivantes, Tabitha, incapable de trouver le sommeil, ne cessa d'arpenter la chambre comme elle le faisait chaque soir depuis deux semaines, déchirée entre son désir d'aller à Londres et ses craintes à l'idée de ce qui l'attendait.

M. Muggins, qu'elle n'avait pu laisser à Kempton, la regardait d'un air curieux depuis le tapis étendu devant la cheminée tandis que Harriet ronflait doucement sous les couvertures.

Daphné, plongée dans la lecture d'un journal ramassé sur l'une des tables de la salle, leva finalement le nez et s'inquiéta :

— Qu'est-ce qui ne va pas ? Tu te tourmentes encore au sujet de M. Barkworth ?

Comme Tabitha ne répondait pas, elle reposa son journal.

— Voyons, ton oncle Winston ne t'aurait certainement pas promise à un homme peu recommandable, tu sais.

— Il a renié ma mère quand elle a épousé mon père...

Elle avait toujours adoré les récits de sa mère au sujet du riche lord qu'elle était censée épouser et de sa fuite romantique avec son père. C'était cela, le grand amour, et non l'accord froid et calculateur que son oncle avait négocié avant de mourir !

— Peut-être que ton oncle voulait se racheter en te trouvant le fiancé idéal.

L'esprit plus pratique que jamais, Daphné semblait vraiment trouver le mariage arrangé de Tabitha très prometteur.

— Au moins, ce M. Reginald Barkworth est un homme bien né, ce qui ne gâche rien, conclut-elle avant de replonger dans sa lecture.

Oui, un homme bien né qui veut m'épouser pour ma fortune sans même m'avoir rencontrée...

Tabitha n'osa rien dire, mais ne put s'empêcher de songer que Harriet l'aurait fait sans hésiter, si elle avait été réveillée. De toute manière, Tabitha n'avait aucune envie de les entendre débattre une nouvelle fois à ce sujet. Elle était épuisée et affamée. Et, comme de juste, son estomac gargouilla à ce moment-là dans le silence de la chambre — de façon sonore !

— Seigneur ! murmura Daphné en baissant un instant son journal. D'où vient ce bruit ?

— C'est moi, je meurs de faim...

Son amie la dévisagea un instant, l'air surpris. Tabitha, elle, ne parvenait pas à comprendre comment lady Essex, Daphné et Harriet parvenaient à survivre toute la journée en ne consommant que du thé et des toasts.

Même M. Muggins paraissait nerveux — tout en protégeant jalousement l'os que l'aubergiste lui avait donné, sans doute de crainte qu'il ne mâchonne les tapis de sa meilleure chambre.

— Comment pourrais-je dénicher quelque chose à manger ?

Daphné ne répondit pas, visiblement fascinée par l'article de son journal. Au bout de quelques instants, cependant, elle leva les yeux.

— Comment le saurais-je ? Père a l'habitude de descendre en salle, et on nous monte des plateaux, même si je n'y touche presque jamais. Je n'ai jamais aimé manger en voyage...

Tabitha acquiesça. Si seulement elle pouvait agir de la même manière... Hélas, sa faim ne faisait qu'intensifier sa nervosité et son appréhension.

Résignée, Daphné reposa son journal une nouvelle fois, et soupira.

— Veux-tu que je descende avec toi ?

Elle adorait depuis toujours les faits divers et les petites annonces, tout comme Harriet dévorait des romans-feuilletons.

Tabitha répugnait donc à l'arracher à sa lecture.

— Ne t'en fais pas, assura-t-elle, profite de ton journal.

— Cela a l'air très calme, en bas, répondit Daphné avec un signe de tête en direction du couloir. Lady Essex ne pourrait pas t'en vouloir de descendre un instant pour commander un souper rapide.

— Penses-tu vraiment que ce soit convenable ?

Daphné haussa les épaules.

— Tu pourrais prendre M. Muggins avec toi, suggéra-t-elle. Aucun homme ne viendra t'ennuyer avec ce fauve à tes côtés ; je suis sûre qu'il fera un bien meilleur chaperon que lady Essex...

Toutes deux éclatèrent de rire. En effet, leur gardienne, malgré toutes ses règles, ses exigences et son décorum, ne se réveillerait sans doute pas avant l'aube et les laissait donc livrées à elles-mêmes toute la nuit.

Le ventre de Tabitha gargouilla de nouveau et Daphné hocha la tête, les lèvres pincées.

— Tu as l'air d'avoir vraiment faim ! Dois-je te rappeler que lady Essex n'aime pas prendre de petits déjeuners en voyage, ou as-tu déjà oublié ce qui s'est passé ce matin ?

Comment Tabitha aurait-elle pu oublier ? La grande dame les avait poussées dans la voiture sans même les laisser manger un scone !

Ou une tranche de bacon. Ou un morceau de jambon. Pas même un œuf dur... Tabitha allait arriver chez son oncle et sa tante complètement épuisée le lendemain.

Que ferait-elle si M. Barkworth était déjà là, en train de l'attendre ? Il risquait de rencontrer une promise affamée, de mauvaise humeur et sans aucune force.

La faim risquait même de lui faire perdre la raison. Elle serait capable de l'épouser sans réfléchir, juste pour savourer le repas du mariage !

Cette idée effroyable suffit à la décider. Elle acquiesça et se dirigea vers la porte, immédiatement suivie par M. Muggins.

— Oh ! Tabitha, avant de partir...

— Oui ?

— Pourrais-tu me donner mon écritoire ? la pria Daphné en montrant du doigt la petite boîte noire déposée à côté de sa malle.

Tabitha la lui apporta et parcourut rapidement la longue liste d'annonces imprimée dans le journal.

— Tu as trouvé quelque chose qui mérite une petite enquête ?

— Rien de très important, répondit Daphné, mais cela peut valoir la peine de...

N'achevant pas sa phrase, elle tira une feuille de papier de son écritoire et organisa ses plumes avec son encrier à côté d'elle.

Ce n'était pas la peine d'essayer d'en savoir plus. Tabitha entrouvrit donc doucement la porte et jeta un coup d'œil dans le couloir désert.

— Si la compagnie n'est pas agréable, je remonterai avec un plateau, déclara-t-elle.

— Et, si tu rencontres un bel homme, tu pourras toujours exercer tes charmes, lança Daphné.

— Je n'ai pas de charmes, lui rappela Tabitha.

Mais, déjà, son amie n'écoutait plus, occupée à prendre des notes.

Sachant qu'il était inutile d'attendre un signe de sa part, Tabitha descendit dans la salle, M. Muggins sur les talons, pour découvrir, désemparée, le rez-de-chaussée sombre et silencieux. L'orage de la soirée avait poussé tous les clients à rejoindre la chaleur de leurs lits. Qu'allait-elle faire ?

Tandis qu'elle s'avavançait dans la pièce, elle aperçut soudain un faible halo lumineux au bout du couloir qui menait aux cuisines. Quelqu'un était encore là !

Oh ! oui, je vous en prie, supplia-t-elle en silence alors qu'un faible parfum de rosbif lui parvenait.

Même M. Muggins leva la tête, sa grosse truffe mouillée tendue en direction de la cuisine.

S'il y avait du rosbif, il aurait peut-être même du pudding... Pleine d'espoir, Tabitha poussa un profond soupir. Du *pudding* !

Pressant le pas, elle s'engagea dans le couloir étroit, imaginant déjà une belle assiette de rosbif et de pudding fumante devant elle. Elle s'engagea dans le passage qui la séparait encore des cuisines mais, au lieu de déboucher dans la pièce éclairée, elle heurta de plein fouet un homme de haute stature qui lui barrait la route. Instinctivement, elle s'agrippa aux revers de son manteau pour ne pas tomber tandis que l'inconnu saisissait sa taille afin qu'elle ne perde pas l'équilibre.

Troublée, elle eut l'impression de se retrouver plaquée contre un animal brûlant. Tout en essayant de reprendre le contrôle d'elle-même, elle découvrit sous ses doigts une armure de muscles sous la veste de laine.

Elle n'était peut-être qu'une vieille fille de Kempton, mais la femme en elle se sentit immédiatement enveloppée par une force qui la dépassait et quelque chose s'éveilla en elle ; un désir qu'elle avait déjà ressenti auparavant.

Elle essaya de reprendre ses esprits, de se souvenir comment et pourquoi elle était arrivée dans ce couloir. Mais l'individu ne s'était pas contenté d'empêcher sa chute, il la serrait contre lui, ses doigts caressant son dos, enveloppant Tabitha de sa chaleur dans le froid de la nuit. Un fourmillement envahit son corps, la poussant à rester contre lui le plus longtemps possible. Au lieu de retrouver son équilibre, elle sentit ses jambes se dérober sous elle, dans un vertige inexplicable.

Cette sensation, cette langueur. Seigneur, tout cela était si...

Familier, songea-t-elle soudain. Elle leva alors les yeux pour découvrir le visage de l'homme qui la troublait tant — pour la seconde fois.

— Vous ? s'étrangla-t-elle.

Preston.

Sous le choc, elle s'écarta, faillit trébucher sur M. Muggins et, de nouveau, l'homme tenta de la rattraper ; mais cette fois elle parvint à retrouver son équilibre seule et évita les mains tendues de Preston.

— Oui, moi, qui pourrais-je être d'autre ? répondit-il en s'adossant contre le montant de la porte, les bras croisés. Et, vous, vous n'êtes pas la serveuse qui doit apporter mon souper.

— La serveuse ? Certainement pas !

Elle avait du mal à calmer les battements affolés de son cœur et attrapa M. Muggins par son collier, tant pour se rassurer que pour éviter qu'il ne bondisse sur l'homme.

Mais, apparemment, il n'en avait aucune envie : se libérant d'un mouvement, il s'élança vers ce qui semblait être un petit salon privé — et non une cuisine — derrière Preston et s'installa confortablement devant le feu, visiblement inconscient de la tension qui régnait dans le couloir.

Preston jeta un coup d'œil en direction du chien, puis se tourna de nouveau vers Tabitha.

— Non, vous n'êtes définitivement pas la serveuse.

— Et j'en suis plutôt heureuse, étant donné que vous semblez avoir pour habitude de les aborder...

Elle se frotta instinctivement le bras, dans l'espoir fou de se débarrasser du souvenir de ses caresses.

— Aborder ? demanda-t-il d'un air à la fois amusé et fier de lui. Bien au contraire.

Il s'approcha un peu, tournant autour d'elle comme un rapace autour de sa proie.

— Bien au contraire, mademoiselle, et il ne me viendrait pas à l'idée de faire cela avec vous...

Soudain, il s'immobilisa, la reconnaissant enfin.

— Bon Dieu ! Mais vous êtes la petite maligne insolente et maigrichonne de ce village...

Petite maligne insolente et maigrichonne ? Comment osait-il ?

— Mademoiselle... Mademoiselle...

Cherchant visiblement son nom, il la dévisageait si intensément qu'elle eut l'impression de sentir de nouveau ses mains audacieuses sur elle.

— Mlle Timmons, lâcha-t-elle sèchement, réprimant le frisson qui menaçait de trahir son désarroi.

— Ah, oui : Mlle Timmons, acquiesça-t-il. Eh bien, sachez que, si j'avais réellement voulu vous aborder, vous ne m'auriez pas échappé.

Une nouvelle fois, un sourire diabolique illumina son visage et, dans la pénombre, ses yeux brillèrent d'un éclat sardonique.

— Et vous n'auriez pas non plus voulu m'échapper...

Malgré elle, Tabitha savait qu'il n'avait pas tout à fait tort.

Elle recula de nouveau de quelques pas, mais se heurta au mur. Elle n'avait plus nulle part où fuir... Le regard sans équivoque de Preston faillit la faire défaillir, et elle serait sans doute tombée sans la cloison froide pour la soutenir.

— Oh ! vous êtes un véritable...

Au même instant, une voix l'interrompit depuis le petit salon.

— Mlle Timmons ? Preston, ai-je bien entendu dire « Mlle Timmons » ?

Derrière l'épaule de Preston, elle aperçut alors une haute silhouette qui se levait d'un fauteuil installé devant la cheminée.

— Mon Dieu, mais c'est bien vous ! s'écria-t-il en l'apercevant à son tour.

— Lord Roxley.

Elle aurait dû se douter qu'il serait là, dans l'ombre de son ami — et fut soulagée par sa présence.

— Que diable faites-vous là ? demanda-t-il en les rejoignant et en saluant Tabitha. Comment se fait-il que je vous retrouve si loin de Kempton ?

Sans attendre sa réponse, il la prit par le bras et passa devant Preston pour la conduire dans le salon éclairé. Rassurée, elle le suivit, ignorant le regard de l'autre homme qui épiait le moindre de ses mouvements.

Que n'aurait-elle pas donné pour se retrouver à Kempton, loin de ce démon aux yeux de braise ?

— Votre tante, lady Essex, me conduit à Londres, indiqua-t-elle cependant, de peur de trahir son trouble en restant muette.

Seulement, elle fut incapable d'achever sa phrase. *Elle me conduit à Londres pour que je me marie.* Comment oserait-elle avouer une chose pareille, après sa dernière rencontre avec Preston ?

« Monsieur, sachez que je n'ai jamais eu l'intention de me mettre en quête d'un époux et que ma situation me convient parfaitement. »

Sa vie avait tellement changé, depuis qu'elle avait prononcé ces mots fatals ! Pourtant, elle avait été sincère et aurait tenu sa parole si oncle Winston ne s'en était pas mêlé.

— Ma tante vous emmène à Londres ? s'inquiéta soudain lord Roxley.

Il se tourna vers la porte comme s'il craignait de voir lady Essex entrer à tout instant.

D'ailleurs, le pauvre comte parut sur le point de se trouver mal lorsque quelqu'un entra bel et bien dans le salon. Il étouffa un petit cri et ferma les yeux.

— Seigneur, c'en est fait de moi, murmura-t-il, provoquant un immense éclat de rire chez son ami.

— Bon sang, Roxley, reprends-toi : ce n'est que la bonne.

Encore peu rassuré, il entrouvrit tout de même une paupière avant de lâcher un soupir de soulagement. En effet, la fille de cuisine venait d'arriver — celle que Preston paraissait attendre avec tant d'impatience —, un grand plateau à la main.

Derrière elle, un garçon apparut aussi, portant un second plateau tout aussi chargé.

— Avez-vous besoin d'autre chose ? demanda la jeune fille — enfin, pas si jeune que cela, songea Tabitha en la voyant onduler des hanches avec un regard lourd de sens en direction de Preston.

— Non, rétorqua celui-ci en jetant une pièce aux deux domestiques, le souper a l'air excellent. Merci.

Le garçon attrapa sa pièce adroitement et disparut avec un sourire, mais la fille, une fois son pourboire en main, s'attarda.

Troublée par cette scène, Tabitha se souvint alors des conseils de Daphné et lança avec le plus d'autorité possible :

— J'aimerais qu'un plateau soit monté dans ma chambre, s'il vous plaît.

La fille de cuisine la jaugea d'un rapide coup d'œil et, devinant qu'elle n'obtiendrait aucun pourboire de sa part, répondit :

— Je suis désolée, mademoiselle. Nous n'avons plus rien en cuisine, il faudra patienter jusqu'à demain matin.

Attendre jusqu'au matin ? Désespérée, Tabitha jeta un regard sur les plateaux posés sur la table et vit que Preston avait déjà commencé à remplir son assiette sans le moindre mot et sans se soucier de la présence des autres.

La jeune fille quitta alors la pièce, sans doute pour regagner sa chambre et non préparer un troisième plateau.

Pendant ce temps, Roxley s'était mis à faire les cent pas, oubliant son souper, manifestement inquiet de la présence de sa tante à l'étage.

— Vous voulez dire que lady Essex est *vraiment* là ? reprit-il au bout de quelques instants, d'une voix où la panique pointait. Dans cette auberge ? Sous ce toit ?

— Oui, milord, répondit Tabitha.

Dans un ultime effort, elle ignora le parfum du rôti qui s'élevait de l'assiette de Preston pour se concentrer sur Roxley.

— Elle dort en haut ; mais je peux vous assurer qu'elle ne se réveillera pas avant demain matin.

— Si ma chance ne tourne pas d'ici là, murmura Roxley en passant nerveusement une main dans ses cheveux.

Après un court silence, il leva de nouveau les yeux sur Tabitha.

— Et vous avez dit qu'elle se rendait à Londres ?

— Oui. Je pense qu'elle a l'intention de loger chez vous, lança Tabitha, distraite par Preston qui se servait une seconde tranche de rôti, et — oui — une généreuse part de pudding.

M. Muggins aussi dut sentir l'odeur de la viande, car il s'approcha de la table et attendit, assis et parfaitement immobile, avec une docilité surprenante, que Preston lui jette un morceau de rôti — qu'il dévora ensuite avidement.

Tabitha poussa un soupir d'envie et s'arracha à sa contemplation pour poursuivre la discussion.

— Elle a prévu de vous demander de l'héberger. Souvenez-vous, Harriet l'a mentionné la dernière fois que nous nous sommes vus.

L'air de plus en plus tendu, le comte continuait d'arpenter la pièce d'un pas vif.

— Oui... Oui, je m'en souviens... Cela m'avait échappé. Je ne sais pas pourquoi, avoua-t-il en s'arrêtant un instant. Je vous suis redevable, mademoiselle Timmons ; vraiment redevable.

Il jeta un rapide coup d'œil à la table, mais, visiblement, le fait que le rôti disparaisse à vue d'œil était le cadet de ses soucis.

— Preston, je vais avoir besoin d'un toit pour... Mademoiselle Timmons, combien de temps ma tante compte-t-elle rester à Londres ?

— Deux semaines, je pense.

Roxley acquiesça, puis reprit :

— Je suis navré de m'imposer de cette manière, mon ami, mais je t'ai accueilli l'an dernier, quand Henry est rentré d'Irlande.

— Oui, oui, répondit Preston avec un moulinet impatient de sa fourchette, mais si la vieille vient te chercher...

— Cela m'étonnerait qu'elle vienne frapper à *ta* porte, assura Roxley avant de ramasser son manteau, son chapeau et ses divers effets personnels.

Preston leva le nez de son assiette, interrompant brusquement le va-et-vient de son couteau et de sa fourchette.

— Que diable fais-tu ?

— Je vais me cacher. Je dois m'enfermer dans ma chambre ; je ne peux pas prendre le risque de rencontrer ma tante dans les couloirs. Si jamais elle me trouve ici — pire encore, en ta compagnie — j'en entendrai parler pendant des mois ! Et je ne pourrai certainement pas m'échapper durant ces deux semaines, ajouta-t-il avec un frisson. Elle voudra que je l'escorte en ville pour faire les boutiques, aller au théâtre, dans des soirées...

Il se tourna rapidement vers Tabitha, et un éclair d'épouvante traversa ses yeux.

— Seigneur ! Peut-être même voudra-t-elle m'emmener à Almack ! Il vaudrait mieux que nous partions tôt, dès l'aube en fait.

A ces mots, Preston reposa ses couverts bruyamment.

— Tu ne peux pas monter maintenant. Tu sais bien que j'ai horreur de dîner seul.

Mais Roxley avait déjà gagné la porte, sans même saluer Tabitha.

— Tu n'es pas seul : Mlle Timmons est arrivée à point nommé.

Tous deux se tournèrent vers elle. Le regard de Roxley était suppliant, celui de Preston, froid et sceptique.

— Mademoiselle Timmons, reprit le comte, si vous voulez bien prendre ma place...

— Souper avec lui ?

— Avec elle ?

Leurs voix se firent écho et, surpris, tous deux se dévisagèrent un instant, avant de se retourner vers le coupable.

— Bon Dieu, Roxley ! Es-tu un homme, oui ou non ? s'écria Preston en se levant et, jetant sa serviette sur la table. Fuir un repas décent et t'enfermer dans ta chambre de peur de croiser ta vieille fille de tante dans le couloir...

Roxley parut hésiter quelques secondes.

— Je ne fuis pas. Je crois seulement que j'ai pris froid.

Il étaya son argument par un éternuement qui ne convainquit personne.

— Roxley, c'est ridicule ! Ce n'est qu'une vieille femme, pas un chef de guerre barbare. Assieds-toi et mange.

Le comte, loin de paraître troublé ou insulté, soutint son regard.

— Aimerais-tu que je dise à Hen ce que tu faisais, ce matin, en pleine campagne ? Si je me rappelle bien, nous avons dû nous lever avant l'aube pour lui échapper.

Tabitha suivait cet échange, stupéfaite. Qui que soit cette mystérieuse « Hen », elle avait le pouvoir d'effrayer l'indomptable Preston.

Il fronça les sourcils et se rassit lourdement sur sa chaise avant de faire signe à Roxley de quitter le salon.

— Dans ce cas, vas-y et cache-toi tant que tu veux, mais laisse Hen en dehors de tout cela. Et sache que je ne te pardonnerai jamais de m'avoir abandonné ce soir !

— Bien sûr que si ! De toute manière, je suis ton seul ami pour le moment.

Roxley se tourna alors enfin vers Tabitha et serra ses mains dans les siennes.

— Merci, chère mademoiselle Timmons, de tenir compagnie à Preston à ma place. Il aurait été d'une humeur exécrationnelle demain sans votre présence. Je vous serai éternellement redevable de votre aide.

Tabitha libéra ses mains, prise au piège de cette promesse muette qu'on lui avait arrachée de force, et examina brièvement la petite pièce si intime. Elle et Preston, en tête à tête pour souper ? C'était si...

Soudain prise de panique, elle rattrapa Roxley par la manche.

— Milord, ne partez pas, ce serait inconvenant ! Je suis une jeune femme respectable, fille de vicaire.

— Tout à fait, renchérit Preston. Tu laisses un agneau à la merci du lion de Harley Street. Tu seras tenu pour responsable, Roxley.

Hélas, sa menace tomba à plat.

— Tu devrais savoir que je ne suis jamais tenu pour responsable de quoi que ce soit, Preston.

De plus en plus terrifiée, Tabitha les regardait tour à tour. Ils décidaient de son sort devant elle sans même prendre la peine de lui demander son avis.

— Je ne resterai pas seule ici avec ce... ce...

Incapable de trouver un terme approprié, elle indiqua Preston du doigt — qui eut l'aplomb de paraître offensé.

— Seigneur, mademoiselle Timmons, je n'ai pas l'intention de vous compromettre !

— Ne vous en faites pas, il sait se tenir, lorsqu'on commence à le connaître, ajouta Roxley.

Vraiment ? Un homme se définissant comme un « lion » pouvait-il se comporter correctement avec une femme ? C'était fort peu probable, et Tabitha n'avait de toute manière aucune confiance en lui.

— J'ai tout simplement horreur de dîner seul, lança Preston en humant le vin qui reposait dans la carafe.

Apparemment, il en fut satisfait car il se servit un verre.

— Cela ne me regarde pas, répondit fermement Tabitha en dépit du parfum enivrant du rôti qui faisait gargouiller son ventre de manière fort peu convenable.

Était-elle énervée par la faim, ou par les fermes déclarations de Preston qui lui assurait qu'elle n'avait rien à craindre de lui ?

Qu'est-ce qui n'allait pas chez elle, pour qu'il refuse de l'ajouter à sa liste probablement longue de conquêtes ? Et pourquoi se posait-elle toutes ces questions ? Avait-elle envie de faire partie de son catalogue — ou de celui de n'importe quel homme ?

Elle était destinée à épouser un homme respectable, digne de sa vertu et de son honnêteté. Si ce satané Preston ne voulait pas d'elle, c'était donc plutôt une bonne nouvelle...

Ou, du moins, cela aurait dû l'être.

— Mademoiselle Timmons, reprit Roxley, je puis vous assurer que vous êtes en sécurité avec Preston : il vous a donné sa parole. De plus, il me semble que ce repas a l'air excellent, et j'imagine que vous êtes affamée, après avoir voyagé toute la journée avec ma tante.

Tabitha serra les dents. Il avait raison sur ce dernier point ; mais de là à manger seule avec Preston ?

— C'est une très mauvaise idée, protesta-t-elle.

Ou, du moins, cela aurait dû l'être.

Hélas, elle fit l'erreur de regarder encore une fois le plat de pudding entamé et sentit ses bonnes résolutions fondre comme neige au soleil.

La croûte ferait un bruit si doux sous sa fourchette...

Profitant de son hésitation, Roxley avait de nouveau rejoint la porte, mais s'immobilisa au dernier moment.

— Mademoiselle Timmons ? Vous ne parlerez pas de notre rencontre à ma tante, n'est-ce pas ?

Tabitha hésita, gênée à l'idée de mentir, mais Roxley lui adressa un sourire charmeur — comment résister à cet homme ?

D'ailleurs, lady Essex répétait cela sans cesse : son neveu, tout vaurien qu'il était, ne perdrait jamais sa place en société car personne ne pouvait résister à son sourire.

— Je ne lui en parlerai pas, milord, mais si elle découvre que je lui ai menti...

— Ce n'est pas un mensonge, pas tant qu'elle ne vous pose pas directement la question, objecta Preston en se penchant de nouveau sur son assiette.

De toute évidence, il connaissait très bien le don de persuasion de son ami et n'imaginait pas un seul instant que Tabitha puisse remonter se coucher sans partager son repas.

Non qu'il parût ravi à cette idée. Seule une bouchée supplémentaire de rôti lui redonna le sourire.

La viande était-elle vraiment si bonne ? Elle ne pourrait le savoir qu'en...

— Mademoiselle Timmons, supplia Roxley, vous connaissez ma tante.

Oh ! Seigneur ! Entre sa faim dévorante, l'odeur du bœuf et du pudding qui lui donnait des vertiges, et le charme de Roxley, elle était incapable de réfléchir posément.

— Je ne dirai rien à lady Essex, promit-elle, l'esprit ailleurs.

Roxley fut immédiatement soulagé et, sur un rapide salut, quitta la pièce, se précipitant dans sa chambre comme s'il avait été poursuivi par un bataillon armé.

Et, d'une certaine manière, c'était le cas...

* * *

— Eh bien, qu'attendez-vous ? lança Preston dès que Tabitha se retrouva seule avec lui en lui, indiquant la chaise placée en face de lui.

Quelle courtoisie ! Mais qu'attendre d'autre de la part de ce voyou ? Pensait-elle réellement qu'il était capable de se conduire en gentleman ?

— Vous devez avoir faim, ajouta-t-il.

— Pourquoi dites-vous cela ?

— Parce que je ne vois aucune autre raison pour que vous vous promeniez seule dans une auberge à cette heure-ci.

Il s'interrompit un instant, puis reprit :

— Et puis, vous ne semblez pas du genre à quitter discrètement votre chambre pour taquiner la bouteille.

— Oh ! s'écria Tabitha, choquée. Je ne bois pas ! Mon père était un...

— Oui, oui, un vicaire, vous l'avez déjà dit, répondit-il d'un air absent en jetant un coup d'œil au bol de purée.

Instinctivement, elle s'avança d'un pas. Seigneur, c'était une purée de navets ! Comment avait-elle pu ne pas la voir plus tôt ?

Levant les yeux, elle surprit Preston en train de la dévisager, un petit sourire dessiné sur ses jolies lèvres. Oui, il l'avait percée à jour, et il le savait très bien.

— Pour être honnête, vous semblez avoir besoin d'un bon repas, déclara-t-il.

Une étrange lueur de consternation traversa un instant ses yeux mais, très vite, il retrouva sa froideur habituelle.

— Asseyez-vous. C'est encore chaud et je ne tiens pas à faire des amabilités toute la soirée en attendant que cela refroidisse.

Cela dit, il entreprit de remplir une nouvelle fois son assiette de purée et dévora le tout avec l'appétit... d'un lion.

Il ne semblait définitivement pas prêt à la prier de se joindre à lui, tirer sa chaise et lui servir les morceaux fins comme le ferait un gentleman.

Comme le ferait très certainement M. Reginald Barkworth...

De plus, il était tout à fait improbable que cet homme honorable et estimé, choisi par oncle Winston pour l'épouser, eût osé suggérer de dîner seul avec une jeune femme dans un salon aussi intime. Ce genre de situation périlleuse qui pourrait la compromettre aurait sans doute rebuté son fiancé, fût-il à la place de Preston.

Mais l'homme assis en face d'elle ne semblait pas s'en soucier. Elle l'examina brièvement : ce genre de choses devait être monnaie courante, pour lui, et cette soirée ne paraissait pas le troubler outre mesure.

Oh ! si seulement elle n'avait pas faim au point d'en perdre l'esprit ! Elle regarda encore un instant son beau visage, ses yeux sombres qui scintillaient — tels des raisins secs au milieu d'un gâteau —, et comprit que la faim n'était finalement peut-être pas la seule chose qui l'avait retenue.

Elle inspira profondément dans l'espoir vain de se calmer. Dire que, depuis deux semaines, elle avait passé son temps à se répéter que tout ce qu'elle se rappelait de cet homme — sa beauté, sa silhouette musclée, large et puissante, qui l'avait laissée au bord de l'évanouissement — n'était qu'une illusion fantaisiste, une vision déformée de la réalité.

Seulement voilà, il était de nouveau face à elle, aussi beau que dans ses souvenirs. Heureusement, cette fois, il avait gardé sa chemise — et son veston ! Sa veste, quant à elle, avait été négligemment jetée sur le dossier d'une chaise. Chaque fois qu'il parlait, sa voix grave prenait des accents profonds, dangereux, comme si ses inflexions étaient capables de se glisser sous la peau de Tabitha et d'y éveiller toutes sortes de pensées inconvenantes.

Pourtant, il lui avait fait une promesse : « Mademoiselle Timmons, je n'ai pas l'intention de vous compromettre. »

Cela devait avoir une certaine importance à ses yeux, non ?

Pis encore, les plats encore entiers sur la desserte et celui, bien entamé, posé sur la table laissaient soupçonner la vérité : les cuisines avaient certainement bel et bien été vidées pour Preston et elle n'y trouverait sans doute pas le moindre croûton de pain ni une tasse de thé.

Encore eût-il fallu qu'elle réveille la bonne...

Si elle voulait manger, elle allait donc devoir supporter la présence de Preston.

Et il avait au moins raison sur un point : rien n'était pire qu'un souper froid, ou que manger seul ; elle y avait été contrainte suffisamment souvent depuis la mort de son père pour le savoir.

Finalement, en dépit de ses craintes, elle décida de s'asseoir en face du lion.

* * *

Preston n'aurait jamais dû proposer à cette innocente demoiselle de le rejoindre à sa table. Seule. Dans ce salon d'auberge sombre et accueillant. Hen aurait été capable de l'écorcher vif, si elle avait été là.

Mais, en même temps, si elle avait été là, il n'aurait pas eu à subir une telle épreuve.

Oui, il aurait dû renvoyer Mlle Timmons, cependant, il détestait les repas solitaires. Il haïssait cela, à tel point que la simple idée de voir Hen et Henry quitter sa maison et le laisser là avec comme unique compagnie celle de ses domestiques et son majordome, Benley, l'avait poussé à se tenir tranquille depuis plusieurs semaines.

Et voilà où cela l'avait mené. Affronter un dîner solitaire — affreuse perspective — ou risquer le scandale en soupant avec Mlle Timmons — situation atrocement ennuyeuse...

S'arrachant à ses pensées, il regarda la demoiselle en question. Elle ne ressemblait décidément pas à toutes ces prétendantes au mariage qui avaient fait de son existence un enfer depuis le début du printemps. A en croire ses mâchoires crispées et ses sourcils froncés, elle n'avait rien en commun avec ces filles de Bath qui faisaient de leur mieux pour l'entraîner dans une situation déshonorante dans l'espoir de le pousser au mariage.

Non, cette Mlle Timmons ne partageait aucun de leurs charmes. Elle était maigrichonne, portait une robe sombre mal coupée et d'une laideur accablante ; elle grimaçait trop et passait son temps à le considérer avec un air de méfiance dédaigneuse.

Finalement, mieux valait qu'elle le traitât comme cela plutôt qu'elle jetât sur lui les regards gourmands qu'elle réservait pour l'instant au rôti de bœuf...

Il ne risquait vraiment pas d'être séduit par des yeux de velours et des battements de cils de la part de cette femme.

En fin de compte, le fait qu'elle ne le voie que comme un joueur odieux et un individu aux mœurs dissolues n'était peut-être pas un mal. Il n'avait pas non plus à craindre qu'elle parle à qui que ce soit de cette soirée, une fois parvenue à Londres. Une demoiselle comme elle ne se vanterait jamais d'avoir partagé un repas en tête à tête avec un fêtard invétéré comme lui.

Pas elle. Pas la respectable fille d'un vicaire...

S'appuyant contre le dossier de sa chaise, il comprit soudain qu'elle était sans doute la meilleure compagne de table qu'il pût trouver. Enfin, peut-être pas parfaite, mais en tout cas meilleure que Roxley, qui buvait tout le vin et vidait systématiquement le plat de pudding comme s'il ne faisait que collecter son dû.

En toute honnêteté, il devait admettre qu'il appréciait le dédain et l'absence de docilité flatteuse de Mlle Timmons. Même sa manière de lui parler, froidement et sur un ton hautain, et sa manière de prononcer « Monsieur Preston », comme si son nom seul pouvait entacher sa réputation, l'amusaient.

Il aimerait tellement pouvoir être présent le jour — proche, puisqu'elle se rendait à Londres — où elle apprendrait la vérité, ne serait-ce que pour voir sa tête. Dans un parc, ou durant un bal, quelqu'un la tirerait par la manche et le montrerait dans la foule, comme il avait vu des femmes accomplies et des jeunes filles le faire bien souvent...

« Ma chère, cet homme est le duc de Preston, le pire débauché de Londres. Evitez-le à tout prix. »

Sans doute le dévisagerait-elle avec insistance avant de comprendre, mortifiée, qu'elle s'était montrée si arrogante et prétentieuse face à un duc.

Bien sûr, elle ne pourrait en parler à personne, elle se sentirait trop honteuse...

Cette idée le fit sourire. Seigneur, cela rendait Mlle Timmons, avec ses remarques impertinentes et son regard sombre, parfaite en tout point !

— Croyez-moi, je ne suis pas plus heureux que vous d'avoir à partager ce repas avec vous, lança-t-il d'une voix légère, savourant l'expression de plus en plus fermée de son interlocutrice, mais je crains que vous ne soyez contrainte d'accepter mon invitation.

Elle s'était assise sans un mot et inspectait les différents plats comme un homme qui choisit ses pistolets en vue d'un duel.

Plus amusé que jamais, Preston se cala confortablement sur sa chaise.

— Allons, quel est le problème ? Ce souper est vraiment excellent.

— Oui, cela semble délicieux, seulement...

Elle gigota d'un air gêné sur son siège et détourna le regard.

— Seulement quoi ? Qu'est-ce qui ne va pas ?

Il examina une nouvelle fois les plats ; quelque chose avait dû lui échapper... Mais Mlle Timmons ne le quittait pas des yeux.

— Je n'ai encore jamais dîné seule avec un homme. A part mon père, bien sûr. Si jamais cela s'apprenait...

C'était donc cela : sa réputation ! Sans doute était-ce le seul bien qu'elle possédait.

Pauvre chaton. Alors qu'il l'observait en coin, une douleur familière s'éveilla en lui, la même qui l'avait poussé un jour à ramener chez lui un panier de chatons — justement — envahis de puces que Hen avait immédiatement pris en horreur.

C'était sa faiblesse, et Roxley le savait pertinemment lorsqu'il l'avait poussé à manger avec Mlle Timmons afin de la nourrir un peu.

Il ne pouvait la quitter des yeux. *Elle est maigre*, susurra sa conscience, *personne ne doit s'occuper d'elle*.

Luttant contre ses instincts protecteurs, il se replongea dans son assiette, résistant au désir de remplir celle de son hôte. Après tout, il n'était pas responsable de cette fille.

— Qu'y a-t-il ? Pas de remarque désobligeante ? Pas de plaisanteries ? s'étonna-t-elle soudain.

Surpris, il sursauta. Combien de temps était-il resté silencieux ?

— Non, pas du tout. Je pensais simplement que je n'avais jamais mangé avec la fille d'un vicaire, donc nous sommes quittes.

Cet aveu ne parut pas apaiser la demoiselle ; au contraire, elle fronça les sourcils de plus belle. Quel dommage qu'elle n'ait jamais appris à sourire...

Puisqu'elle ne se servait pas, il allait devoir le faire. Il coupa donc une tranche de rôti qu'il déposa dans la seconde assiette avant d'entreprendre de la remplir de légumes. Après tout, peut-être que ses manières revêches n'étaient dues qu'à la faim.

— Mademoiselle Timmons, reprit-il tout en s'activant, puisque vous n'avez pas l'intention de vous marier, vous n'avez pas besoin de perdre votre temps à vous soucier de votre réputation.

Elle ouvrit la bouche, pour protester sans doute, mais il l'en empêcha en ajoutant très vite :

— Et vous pouvez avoir confiance : je ne vais pas raconter cette soirée à mes amis, ni la rendre publique dans les gazettes à scandale. Dîner avec la fille d'un vicaire... Tout le monde penserait que je me suis rangé !

Illustrant son propos par un soupir exagéré, il se servit à son tour une nouvelle tranche de viande.

— Je ne sais pas si je dois me sentir soulagée ou insultée, monsieur, répondit-elle, les yeux baissés sur l'assiette abondamment remplie qu'il lui avait tendue.

— Si vous voulez mon avis, optez pour « soulagée » et mangez : le bœuf est délicieux. De plus, vous ne ressemblez pas aux autres jeunes femmes que je connais et j'imagine que vous ne vous êtes jamais laissé guider votre conduite par qui que ce soit.

Sous ses sourcils froncés, ses yeux s'illuminèrent d'un éclat offensé. Elle penchait donc pour « insultée ».

— Oh ! ne minaudez pas avec moi, ajouta-t-il fermement. Je disais cela en guise de compliment.

Peut-être serait-elle plus avenante si elle buvait un peu de vin. Il décida de tenter sa chance, même si elle lui avait précisé qu'elle ne buvait pas.

— Je vous en prie, mangez votre souper. Je vous assure que tout est excellent.

Sans un mot, elle prit ses couverts et picora une petite bouchée. Cela dut lui plaire, car elle se mit à manger avec appétit, dévorant son plat comme si elle ne s'était pas rassasiée depuis des années. Au bout de quelques instants, son assiette fut presque vide et elle se resservit une seconde part de pudding — la

plus grosse. Même Roxley n'aurait sans doute pas osé se servir autant. Preston ne put réprimer un sourire avant de continuer son propre repas.

Que c'était agréable ! Les vieilles filles... Seigneur, personne d'autre n'avait-il remarqué leurs attraits ? Si Londres en était rempli, au lieu de ces pestes en quête de mariage, il ne se disputerait peut-être pas perpétuellement avec son oncle et sa tante.

Au bout de quelques instants de silence, il jeta un coup d'œil au chien, qui surveillait la table comme le meilleur des chaperons, et lui lança un deuxième morceau de viande.

Il se faisait toujours un point d'honneur à amadouer les chaperons ; cela les incitait à fermer les yeux au moment opportun.

— Votre animal a-t-il un nom ?

Elle leva les yeux de son assiette et regarda son chien comme si elle avait oublié sa présence.

— M. Muggins, répondit-elle.

— M. Muggins, murmura-t-il en gratifiant l'animal d'un troisième morceau de bœuf. Race inhabituelle, mais il a l'œil vif.

— C'est un terrier irlandais. Un étameur l'a laissé à la paroisse quand il n'était qu'un chiot et je n'ai pas eu le cœur de le chasser.

Preston acquiesça en silence. Ainsi, ils avaient tout de même quelque chose en commun... Préférant ne pas y penser, il lança une autre tranche de rôti à la bête.

M. Muggins la dévora, puis s'approcha de quelques pas et s'allongea, la tête sur ses pattes, dévisageant Preston de ses grands yeux sombres avec une expression d'adoration.

— Il ne vous lâchera pas d'une semelle si vous continuez à lui donner votre souper, protesta Mlle Timmons.

— Je pense plutôt que c'est mon charme qui opère, assura Preston avec un clin d'œil. J'ai toujours eu un don pour attirer les incorrigibles.

Elle ne répondit que par un hochement de tête si désapprobateur que même Hen n'aurait su faire mieux.

Mais Hen n'aurait pas rougi comme Mlle Timmons...

A moins que ses joues ne se soient colorées sous l'effet du vin. Après tout, elle s'était accordé quelques gorgées quand elle pensait qu'il ne la voyait pas.

Oui, cela devait être le vin. Comment pourrait-il faire rougir une telle femme ? Un peu troublé, il baissa les yeux et posa la première question qui lui vint à l'esprit :

— Parlez-moi de votre village, ce Kempton et sa malédiction. Que pouvez-vous m'en dire ?

Visiblement, il avait choisi la diversion parfaite. Mlle Timmons semblait aimer son village de tout son cœur et, en écoutant son récit, il en vint presque à envier sa petite vie campagnarde confortable et calme, son implication dans cette Société de vieilles filles — quel que soit son nom...

Il se surprit même à rire en apprenant les frasques des jumelles Tornade et leur campagne menée pour changer la couleur d'une banderole en dépit des refus de lady Essex, horrifiée que l'on puisse bouleverser une telle tradition ; un peu comme Hen et son amour pour son salon rouge.

Au bout d'un moment, il eut envie d'une nouvelle tranche de rôti et baissa les yeux sur son assiette pour la découvrir déjà remplie.

Roxley et lui n'étaient partis que pour une journée et ne s'étaient pas encombrés de domestiques. Habitué comme il l'était à avoir un valet prêt à le resservir sur un signe de tête, il n'avait pas prêté attention à grand-chose pendant le récit de Mlle Timmons. A présent, il remarquait que, tout en parlant, elle avait rempli son assiette, son verre et avait même remplacé les plats de manière que ses préférés se trouvent juste en face de lui.

Ces quelques instants, si paisibles, lui rappellèrent les soupers de son enfance, quand son père, sa mère, ses frères et sœurs se rassemblaient pour partager un repas bruyant. Sa mère et sa grande sœur s'appliquaient alors à lui servir ses morceaux favoris. Tout ce qui lui manquait, ce soir, était le bavardage emplissant la pièce, et la guerre éternelle entre Félix et lui pour savoir qui découvrirait le morceau de sucre caché sous l'une des tasses à thé — un petit jeu que son père affectionnait.

Il eut soudain l'impression d'appartenir à quelque chose de profond, qui le dépassait. Et, si cela ne suffit pas à le bouleverser, la question suivante de Mlle Timmons y parvint sans mal.

— Où vivez-vous, monsieur Preston ?

— Où je vis ? bafouilla-t-il, pris de court.

— Oui, où résidez-vous ? insista-t-elle en posant ses couverts pour croiser les bras, les yeux fixés sur lui.

— Eh bien, à Londres, évidemment !

— Et vous vivez seul ?

— Non, certainement pas.

Peu à peu, les souvenirs flous de ces repas tant aimés à Owle Park s'évanouirent.

De toute évidence, sa précipitation dut intriguer sa compagne car elle le dévisagea plus intensément, comme si elle cherchait à découvrir tous ses secrets.

— J'habite avec mon oncle et ma tante, ajouta-t-il donc.

Voilà qui satisferait sans doute sa curiosité.

Ou pas.

— Et approuvent-ils vos frasques ?

La simple idée de voir Hen et Henry approuver quoi que ce soit chez lui le fit éclater de rire.

— Non, pas le moins du monde, répondit-il.

— Dites-moi, que faites-vous dans la vie, monsieur Preston ?

Elle se cala contre le dossier de sa chaise en attendant sa réponse, tout en jetant un regard d'envie sur le reste du pudding. Décidément, elle était comme Roxley ! Preston allait vraiment devoir trouver des compagnons un peu moins portés sur le pudding.

— Ce que je fais ? répéta-t-il, surpris, tout en faisant glisser la dernière part de pudding dans l'assiette de Tabitha.

Face à cette attention, elle esquissa un petit sourire étonné et timide et, l'espace d'un instant, son visage abandonna son expression de vieille fille aigrie. Sa transformation avait quelque chose de stupéfiant, de presque séduisant...

Une sueur glacée parcourut Preston. Séduisant ? Peut-être avait-il bu trop de vin.

— Oui, reprit-elle après quelques minutes, ce que vous faites. Votre travail.

Un travail ? Personne n'avait encore osé lui poser cette question !

Face à son silence stupéfiant, elle dut croire qu'il n'avait pas entendu ou compris sa question, car elle insista :

— Votre travail, vous savez ; ce que vous faites pour assurer vos revenus. Aidez-vous votre oncle et votre tante, puisqu'ils ont eu la bonté de vous accueillir ?

Abasourdi, il reposa ses couverts et la regarda un instant.

— Vous plaisantez, j'espère.

Mais elle n'esquissa pas le moindre sourire, toute droite sur sa chaise comme seule une fille de vicaire savait le faire.

— Non, je ne plaisante pas du tout.

— J'imagine, oui...

Il se resservit un verre de vin. Ce n'était pas étonnant que son père l'ait confiée à lady Essex pour qu'elle l'emmène à Londres : elle avait vraiment besoin d'apprendre les bonnes manières.

Son père... C'était peut-être le sujet idéal à aborder pour éviter les questions trop intimes de Mlle Timmons.

— Que pense votre père de votre voyage ? lança-t-il donc. Allez-vous lui manquer pendant votre séjour en compagnie de lady Essex ?

Il avait demandé cela avec une curiosité sincère, mais regretta immédiatement sa question en voyant la jeune femme pâlir et détourner les yeux.

— Mon père est parti, murmura-t-elle. Il est mort d'une maladie cardiaque il y a trois ans.

— Je suis désolé. Et votre mère ? Vous accompagne-t-elle aussi à Londres ?

La jeune femme leva les yeux sur lui et secoua tristement la tête.

— Maman est morte de suette quand j'avais cinq ans. Beaucoup de personnes ont succombé à la maladie, cette année-là, je ne sais pas si vous vous en souvenez...

S'en souvenir ? Preston sentit sa gorge se serrer douloureusement. Il la regarda encore un instant. Bien sûr qu'il s'en souvenait. Il savait exactement de quelle année elle parlait.

Cette année-là, la suette avait emporté toute sa famille. La maladie avait détruit son foyer si chaleureux, qui, jusque-là, avait toujours été rempli de rires, d'amour et de sourires. Il avait tout perdu...

Lorsque son grand-père était enfin arrivé à Owle Park, Preston était le seul survivant de la maison, abandonné par les quelques serviteurs qui n'avaient pas été contaminés.

— Je suis navrée, reprit-elle gentiment en effleurant sa main de ses doigts chauds. Je peux voir que vous avez été...

— Mes parents sont morts de la suette, cette année-là, lâcha-t-il d'une voix étranglée.

Jamais encore il n'avait parlé de cela à quiconque. Jamais il n'avait évoqué ce jour fatal où il était passé de lord Christopher à l'unique héritier de son grand-père. Ses parents n'avaient pas été les seuls à succomber, ses frères et sœurs les avaient suivis : Freddie, Félix, la douce et bonne Dove, et même la petite Lydia. Ils avaient tous disparu, partis en un clin d'œil.

Presque plus troublé par la caresse de Mlle Timmons que par ses souvenirs, il retira sa main, loin de cette douceur, de cette chaleur, de cette gentillesse.

Loin de s'en offenser, Mlle Timmons reprit les couverts de service et lui remplit une nouvelle fois son assiette. Il eut peur de la voir insister sur le sujet, mais elle eut le tact de dire simplement :

— Mon père répétait toujours que la vie était faite pour être vécue, pas pour pleurer ceux que l'on perd.

Elle s'interrompit un instant, et leva vers lui un regard empreint de mélancolie.

— Mais il me manque toujours autant.

— Je vous crois aisément. Il semblait être un homme sage, répondit-il en récupérant son assiette. Vivez-vous chez des parents, à Kempton ?

— Oui. Après la mort de mon père, son jeune frère s'est installé au presbytère. Je vis avec son épouse et lui.

— Au moins, vous avez quelqu'un pour prendre soin de vous. La situation aurait pu être bien pire.

— Oui, j'imagine que oui...

A ces mots, elle se détourna de nouveau, ignorant le repas qui refroidissait dans son assiette.

Tabitha sentit son cœur s'emballer. Cet homme, qu'elle connaissait à peine, n'avait pas besoin de savoir que son oncle et sa tante l'enfermaient dans le grenier et ne la laissaient sortir que pour récurer les chenets. Avant qu'il ne puisse lui poser d'autres questions, elle revint à son sujet de départ : le travail de Preston.

Où, visiblement, son absence de travail.

— Dites-moi, monsieur, que faites-vous dans la vie ? Je ne crois pas vous avoir entendu en parler.

* * *

Preston hésita un instant, puis décida de lui servir le genre de réponses qu'il réservait à Henry quand celui-ci commençait à lui parler de ses responsabilités.

— Pour être honnête, j'en fais le moins possible.

Tout comme son oncle, elle ne parut pas approuver et, bien calée au fond de sa chaise, le dévisagea d'un air dur. Décidément, il ne fallait surtout pas qu'il la présente à Hen et Henry : ces trois-là rassemblés seraient redoutables !

— Tous les hommes n'ont pas besoin de travailler, mademoiselle Timmons, protesta-t-il.

Mais, après tout, pourquoi devait-il se défendre ? Il lui suffirait de dire à cette femme qui il était et elle ne lui poserait plus de questions impertinentes, n'oserait même plus darder sur lui ce regard sévère.

Ni ces sourires timides et si charmants...

Avant qu'il n'ait eu le temps de se persuader que ces instants légers ne le troublaient en rien, elle poursuivit son discours moralisateur, chassant toutes ses émotions.

— Un homme devrait au moins avoir une activité pour occuper son temps sous peine de... de...

De nouveau, elle rougit un peu, les mains fermement plaquées sur ses genoux tandis qu'elle cherchait ses mots.

Peut-être même essayait-elle de se souvenir des sermons sévères de son père pour les lui réciter. Mais il acheva sa phrase pour elle.

— Sous peine de mener une existence de péchés et de regrets ?

Ce sermon-là, il le connaissait déjà par cœur.

— Exactement, répondit-elle en buvant une longue gorgée de vin.

Alors qu'elle avalait son madère goûteux, ses yeux s'écarquillèrent un instant. Avait-elle oublié que son verre était rempli d'alcool et non d'eau ? Quoi qu'il en soit, elle le reposa rapidement sur la table.

Amusé, Preston lui lança son plus grand sourire et se pencha vers elle pour murmurer :

— Mademoiselle Timmons, je ne regretterai jamais un bon péché.

Abasourdie, elle le dévisagea, la bouche entrouverte. Lorsqu'elle se reprit, elle était redevenue la vieille fille offensée et austère qu'il avait rencontrée à Kempton.

— Jamais je n'oserais... Un bon péché ? Une telle chose existe-t-elle vraiment ?

— Si vous avez besoin de le demander, c'est que vous n'avez pas encore trouvé cette perle rare...

Chapitre 4

Tabitha n'en croyait pas ses oreilles.

— Ce que vous dites est scandaleux ! s'écria-t-elle. Un péché est un péché.

En face d'elle, son diabolique compagnon hocha la tête.

— Vous ne trouverez jamais votre place dans la bonne société de Londres, si vous vous cramponnez à de tels principes.

— Je suis certaine que tous les cercles n'ignorent pas la préséance et les bonnes manières, monsieur Preston, répondit-elle froidement.

A ces mots, il afficha un sourire presque gentil.

— Peut-être bien.

Peut-être bien ? Que voulait-il dire ? Et pourquoi lui parlait-il comme à une enfant que l'on tente de persuader qu'il n'y a pas de sorcières dans le placard ?

Il existait *bel et bien* des gens respectables à Londres ; des gens comme son oncle et sa tante. Et des gens comme son promis, M. Reginald Barkworth. Tante Allegra lui avait dit qu'il venait de l'une des meilleures familles d'Angleterre et qu'il se comportait en toute circonstance en parfait gentleman.

Elle se redressa et croisa les bras, dans l'espoir de se donner une contenance.

— Avez-vous déjà songé que votre propre mépris pour les convenances influait sur le cercle d'amis qui vous entoure ?

Si elle avait espéré que sa petite leçon sur les valeurs morales suffirait à effacer le sourire satisfait de Preston, elle s'était lourdement trompée.

— Bien sûr que j'y ai pensé, mademoiselle Timmons, répliqua-t-il d'une voix légère, mais n'importe quelle autre compagnie serait ennuyeuse à mourir.

— Tout de même, un peu d'ennui au sein d'une société convenable ne vous ferait sans doute pas de mal.

— Non merci ! coupa-t-il avec un petit rire hautain. Croyez-moi, ces derniers temps, j'ai eu mon content d'embarras. En vérité, je préfère Roxley et ses amis — ou même vous.

Stupéfaite, elle le dévisagea sans comprendre.

— Moi ?

— Oui, vous, murmura-t-il en se penchant vers elle au-dessus de la table, avec son sourire le plus charmeur.

Du moins, c'est ce qu'elle pensa. A vrai dire, aucun homme n'avait encore jamais tenté de la séduire...

Et, lorsqu'il la regardait avec cette intensité qui lui laissait croire qu'elle était la seule femme au monde avec qui il eût envie de partager un repas, son cœur bondissait dans sa poitrine et toute raison semblait l'abandonner.

Pis encore, il semblait n'avoir aucune intention de mettre fin à ce délicieux tourment.

— Vous n'êtes certainement pas assommante, poursuivit-il, toujours souriant, ni convenable. Vous savez, une femme comme vous ne devrait pas être autorisée à se mêler à la bonne société de Londres.

Elle resta sans voix devant cette insulte soudaine, puis se recula, le dos plaqué contre le dossier de sa chaise.

— Pourquoi pas ? bafouilla-t-elle.

Qu'est-ce qui n'allait pas, chez elle, pour qu'il lui dise de telles choses ?

— Tout simplement parce que vous parlez franchement. Vous ne ressemblez pas aux femmes que j'ai rencontrées. Pour être honnête, j'aimerais que vous ne changiez jamais.

Puis il attrapa tranquillement la tarte aux pommes et commença à la couper.

Tabitha, elle, demeura muette. Elle aurait voulu répondre, mais aucun mot ne sortait de sa bouche.

« Vous ne ressemblez pas aux femmes que j'ai rencontrées... »

Peut-être était-ce le vin, ou les trois — quatre, en fait — portions de pudding qu'elle avait englouties qui lui faisaient entendre des choses... En tout cas, les paroles de Preston la laissèrent interdite et entièrement sous son charme.

Elle ne pouvait détacher son regard de lui, le souffle court.

Lui non plus ne ressemblait pas aux hommes qu'elle avait rencontrés ; mais, en même temps, elle en avait si peu connu ! Était-elle réellement bon juge en la matière ?

Soudain, une question vint la hanter. Son fiancé serait-il comme Preston ? Aussi sophistiqué ? Aussi fin et musclé ? Beau et si désinvolte ? Serait-il capable de faire battre son cœur en lui murmurant des paroles osées ?

Tabitha Timmons, tu files un mauvais coton, souffla la petite voix de la raison en elle. Cet homme est un goujat ! Il charme les femmes avec ses paroles mielleuses, et puis... avant que l'on puisse protester... on se retrouve compromise.

Prise d'un soudain élan de panique, elle jeta un rapide coup d'œil à M. Muggins, pour découvrir son chaperon profondément endormi. Rassasié par le rôti, il ronflait joyeusement sur le tapis, une patte régulièrement saisie de soubresauts comme s'il rêvait d'immenses champs remplis de faisans et de perdrix à chasser.

Elle se retrouvait donc seule face à cet homme dangereux. Dans quelle impasse s'était-elle laissée entraîner ? Preston cherchait-il vraiment à la séduire ?

Cependant, au bout de quelques secondes, il releva la tête et elle comprit immédiatement qu'elle avait eu tort.

— Cela dit, affirma-t-il plus froidement, si vous allez en ville dans l'idée de corriger les manières de tous les hommes que vous y croiserez, vous ne trouverez jamais de mari.

Tabitha sentit son cœur s'arrêter un instant. Dire qu'elle avait cru que le pudding avait fait perdre à Preston son arrogance et ses sourires condescendants !

— Et, honnêtement, je n'ai jamais cru une seconde que les femmes de votre village ne voulaient pas se marier, reprit-il avant de mordre à pleines dents dans une part de tarte et de pousser un soupir de contentement. J'imagine que les demoiselles de Kempton se servent de cela pour berner les hommes naïfs et les traîner à l'autel.

— Quelle idée ridicule, et vulgaire par-dessus le marché ! parvint-elle à balbutier. Aucune personne saine d'esprit ne pourrait croire à cette histoire de malédiction. Ce n'est qu'un vieux conte qui a isolé

notre village de son voisinage.

— Oui, les malédictions ont souvent cet effet, répondit-il en riant et en levant son verre dans sa direction.

— Peut-être mais, s'il y a peu de mariages à Kempton, cela n'a rien à voir avec cette vieille légende : il y a simplement très peu de gentlemen au village.

— Pénurie de prétendants, hein ? dit-il en secouant la tête d'un air faussement navré. Dans ce cas, j'ai eu de la chance de m'en sortir indemne.

— J'ai dit que nous manquions de gentlemen, pas de goujats, monsieur Preston, rétorqua-t-elle en levant son verre à son tour. Je peux vous assurer que vous ne couriez aucun danger.

— Ah, ah, ah, mademoiselle Timmons, voilà de nouveau votre franchise maladroite !

Mais l'éclat approbateur qui brillait dans son regard démentait le ton sévère de sa voix, si bien qu'il était impossible de savoir ce qu'il pensait réellement, ou s'il avait compris qu'elle avait cherché à l'insulter.

— Je comprends mieux pourquoi vos amies et vous vous rendez à Londres, à présent, reprit-il. Peut-être même devrais-je faire paraître une annonce dans le *Times* : « Attention à tous les gentlemen trop confiants... »

— Ne soyez pas ridicule !

Ignorant ses protestations, il poursuivit :

— Comprenez-moi, je me sentirais coupable si vous parveniez à ensorceler l'un de mes amis grâce à vos grands yeux innocents et qu'on le retrouve, au lendemain du mariage, avec un tisonnier dans le cœur comme le pauvre homme dont Roxley m'a parlé. Comment s'appelait-il, déjà ?

— Son nom n'a aucune importance, répliqua-t-elle.

Le fait que John Stakes soit connu au village n'avait fait que donner plus de crédibilité à la malédiction aux yeux des hommes de Kempton... Et aux yeux de tout le comté, ainsi que d'une bonne partie du sud-ouest de l'Angleterre.

— Une bonne fois pour toutes, affirma-t-elle, je ne vais pas à Londres pour y trouver un époux.

Après tout, ce n'était pas faux : elle n'avait rien à « trouver », puisque l'homme avait déjà été choisi par son oncle. Son promis l'attendait, préparé pour elle comme un cadeau de Noël laissé près de l'âtre.

Néanmoins, le regard de Preston la troublait toujours autant. Elle prit son verre de vin, mais préféra le reposer sans boire. Voilà ce qui arrivait, lorsque l'on dînait avec des voyous ! Rien de bon ne pouvait en ressortir — Preston cachait peut-être même une arme dans ses poches, comment savoir ?

— Vous n'y allez pas pour trouver un époux ? répéta-t-il, visiblement surpris. Dans ce cas, pourquoi diable voyager jusqu'à Londres ?

Tabitha hésita un instant. Il lui fallait trouver une explication crédible si elle voulait éviter les questions indiscretes de cet homme.

— Lady Essex l'a exigé. Sa dame de compagnie est tombée malade et elle a demandé à Mlle Dale et moi-même de l'accompagner tandis qu'elle voyageait avec Mlle Hathaway.

Encore une fois, ce n'était pas loin de la vérité. La dame de compagnie de lady Essex était effectivement malade. C'était d'ailleurs cela qui avait permis à Daphné de prendre sa place...

Et elle-même n'allait pas à Londres pour trouver un époux, songea Tabitha.

Déterminée à ne pas laisser cet homme la troubler davantage, elle se redressa et regarda le fauve qui se tenait face à elle dans les yeux, le mettant au défi de mettre son histoire en doute.

Non pas qu'elle se souciât de ce qu'il pouvait penser... Cela n'avait aucune importance.

Pourtant, elle ne put se résoudre à lui dire la vérité ; peut-être parce qu'elle-même avait encore du mal à admettre le fait qu'elle allait bientôt se trouver mariée — et mariée à la hâte.

— Vous pouvez me croire, mademoiselle Timmons, vous aurez du mal à supporter un séjour de deux semaines à Londres en compagnie de ce vieux dragon de lady Essex. C'est là que réside la vraie malédiction, à mes yeux, ironisa-t-il avant de retourner à sa tarte aux pommes avec enthousiasme.

Une tarte qui paraissait vraiment délicieuse...

Pourquoi ne lui en avait-il pas encore proposé une part ? Les bonnes manières l'exigeaient, pourtant. Il dut surprendre son regard d'envie car, avec un nouveau sourire, il fit glisser un morceau de tarte dans son assiette ; son air moqueur pointait déjà de nouveau.

Prenant les devants, elle changea de conversation dans l'espoir de détourner son attention :

— Pourquoi avez-vous insisté à ce point pour avoir de la compagnie et ne pas dîner seul ?

Son air surpris, qu'il dissimula rapidement, piqua sa curiosité. Avait-elle touché une corde sensible ?

— Ce n'est qu'une habitude, déclara-t-il, rien de plus.

Sur ce, il se replongea dans son dessert avec un intérêt exagéré.

Et elle-même n'allait pas à Londres pour se marier, songea-t-elle soudain, saisie d'un soupçon. Hélas, elle demeura silencieuse trop longtemps, permettant à Preston d'orienter la conversation sur un terrain plus sûr.

Plus sûr pour lui, en tout cas.

— Si vous ne cherchez réellement pas d'époux...

— En effet, insista-t-elle, catégorique.

— Je me permettrai peut-être de vous inviter à danser, si nous nous croisons de nouveau, lâcha-t-il, affectant l'air d'un seigneur qui accorde une immense faveur à l'un de ses serfs.

Se moquait-il encore ?

— Je ne le souhaite pas, dit-elle, plus troublée que jamais à cette idée.

Ce fut au tour de Preston de paraître étonné.

— Pourquoi donc ?

— Je pensais la réponse évidente.

— Pas pour moi, répliqua-t-il en posant sa fourchette et en s'accoudant à la table, les doigts croisés. Si vous ne désirez pas chercher un mari, pourquoi ne danseriez-vous pas avec moi ?

Cette invitation, si abrupte, la prit au dépourvu. Traversée par un frisson glacé, elle reporta instinctivement le regard sur les mains de Preston — des mains si larges, si masculines... Danser avec lui l'obligerait à tenir l'une d'elles, peut-être même les deux ; elle les sentirait alors l'envelopper, la guider, la faire glisser au milieu des autres couples de danseurs.

— Je ne danse pas, rétorqua-t-elle précipitamment.

— Bien sûr que si !

Il la couva d'un regard inquisiteur, comme s'il cherchait un défaut qui aurait justifié son refus, quelque chose qui l'empêchait physiquement de danser.

— Quand on vit à Kempton, on n'a pas besoin de leçons de danse, expliqua-t-elle donc. Nous occupons notre temps de manière plus utile, comme le travail que je fais avec la Société.

— Quelle société ?

Seigneur, ne l'avait-il donc pas écoutée, depuis le début du repas ? Les hommes ! Son père avait été exactement pareil.

— Je vous l'ai déjà dit : la Société de tempérance et d'amélioration de Kempton.

Apparemment loin de se sentir coupable, il haussa les épaules et continua à manger.

— Nous distribuons des paniers aux vieilles filles du village, pour faciliter leurs dernières années, et nous aidons les pauvres. Nous plantons des fleurs au cimetière et, bien sûr, nous organisons le bal du

solstice d'été.

— Aha ! s'exclama-t-il à la mention du bal. Vous voyez bien : vous dansez !

— Non, répondit-elle froidement. En général, je me contente de m'occuper du saladier de punch et de superviser la préparation du souper.

A ces mots, Preston ferma les yeux et poussa un soupir exagérément désespéré.

— C'est une véritable catastrophe. Etes-vous en train de me dire que vous ne savez pas danser ?

— Si, quelques *reels* et des danses campagnardes, mais je ne les ai jamais pratiqués.

— Comment les connaissez-vous, alors ?

— Seigneur, monsieur Preston, arrêtez de m'interrompre ! s'écria-t-elle en croisant les bras.

Cet homme était exaspérant ! Quelle importance, si elle dansait ou non ? Mais, en voyant ses sourcils froncés et ses lèvres pincées, elle comprit soudain qu'il continuerait à se montrer aussi insupportable tant qu'il n'obtiendrait pas de réponse à ses questions.

— Je les ai pratiqués, mais pas avec un gentleman, confessa-t-elle donc en baissant les yeux.

Voilà. Elle lui avait tout dit.

N'osant pas croiser son regard, elle reprit sa fourchette et engloutit un gros morceau de tarte, bien moins délicieuse tout à coup.

Preston l'avait poussée dans ses retranchements pour lui faire avouer l'un de ses secrets les plus honteux : le fait qu'elle n'était qu'une campagnarde mal dégrossie...

— Cette fameuse malédiction vous interdit-elle de danser avec des gentlemen ? demanda-t-il après un court silence.

Bien sûr, il ne manquait pas de se moquer et de la tourner en ridicule pour l'humilier totalement !

— Non, bien sûr que non, balbutia-t-elle, la gorge nouée. Mais quand on sait que rien ne peut en découler...

La vérité était bien amère, mais Tabitha ne pouvait l'ignorer ; surtout à présent qu'elle était loin de Kempton. Ce soir, toutes les choses auxquelles elle n'avait jamais accordé d'importance jusque-là, peut-être à tort, comme la danse, les robes élégantes et les hommes, rendaient son voyage à Londres — où l'attendait son promis — de plus en plus angoissant.

Mais, soudain, Preston prononça quelques mots encore plus alléchants que la tarte aux pommes, le pudding ou le rôti, quelques mots qui lui coupèrent le souffle :

— Si vous le souhaitez, je peux vous apprendre à danser...

* * *

Ces paroles — « je peux vous apprendre à danser » — jaillirent des lèvres de Preston et, tout comme lors de son accident à Kempton, il eut l'impression de chuter la tête la première dans un fossé.

S'il avait pu retirer sa proposition et l'enfermer au plus profond de lui-même, là où était sa place, il l'aurait fait. *Je peux vous apprendre à danser !* A quoi donc pensait-il ?

C'était encore pire que d'avoir proposé de danser avec elle s'ils se croisaient de nouveau.

Bien sûr, il n'avait dit cela que par bonté de cœur, pour la remercier d'avoir accepté de dîner avec lui.

Sauf qu'une part de lui-même doutait. Était-il vraiment honnête ? Danser avec lui n'était pas une faveur aux yeux d'une demoiselle, plus maintenant... Peut-être aurait-il pu se vanter d'être un bon parti, autrefois, mais ce n'était plus le cas depuis longtemps.

Non, s'il lui avait proposé de lui apprendre à danser, c'était seulement parce que la vue de l'assiette presque vide de Mlle Timmons lui avait fait comprendre que la soirée allait bientôt s'achever. Il ne

faisait que s'agripper désespérément à quelque chose que, pendant des années, il avait cru perdu à jamais.

Owle Park. Sa famille. Voilà longtemps qu'il n'avait pas pensé à tout cela, en tout cas, pas sans chasser immédiatement ces souvenirs trop douloureux.

Cette Mlle Timmons devait être un peu sorcière, car il lui avait suffi de s'asseoir en face de lui pour que sa famille lui paraisse vivante à nouveau. Accessible. C'est pour cela qu'il ne pouvait la laisser s'échapper maintenant. Pas encore... Pas tant qu'il n'aurait pas découvert tous ses charmes.

Cette idée lui arracha un frisson.

Non, peut-être pas *tous* ses charmes.

Ce genre de situation était la raison pour laquelle Hen et Henry lui en voulaient.

Même si personne ne le découvrirait jamais...

Oui, peut-être. Après tout, l'auberge était silencieuse, vide, et personne ne pourrait les voir.

Si, il y avait toujours quelqu'un pour le surprendre, il le savait bien. Il observa sa compagne, assise en face de lui. Qu'en penserait Hen, si elle la rencontrait ?

Mlle Timmons et sa franchise, ses manières campagnardes ; sa sévérité et ses opinions bien tranchées. Mlle Timmons, son appétit vorace et son innocence digne d'une religieuse cloîtrée...

Que lui était-il donc passé par la tête, quand il lui avait proposé de lui apprendre à danser ?

Ne fais pas cela, mon vieux. Cette fois, il ne s'agit pas d'un chaton abandonné ou d'un chiot errant au bord de la route, mais d'une jeune femme. Elle était de la même engeance que ces menaces en mousseline qui avaient fait de lui un paria de la société londonienne.

Cependant... Comment ne pas l'aider ? Il lui devait bien quelque chose, pour la remercier de cet aperçu fané de son passé qu'elle lui avait offert sans même s'en apercevoir.

Et puis, lorsqu'elle lui avait fait cette terrible confession — n'avoir jamais dansé avec un homme —, ses yeux noisette lui avaient clairement signifié combien cet aveu lui coûtait.

Cependant, quelles qu'aient été les intentions de Preston, Mlle Timmons n'avait pas non plus bondi de joie face à sa proposition. Au contraire, elle se contentait de le dévisager comme s'il était devenu fou.

C'était peut-être vrai, après tout. Il jeta un regard sur son verre de vin vide. Maudit soit l'excellent madère de cette auberge ! Maudit soit le pudding qu'il avait mangé trop vite, et l'abandon de Roxley ! C'était à cause de cela qu'il perdait à présent tout bon sens.

Oui, à bien y réfléchir, tout était la faute de Roxley.

— Bien, dit-il pourtant en se levant, maintenant que vous avez appris à manger avec un gentleman, il vous faut apprendre à danser.

Voilà. Il ne pouvait plus reculer. Il ne lui restait plus qu'à lui tendre la main et attendre qu'elle la prenne.

Elle eut une hésitation de plus et jeta un regard autour d'elle, comme si elle s'attendait à ce que le scandale fonde sur elle telle une colère divine.

Mais rien ne se passa. Le plafond ne s'écroula pas et le chien ne remua même pas une patte en dépit de la proximité de Preston avec sa maîtresse.

Tu parles d'un chaperon ! Peut-être M. Muggins se contentait-il de fermer les yeux par courtoisie, une faveur accordée d'un chasseur à un autre.

Ou bien peut-être avait-il compris que Preston avait promis de ne pas compromettre Mlle Timmons, ce qui était vrai.

Il prit donc la situation en main, saisit doucement le poignet de la jeune femme et l'aida à se relever. En dépit de son appétit impressionnant, elle était très légère — non, plutôt maigre et mal nourrie — sous son affreuse robe.

Seigneur, personne ne prenait-il donc soin d'elle ? Il ferma la main sur ses doigts rudes et calleux, semblables aux doigts d'une bonne de cuisine.

Surpris par cette découverte, il l'examina plus en détail. Elle paraissait abandonnée de tous — plus esseulée qu'un chaton sans mère.

Sans doute remarqua-t-elle sa surprise, car elle détourna le regard et tenta vainement de libérer sa main ; mais il était trop tard pour dissimuler cette preuve des lourds travaux qu'elle devait accomplir.

La gorge nouée par l'émotion, il aurait voulu la lâcher, mais il en était incapable.

— Il n'y a pas de musique, protesta-t-elle encore.

Bon sang, elle avait encore vraiment beaucoup de choses à apprendre de la vie !

— La danse n'a pas grand-chose à voir avec la musique, vous savez. Le plus important est d'apprendre à suivre les pas de votre partenaire.

Elle eut un haussement d'épaules agacé, mais ne dit mot. Était-elle offusquée à l'idée de devoir le « suivre » ?

Il le découvrit rapidement, et à ses dépens.

En effet, la docilité n'était pas le point fort de Mlle Timmons — ce dont il se doutait un peu. Jamais encore il n'avait dansé avec une jeune femme aussi peu conciliante.

— C'est impossible, grommela-t-elle en se cognant pour la seconde fois à la table. Sans musique, nous avons l'air ridicule !

Elle paraissait prête à bondir sur la porte pour s'enfuir, mais Preston n'avait aucune intention de la laisser faire.

— Je n'ai jamais l'air ridicule, répondit-il tranquillement.

Tout en parlant, il glissa sa main sur la hanche de sa partenaire et l'attira plus près de lui. C'était un mouvement intime, très intime, et l'espace d'un instant ils s'immobilisèrent, les yeux dans les yeux. En dépit de leurs disputes et de leurs échanges houleux, lorsqu'ils se retrouvaient l'un contre l'autre, leurs corps s'accordaient naturellement...

Preston avait déjà dansé avec des douzaines de femmes, peut-être même des centaines, mais aucune n'avait paru le compléter à ce point. Le compléter ? Mlle Timmons ? C'était absurde ! A peine l'avait-il prise dans ses bras qu'il voulut la repousser.

Voulut, mais fut incapable de le faire.

Pendant ce temps, Mlle Timmons essayait tant bien que mal de se libérer de son étreinte.

Preston l'ignora et tint bon. Il tapota doucement le rythme de son pied et commença à fredonner un air, plutôt fort et assez faux, avant d'entamer cette leçon absurde et de faire virevolter la demoiselle stupéfaite dans le salon.

Après tout, qu'avait-il à craindre ? Ce n'était qu'une leçon de danse, rien de plus.

Il lui fit faire le tour de la pièce deux fois, puis trois, en dépit de la raideur de sa partenaire. Désespéré par son manque de coopération, il faillit abandonner, mais soudain un miracle survint...

Mlle Timmons éclata de rire.

Juste après lui avoir brutalement marché sur le pied.

Sous le coup de la douleur, Preston sautilla un instant sur un pied tandis que la jeune femme continuait de glousser. Finalement, il retrouva son équilibre et la rattrapa fermement.

Il s'immobilisa, sans la lâcher, sans plus se soucier de ses orteils en feu.

— L'avez-vous fait exprès ? lança-t-il. Vous savez, une dame ne doit jamais agir de la sorte. Cela ne se fait pas, mademoiselle Timmons, point final.

— Si vous le dites, répondit-elle avec un sourire malicieux.

Mais cela ne l'empêcha pas de recommencer. Deux fois.

— Ce n'est pas convenable ! s'exclama-t-il en la lâchant pour soulager son pied.

Même le chien leva la tête au son de sa voix. On aurait presque cru qu'il compatissait... Peut-être était-ce pour cela qu'il n'avait pas protégé sa maîtresse, plus tôt : il savait de quoi elle était capable !

— Je croyais que nous devions danser, le nargua-t-elle en chassant une mèche de cheveux tombée devant ses yeux, qui retomba sur son épaule en une boucle auburn soyeuse.

— Je dansais, corrigea-t-il, ignorant la beauté de ce simple geste. Vous, vous sembliez déterminée à me torturer !

— Si vous n'aimez pas ma manière de danser, alors vous n'auriez pas dû tant insister, répliqua-t-elle, le regard brillant.

— Insister ?

Cette femme était décidément bien loin de la vérité.

— Si vous voulez tout savoir, je n'ai jamais eu à insister pour qu'une femme danse avec moi, bien au contraire.

A ces mots, elle éclata de rire une nouvelle fois, comme si c'était la chose la plus amusante qu'elle ait jamais entendue.

— Oh ! Monsieur Preston, n'exagérez pas, pouffa-t-elle. Vous ne comptez tout de même pas me faire croire que ces dames n'attendent que vous dans les bals ?

Exaspéré, Preston faillit protester, mais il se retint.

Cela avait été le cas, du moins jusqu'à ces derniers mois, et il aurait aimé le lui préciser.

Hélas, à présent, quand il entra dans une salle de bal — uniquement parce que Hen avait poussé l'hôtesse à l'inviter — presque toutes les femmes lui tournaient le dos ; il ne lui restait dorénavant que celles qui avaient une trop mauvaise vue ou une infirmité qui les rendaient suffisamment désespérées pour les pousser vers lui.

En face de lui, Mlle Timmons poursuivit son discours, déterminé et blessant.

— Quoi qu'il en soit, monsieur, je pense que vous devriez oublier vos rêves de devenir professeur de danse...

Son rêve, bien sûr ! Quel triste jour, celui où le duc de Preston en serait réduit à apprendre à danser aux vieilles filles campagnardes, et où il faillirait lamentablement à cette tâche.

Cette pensée aurait dû suffire à le faire fuir, mais un autre événement survint, qui lui fit définitivement oublier son pied enflé.

Mlle Timmons rit de nouveau, l'enveloppant de son rire cristallin. Oui, elle se *moquait* de lui, et semblait très amusée par sa tentative d'enseignement.

— Ah, j'imagine cela : M. Preston, professeur de danse. Etes-vous certain d'avoir assez d'orteils pour cela ?

Personne n'osait jamais se moquer de lui, du moins pas en face. L'espace d'un instant, il se sentit troublé par ce manque de bonnes manières. On ne se moquait tout simplement pas d'un duc.

Puis l'atmosphère bascula du tout au tout. Le rire si irrévérencieux de Mlle Timmons eut enfin l'effet escompté, en dépit de la raideur de Preston : elle finit par le faire rire à son tour.

— Sachez que je suis considéré comme un excellent danseur, ma chère.

Du moins quand on ne le traitait pas avec mépris. Hélas, cela ne suffit pas à calmer Mlle Timmons...

— Quelle bonne nouvelle pour moi, dans ce cas.

— Comment cela ? demanda-t-il en tirant sur sa botte pour la replacer.

— Si vous êtes considéré comme un excellent danseur, personne ne sera choqué par mon manque de talent.

Ses yeux sombres brillèrent, sa bouche se tordait en une petite moue sensuelle — sans doute parce qu'elle s'efforçait de retenir son rire — et elle plaça les mains sur ses hanches, pleinement satisfaite de sa dernière salve.

Comment osait-elle se montrer si présomptueuse, si rude, si audacieuse ? Preston prit une profonde inspiration ; elle le défiait, il était hors de question de baisser les armes. Jamais il n'avait fui.

Il lissa son veston, leva la tête et lui prit de nouveau la main. C'était à présent un duel entre elle et lui.

— Nous n'avons pas assez de place pour danser ici, dit-elle, cessant de rire. Que pensez-vous pouvoir m'apprendre dans un lieu si étrié ?

— Une salle de bal de Mayfair n'offrirait pas plus de place. A Londres, je serais obligé de vous tenir comme ceci, ajouta-t-il en l'attirant contre lui.

Sa maladresse la fit trébucher et elle tomba lourdement dans ses bras. Sa poitrine se pressa contre le torse de Preston en dépit de ses efforts paniqués pour retrouver son équilibre et il sentit ses jambes, à travers l'étoffe de ses jupes, contre sa cuisse.

Le miracle se produisit alors une seconde fois. Tandis qu'ils se mettaient en place, il s'aperçut de la perfection de leurs corps l'un contre l'autre, qui se répondaient comme s'ils avaient été faits pour être réunis. Lentement, il leva les yeux et croisa le regard de Mlle Timmons, illuminé par une forme d'émerveillement.

Elle avait dû sentir la même chose, car son visage troublé trahissait ses pensées.

Troublé, oui, mais pas seulement... Un éclat de passion couvait au fond de ses yeux, plus brûlant que ce que l'on s'attendait à voir chez une vieille fille. Une passion qui aurait dû s'éteindre chez elle durant ses années de solitude.

Mais, une fois encore, Mlle Timmons ne ressemblait pas aux autres femmes. Ses lèvres rosées s'entrouvrirent et elle plongea son regard dans le sien, comme si elle savait exactement ce qui allait se passer... Et, de nouveau, Christopher Seldon, duc de Preston, se retrouvait piégé dans une situation qui ne pouvait s'achever que par un scandale.

Chapitre 5

Seigneur, comment cette soirée avait-elle pu en arriver là ? Preston avait beau lui avoir promis qu'il ne la compromettrait pas, il était pourtant en train de la serrer contre lui, dans le salon silencieux. Le souffle coupé, Tabitha sentit la panique la gagner. Il allait l'embrasser !

Et tu n'as jamais promis...

Non, elle n'avait rien promis. L'esprit confus, elle tenta de se raccrocher aux derniers fragments de bon sens qu'elle avait encore. *Que faire, à présent ?*

Courir semblait l'option la plus sensée. Partir le plus loin possible de ce débauché !

Mais comment fuir, quand ses propres jambes refusaient de bouger ? Quand tout son corps tremblait — d'anticipation ? Quand ses mains refusaient de lâcher le veston de Preston ? Quand ses yeux sombres, indéchiffrables, s'enflammaient ?

Que faire, quand la seule chose qu'elle souhaitait ardemment était qu'il l'embrasse ? Le laisser agir à sa guise...

Soudain, quelque chose en elle se rebella. Le laisser faire quoi ? La compromettre ? Non ! *Pense à Barkworth. Pense à ton promis.*

Bien sûr ! Comment penser à un homme qu'elle n'avait encore jamais rencontré ? De plus, elle n'avait rien promis à Barkworth, son oncle s'était permis de le faire pour elle.

Elle aurait peut-être pu se contenter de cet homme qu'elle n'avait pas choisi, si elle n'avait pas rencontré Preston. Arrogant, sensuel, désinvolte — et, plus important encore, d'une moralité douteuse —, il avait réussi à bannir toute sa raison et son bon sens.

Quelque part, entre la troisième part de pudding et le moment où il avait pris sa main pour la faire danser, cet homme, qui la plongeait maintenant dans une langueur délicieuse, avait cessé d'être ce Preston-là.

Oh ! Seigneur ! C'était mal. Dans un ultime effort, elle ferma les yeux et chercha une échappatoire. Mais il fallait d'abord apaiser son cœur affolé, convaincre ses lèvres enflammées que tout cela était vraiment mal. Soudain, avant qu'elle n'ait eu le temps de réagir, Preston, son Preston, fit l'impensable.

En un éclair, il la repoussa.

Durant un petit moment, elle avait été là, dans le nid chaud de ses bras, et l'instant d'après elle eut l'impression de se retrouver sous une averse glacée en plein hiver.

Sous le choc, elle rouvrit les yeux pour découvrir Preston à quelques pas d'elle. Il paraissait bouleversé lui aussi — mais était-ce pour les mêmes raisons ?

— Je... Je suis vraiment... désolée, balbutia-t-elle. Ai-je encore marché sur votre pied ?

Elle ne trouva aucune autre excuse pour se justifier d'être tombée ainsi dans ses bras. Preston secoua la tête, l'air absent.

— Non, non. C'est ma faute, répondit-il en détournant le regard. Je crains que vous n'ayez raison : cette pièce est trop petite pour danser.

Tabitha jeta un regard alentour. Ce salon qui, un instant plus tôt, avait semblé se resserrer autour d'elle comme un corset s'ouvrait à présent, grand et noir, comme une caverne sans fond.

Une caverne vide et froide.

Saisie d'un frisson, elle se rendit compte qu'elle avait fait tomber son châle et traversa précipitamment la pièce pour le ramasser. Elle le passa sur ses épaules, comme si cela pouvait encore la protéger. Hélas, le mal était déjà fait.

Pendant une seconde, elle ferma les yeux dans l'espoir d'oublier... Oublier ce désir qu'elle avait ressenti. Oublier ses pensées, ses émotions incontrôlables.

Et, surtout, oublier ce frisson impatient à l'idée que les belles lèvres sculptées de Preston puissent l'embrasser ; oublier que, pour cela, il l'aurait attirée encore plus près de lui.

Finalement, elle rouvrit les yeux et laissa le gouffre qui venait de se creuser entre eux l'envahir et effacer les derniers souvenirs chaleureux de ce moment si intime.

Pourvu que ses joues en feu ne trahissent pas ses pensées ! Y avait-il seulement une part d'elle-même qui ne rougissait pas ?

Elle jeta à Preston un rapide coup d'œil par-dessus son épaule.

— Je devrais partir, murmura-t-elle. Merci d'avoir bien voulu partager votre souper avec moi.

Voilà. C'était dit. Elle allait pouvoir se retirer sans paraître impolie. La voix de la raison avait enfin parlé. Il n'y avait plus qu'à espérer que son trouble ne se ressente pas sous la froideur de sa voix.

Au moins, il ne pouvait lire en elle, ni entendre son cœur battre la chamade, ni encore deviner la faiblesse qui s'emparait de ses jambes.

Un simple regard sur ses yeux sombres, sa mâchoire bien dessinée, son torse large et musclé suffisait à l'affoler ; alors comment aurait-elle pu résister à son baiser ? Tous les hommes possédaient-ils le même pouvoir sur les femmes ? Si c'était le cas, ils étaient plus dangereux encore qu'elle ne l'avait pensé.

Bien décidé à remonter dans sa chambre, elle alla réveiller M. Muggins par quelques caresses, mais Preston l'arrêta :

— Vous ne pouvez pas déjà partir, mademoiselle Timmons.

Sa voix ferme et autoritaire cloua Tabitha sur place.

— Que voulez-vous dire ? s'enquit-elle.

— Je n'ai pas encore fini.

Se faisait-elle des illusions, ou bien les paroles de Preston semblaient-elles aussi hésitantes que sa propre respiration ?

— Pas fini ?

Que voulait-il dire ? Durant quelques instants, ils se dévisagèrent en silence. Qu'avait-il l'intention de finir ? Comptait-il vraiment l'embrasser ?

— Je dois encore...

Visiblement plus troublé encore, il examina la pièce rapidement.

— ... finir ma tarte aux pommes.

— Comment ?

Avait-elle bien entendu ? L'expression « tarte aux pommes » était-elle un code, chez les hommes comme lui, pour quelque chose de plus sinistre, ou de plus délicieux ? Non pas que la tarte en elle-même

ne fût pas excellente.

Preston acquiesça en se tournant vers la table.

— Vous avez accepté de me tenir compagnie pendant mon souper, et je n'ai pas fini.

De nouveau, leurs regards se croisèrent et elle sentit un tel désespoir émaner de lui qu'elle put presque l'entendre murmurer. *Restez, Miss Timmons. Restez avec moi.*

Il tira une chaise pour elle et elle ne put résister à son appel. Elle aurait pourtant dû fuir le salon, comme toute demoiselle convenable et sensée — bien qu'une femme convenable et sensée ne se serait jamais trouvée dans une telle situation —, mais la puissance de la supplique muette de Preston lui ôta toute capacité d'opposition et elle s'assit.

Pis encore, une petite voix s'insinua dans ses pensées. *Peut-être que, si tu restes, il finira par t'embrasser.* Comme si elle désirait qu'il fasse une telle chose ! Bien au contraire...

Non, elle ne voulait pas qu'il l'embrasse.

Il reprit sa place en face d'elle, s'empara de sa fourchette et recommença à manger comme si de rien n'était. Peut-être était-ce le cas à ses yeux. Peut-être que, pour lui, rien d'important n'était arrivé.

Tabitha l'observa. Il coupait sa part de tarte méthodiquement, en silence, comme si la leçon de danse n'avait été qu'une étape normale du repas ; un plat qu'il avait à peine goûté et qu'il avait repoussé.

A cette idée, un pincement étrange lui serra le cœur. Qu'est-ce qui n'allait pas chez elle ? Il devait embrasser des jeunes femmes tous les jours, ou presque, alors pourquoi pas elle ? Soudain, elle s'aperçut qu'il avait cessé de manger et la dévisageait — ou plutôt qu'il regardait son assiette avec un soupçon d'horreur. Elle baissa les yeux à son tour et remarqua qu'elle avait passé les dernières minutes à transformer sa propre tarte aux pommes en crumble.

— Vous a-t-elle insultée ? ironisa-t-il.

Le diable emporte cet homme !

— Pas encore, rétorqua-t-elle en avalant une bouchée.

Quelque chose de sombre continuait à la torturer intérieurement. Une douleur qu'elle n'avait encore jamais ressentie, une sorte de jalousie. De l'envie face à toutes ces femmes qui avaient su retenir l'attention de Preston... et bien plus encore.

Elle découpa un autre morceau de tarte, un peu trop férocement sans doute car des miettes volèrent sur la nappe. Interrompant son mouvement, elle s'assura qu'il n'avait pas remarqué cet accès de violence gratuite.

Puis, une inquiétude nouvelle la saisit — au-delà du fait d'avoir massacré son dessert. Que penserait son promis lorsqu'elle arriverait à Londres avec ses vêtements campagnards et son sens de la vertu quelque peu dépassé ? Il ne serait jamais impressionné par une femme qui semblait tout droit tombée d'une meule de foin !

L'épouserait-il seulement pour la rejeter comme Preston venait de le faire ? Renvoyée sans avoir été goûtée... Ce serait plus humiliant que tout.

Humiliant, comme cet instant, dans ce salon désert. Peut-être même pire. Elle replongea le nez dans son assiette et dévora un nouveau morceau de tarte. Tout cela était absurde. Preston lui faisait perdre tout sens commun.

M. Reginald Barkworth ne s'attendait certainement pas à un diamant brut. Après tout, leur mariage n'était qu'un arrangement conclu par intérêt. Une union rationnelle de deux personnes de même milieu, comme dirait Daphné. Seigneur, quelle description froide et ennuyeuse...

Elle grignota quelques bouchées avant de lever de nouveau les yeux sur Preston. Pourvu que son promis sache la regarder avec des yeux si brillants, si brûlants de désir ! Brûlants de désir pour elle. Hélas, comment le pourrait-il, si elle ressemblait à une paysanne démodée ?

— Cela se voit-il tant que ça ? demanda-t-elle soudain sans réfléchir.

Surpris par son anxiété, Preston se cala sur sa chaise et la dévisagea un instant.

— De quoi parlez-vous ? dit-il en reposant ses couverts sur le bord de son assiette.

Une nouvelle fois, il regarda le champ de bataille qui avait remplacé la tarte de Tabitha d'un air interrogateur.

— Que je viens de la campagne, déclara-t-elle en posant elle aussi sa fourchette avant de croiser les bras nerveusement.

Le regard de Preston demeurait indéchiffrable.

— Est-ce vraiment important ?

— Oui.

Comment pouvait-il poser une question pareille ? Comme si elle avait envie d'être tournée en ridicule dès son arrivée en ville !

— Eh bien, précisa-t-il au bout d'un instant, cela dépend si vous vous préoccupez du jugement des autres femmes, ou du regard des hommes.

— Les deux, j'imagine, répliqua-t-elle avant d'ajouter à la hâte : non pas que je me soucie de plaire aux gentlemen, car je ne cherche pas d'époux.

— Oui, glissa-t-il avec un sourire. Vous l'avez déjà dit, vous savez.

Pourquoi paraissait-il douter de sa parole ? Soudain, M. Reginald Barkworth, héritier potentiel d'un marquisat, ne lui parut ni romantique, ni prometteur, ni même capable d'un mariage de raison. Il lui parut effrayant.

Prise de panique, elle leva les yeux vers Preston, et crut saisir furtivement une lueur d'étonnement en lui, comme s'il la voyait pour la première fois. Puis, à sa grande surprise, il se pencha au-dessus de la table et murmura d'un ton de conspirateur :

— Mademoiselle Timmons, vous n'avez rien à craindre. Les hommes de Londres ne pourront pas être indifférents à vos yeux ensorcelants ou à vos cheveux de sirène. Vous les charmerez en un instant. Quant aux femmes, elles seront jalouses.

Puis il se recula, un sourire sensuel aux lèvres. Sous le choc, Tabitha ne sut que répondre. Avait-elle bien entendu ? Des yeux ensorcelants et une chevelure de sirène ? Instinctivement, elle porta la main à son chignon qui pendait sur sa nuque, à moitié défait. Ses cheveux que sa tante jugeait si épouvantables ? Elle, une sirène ? Seigneur, qu'arrivait-il à Preston pour qu'il prononce de telles absurdités ?

— Vous avez dû boire trop de madère, riposta-t-elle finalement.

Oui, cela ne pouvait être que cela : le vin avait troublé sa vision et ses pensées.

— Le vin ne fait qu'exacerber votre côté séducteur invétéré.

Au lieu de sembler confus, il parut fier de cette remarque.

— Mais voilà une excellente suggestion, mademoiselle Timmons !

Une suggestion ?

— Que voulez-vous dire ?

— Vous m'avez trouvé une profession, vous n'avez donc plus besoin de chercher à tout prix une occupation pour moi, répondit-il d'un air tranquille et songeur. Oui, je pense que cela peut me convenir. Merci.

— Une profession ? Je ne comprends pas, je n'ai fait aucune suggestion.

— Bien sûr que si : je pense que je ferais un excellent séducteur. N'êtes-vous pas d'accord ?

— Vous appelez cela une profession ? répliqua-t-elle, plus froidement qu'elle ne l'aurait voulu.

De nouveau, elle fit de son mieux pour ne pas le regarder en face et fuir ces yeux diaboliques et fascinants.

— Et puis, ajouta-t-elle, cela ne paie pas.

— Oh ! si, de bien des manières !

* * *

— Monsieur Preston, j'essaie d'avoir une discussion sérieuse, ici.

Preston ne put s'empêcher de sourire. Elle avait raison : il était un peu ivre. Il faudrait à tout prix qu'il demande à l'aubergiste où il se procurait ce madère, c'était vraiment un bon cépage — à tel point qu'il l'avait conduit à voir Mlle Timmons comme une sorte de nymphe venue le tenter. A un moment, sans doute après le troisième verre, elle avait cessé d'être une vieille fille exaspérante et s'était métamorphosée en une femme bien différente.

Pourquoi diable s'était-elle coulée si parfaitement entre ses bras ? Et que cherchait-elle à faire, en le regardant avec ces grands yeux mordorés si séduisants ?

C'est à cause du madère, se répéta-t-il. C'était certain. Après tout, elle n'était que la fille d'un vicaire ; peut-être même que Hen l'approuverait. Enfin, sans doute pas tout à fait, mais Mlle Timmons était parfaitement respectable.

Parfaitement respectable. Bien installé sur sa chaise, il la regarda de nouveau tandis qu'un plan se formait dans son esprit. Oui, elle était respectable.

La société pourrait même la trouver attirante. Même à présent, elle insistait sur l'importance de « s'adapter », de ne pas paraître comme un « parent pauvre » en arrivant en ville. Mais Preston ne put s'empêcher de songer que, pour s'adapter à la société londonienne, lady Essex et ses mystérieuses compagnes allaient devoir la priver de tous les charmes qu'elle possédait.

Et ce serait un crime... De nouveau, sa gorge se serra tandis qu'il imaginait Mlle Timmons bien vêtue et courant après les hommes comme toutes ces demoiselles éduquées à Bath.

Non, on ne peut pas laisser faire cela.

S'il laissait la société faire, elle étoufferait en Mlle Timmons cette magie mystérieuse qu'elle seule semblait posséder. Ce soir, elle avait su ouvrir un royaume caché en lui ; comme s'il venait de se réveiller dans une pièce à la fois familière et inconnue. Elle avait su lui rappeler une vie qu'il avait oubliée depuis longtemps.

Pourquoi, quand il la regardait, assis à cette table, avait-il l'impression de ne plus être dans cette petite auberge, mais dans le salon d'Owle Park, où toute sa famille se réunissait le soir ? Bon sang, il n'avait plus repensé à cette pièce depuis... depuis...

Troublé, il chassa ses souvenirs. Peut-être était-ce parce qu'il n'avait encore rencontré personne comme elle. Toute sa vie, il n'avait été entouré que de Hen et de ses amies si hautaines. Bien sûr, il n'avait rien contre Hen, mais certaines de ses fréquentations... Cette simple pensée lui arracha un frisson. Sans doute était-ce pour cela qu'il n'avait jamais découvert la grâce des vieilles filles de la campagne.

Hélas, Mlle Timmons partait pour Londres, pour y être modelée comme toutes les autres sans doute. Non ! Personne ne dénaturerait cette délicieuse jeune femme ! Personne ne la transformerait en une autre lady Violet ou Mlle Seales.

Il la considéra une fois de plus, tâchant d'ignorer ses cheveux d'un auburn flamboyant, presque détachés, qui lui donnaient envie de lui dégager le visage pour se plonger dans ses yeux ou de laisser courir ses doigts dans leurs boucles soyeuses. Il tenta aussi d'ignorer ses lèvres charnues, cette courbe à la base de son cou qui ne demandait qu'à être embrassée. Si cela ne tenait qu'à lui, il oublierait la manière dont leurs corps s'emboîtaient, comme s'il n'avait été qu'une part de lui-même durant toutes ces années.

S'il n'avait pas ressenti un tel besoin de la sauver, ça aurait été facile, pour lui, de la laisser partir. Mais il eut soudain une profonde envie de l'enlever, de l'arracher à lady Essex et de l'empêcher d'atteindre Londres. Seulement, ce genre de comportement était justement ce que Hen considérait comme « honteux au possible » et « impardonnable ». Oui, enlever Mlle Timmons, même pour la protéger de la société, ne serait pas vu d'un bon œil — même par Mlle Timmons elle-même.

Tandis qu'il réfléchissait à ce qu'il pouvait faire et rejetait ses plans l'un après l'autre, elle continuait à parler. Au sujet d'Almack, s'il ne se trompait pas.

Almack, vraiment ? Pour la faire entrer dans ces salles de bal consacrées, il faudrait lui passer sur le corps !

— Mademoiselle Timmons, quel est votre prénom ? coupa-t-il.

— Pardon ? demanda-t-elle, l'air surpris.

— Votre prénom, répéta-t-il en ramassant distraitement sa fourchette. Ce « Mlle Timmons » ne vous va pas du tout.

— Pourquoi donc ? C'est mon nom, répliqua-t-elle sèchement, de sa voix si *je-suis-la-fille-d'un-vicaire*.

Pour être honnête, il devait avouer qu'il aimait ce ton. Personne n'osait lui parler ainsi, à part elle.

— C'est peut-être votre nom, mais je trouve qu'il ne vous va pas, et j'aimerais connaître votre prénom, celui par lequel vos amis vous appellent.

En entendant cela, elle éclata de rire et prit une pose hautaine.

— Monsieur, vous n'êtes certainement pas l'un de mes amis.

Il faillit lui rappeler qu'elle avait été sur le point d'être bien plus qu'une compagne de repas, quelques minutes à peine auparavant ; quand il l'avait tenue dans ses bras et qu'il avait failli achever son souper par un baiser que seul un bon dîner et de nombreux verres de vin pouvaient justifier.

D'ailleurs, il avait eu raison de la repousser. S'il s'était laissé aller à l'embrasser, cela aurait détruit tous ses autres projets...

— Nous nous connaissons assez pour partager un souper, préféra-t-il déclarer d'un ton lourd de sous-entendus.

— Il me semble plutôt que je suis ici sous la contrainte.

— Pas du tout. Si vous êtes là, c'est grâce à un acte de charité de ma part.

— Charité ? Je croyais que *je* devais vous tenir compagnie, répliqua-t-elle vivement.

Preston ne put retenir un éclat de rire.

— Bien sûr, mais je me souciais surtout des autres clients de l'auberge.

— Que diable voulez-vous dire ?

Ah, décidément, ce petit chaton avait des griffes bien acérées... Et cela ne fit que l'amuser davantage.

— Je me devais de sauver les autres clients du sort horrible qui les attendait : être réveillés en pleine nuit par ces gargouillements virulents venant de votre estomac. Maintenant, Dieu merci, grâce à ma bonté, ils se sont tus — « ils sont vaincus » serait peut-être plus exact.

Elle ouvrit de grands yeux stupéfaits et rougit instantanément. Hélas, dès que les matrones de l'aristocratie en auraient fini avec elle, cette délicieuse teinte rosée disparaîtrait de ses joues à jamais.

— Des gargouillements ? Monsieur, vous n'avez pas une once de décence ! Est-ce donc le genre de conversations qu'ont les hommes avec les dames à table ?

— Je ne sais pas, répondit-il sans se départir de son sourire. Je n'avais jamais encore entendu un estomac se faire entendre à ce point.

A ces mots, ses joues rougirent de plus belle. Avec cette candeur, elle serait définitivement déchirée en menus morceaux à Almack. Mais Preston n'était pas homme à abandonner si facilement. Il choisit donc d'user de l'une des ruses habituelles de Roxley.

— Très chère mademoiselle Timmons, pourrais-je avoir le privilège de connaître votre prénom ? demanda-t-il donc d'une voix douce, charmeuse, sensuelle et intime.

Les lumières vacillantes des bougies et la chaleur de la pièce avaient dû adoucir l'humeur de sa compagne, ou bien l'excellent dîner l'avait-il peut-être complètement rassasiée, car elle parut incapable de résister à la langueur de ses paroles.

Seigneur, combien d'assiettes avait-elle englouties ? Suffisamment pour combler la faim d'un équipage de marins au moins, mais cela n'avait aucune importance.

Après une hésitation, elle serrait les lèvres, visiblement prête à le remettre froidement à sa place, quand il se résolut à adopter son arme ultime de séduction. Il ramassa la dernière part de tarte et l'approcha de l'assiette de la demoiselle, avant d'insister encore :

— Voyons, mademoiselle Timmons, ce sera notre petit secret. Quel est votre prénom ?

Lentement, elle baissa les yeux sur la part de tarte.

— Tabitha, lâcha-t-elle dans un souffle. Je m'appelle Tabitha.

Preston glissa la part dans son assiette et songea quelques instants à ce nom.

— Non, cela ne vous va pas non plus, conclut-il.

Etonnée, elle le dévisagea.

— Qu'êtes-vous donc ? Un juge des noms ?

— Voilà une autre occupation possible ! Seigneur, mademoiselle Timmons, vous m'aurez découvert de nombreux talents avant la fin de la soirée.

— Ne soyez pas ridicule !

— J'essaie, croyez-moi, répondit-il. Seulement, je trouve que Tabitha n'est pas un prénom fait pour vous.

— Bien sûr que si. C'est mon père qui l'a choisi.

— Il a commis une erreur, coupa Preston, seulement récompensé par un regard offensé.

— Vous ne connaissez pas toute l'histoire.

— Eclairiez-moi donc.

— Puisque vous devez à tout prix savoir...

— Je le dois, insista-t-il en s'installant confortablement, prêt à l'écouter.

Elle prit une profonde inspiration, puis se lança :

— J'étais inconsciente, quand je suis née — du moins, en apparence. Mais la sage-femme a pris soin de moi et j'ai fini par crier. Mon père a donc décidé de m'appeler Tabitha.

Satisfaite, elle se cala à son tour sur sa chaise, le menton levé, comme pour murmurer « je vous l'avais bien dit ».

— Ah, comme la femme que saint Pierre a ramenée à la vie.

— Vous m'étonnez, monsieur Preston, glissa-t-elle, un sourcil levé.

— Oh ! je ne suis pas aussi goujat que vous semblez le croire ! s'exclama-t-il en lui volant un morceau de tarte. Contrairement à ce que vous semblez penser, j'ai été éduqué — et bien éduqué, d'ailleurs.

— Peut-être, mais vous servez-vous de cela à des fins honorables ?

— Tous les jours.

— Vraiment ? l'interrogea-t-elle avec un petit sourire incrédule.

Touché, petite diablesse ! Elle ressemblait de plus en plus à son chien : tenant à prouver qu'elle avait raison, elle le couvait d'un regard satisfait, persuadée d'avoir toutes les cartes en main.

Quelle grave erreur...

Croisant les bras, il se lança dans une explication sans la quitter des yeux :

— Vous n'imaginez pas à quel point les mathématiques peuvent aider un homme, pour ne pas parier trop d'argent.

— Vous êtes odieux !

Cependant, sous le ton sévère perçait une lueur d'amusement ; ses yeux scintillaient tandis que Mlle Timmons s'efforçait de paraître inflexible.

— Et vous êtes incorrigible...

— Oui, reconnut-il tranquillement, c'est ce que dit ma famille.

— Je les plains.

— Le reste de la société londonienne semble de votre avis.

— Ne pensez-vous pas que vous devriez cesser de jouer et trouver un emploi honnête ?

— Voilà une chose bien impolie à dire à l'homme qui vient de vous offrir à dîner. Je vous croyais mieux élevée, Tabby.

Tabby.

Ce surnom lui fit lever les yeux sur lui et, une nouvelle fois, il se sentit pris au piège. Coincé. Acculé. *Tabby...* Oui, cela allait très bien à cette femme qui s'était blottie si parfaitement dans ses bras.

— Je pense que je vais vous appeler Tabby, reprit-il avec un sourire de façade en levant son verre.

— Tabby ? Vraiment ? lâcha-t-elle d'un air indigné en reposant brutalement sa fourchette.

— Oui, c'est un surnom qui vous va comme un gant.

Un nom de chaton trouvé. Sa Tabby... Un jour, elle le remercierait de l'avoir sauvée et il se sentit satisfait : tout se déroulait à merveille. Il était arrivé juste à temps pour sauver Tabby d'elle-même et de la *bonne* société ; juste à temps pour qu'elle demeure qui elle était.

Elle était si charmante, si respectable — du moins, tant qu'il pourrait se retenir de l'embrasser. Et il était capable de le faire ; capable de ne pas regarder ses lèvres rosées, ses yeux noisette envoûtants. Il le devait, s'il voulait qu'elle reste elle-même... parfaitement innocente, impertinente, agaçante et si respectable.

Sauf qu'il avait oublié une chose essentielle.

La demoiselle accepterait-elle seulement son aide ?

* * *

— Vous ne pouvez pas m'appeler comme ça, répliqua Tabitha, tâchant d'ignorer le sursaut de son cœur à chaque fois qu'il répétait ce nom.

Tabby.

Il y avait quelque chose de trop intime dans ce surnom. Comme s'il l'avait en effet embrassée au lieu de la repousser.

— Oh ! si, je compte bien vous appeler ainsi, rétorqua-t-il sans paraître se soucier de ses protestations.

— Monsieur Preston, je vous en prie...

Lui coupant la parole, il lui tendit la main.

— Je sais que vous me remercirez, un jour.

Le remercier ? C'était peu probable. Si jamais elle croisait son chemin, à Londres, ce débauché anéantirait certainement sa réputation.

Croiser son chemin... Soudain, tout en dévisageant le voyou qui lui faisait face, un flot de soulagement l'envahit. Quelles étaient les chances qu'ils se revoient ?

Cet homme n'était peut-être pas du genre à hanter les salles d'Almack — et encore moins à passer ses soirées à écouter des récitals respectables.

Il était peut-être l'ami de Roxley, mais même elle savait que cela ne suffirait pas à lui ouvrir les portes de la société.

En toute logique, il y avait très peu de chances qu'ils se retrouvent face à face une nouvelle fois. Après son soulagement initial, elle pensait être parfaitement rassurée mais, au contraire, une part d'elle-même ressentit un vague sentiment de perte.

Cette nuit serait la seule qu'ils passeraient ensemble.

Non, pas « nuit », se corrigea-t-elle en silence. Le mot « nuit » impliquait toutes sortes de choses, et si le simple fait d'avoir été dans ses bras pendant quelques instants avait suffi à la bouleverser, de quoi Preston serait-il capable en une nuit entière ?

Troublée, elle chassa bien vite cette pensée.

— Peut-être devrions-nous finir cette soirée par un petit pari, Tabby ? lança-t-il soudain.

Surprise, Tabitha le dévisagea un instant sans répondre. Pendant qu'elle laissait ses pensées vagabonder sur la place que cet homme tenait — ou ne tenait pas — dans sa vie, il avait débarrassé le centre de la table et y avait placé trois tasses.

Un pari, avait-il dit ?

— Certainement pas, répondit-elle en jetant un rapide coup d'œil aux tasses. Cela ne serait absolument pas convenable.

— Non, bien sûr, approuva-t-il d'un air absent en regardant la table comme s'il cherchait quelque chose. Mais, quand une femme et un gentleman partagent un repas, ils finissent toujours par un pari.

Elle ne put réprimer un rire fort peu élégant, un peu ridicule, qui aurait presque pu passer pour un artifice de coquette.

Cependant, son regard sévère ne suffit pas à faire taire Preston ou à lui arracher un seul mot sérieux.

— Ah, voilà ! annonça-t-il, triomphant.

Il attrapa un morceau de sucre et le maintint devant elle de façon qu'elle le voie bien. Puis, avec un sourire malicieux qui alluma des étincelles au fond de ses yeux, il le laissa tomber dans l'une des tasses.

Tabitha sentit son cœur s'emballer.

— Je ne crois pas que...

— Ne vous en faites pas, c'est un pari très simple, expliqua-t-il en retournant les trois tasses face contre table.

Sans un mot, il les déplaça rapidement, intervertissant leur position avec de grands gestes afin de lui faire perdre de vue la tasse dissimulant le morceau de sucre. Il poursuivit son ballet un long moment jusqu'à ce qu'elle s'affale sur sa chaise, couvrant son sourire de sa main. Elle n'avait certainement pas besoin de l'encourager...

Enfin, il s'immobilisa, levant vers elle un regard interrogateur.

— Alors, Tabby, où est le morceau de sucre ? Je vous parie que vous ne saurez pas le retrouver.

Curieuse, elle examina les tasses un moment, puis aperçut quelque chose qui brillait faiblement sous la lumière des bougies : quelques grains de sucre étaient dispersés près de l'une des tasses. Les grands mouvements de Preston lui avaient indiqué une piste conduisant directement à la bonne tasse.

Ne trahissant pas sa satisfaction, elle demanda :

— Quel est l'enjeu ?

Preston se pencha vers elle, toujours souriant.

— Si je gagne, je veux une promesse, Tabby : la promesse que nous serons amis.

— C'est hors de question, protesta-t-elle instinctivement.

Hors de question, en effet... Une amitié avec Preston ouvrirait la porte au déshonneur ; elle le savait avec la même certitude qu'elle savait où se trouvait le morceau de sucre.

— Dans ce cas, choisissez votre propre mise, mais la mienne tient toujours.

Oh ! quel homme impossible ! Comme si son amitié était une bénédiction. Il serait peut-être bon de le remettre à sa place. Mais que parier ?

Un peu gênée, elle l'interrogea du regard.

— Je n'ai pas l'habitude de parier, avoua-t-elle.

— Vous ne jouez donc pas aux cartes ?

Tout en parlant, il tapota du bout des doigts l'une des tasses, comme pour lui indiquer celle qui cachait le sucre — une fausse piste de plus.

— Si, lorsque lady Essex organise des parties. La plupart du temps, nous ne parions que des pennies.

— Alors, si vous gagnez, je vous devrai un penny ; et, si je gagne, j'obtiendrai votre amitié.

Tabitha n'aurait sans doute jamais accepté s'il n'avait pas adopté ce ton supérieur, trop sûr de lui. Mais, puisqu'il se montrait si vantard, elle lui prouverait qu'elle avait beau être une campagnarde de Kempton, elle était encore capable de battre un dandy tel que lui.

Fronçant les sourcils, elle se mordilla les lèvres comme si elle se sentait complètement dépassée, essayant pendant quelques instants de lui faire croire qu'elle ignorait où se trouvait le sucre.

Puis, finalement, sans la moindre hésitation, elle retourna la bonne tasse et la reposa sur la table.

— J'avoue que j'aime bien parier avec vous, monsieur Preston, déclara-t-elle avec un sourire victorieux, et je crois que vous me devez un penny.

Stupéfait, Preston se leva d'un bond et examina longuement la table avant de lever sur elle un regard incrédule.

— Comment diable avez-vous fait cela ? demanda-t-il en regardant de nouveau les tasses, puis elle. Si je ne vous connaissais pas mieux, Tabby, je dirais que vous avez triché.

— Quelle odieuse accusation ! Mon penny, s'il vous plaît.

Sans se laisser troubler par son regard scrutateur, elle tendit fermement sa main.

Les sourcils froncés, il fouilla la poche de son veston d'un air absent, comme s'il réfléchissait à chaque étape de son petit tour pour trouver son erreur. Il tira finalement un penny de sa poche et s'apprêta à le déposer dans la main de Tabitha, mais suspendit son geste au dernier moment.

— Comment avez-vous su ?

Voilà, c'était enfin au tour de Tabitha de se vanter, et elle n'allait pas s'en priver...

— Le morceau de sucre a laissé une trace, indiqua-t-elle en lui montrant la piste menant à la bonne tasse.

A ces mots, il recula sa main.

— Tabby, espèce de petite diablesse ! Vous avez triché !

— Pas du tout. J'ai seulement utilisé mes yeux. Monsieur, s'il vous plaît, donnez-moi mes gains.

Le penny atterrit enfin dans sa main et, à l'instant même où elle refermait les doigts dessus, elle eut le terrible pressentiment d'avoir gagné bien plus qu'une petite pièce. Une voix en elle lui murmura que ce pari les lierait à jamais...

— Ce penny est rayé, lança-t-elle en l'examinant.

— Laissez-moi vous en donner un autre.

— Non, assura-t-elle en refermant sa main sur la pièce. Je l'aime bien.

— Parce qu'il est rayé ?

— Oui, comme cela, je me souviendrai de vous.

A peine eut-elle prononcé ces mots qu'elle les regretta. Hélas, ce qui était dit était dit, et ses paroles résonnèrent entre eux comme un aveu, intime et révélateur.

Les mots, comme un lien, les rapprochaient d'une façon qu'ils savaient inconsidérée. Tout comme la manière dont le corps de Tabitha avait su se fondre dans les bras de Preston, si parfaitement qu'elle aurait aimé rester là à jamais. Ciel, que cette soirée l'avait transformée... et avait su éveiller des désirs nouveaux en elle !

Jamais encore elle n'avait ressenti de telles choses. Cet homme, ce voyou sans morale, serait-il le seul à savoir ouvrir pour elle la porte de ce monde de chaleur ? Serait-il le seul capable de la laisser ainsi satisfaite et pourtant encore affamée, comme ce repas partagé l'avait fait ?

Affamée. Oui, elle en voulait plus, et cette simple constatation la troubla plus que tout.

Elle glissa donc la pièce dans sa poche et se leva, face à Preston.

— Merci pour ce dîner, monsieur Preston, dit-elle fermement.

— Tout le plaisir était pour moi, mademoiselle Timmons.

Elle sentit soudain son cœur se serrer. Mlle Timmons... Elle n'était donc plus *Tabby*. Ce n'était peut-être pas si mal. Elle s'écarta de la table et siffla pour appeler M. Muggins. Arraché à sa sieste, le chien bondit joyeusement et faillit la faire tomber. Vif comme l'éclair, Preston la rattrapa et l'attira contre lui.

Seigneur ! Comment cela s'était-il passé ? Elle avait été déterminée à quitter la pièce — à le fuir — et voilà qu'elle était de nouveau prisonnière de ses bras.

Prisonnière, vraiment ? Les doigts entrelacés dans les plis de son veston et les jambes tremblantes, elle ne semblait pas avoir assez de volonté pour fuir Preston.

— Je pense que vous n'avez pas encore réglé votre dette, murmura-t-il.

Le son grave de sa voix la fit frissonner, mais elle n'osa pas lever les yeux vers lui. Tout, plutôt que se trouver encore prise au piège de ce regard trouble et dangereux.

— Alors, Tabby, qu'en dites-vous ? Sommes-nous amis ?

Amis ? Cette fois, elle fut incapable de garder les yeux baissés et surprit au fond du regard de Preston quelque chose de beaucoup plus intense qu'une simple amitié.

Était-il fou ? Ou bien l'était-elle, pour ne pas courir s'enfermer dans sa chambre immédiatement ?

— Je ne vous dois rien, j'ai gagné honorablement, répliqua-t-elle en tâchant d'ignorer les battements affolés de son cœur.

— Non, vous avez triché.

Piquée au vif, Tabitha rétorqua :

— J'ai utilisé un raisonnement plus poussé.

— Plus poussé ?

Il éclata de rire et se pencha vers elle. Voilà, elle n'avait pas fui à temps, et à présent elle était prise dans ses filets.

— Si vous aviez vraiment employé un « raisonnement plus poussé », vous auriez demandé la lune au lieu de un penny.

— La lune ? parvint-elle à proférer, le cœur battant.

— Oui, ou même plus, Tabby...

Il ne la quittait pas des yeux et, soudain, elle sentit que sa présence l'enveloppait d'une aura brûlante. Ses bras se refermèrent autour de son corps, ses mains se mirent à froisser sa robe, son torse se pressant contre elle. Il l'avait capturée et la laissait haletante.

— Plus ? chuchota-t-elle, à bout de souffle.

Plus était dangereux. Plus la détruirait. Et, pourtant, ce simple mot avait quelque chose d'irrésistible.

Au début de la soirée, elle ne savait rien des hommes, et voilà qu'elle était totalement dépassée par les événements — leur discussion s'était muée en une folie passionnée et menaçante. Elle était sur le point de le laisser lui arracher son premier baiser, un pas qu'elle n'avait jamais pensé franchir en s'asseyant à la table, quelques heures plus tôt.

Si c'est cela, la folie..., chanta soudain une petite voix en elle..., *alors que je me noie dans son baiser.*

Un baiser... Quel mal y avait-il à cela ?

Preston l'attira plus encore contre lui, et le temps parut s'arrêter. Elle se serra étroitement contre son torse, ses jambes effleurant ses cuisses fortes. Tout cela était bien trop intime, ou, du moins, c'est ce qu'elle crut jusqu'à ce que leurs lèvres s'effleurent.

Là, le monde chavira autour d'elle et elle se laissa embrasser.

Tabitha ne savait pas vraiment à quoi s'attendre lorsqu'elle sentit les lèvres de Preston sur les siennes, ses mains qui la pressaient contre lui plus passionnément, l'une plaquée au creux de ses reins et l'autre entre ses omoplates.

Il avait réussi à l'attirer exactement là où il le désirait, tissant sa toile autour d'elle et la piégeant à l'intérieur. Bien sûr, elle ne se serait dégagée de son étreinte pour rien au monde, envahie par des picotements brûlants de désir. Les flammes s'étendaient en elle jusqu'à atteindre les recoins les plus profonds de son corps afin de s'y épanouir — et avant tout jusqu'à son cœur...

Sans paraître s'en apercevoir, Preston l'embrassait toujours, mordillait sa lèvre, comme s'il attendait qu'elle réponde à sa sensualité. Et, alors même qu'elle n'aurait jamais dû le laisser approcher, elle s'aperçut avec surprise que son propre corps s'animait, répondant naturellement à ses baisers.

Instinctivement, elle s'ouvrit à lui, laissa la langue de Preston passer la barrière de ses lèvres et ses mains explorer son dos, ses hanches, embrasant sa peau de mille feux.

Blottie contre lui, elle s'abandonna avec à cette vague de désir. Lentement, ses doigts caressèrent d'eux-mêmes son torse, remontant jusqu'à sa nuque pour l'attirer contre elle — en elle.

Les lèvres de Preston quittèrent alors les siennes pour descendre dans le creux de son cou, sa gorge, tandis qu'il ôtait une à une les épingle qui maintenaient encore ses cheveux attachés et les jetait dans la pièce comme autant d'offrandes.

Lorsqu'il eut achevé de défaire son chignon, ses cheveux tombèrent en cascade sur les épaules de Tabitha et un gémissement résonna au fond de la gorge de Preston. Un gémissement de désir, brut et prêt à tout, empli d'un besoin animal, dur et masculin.

Tabitha réagit immédiatement, son corps fut agité d'un long frisson et se tendit, répondant ainsi à son appel. Sa poitrine se fit presque douloureuse contre la chemise de son compagnon. Oui, elle voulait être touchée, caressée, séduite. Embrassée.

Ses hanches ondulèrent d'elles-mêmes, se frottèrent à lui pour découvrir quelque chose de dur et long qui se tendait vers elle et la fit gémir à son tour.

Au creux de ses reins, une ardeur nouvelle s'éveilla, un gouffre de sensations encore inconnues. Elle voulut l'attirer au plus profond d'elle-même, tandis qu'il continuait à l'embrasser, comme une promesse muette de ce qui allait advenir.

De ce qui pourrait advenir...

Sans cesser la litanie de baisers au creux de son cou, il la caressa de nouveau, l'entraînant dans une ronde dangereuse, traître, ne lui laissant qu'une seule pensée en tête.

J'en veux plus...

Oui, voilà en quoi excellait cet homme : il provoquait un tourbillon de désir avec ses baisers et ses caresses ; il effaçait tout discernement chez les femmes et entraînait ses maîtresses dans le péché, désemparées et incapables de résister.

Preston était un péché lui-même. Il était la tentation incarnée et, s'il avait le moindre titre, c'était celui de lord du Désir. En tout cas, une chose était certaine : il n'avait rien d'un gentleman.

Oh ! Seigneur, comme elle le désirait ! Elle aurait voulu qu'il ne cesse jamais, qu'il l'allonge sous lui et que son grand corps musclé la recouvre de sa chaleur. Elle avait envie de choses qu'elle ne comprenait même pas, qu'elle ne connaissait pas ; qu'elle commençait à peine à entrevoir, comme une flamme vacillante dans l'obscurité. Une flamme que lui seul pourrait raviver.

Il l'entraînait au bord du déshonneur — et de la folie.

— Preston, je...

Que voulait-elle vraiment dire ? Voulait-elle le fuir, ou bien éprouver cette ardeur qui brûlait en lui ?

Sa voix et ses caresses parurent l'exciter plus encore. Leurs regards se croisèrent et Tabitha comprit qu'elle n'était pas seule dans sa folie.

Mais, soudain, le regard passionné de Preston s'éteignit, ne révélant plus qu'une brutale prise de conscience.

— Oh ! mon Dieu ! bafouilla-t-il en la dévisageant longuement. Bon sang, Tabby, quel sort m'avez-vous donc jeté ?

Tabitha resta muette de surprise. Elle ? Elle n'avait rien fait ! Sans lui laisser le temps de rétorquer qu'*il* était celui qui l'avait embrassée, Preston la repoussa.

La violence de son geste la surprit et elle faillit basculer. Sans un mot de plus, Preston tourna les talons et quitta la pièce d'un pas vif, la laissant seule et désemparée.

Elle aurait dû se sentir rassurée : n'était-ce pas ce qu'elle voulait, après tout ? Oui. Du moins, ça l'avait été, songea-t-elle en effleurant ses lèvres encore chaudes du bout des doigts.

Ça l'avait été...

Chapitre 6

Londres, deux semaines plus tard

— Ce soir, Tabitha ! Tu le rencontreras ce soir...

Daphné se glissa adroitement dans le trafic de Park Lane en direction du célèbre Rotten Row de Hyde Park.

— Oh ! Seigneur, Daphné ! répliqua Tabitha en lançant à M. Muggins un regard réprobateur. Comment veux-tu que je pense à ce soir ?

Depuis quelques minutes, l'animal s'agitait au bout de sa laisse, cherchant désespérément à se libérer. Il devait sentir que le parc n'était plus très loin. Dans l'espoir de le faire patienter, Tabitha lui caressa doucement la tête.

— Nous n'y sommes pas encore, lui murmura-t-elle.

Si seulement elle pouvait agir de même avec sa propre vie : se libérer des barrières que sa famille avait dressées autour d'elle et s'enfuir aussi loin que possible de Londres...

Hélas, aucune distance ne suffirait à le lui faire oublier. Lui. Preston.

Il s'était passé deux semaines depuis cette soirée fatale où il l'avait embrassée. *Oh ! ce baiser...*

A chaque instant, ce souvenir lui revenait, plus vivant que jamais. Ses caresses chaudes, leurs lèvres qui s'étaient rejointes, la manière dont son corps s'était éveillé et le délire passionné dans lequel ce baiser l'avait plongée.

N'était-ce qu'un rêve sorti tout droit de son imagination ? Non, car elle se souvenait des paroles troublantes de Preston.

« ... Quel sort m'avez-vous donc jeté ? »

Lui jeter un sort ? C'était plutôt lui qui l'avait envoûtée. Comment avait-elle pu succomber ainsi ? Elle, Tabitha Timmons, la respectable et innocente vieille fille de Kempton.

Elle n'était plus innocente à présent, songea-t-elle en suivant ses amies dans le parc. Elle ne pouvait s'empêcher de penser aux lèvres de Preston, à son étreinte d'acier qui l'avait fait chavirer, l'avait protégée, enveloppée.

Comme s'il ne voulait pas la laisser s'échapper loin de lui.

Hélas, il avait fini par la repousser violemment, il avait fui et avait laissé derrière lui un flot de passion, de désir, qu'elle pensait ne jamais ressentir. Mais, maintenant, elle savait... Durant la nuit, ces émotions incontrôlables l'avaient réveillée en sursaut, le souffle court, son corps engourdi par le manque, hantée par les souvenirs de la soirée.

Preston ! avait hurlé chaque parcelle de son corps. *Retrouve-moi.*

Pis encore... Elle avait passé la nuit à se retourner dans son lit, mue par une dangereuse envie de le retrouver, ne serait-ce que pour lui demander de l'envoûter encore et de les entraîner dans cette passion à jamais.

Tirée de ses pensées par le brouhaha permanent de Londres, elle serra les mâchoires et fouilla dans sa poche à la recherche du penny rayé. Finalement, elle sentit sa surface froide contre ses doigts. Oui, tout cela avait bien été réel. Preston l'avait enlacée, embrassée, puis rejetée.

Il était même profondément bouleversé lorsqu'il s'était écarté d'elle... Non, pas bouleversé, tourmenté, ses yeux criants de douleur, prêt à s'enfuir à toutes jambes.

Embrassait-elle donc si mal ? Lâchant le penny, elle poussa un profond soupir. Voilà qui ne présageait rien de bon quant à son futur bonheur conjugal si son époux devait quitter sa chambre tous les soirs avec ce même regard hanté.

Peut-être que la malédiction de Kempton était vraie, après tout...

— Tabitha ! s'écria soudain Daphné. Tu m'écoutes ?

Brusquement revenue à la réalité, elle s'aperçut que son amie venait de lui poser une question au sujet de leurs projets pour la soirée — dont la rencontre avec son fiancé, M. Reginald Barkworth...

— Laisse-la donc tranquille, coupa Harriet. Si j'étais à la place de Tabitha, je me sentirais mal, moi aussi.

— Cela se voit tant que ça ? s'inquiéta soudain Tabitha.

A son grand désespoir, Harriet acquiesça.

— Il y a quelques minutes à peine, tu paraissais sur le point de t'évanouir.

— Oh ! tais-toi, Harriet ! protesta Daphné en lançant à son amie un regard glacial. Tabitha est rayonnante ! Et pourquoi ne le serait-elle pas quand elle s'apprête à rencontrer l'élue de son cœur, ce soir ?

Daphné tourna les talons et descendit l'allée, rapidement rejointe par Tabitha et Harriet.

— Je ne comprends pas pourquoi M. Barkworth n'est toujours pas venu la voir, répéta Harriet pour la millième fois depuis leur arrivée à Londres. C'est tout de même étrange.

— Il va hériter d'un titre, répliqua Daphné d'un air insouciant, il a bien droit à quelques excentricités. De plus, Tabitha n'était pas prête à le recevoir — pas avec une garde-robe dans un tel état.

Elle ponctua ce discours par un soupir désapprobateur en jetant un coup d'œil à la simple robe de mousseline de Tabitha.

— Qu'y a-t-il ? demanda celle-ci en regardant sa tenue à son tour. Je n'allais tout de même pas gâcher l'une de mes nouvelles toilettes !

— Tu es une héritière, maintenant, déclara Daphné, tu peux t'acheter une nouvelle robe chaque jour.

Tabitha ne put s'empêcher de hausser les épaules. Comment pouvait-elle savoir ce qu'être une héritière signifiait ? Sa tante, lady Timmons, avait été très ferme depuis son arrivée et avait refusé d'emmener les jeunes filles — et en particulier Tabitha — dans le monde.

« Une femme de ton rang est une bien grande tentation pour les pires hommes de la ville. Je fais cela pour ton bien et pour ta sécurité », avait-elle déclaré. De plus, tout comme Daphné, la brave lady avait été indignée par la garde-robe de Tabitha, qu'elle avait déclarée honteuse et indigne d'une femme de son futur rang.

Ainsi, durant les deux dernières semaines, la maison de Hertford Street était devenue un véritable atelier de modistes, couturières, bonnetières et gantiers, tous décidés à transformer Tabitha en une élégante Londonienne.

— M. Barkworth sera marquis un jour et, en tant que gentleman, il s'attend sûrement à avoir une épouse bien mise, reprit Daphné.

— Un titre ne suffit pas à faire d'un homme un gentleman, coupa Harriet, et sa situation n'est pas l'assurance d'un mariage heureux.

Daphné haussa les épaules, mais Tabitha choqua ses amies par sa réponse.

— Le mariage n'est pas forcément une mauvaise chose, dit-elle simplement.

Comment pouvait-elle leur expliquer ? Le mariage impliquait des dîners intimes, de vives discussions, des rires. *Des baisers...*

Sa soirée passée avec Preston avait-elle été un aperçu de ce que signifiait réellement le mariage ?

— Oui, ajouta-t-elle à la hâte, avec le bon époux.

— Peut-être, concéda Harriet, mais comment savoir si c'est le bon tant que tu ne l'as pas rencontré ?

Avant que Tabitha ne puisse répondre, bien qu'elle partageât les inquiétudes de Harriet, Daphné intervint :

— Je pense que c'est très romantique : tu es sa mystérieuse héritière. Crois-moi, tu le rencontreras ce soir chez lady Knolles, et ce sera vraiment magique.

Magique. Oui, Tabitha savait désormais ce qu'était la magie. Hélas, ressentirait-elle la même émotion aux côtés de M. Reginald Barkworth qu'avec Preston ?

— Je ne vois pas en quoi être une héritière peut apporter le bonheur, si l'on doit passer son temps à se cacher et à ne voir personne, soupira Harriet.

En effet, elles n'avaient même pas eu la permission d'aller voir la Tour, ce qui l'avait profondément déçue.

— Je sais bien que Chaunce pense que ta tante a de bonnes intentions, reprit-elle. Il dit que Londres est un endroit dangereux et je pense qu'il sait de quoi il parle.

Le frère de Harriet, Chauncey, ou Chaunce, comme il était surnommé dans le clan Hathaway, était souvent venu leur rendre visite. Notaire, il travaillait à présent au ministère de l'Intérieur. La première fois qu'il s'était présenté, il était arrivé avec son chapeau posé de travers, en vrai dandy, et avait lancé quelques compliments grivois aux cousines de Tabitha jusqu'à ce qu'elles rougissent comme des fillettes — ce qui n'était pas tâche facile, car les cousines Timmons se considéraient déjà comme blasées par leur « haute » place en société.

— Je suis bien d'accord avec Harriet, renchérit Daphné dans un bâillement, avoir à se cacher ainsi est très décevant. Ce serait bien plus agréable de fréquenter le beau monde au lieu de ne sortir de la maison qu'à des heures indues comme aujourd'hui !

En dépit des traditions de la campagne, elle s'était pliée aux horaires et habitudes de Londres avec une facilité déconcertante. Bien entendu, aucune de ses amies ne s'y trompait : quand elle disait « beau monde », Daphné pensait « gentlemen ».

— Nous sortons à cette heure-ci parce que ma tante n'est pas encore levée, et ne pourra donc pas se plaindre de nous voir anéantir tous ses plans en étant vues en public, expliqua Tabitha patiemment.

En effet, lady Timmons ne pourrait guère protester contre ces promenades matinales, car, à cette heure-ci, personne à Londres n'était levé — et encore moins prêt à apparaître publiquement au parc. Ce n'était pas la mode, tout simplement. De plus, que risquaient-elles ? Personne ne les connaissait en ville, puisqu'elles n'avaient pas encore fait leurs débuts.

Ce matin-là n'était pas différent des autres, et les trois amies avaient l'allée pour elles seules, ce qui convenait parfaitement à Tabitha : elle pouvait laisser M. Muggins courir sur le gazon sans se soucier de la moindre maladresse qui pourrait être rapportée à sa tante.

— Ne t'en fais pas, après ce soir, tu n'auras plus à te cacher — ni à cacher ta fortune, lança Daphné. M. Reginald Barkworth a sans doute tardé à te rencontrer car il était occupé à faire établir une licence spéciale pour t'épouser au plus vite. Comme cela, il n'aura pas à craindre l'apparition d'autres prétendants.

Harriet éclata de rire, plus directe.

— Si ton fiancé est finalement trop laid, tu pourrais envisager de te laisser enlever par un pirate... ou un duc !

Daphné soupira et leva les yeux au ciel, comme si elle n'avait jamais entendu de pareilles sottises.

— Un duc n'aurait pas besoin d'enlever une femme, Harriet. De plus, Tabitha perdrait une véritable fortune si elle n'épousait pas M. Reginald Barkworth, n'est-ce pas ?

— Oui, admit Tabitha. Le testament d'oncle Winston est clair : je n'hériterai de rien à moins d'épouser M. Barkworth.

Harriet eut un instant d'hésitation et s'arrêta brutalement au milieu du chemin.

— Peut-être que tu seras prise d'un accès de folie pendant ta nuit de noces et que tu deviendras une charmante et riche veuve, comme Agnès.

— Si tu n'as rien d'intelligent à dire, tais-toi, Harriet ! s'écria Daphné. Agnès a été exécutée après avoir tué son mari, et Tabitha finirait ses jours à Newgate ou Bedlam si elle... enfin, si les choses tournaient mal.

— Je ne serai pas victime de ce genre de crise, répliqua fermement Tabitha.

Non, pas le genre de folie qui la conduirait à poignarder son époux ; mais il existait d'autres sortes de passions...

— Ne me dis pas que tu crois à la malédiction, Daphné ? s'enquit Harriet.

Tabitha s'arrêta aussi de marcher pour écouter la réponse, mais M. Muggins ne semblait pas de cet avis. Il se mit à tirer violemment sur sa laisse. Elle jeta un rapide coup d'œil alentour pour s'assurer que personne ne la surveillait et libéra le chien. Ravi de se dégourdir enfin les pattes, le grand terrier tournoya vivement autour des trois amies avant de disparaître au bout de l'allée.

— Bien sûr que je n'y crois pas ! répliqua Daphné en se raidissant un peu avant d'ajouter : enfin, si, peut-être. Un petit peu...

Stupéfiées par cette confession, Tabitha et Harriet échangèrent un regard.

— Eh bien, comment ne pas y croire ? Je suis née et j'ai grandi à Kempton. Et pourtant nous voilà à Londres, suffisamment loin de la maison pour que... eh bien, pour commencer à envisager de...

— Tu ne penses quand même pas à... ? commença Tabitha, incrédule.

— Seigneur, non ! Il me faudrait ta fortune pour attirer un homme !

— Tu n'as peut-être pas d'argent, mais tu as un nom, argua Harriet. Tu es une Dale, après tout, cela doit avoir une certaine importance.

— Oui, bien sûr, renchérit Tabitha.

Si jamais Daphné devait tomber dans le piège du mariage...

— Peut-être devrais-tu t'adresser à ta famille, ici, te servir de leurs relations.

Mais Daphné eut un geste de désespoir.

— Vous devez pourtant avoir compris que, bien que ma mère se vante d'être une Dale à la maison, notre nom semble une pire malédiction à Londres que le fait que nous venions de Kempton. Tabitha, n'as-tu pas remarqué l'expression de ta tante quand tu nous as présentées ?

— Oui, reconnut Tabitha, elle a eu l'air surprise.

Cependant, lady Timmons n'était pas la créature la plus généreuse qui soit ; elle n'avait jamais montré le moindre intérêt pour sa nièce — n'avait-elle pas déjà trois filles à marier ?

L'arrivée de Tabitha et de ses deux amies l'avait prise de court, mais elle s'était bien vite résignée. Tabitha l'avait d'ailleurs entendue dire à sir Mauris :

— Nous devons essayer de garder la fille avec nous. Pense donc aux relations qu'elle aura, une fois mariée, et à sa fortune ! Tout le monde voudra la connaître. Rappelle-moi pourquoi nous ne l'avons pas prise avec nous à la mort d'Archibald ?

Quant à ses cousines... Elles n'avaient pas vraiment accueilli Tabitha à bras ouverts. Bien au contraire, elles avaient couvé cette nouvelle venue et ses amies campagnardes d'un regard méfiant, les considérant comme des ennemies potentielles de leur monde si bien gardé. Cette froideur n'avait fait que s'accroître lorsque des robes et des paquets avaient commencé à arriver pour Mlle Timmons.

Mlle *Tabitha* Timmons.

Pourtant, cela avait été Eloisa, la plus jeune des trois sœurs, sur laquelle la famille fondait le plus d'espoir grâce à son intelligence et sa beauté, qui avait indiqué à Tabitha le chemin du parc. Elle lui avait

même assuré que, si tôt, personne n'empêcherait son « estimée cousine et ses pittoresques amies » de respirer un peu « d'air frais », qui saurait sans doute « satisfaire leurs besoins ».

Cependant, Tabitha l'avait peut-être mal comprise, car elle aurait juré entendre ensuite Eloisa marmonner quelque chose au sujet d'une station de fiacres proche et de son espoir de voir sa cousine tomber dessus.

— Penses-tu que nous aurons des problèmes à notre retour ? demanda soudain Daphné.

— Je ne vois pas pourquoi ma tante nous empêcherait d'emmener M. Muggins se promener, répondit Tabitha. Au moins, comme cela, il n'abîme rien dans sa maison.

— Et n'y « satisfait pas ses besoins », ajouta Harriet avec un petit rire.

Depuis leur arrivée à Londres, l'exubérant terrier s'était mis en tête de suivre lady Timmons partout où elle allait et de la surprendre à chaque instant par un aboiement rauque. La tante de Tabitha avait déclaré, la veille encore, qu'il finirait par venir à bout de ses nerfs. Elle s'apprêtait à gronder sévèrement sa nièce à ce sujet quand une petite toux sèche de cousine Euphemia l'avait poussée à ravalier ses plaintes derrière un grand sourire.

— Pensez-vous que nous avons le temps d'aller jusqu'à Bond Street ? proposa Daphné d'une voix rêveuse, après un court silence. Juste pour passer voir une couturière avant de rentrer, une seule, je vous le promets.

Tabitha ne put réprimer un fou rire.

— Juste une ? Tu es sûre ?

— Eh bien, peut-être aussi une boutique de rubans.

En entendant cela, Harriet leva les yeux au ciel.

— Oui, et une mercerie, et cette modiste dont tu as vu la réclame dans le journal, et puis...

— Oh ! ne sois pas ridicule ! coupa Daphné. Je n'irais jamais voir une boutique seulement à cause d'une annonce parue dans une gazette, je suis bien trop maligne pour cela.

Cette affirmation fit de nouveau éclater de rire Tabitha et Harriet, à tel point que Daphné se mit finalement à s'esclaffer à son tour.

— Pardonnez-moi de vouloir faire les boutiques ! s'écria-t-elle d'une voix exagérément théâtrale.

— Oh ! tu es toute pardonnée, répondit Tabitha qui commençait aussi à se lasser de son enfermement forcé.

— Au moins aurons-nous enfin la chance de sortir ce soir, ajouta Harriet.

Se rappelant soudain les conséquences qu'aurait cette soirée, elle détourna le regard.

— Oui, et nous aurons de nouvelles robes à porter, renchérit Daphné, comme si cela suffisait à rendre agréable l'idée de rencontrer le futur époux de son amie. J'espère que la couleur de ma toilette me mettra en valeur.

— Je croyais que tu ne cherchais pas d'époux, lui rappela Harriet.

— C'est vrai, répliqua sèchement Daphné avant de baisser la voix. Mais cela ne me dérangerait pas d'être un peu admirée, pour une fois...

Oui, juste une fois. Tabitha ne put qu'être d'accord et sentit son cœur se serrer. Que penserait Preston de sa nouvelle robe — une création osée que Daphné avait commandée en profitant de l'absence momentanée de lady Timmons au salon ?

Non pas qu'elle espérât être admirée par Preston. Pas le moins du monde !

Oh ! Seigneur... Que ferait-elle, si jamais elle le revoyait ? Et que dirait-il s'il découvrait la vérité — qu'elle était à Londres pour y être mariée — alors qu'elle avait tant insisté sur le fait qu'elle tenait à rester vieille fille ?

Il aurait sans doute lancé une remarque acerbe ; ou pis, *fait* quelque chose...

« Je me permettrai peut-être de vous inviter à danser, si nous nous croisons de nouveau. »

Une plaisanterie, rien de plus ; et pourtant comment se déroulerait la soirée à venir, s'il était présent ? Oserait-il lui prendre la main pour l'entraîner au milieu des autres couples, en pleine lumière ?

Troublée, elle scruta rapidement la longue allée d'arbres et les gazons uniformes, s'attendant presque à voir sa silhouette apparaître devant elle. Non, c'était stupide : elle ne risquait pas de le croiser ici, et surtout pas à une heure pareille.

— Peut-être ferions-nous mieux de rentrer avant que ma tante ne se lève ou qu'un désastre ne survienne, lança-t-elle, soudain nerveuse.

— Hélas, je crains qu'il ne soit trop tard, répondit Harriet en désignant l'allée devant elles.

Alors que toutes trois avaient mis un point d'honneur à se comporter avec toutes les grâces et bonnes manières que lady Essex s'évertuait à leur enseigner, M. Muggins, lui, avait trouvé quelqu'un d'autre à tourmenter — et s'apprêtait à leur causer de graves problèmes...

* * *

— Oh ! tu dois être en mauvaise posture pour que nous sortions à une heure pareille, déclara Roxley tandis que Preston, tenant les rênes, s'engageait dans Rotten Row. Rappelle-moi pourquoi nous avons pris la voiture si tôt.

— T'ai-je vraiment réveillé ? protesta Preston en examinant ses nouveaux chevaux, vifs et dociles.

— Non, c'est vrai.

Roxley s'adossa au fond de son siège, étendit ses longues jambes et croisa les bras.

— La nuit était bien agréable, et voilà que c'est déjà le matin. La vie est étrange, parfois...

Sur ces mots, il ferma les yeux comme s'il était sur le point de s'assoupir.

Preston lui jeta un rapide coup d'œil. Son ami portait encore son costume de soirée et avait immédiatement accepté sa proposition d'essayer sa nouvelle voiture au parc. Preston n'en avait cependant pas douté : Roxley, irresponsable et oisif comme il l'était, ne refuserait jamais un divertissement quel qu'il soit — même s'il devait se rendormir en plein milieu.

Hélas, s'il dormait, il ne serait pas très utile à Preston. Le réveiller pour lui demander son aide attirerait sûrement ses soupçons.

Et, pourtant, il avait besoin de lui pour retrouver Mlle Timmons...

Tabby. Maudite soit-elle, avec ses grands yeux noisette et son appétit pour le pudding ! Un seul baiser avait suffi à le bouleverser et qu'avait-il fait ? Il avait fui.

Non, cela n'avait pas été uniquement la faute de ce baiser, bien qu'il ait joué un rôle important dans son accès de panique. Il était parti car Tabby était la seule à détenir la clé d'une porte qu'il avait cherchée pendant des années en lui sans vraiment s'en apercevoir. A présent, pour se libérer de ce sortilège, il devait à tout prix la retrouver et se prouver, une fois pour toutes, que cette folle soirée, dans le petit salon de l'auberge, n'avait vraiment rien eu de si magique.

Mais comment la revoir maintenant qu'elle avait disparu, emportée par la tante de Roxley sans laisser la moindre trace derrière elle ? Comment la retrouver ?

Il savait exactement où se trouvait lady Essex — cloîtrée chez Roxley tandis que celui-ci se cachait lui-même chez Preston —, mais il savait aussi que la vieille femme n'avait pas gardé ses protégées auprès d'elle, ni Tabby, ni les autres...

Cette découverte lui avait d'ailleurs coûté quelques billets glissés dans la poche du majordome de Roxley, Fiske. Et voilà à quoi il en était réduit : arpenter les rues de Londres dans l'espoir de découvrir ce que lady Essex avait fait de Tabby depuis son départ de l'auberge.

De nouveau, il jeta un regard à Roxley, la gorge serrée par une soudaine culpabilité. Il savait très bien ce qu'il allait devoir demander à son ami, et c'était une chose impensable...

Cependant, Roxley était son dernier espoir, et le dernier ami de Preston depuis que les membres les moins estimés de la société lui tournaient également le dos. Il n'aurait même pas pu se faire inviter à un combat de coqs !

Et, pourtant, Hen avait tout fait pour étouffer le scandale. Il avait fini par céder à ses exigences et par accepter de chercher une épouse, dans l'unique espoir que cela le conduise à retrouver Tabby. C'est à ce moment qu'il s'était rendu compte à quel point tout le monde le fuyait...

Il avait même été prêt à accompagner sa tante à Almack pour y voir Mlle Timmons ; mais les matrones qui gardaient jalousement l'entrée leur avaient fermé la porte au nez et ils étaient rentrés chez eux couverts de honte.

Bien sûr, l'indomptable Hen n'avait pas baissé les bras. Elle était une Seldon et n'avait pas accepté d'être ainsi méprisée.

— Ils s'en repentiront tous, le jour où je t'aurai fait revenir sur le devant de la scène, avait-elle martelé jusqu'à parvenir à décrocher une unique invitation.

— Je ne me serais jamais retrouvé dans une telle situation sans cette fichue course, grommela Preston entre ses dents.

— Qu'y a-t-il ? demanda soudain Roxley en ouvrant un œil et en se redressant un peu.

— La course. Contre Kipps.

— Oh ! oui, *cette* course. Une sacrée histoire, en effet...

S'installant plus confortablement, Roxley examina les chevaux quelques instants d'un air approbateur.

— Cela dit, tu n'as pas paru très attristé quand tu as empoché tes gains, lança amèrement Preston.

— Je n'ai rien parié avec le pauvre Kipps, je me suis contenté de prendre l'argent de Dillamore — ou, plutôt, sa parole, ajouta-t-il en tapotant la poche de son pardessus où il conservait les reconnaissances de dettes qu'il récupérait. Si tu te rappelles bien, je t'avais prévenu de ne pas entraîner Kipps plus bas qu'il ne l'était déjà.

— Oui, c'est vrai, admit Preston à regret. J'aurais mieux fait de t'écouter...

A ces mots, Roxley sursauta.

— Comment ? Une trace d'humilité chez Preston, le tout-puissant ?

Il embrassa l'allée déserte d'un regard et soupira.

— Quel dommage que personne ne soit là pour l'entendre...

Preston éclata de rire.

— Si tu le répètes à qui que ce soit, je nierai tout !

Roxley eut un haussement d'épaules indigné.

— M'as-tu déjà entendu colporter des ragots ?

— Dois-je vraiment te répondre ?

— Dans l'intérêt de notre amitié, je pense qu'il ne vaut mieux pas, rétorqua Roxley dans un bâillement avant de croiser de nouveau les bras. De plus, si je disais que tu as des remords, personne ne me croirait : on me prendrait pour un fou !

— On te prend déjà pour un fou...

— Et c'est bien pratique ! gloussa Roxley. Personne ne veut marier sa fille à un fou.

Satisfait de son trait d'esprit, il afficha un large sourire.

— Peut-être devrais-je essayer de faire comme toi, murmura Preston, presque pour lui-même.

Seigneur, il était déjà à moitié fou de vouloir retrouver à tout prix Tabby !

— Personne ne pourrait te croire dément, déclara Roxley. C'est pour cela que je n'ai jamais raconté à personne que tu avais eu un accident de voiture à la sortie de Kempton.

— Roxley ! interrompit Preston, soudain inquiet.

Mais son ami éclata de rire.

— Ne t'en fais pas, je ne dirai rien. De plus, je t'assure, personne ne me croirait.

Le comte lança un nouveau coup d'œil aux chevaux et changea de conversation, au grand soulagement de Preston.

— Ce sont de bonnes bêtes, fortes, avec une belle allure.

— Oui, je suis d'accord.

— Au moins, elles ne risquent pas de se cabrer en passant un virage et en se retrouvant face à...

— Roxley.

De nouveau, son ami eut un petit rire. Cesserait-il un jour de lui rappeler ce stupide accident ?

Ils demeurèrent silencieux quelques instants, puis Roxley lança :

— J'imagine que lady Juniper — c'est bien encore Juniper, n'est-ce pas ?

Preston acquiesça.

— Eh bien, j'imagine qu'elle n'a pas entendu parler de cette autre course, contre Walsby, il y a deux semaines.

— Non, Dieu merci !

Si c'était le cas, Henry et elle auraient déjà plié bagage.

— Pourtant, reprit Roxley, je pensais qu'elle l'apprendrait quand nous nous sommes retrouvés dans cette auberge où ces jeunes filles de Kempton avaient fait halte avant de se rendre à Londres. Tu te rends compte que nous avons failli nous retrouver nez à nez avec lady Essex ? Nous aurions eu droit à un beau sermon en bonne et due forme ! Elle a horreur du jeu. Quant aux courses...

Il eut un frisson.

— Heureusement que cette fille de Kempton n'est pas bavarde. Pour une fois qu'une demoiselle fait preuve de bon sens, hein ?

Preston ne trouva rien à répondre. Roxley lui avait offert une ouverture parfaite, mais comment pouvait-il demander à son ami de prendre des risques pour la retrouver ?

Roxley ne parut pas s'apercevoir de son trouble et poursuivit :

— Comment s'appelait-elle, déjà ?

— Qui ? lâcha Preston d'un air innocent.

Hélas, sa voix sonna faux.

— *Qui ?* Preston, mon Dieu, tu es un piètre menteur ! Tu sais très bien de qui je parle : la jolie fille avec laquelle je t'ai forcé à souper, dit-il. Et ne me dis pas que tu ne te souviens pas de son nom. Mlle Tate ? Non, plutôt Mlle Trifle ?

— Mlle Timmons, marmonna Preston, soucieux.

Roxley était peut-être tête en l'air, mais il avait un don pour deviner tout ce qu'on tentait de lui cacher.

Oui, son nom était Mlle Tabitha Timmons...

Tabby. Avec son appétit vorace et ses opinions tranchées. Ses baisers et son regard enflammé capable de précipiter la chute d'un homme. Car c'était ce qui s'était passé : il l'avait embrassée et s'était senti perdu depuis.

A présent, il devait s'empresse de la retrouver et l'embrasser de nouveau pour s'assurer qu'elle était parfaitement ordinaire — et pas une sorte de sirène capable de lui voler son cœur. Après cela, sa vie reviendrait enfin à la normale, il en était certain.

— Ah oui, Mlle Timmons, la fille du vicaire, reprit Roxley, les sourcils froncés. J'ai d'ailleurs pensé que cette soirée ajouterait un autre scandale à ta collection.

En effet, cela avait failli. Comment Preston avait-il réussi à s'extirper de ce guet-apens ? C'était un mystère.

Il l'avait embrassée dans un instant de faiblesse, mais n'avait jamais pensé pouvoir être ainsi pris au piège — ni compromettre Tabby. Bien sûr, certains pourraient dire qu'elle était déjà perdue, après ce baiser, comme tant d'autres jeunes filles imprudentes déjà tombées dans ses filets. Cependant, aucune d'entre elles n'avait su s'emparer ainsi de son cœur.

Et il n'avait jamais encore désiré une femme comme il désirait Tabby. Pourtant, lorsqu'il l'avait regardée dans les yeux, ces yeux remplis d'un tel émerveillement, d'un tel désir, il avait compris qu'il ne pouvait aller au bout de son acte. Il ne pouvait la détruire. Quelque chose, au fond de son cœur, l'en avait empêché. *Ne fais pas cette erreur...* Cet avertissement qui avait résonné en lui l'avait fait fuir. Peut-être était-ce plutôt lui qu'il avait sauvé.

— C'est vrai, renchérit Roxley avec un regard nonchalant sur ses bottes, tu n'as regagné la chambre que fort tard, ce soir-là. Je commençais même à me demander si j'allais encore devoir te seconder dans un duel...

Agacé, Preston lança à son ami son regard le plus hautain — celui que son grand-père avait perfectionné au fil du temps.

— Un duel pour cette vieille fille ? Balivernes ! De plus, Hen demanderait ma tête pour un tel scandale.

— Seulement si elle en entend parler, répliqua Roxley avant de fermer de nouveau les yeux. Tu sais qu'elle me fait très peur, ta tante.

— Elle fait peur à tout le monde. Elle a même réussi à me faire inviter à une fête, ce soir.

Cela suffit à réveiller complètement Roxley.

— C'est vrai ? Qui donc a accepté de te recevoir ?

Voilà le hic : depuis la débâcle avec Kipps, plus personne ne lui avait envoyé d'invitations. Sauf une.

— Lady Knolles, lâcha-t-il.

Roxley frissonna.

— Pauvre lady Juniper ! soupira-t-il. Elle est tombée bien bas pour devoir fréquenter une telle créature. Plains plutôt lady Knolles, c'est une des amies de ma tante, tu sais.

Oui, Preston le savait, et c'était justement pour cela qu'il avait besoin de l'aide de Roxley.

Malheureusement, avant qu'il n'ait pu formuler sa question, son ami eut un petit signe de tête en direction des chevaux.

— Belle paire, déclara-t-il. Mais chevaucher ici, sur l'allée, n'est pas la même chose qu'à la campagne.

— Oh ! ils feront l'affaire ! Veux-tu tenter un essai, demain ?

— Je pensais que tu ne me le demanderais jamais ! Rassure-moi, tu n'organises pas une nouvelle course ?

— *Toi aussi, mon fils ?* plaisanta Preston.

— On ne peut se retrouver toujours associé à de mauvaises actions sans entacher sa réputation à la longue, soupira Roxley. Tu connais mes tantes.

— Et tu connais Hen.

— Oui, en effet, admit Roxley. Honnêtement, je crois que, la dernière fois que je suis venu dans ce parc si tôt, je portais encore des culottes courtes ! J'avais oublié comme cela pouvait être agréable... Ma

nourrice m'y emmenait toujours au petit matin. Pas la tienne ?

Mais Preston n'avait pas écouté, l'esprit ailleurs.

— Pardon ?

— Ta nourrice t'amenait-elle ici quand tu étais enfant ?

Surpris par cette question, Preston examina le parc. Il n'avait jamais remarqué à quel point les grands arbres et les étendues de gazon ressemblaient à Owle Park, où il avait grandi. Pourquoi ne s'en était-il jamais aperçu ?

— Non, répondit-il, plus pour chasser ses souvenirs que pour répondre à Roxley.

— Jamais ?

— J'ai grandi à la campagne, précisa sèchement Preston.

— Alors tu devais avoir l'impression d'être toujours au parc, murmura Roxley avant de se plonger dans ses souvenirs d'enfance.

Cependant, pour Preston, les souvenirs d'enfance n'étaient qu'amertume. Bien qu'il essayât de ne pas écouter le bavardage de son ami, il ne put s'empêcher de revoir la maison d'Owle Park, plus vivante que jamais, et autour de lui le gazon, les chiens qui couraient dans tout le jardin, les jeux avec ses frères, le rire musical de sa sœur, son père et sa mère qui marchaient main dans la main le long des chemins qu'ils aimaient tant...

Tout cela avait disparu. Tout était perdu. Pas la maison elle-même, bien sûr : le grand manoir palladien existait toujours, même si ses volets étaient clos depuis longtemps. Depuis son dîner avec Tabby, il ne parvenait plus à chasser Owle Park de ses pensées. Elle lui avait fait comprendre que tout cela pourrait reprendre vie, un jour...

Soudain, comme pour l'empêcher de chasser ces images douloureuses, un gros chien surgit de nulle part, bondissant comme s'il était monté sur des ressorts et aboyant sauvagement face aux chevaux.

Les deux bêtes, qui avaient avancé en parfaite harmonie jusque-là, se cabrèrent et immobilisèrent brusquement la voiture. Preston parvint aisément à les calmer et se leva de son siège pour mieux voir ce qu'il se passait.

— Va-t'en, sale bête ! Va-t...

Ce fut alors qu'il reconnut le monstre. M. Muggins ?

Le chien le reconnut à son tour et l'accueillit joyeusement par une nouvelle série d'aboiements, tout en courant entre les pattes des chevaux, qui s'agitèrent de nouveau. Sous le choc, Preston s'affala sur son siège.

A côté de lui, Roxley s'était agrippé à la rambarde.

— D'où est donc sorti ce diable roux ? Il me semble bien familier... En tout cas, quel sauvage !

Preston tâchait d'apaiser les battements de son cœur lorsqu'il vit trois silhouettes féminines apparaître d'une manière fort peu distinguée au bout de l'allée, courant et criant quelque chose d'assez confus.

La plus proche tenait une laisse à la main, mais ce fut sa démarche déterminée et les boucles rouge sombre qui s'échappaient de son chapeau qui attirèrent l'attention de Preston.

Tabby.

Soudain, horrifié, il la vit se précipiter sous les sabots de ses chevaux emballés en hurlant :

— Monsieur, vos chevaux vont piétiner mon chien !

Non, c'était elle qui allait finir piétinée si elle ne reculait pas ! Preston lança les rênes à Roxley et bondit au sol, la gorge nouée. Il aurait aimé descendre de voiture pour une bonne raison — sauver Tabby de son geste si insensé — mais ce n'était pas la seule explication.

Il ne le fit pas non plus par peur de se faire encore remettre à sa place par Hen si ses nouveaux chevaux blessaient la fille d'un vicaire.

Seigneur, Preston, tu ne cesseras donc jamais de jeter le déshonneur sur cette maison ?

Non, s'il bondit au sol, ce n'était en rien pour tout cela. Au moment même où il attrapa Tabby pour la secourir, à l'instant où il sentit son corps chaud plaqué contre lui, ses courbes à présent familières sous ses mains — moins maigres qu'à l'auberge, semblait-il —, et à l'instant où il plongea les yeux dans son regard profond et furieux, il comprit que, la seule personne en danger, c'était lui.

Chapitre 7

Preston.

Tabitha était stupéfaite. Il était aussi beau, dangereux et irrésistible que dans son souvenir... Plus encore, si une telle chose était possible.

Ses bras vigoureux l'enserraient, ses mains étaient plaquées contre son dos et ses muscles l'enveloppaient de nouveau, comme à l'auberge.

Elle sentit alors son cœur s'emballer et le sol se dérober sous ses pieds. Oui, il était toujours aussi irrésistible.

— Monsieur, veuillez... veuillez...

Elle prit une profonde inspiration, dans l'espoir vain de se calmer.

— Lâchez-moi, parvint-elle finalement à balbutier.

Elle leva alors les yeux et ce qu'elle vit la pétrifia. Dans son regard brillait la même flamme que l'autre soir, celle qu'elle avait vue après qu'il l'avait embrassée. Un feu affamé, possessif, qui ne demandait qu'à être libéré.

— Tabby, murmura-t-il à voix basse — assez basse pour que personne d'autre ne l'entende.

Mais Tabitha, elle, l'avait entendu ; et ce simple nom, intime, la fit frissonner de plaisir. Elle redevenait Tabby et lui n'était rien d'autre que son amant dangereux et téméraire.

Soudain, Harriet fit entendre une petite toux dans son dos et Tabitha fut brutalement ramenée à la réalité. Elle n'était pas dans le salon privé d'une petite auberge isolée, mais au milieu de Londres, en pleine matinée. De plus, elle ne pouvait pas être Tabby pour cet homme, ni maintenant ni plus tard.

— Laissez-moi, chuchota-t-elle tout en surveillant les chevaux que Roxley avait réussi à calmer.

Près d'elle, M. Muggins s'était couché, et demeurait calme, couvant Preston d'un regard d'adoration. Sans doute n'avait-il pas oublié le rosbif qu'il lui avait donné, tout comme elle ne pouvait oublier le baiser qu'ils avaient partagé.

— Je vous en prie, reprit-elle plus nerveusement en remarquant l'air scandalisé de Daphné.

— Oui, bien sûr, s'excusa-t-il avant de faire un pas en arrière. Vous n'êtes pas blessée ?

Le cœur battant, elle secoua la tête bien qu'elle tremblât. Blessée ? Non. Bouleversée ? Oui, sans aucun doute.

Daphné, intrépide comme à son habitude, s'avança d'un pas décidé. De toute évidence, elle se trompait sur les raisons du trouble de Tabitha.

— Ces chevaux, lança-t-elle avec un regard sur les bêtes de Preston, sont bien mal dressés et très mal tenus. Ils ont failli piétiner mon amie, monsieur. Je ne suis plus étonnée que vous ayez des accidents de voiture !

Preston parut piqué au vif. Sans doute son orgueil avait-il été touché...

— Mal tenus ? répliqua-t-il.

— Mademoiselle Timmons ? Et mademoiselle Dale ? s'exclama Roxley au même instant avant de jeter un coup d'œil sur Harriet. Comment, toi aussi, Harry ?

— Lord Roxley ! s'écria Harriet d'un air surpris. Lady Essex nous a pourtant dit que vous n'étiez pas en ville. Quand êtes-vous rentré ?

Le comte étouffa une petite toux gênée et lança à Preston un appel à l'aide silencieux.

— Je... je viens de rentrer, balbutia-t-il, pris de panique. Vous souvenez-vous de mon ami, Preston ?

— Ah oui, répondit celui-ci d'une voix innocente en saluant Tabitha. Mademoiselle Timmons, c'est bien cela ? De... Kempton ?

Il regarda Roxley, comme s'il attendait une confirmation de sa part et, profitant de tourner le dos à Harriet et Daphné, gratifia Tabitha d'un clin d'œil complice.

— Oui, dit-elle simplement, ignorant l'affolement de son cœur.

Non, il ne devait pas lui faire de clin d'œil ! Ne comprenait-il pas que toute relation entre eux était impossible ?

Si seulement tu pouvais, lui murmura soudain une petite voix. *Si seulement...*

— Veuillez excuser ma tenue négligée, reprit Roxley avec un petit geste en direction de ses vêtements froissés.

— Vous portez vos vêtements du soir, milord ? plaisanta Harriet qui caressait l'encolure des chevaux. Vous n'êtes pas rentré de la nuit, j'imagine. Attendez seulement que lady Essex entende cela...

— Non ! s'écrièrent en même temps Tabitha, Roxley et Preston.

Daphné et Harriet les dévisagèrent un instant, surprises par leur réaction, mais Roxley s'empressa de briser le silence :

— Mademoiselle Hathaway, je vous prierai de ne pas parler de tout cela à ma tante. Vous savez comment elle peut être...

Il ajouta à ce petit discours une grimace éloquente et un frisson théâtral qui firent sourire Harriet.

— Oh ! mais elle serait tellement ravie de vous savoir en ville !

Le comte pâlit en un instant et, s'il paraissait déjà fatigué de sa nuit folle, afficha soudain une mine patibulaire.

— Aimez-vous Londres, mademoiselle Hathaway ? coupa alors Preston, venant à la rescousse de son ami.

— Pas du tout, répliqua-t-elle avec sa franchise habituelle.

Preston éclata de rire, ce qui ne fit que le rendre plus beau encore, au grand désespoir de Tabitha.

— Comment cela se fait-il ?

— Eh bien, la tante de Tabitha nous empêche de sortir, sauf pour faire les boutiques en vue de...

— En vue d'acheter de nouvelles robes, intervint précipitamment Tabitha, de peur que son amie n'en dise trop.

Elle comprit alors le réel danger de cette rencontre : Daphné ou Harriet risquaient de dévoiler la vérité à Preston...

— Oui, de nouvelles robes, reprit Harriet avec un regard en biais en direction de Tabitha.

— Bien, j'imagine que vous avez à faire, messieurs, poursuivit celle-ci, de plus en plus inquiète, et nous aussi. Nous devons... c'est-à-dire...

Quelle excuse trouver pour partir au plus vite ? Non, pour partir immédiatement... Prétendre être en retard ? Mais où ? Une seule chose lui vint à l'esprit.

— Nous devons aller danser ! lâcha-t-elle. Oui, nous devons rentrer : ma tante a engagé un maître de danse et je crains que nous ne soyons déjà en retard. Veuillez nous excuser.

Visiblement stupéfiées par sa précipitation, Daphné et Harriet restèrent interdites. Mais, bien sûr, Harriet n'était pas de celles qui comprenaient les choses à demi-mot.

— Il ne sera pas à la maison avant des heures, Tabitha, corrigea-t-elle. Ta tante nous a dit qu'il ne viendrait pas avant deux heures et demie.

— Un maître à danser ? demanda Preston avec un petit sourire en coin.

Seigneur, pourvu qu'il ne dise rien d'autre...

Hélas, les prières de Tabitha restèrent lettre morte.

— Ce pauvre garçon a-t-il prévu des bottes de rechange, mademoiselle Timmons ? Je crains pour ses orteils, s'il essaie de vous donner un cours.

Il la regarda avec insistance en prononçant ces mots. Espérait-il réellement qu'elle réponde à cela ? Ou, pis, qu'elle *explique* les raisons de sa moquerie ?

Heureusement, le destin eut pitié d'elle.

— Vous allez prendre des leçons de danse ? intervint Roxley. En ce premier jour ensoleillé depuis des semaines ? Quel dommage : il y a tant à voir à Londres...

— Je suis tout à fait d'accord avec vous, renchérit Harriet. J'aimerais voir l'éléphant, à la Tour. Et aller à Astley. Et au théâtre. Et au Vauxhall, même si lady Essex dit que c'est un lieu immoral et qu'aucune femme décente ne devrait y entrer.

— Oui, vos souhaits sont très raisonnables, admit Roxley, à part peut-être le Vauxhall.

— Mais lady Timmons, la tante de Tabitha, nous refuse tous ces plaisirs, soupira Harriet.

— Pourquoi donc ? demanda alors Preston, sans lâcher Tabitha des yeux.

Seigneur, pourquoi devait-il flairer tous les secrets des gens ainsi ? Pourquoi ne pouvait-il être plus naïf, comme Roxley ?

— Elle a peur que Tabitha n'attire les chasseurs de fortune, bien sûr ! répliqua Harriet.

Soudain, réalisant sans doute qu'elle en avait trop dit, elle s'interrompit. Mais il était trop tard.

— Des chasseurs de fortune ? s'écria Roxley avant d'éclater de rire, imité par Preston.

— Que craignez-vous donc de ces hommes, mademoiselle Timmons ? s'enquit celui-ci. Ce n'est tout de même pas comme si vous étiez venue piéger un époux.

La gorge nouée, Tabitha recula d'un pas. Que dire ?

Malheureusement pour elle, Harriet se fit de nouveau une joie de combler le silence.

— Tabitha vient d'hériter une grande fortune de son oncle. Elle sera très demandée, à présent !

Les deux hommes les dévisagèrent un instant, l'air totalement hébété ; puis Roxley finit par retrouver sa voix :

— Oh ! cela explique tout ! Donc vous êtes venue à Londres pour y trouver un époux, n'est-ce pas ?

Sa tentative de plaisanterie ne rencontra guère le succès escompté.

— Non, elle n'est pas venue « piéger » un époux, comme vous le dites si crûment, précisa Daphné en s'avançant d'un pas pour prendre le bras de Tabitha. Pourquoi le ferait-elle, alors qu'elle est déjà fiancée ?

— Daphné !

Figée sur place par l'horreur de cet aveu, Tabitha leva les yeux sur ceux de Preston et y vit toute lueur d'amusement s'éteindre brutalement. Voilà, quelques secondes plus tôt, elle était encore sa Tabby, et maintenant elle n'était plus rien. Elle ne serait plus jamais sienne... Il ne l'embrasserait plus, ne partagerait plus le moindre souper intime avec elle.

— Fiancée ? lâcha-t-il d'une voix rauque. Est-ce vrai ?

A cet instant, tout Londres parut s'immobiliser autour de Tabitha, paralysé dans l'attente de sa réponse.

Que répondre ? Que faire ? Pourquoi, d'ailleurs, se souciait-il tant de ses fiançailles ? A l'auberge, il avait passé sa soirée à plaisanter, à tenter de la séduire. Il l'avait embrassée puis avait fui... Et voilà que, *maintenant*, son bonheur futur semblait l'inquiéter ? Les hommes étaient vraiment une espèce incompréhensible !

— Bien sûr que c'est vrai ! s'exclama Harriet. Pourquoi serions-nous venues à Londres, si les fiançailles n'avaient pas déjà été arrangées ?

Preston, presque aussi pâle que Tabitha, recula d'un pas, la regardant comme s'il la voyait pour la première fois.

— Tout ce temps... ? souffla-t-il.

Elle sut instantanément ce qu'il voyait en elle — ou ce qu'il croyait voir : qu'elle n'était que l'une de ces horribles et malhonnêtes élégantes qu'il méprisait tant.

— Eh bien, mademoiselle Timmons ! finit-il par lancer d'une voix sarcastique et amère. Moi qui pensais que vous évitiez le mariage — et les hommes — à cause de votre prétendue malédiction de Kilton...

— Kempton, corrigèrent-elles en même temps.

— Oui, la fameuse malédiction de Kempton ! Celle qui vous destine à vous transformer en sorcières assoiffées de sang lors de votre nuit de noces, n'est-ce pas, Roxley ?

— En tout cas, je ne prendrais pas le risque de vous épouser, gloussa le comte, avant de rectifier hâtivement : sans vouloir vous offenser.

— Nous ne le sommes pas, affirma Harriet.

— Il n'y a aucune malédiction, insista Tabitha.

— Je l'espère, pour le bien de votre fiancé, répondit Preston. Si vous me le permettez, qu'est-ce qui a motivé cette décision soudaine ? Un coup de foudre ? Ou bien vous a-t-il déshonorée et se voit-il maintenant pris au piège ?

Une telle cruauté frappa Tabitha en plein cœur et elle sentit ses joues s'enflammer.

— Vous êtes odieux, monsieur, protesta Daphné.

— Ce n'était pas mon intention, mademoiselle, répliqua-t-il sans pour autant quitter Tabitha des yeux.

— Si vous voulez tout savoir, le fiancé de Tabitha est un parfait *gentleman*, reprit son amie.

Elle insista bien sur le dernier mot, lui faisant ainsi comprendre qu'il ne pouvait prétendre à un tel honneur.

— Il est bien placé et n'a rien d'un dandy, contrairement à vous, monsieur.

Preston porta la main à son cœur, dans un geste exagéré.

— Mademoiselle Dale, vous me blessez ! Sachez que je ne suis pas un dandy et, si votre amie épouse en effet un tel symbole de respectabilité, je leur souhaite beaucoup de bonheur à tous deux : ils seront bien assortis.

Tabitha baissa les yeux, la gorge nouée. Si elle plongeait un instant de plus son regard dans les yeux sombres de Preston, elle risquait de fondre en larmes. D'où venait cette douleur qui la terrassait ? Après tout, elle n'aurait pas dû se soucier de ce que ce voyou pouvait penser !

Hélas, tout cela n'était qu'un écran de fumée. Elle s'en souciait... Oh oui, elle s'en souciait...

Il ne lui restait plus qu'à suivre son exemple et tourner les talons. Cependant, après quelques pas, elle s'aperçut que Monsieur Muggins ne la suivait pas comme à son habitude.

— Monsieur Muggins, au pied ! appela-t-elle.

Mais le chien l'ignora : pourquoi tourner le dos à une personne qui lui offrait du rosbif ?

Incapable de rester là plus longtemps, elle fit volte-face et se précipita pour rattacher M. Muggins, mais elle tremblait tellement qu'elle ne parvint pas à dérouler la laisse. Preston se pencha à son tour, prit la laisse et la passa fermement au collier du chien.

— Va avec elle, bonhomme, murmura-t-il en tendant de nouveau la laisse à Tabitha.

A l'instant où elle la prit, leurs mains s'effleurèrent furtivement et, bien qu'ils fussent tous deux gantés, ce contact les foudroya — exactement comme lorsqu'il lui avait donné le penny gagné lors de leur pari. Instinctivement, Tabitha leva les yeux. Preston avait l'air furieux, en colère contre elle. Blessé.

— Tabby ! Comment as-tu pu ? souffla-t-il, oubliant soudain de la vouvoyer.

Hélas, avant qu'elle ait pu répondre... Oh ! Seigneur, expliquer quoi ? Que ces fiançailles n'étaient pas son idée ? Qu'elle ne voulait pas épouser M. Reginald Barkworth ? Qu'elle n'avait qu'une alternative : se marier et hériter, ou passer sa vie à faire le ménage pour sa tante ?

Comment expliquer une telle chose à un homme qui prenait ses plaisirs et sa liberté pour argent comptant ? Que pouvait-il savoir de sa vie ? Comment pourrait-il seulement comprendre un choix si douloureux ?

Devant son silence, Preston s'écarta, aussi brutalement qu'il l'avait fait cette nuit-là à l'auberge, et remonta dans son phaéton, hors de portée.

— Bonne journée, mesdemoiselles, lança-t-il en soulevant son haut chapeau, et félicitez votre fiancé de ma part, mademoiselle Timmons — puisqu'il vous épouse, il mérite au moins cela.

Puis il donna un coup sec sur les rênes et partit.

— Oh ! Quel homme insupportable ! s'écria Daphné lorsqu'ils furent loin.

— Et moi qui pensais que mes frères avaient mauvais caractère, soupira à son tour Harriet avant de réajuster son chapeau et ses gants.

— Tout à fait ! Tabitha, qui est cet homme qui se conduit avec tant d'insolence ?

— Je n'en ai aucune idée, confessa-t-elle, mais je l'ai trouvé particulièrement odieux...

— Odieux peut-être, mais il peut se permettre d'être aussi grossier qu'il le désire, glissa Harriet avec un nouveau regard en direction de la voiture qui s'éloignait, avant de se tourner en direction de la maison des Timmons.

— Pourquoi dis-tu cela, Harriet ? demanda Daphné, visiblement intriguée. Ce voyou de M. Preston a insulté Tabitha ! Il n'en avait aucun droit.

— Il a tous les droits du monde, au contraire.

Harriet les considéra un instant avant de soupirer.

— Vous ne savez donc pas qui il est ?

Surprise, Tabitha s'immobilisa, imitée par Daphné. Que signifiait cette question, et cet air malicieux ?

— Enfin, c'est Preston, reprit Harriet d'une voix impatiente, comme si cela suffisait à tout expliquer. Celui dont tes cousines ne cessent de parler, voyons !

— M. Preston ?

Tabitha ne parvenait toujours pas à se souvenir d'une seule parole de ses cousines à son sujet — et pourtant, si elle avait entendu parler de lui, elle aurait certainement tendu l'oreille. Mais Harriet devait s'être trompée : les trois sœurs n'auraient sans doute pas pris le temps de se soucier d'un tel individu. Elles n'avaient d'yeux que pour les titres et les hommes qui regardaient Preston et ses semblables de haut.

Regarder Preston de haut... Cette idée la prit de court et elle posa les yeux sur le phaéton — une voiture élégante et hors de prix tirée par deux chevaux assortis qui avaient aussi dû coûter une fortune.

Oui, une fortune. Un frisson glacé la parcourut. Harriet avait-elle bien dit : « C'est Preston. »

En face d'elle, son amie secouait la tête d'un air incrédule.

— Tabitha, cet homme n'est pas seulement M. Preston, c'est le duc de Preston.

Le duc de Preston ? Tabitha fut soudain prise d'un vertige.

Elle fit de son mieux pour reprendre son souffle tandis que la vérité prenait corps peu à peu. Preston n'était-il donc pas un simple bon à rien bourgeois ? Un débauché qui cherchait à se faire une place dans le grand monde ?

Non, mille fois non. Il *faisait partie* du grand monde.

— Cet homme est un Seldon ? s'enquit finalement Daphné avant de hausser les épaules. Eh bien, cela explique ses mauvaises manières !

Cette fois, Harriet parut aussi surprise que Tabitha.

— C'est un *Seldon*, insista Daphné comme si cela expliquait tout.

— Et ? demanda Harriet.

— Je suis une Dale.

Elle dévisagea un instant ses amies avant de reprendre :

— Vous avez déjà entendu parler de la querelle entre Seldon et Dale ?

Comme aucune ne pipait mot, elle soupira de nouveau.

— Disons seulement que les Seldon sont des démons impertinents et nonchalants qui auraient dû être bannis d'Angleterre depuis des siècles.

Oui, cela ressemblait bien à Preston... Mais, avant que Tabitha ne puisse approuver, Harriet intervint :

— En tout cas, il ne semble pas respectable.

— Loin de là, acquiesça Daphné.

— Harriet, pourquoi dis-tu des choses pareilles ? s'enquit Tabitha.

— N'as-tu donc pas écouté un mot de ce que tes cousines ont raconté à son sujet ?

— J'essaie d'éviter, en général, admit Tabitha, que ces stupides commérages exaspéraient.

— Harriet, es-tu vraiment certaine qu'il s'agisse bien de l'homme dont parlent les cousines de Tabitha ?

— Oh ! c'est certain ! Apparemment, plus personne n'accepte de le recevoir.

— Parce qu'il *était* reçu ? reprit Daphné d'un air sombre.

Harriet jeta un coup d'œil autour d'elle et baissa la voix, comme si tout Londres les écoutait :

— Les bruits courent qu'il a déshonoré cinq demoiselles depuis le début de la saison...

— Vraiment ? s'écria Daphné.

Tabitha, elle, préféra ne rien dire, le souffle court. Elle aurait pu être la sixième.

De qui se moquait-elle ? Elle était la sixième.

— Mes cousines t'ont révélé tout cela ?

— Bien sûr. Ce sont de vraies gazettes et, pour être honnête, leur bavardage est bien plus intéressant que les ruminations de mon père au sujet du prix du maïs ou des retards de paiement de ses locataires.

Tout en reprenant sa route, Daphné donna un coup de pied dans un caillou.

— J'espère ne pas le croiser de nouveau, assura-t-elle, je ne pourrais sans doute pas tenir ma langue. Il mérite d'être remis à sa place pour son comportement envers Tabitha ! Et, en tant que Dale, je suis la mieux placée pour cela.

— Je doute que nous le revoyions, répliqua Tabitha, peu désireuse d'être entraînée dans l'un des scandales de Preston. Et je pense qu'il vaut mieux que nous ne parlions à personne de cette rencontre. Je n'ose pas imaginer la colère de ma tante si elle l'apprenait...

A son grand soulagement, ses deux amies acquiescèrent.

— Pas un mot, approuva Daphné, bien qu'elle fixât de nouveau la voiture comme si elle était sur le point de la prendre en chasse pour mettre sa menace à exécution.

— Tout de même, reprit Harriet, ce serait une histoire passionnante : il t'a sauvée d'une mort certaine ! Quand il t'a prise dans ses bras pour te protéger, je me serais crue dans l'un des romans de Mlle Briggs. Vous rappelez-vous cette scène où le lieutenant Throckmorton sauve Mlle Darby d'une brigade espagnole ? On s'y serait cru... Ce duc est peut-être un voyou, mais il est aussi courageux et beau que le lieutenant Throckmorton, vous ne trouvez pas ?

Tabitha vit leurs deux regards se poser sur elle, comme si ses amies attendaient réellement une réponse de sa part — Harriet espérant sans doute une confirmation, et Daphné un cri offusqué.

Comment pouvait-elle leur avouer que, de près, Preston était aussi beau et fort que sa silhouette le suggérait ? Comment confesser qu'à l'instant même où il l'avait prise dans ses bras son corps s'était empli d'une passion languissante, dangereuse, qui la faisait frissonner ? Comment leur faire comprendre à quel point ses baisers lui avaient manqué ?

— Tout est arrivé si vite, balbutia-t-elle, je ne me suis pas aperçue de grand-chose...

Mais, tout en parlant, elle ne put s'empêcher de glisser les doigts dans sa poche pour caresser le penny éraflé.

— Je dois tout de même confier que cette rencontre était assez effrayante, ajouta-t-elle dans un soupir.

C'était la vérité, car à présent il s'éloignait d'elle. Il la haïssait. Et cela ne faisait que ternir les souvenirs qu'elle gardait de leur soirée à l'auberge.

Toutes trois continuèrent leur route jusqu'à Park Lane, où elles durent s'arrêter face aux voitures de plus en plus nombreuses.

— Il y a encore une chose que je ne comprends pas, Tabitha, lança alors Harriet, qui regardait d'un œil connaisseur deux chevaux tirant un phaéton semblable à celui de Preston.

Tabitha caressa la tête de M. Muggins, occupé à examiner les passants, probablement à la recherche de cet homme qui lui donnait si facilement de la viande.

— Quoi donc ? demanda-t-elle d'une voix aussi innocente que possible.

— Comment Preston a-t-il su que tu ne dansais pas ?

* * *

— Je n'ai plus qu'une chose à faire : partir pour Halifax et épouser la première indigène venue ! s'écria brusquement Preston.

— Pourquoi donc ? s'étonna Roxley, surpris par cette violence soudaine.

— En épousant une autochtone, au moins, je n'aurais pas à subir des années les jérémiades que ce genre de demoiselles apporte avec elles, s'indigna-t-il en pointant son regard en direction du trio resté au milieu de l'allée.

Mais son argument ne convainquit pas Roxley, bien au contraire.

— Je n'en suis pas si sûr... Tu subirais toujours autant de doléances, mais pas en anglais.

Preston grommela quelque chose d'incompréhensible — mais Roxley n'avait pas besoin de traduction. Il savait très bien ce que son ami pensait.

— Tu sais, ajouta-t-il en se calant de nouveau au fond de la banquette, si tu n'avais pas décidé de sortir ton attelage à une heure pareille, tu n'aurais pas rencontré « ce genre de demoiselles ».

— J'aime sortir tôt parce que, justement, je ne rencontre jamais de femmes en ville.

Ou, du moins, il n'en avait jamais rencontré, bien qu'il ait désespérément cherché cette femme-là.

Tabby. Sa Tabby.

Mais non, elle n'était plus *sa* Tabby. Quelle menteuse éhontée ! Elle avait tout fait pour paraître innocente, elle avait passé son temps à prétendre vouloir rester vieille fille, alors qu'elle se rendait justement à Londres pour y retrouver un époux. Sa gorge se noua et il dut prendre une profonde inspiration pour ne pas s'étouffer.

— Si tu cherches à ce point à éviter les femmes, tu ferais mieux de quitter ce pays jusqu'à la fin de la saison, reprit Roxley en riant. La ville sera envahie avant la fin de la semaine ! Maintenant que même les filles maudites viennent courir les bals, aucun homme n'est en sécurité.

Maudites ? Non, les demoiselles de Kempton n'étaient pas maudites. Seul lui l'était, songea Preston. Il avait passé ces deux dernières semaines à revivre cette soirée à l'auberge encore et encore, à tel point qu'il commençait à croire l'avoir seulement rêvée.

Peu à peu, une autre idée s'était imposée à son esprit : et s'il pouvait passer sa vie à ne connaître que des soirées semblables ? Passionnées... Il avait alors commencé à penser — non, à espérer — que, comme Hen le répétait depuis des mois, l'amour avait fini par le toucher et pouvait faire son bonheur.

Seulement, tout ce qu'il avait cru découvrir durant cette nuit magique n'avait été que mensonge. Mlle Timmons était aussi déloyale que les demoiselles de Bath qui envahissaient Londres tous les ans comme une foule d'intrigantes en robe de soie.

Au bout de quelques minutes, Preston parvint à retrouver un semblant de calme — pas assez, cependant, pour garder le silence.

— Fais-moi confiance, cette fille est exactement le genre de pestes que Hen me présentera pour que je l'épouse — et cela dans le seul espoir de faire rentrer la famille dans les bonnes grâces des matrones de cette ville.

— Au moins, cette Mlle Timmons est jolie, d'une manière rustique, répondit Roxley, les bras croisés, en jetant un coup d'œil derrière lui. Pour ma part, je n'imagine même pas quel laideron ma tante me présentera...

A ces mots, Preston tira brutalement sur les rênes pour faire face à son ami.

— Mlle Timmons ? Jolie ? lança-t-il d'une voix qu'il espérait sarcastique. Tu ne dois pas encore avoir récupéré de ta soirée si tu trouves cette fille jolie.

Non, Tabby n'était pas seulement ravissante ; elle était stupéfiante. Sa chevelure d'un rouge sombre cuivré, ses yeux brun doré et son nez qui, au soleil, s'ornait de discrètes taches de rousseur le bouleversaient. Il ne pouvait la revoir sans avoir de nouveau envie d'embrasser ce beau visage...

— J'ai dit : *jolie, d'une manière rustique*, corrigea Roxley. Tu sais bien : pas sa robe — qui est vraiment hideuse —, mais ses yeux et ses cheveux. Les filles de la campagne ont toujours de beaux cheveux.

Il fit signe à Preston de reprendre sa route, et celui-ci s'exécuta sans un mot.

— De belles dents, de beaux cheveux. Une démarche agréable, tout cela pour le plaisir des yeux.

— A t'entendre, on croirait que tu parles de chevaux et non de demoiselles, coupa impatientement Preston.

Habitué à ses accès d'humeur, son ami se contenta de hocher la tête.

— Je ferais peut-être mieux de m'assurer que Mlle Timmons et toi ne vous revoiyiez pas, déclara-t-il. Elle semble avoir le don de te mettre hors de toi. Je suis certain qu'elle a rendu ton souper bien amer, l'autre jour. Pourtant, j'ai eu l'impression qu'elle était plutôt de commerce agréable, quand je t'ai laissé en sa compagnie...

— Quand tu m'as abandonné.

— Oui, peut-être, admit le comte sans trahir une once de culpabilité. Tu sais, quand je t'ai vu remonter en trombe dans la chambre après minuit ce soir-là, j'étais persuadé que tu avais été surpris la main dans le sac. On avait l'impression que le diable lui-même te courait après. Que s'est-il vraiment passé entre vous deux ?

— Rien de bien important, s'empressa de répondre Preston.

Non, rien. En tout cas, à présent, cela ne signifiait plus rien : cette satanée fille allait épouser un autre homme !

Hélas, Roxley perça son mensonge à jour.

— Rien ? Ce n'est pas ce que j'aurais dit en voyant la manière dont tu la regardais. Je n'aurais jamais cru cela de toi si je n'en avais pas eu la preuve...

— Cru quoi ?

— Que tu aimais cette — comment l'as-tu appelée ? — cette *satanée* fille.

Roxley s'interrompit une seconde avant de reprendre :

— Maintenant, je comprends mieux toutes tes questions au sujet de ma tante... Tu espérais retrouver Mlle Timmons.

— Tais-toi, Roxley.

— Oh ! ne monte pas sur tes grands chevaux ! Je te connais trop pour ne pas voir clair dans ton jeu. Tu as un faible pour cette fille et tu cherches de nouveau les ennuis, reprit Roxley d'un air faussement réprobateur. Hen te l'aurait fait payer très cher. Peu importe, à présent : la demoiselle t'a rendu un fier service en se fiançant avant que tu ne la compromettes.

— Je n'avais aucune intention de...

Roxley le fit taire d'un regard triomphant.

Preston comprit la vérité à cet instant. Son vieil ami — qui le connaissait mieux que quiconque — avait réussi à le pousser à se trahir.

Ils poursuivirent quelques instants leur route en silence avant que Roxley n'ose ajouter :

— Quoi qu'il soit arrivé entre elle et toi, à l'auberge, tu ferais mieux de l'oublier ; ne cherche plus à l'approcher, cela ne t'apportera rien de bon.

Quelque chose, dans les paroles du comte, semblait teinté par l'amertume de l'expérience.

— Et si je n'arrive pas à la laisser partir ?

Preston avait honte d'admettre sa faiblesse mais, s'il l'avait pu, il aurait immédiatement rebroussé chemin en courant pour la prendre dans ses bras et lui arracher la vérité.

— Si tu n'y arrives pas, soupira Roxley, je te plains. Elle est fiancée, Preston, tu as perdu.

Perdu... Voilà un mot qui ne faisait pas partie de son vocabulaire. Il n'avait jamais rien perdu de sa vie — à l'exception de son pari avec Tabby. Il aurait dû savoir tout de suite qu'elle le briserait.

Cependant, s'il devait être parfaitement honnête avec lui-même, la victoire n'était pas non plus toujours la meilleure des solutions. Il suffisait de voir où l'avait conduit sa victoire sur Kipps !

— J'avoue avoir été assez surpris en apprenant que Mlle Timmons était fiancée, reprit Roxley.

Surpris ? Il était surpris ? Preston, lui, avait eu l'impression que la terre se dérobaît sous ses pieds.

— Ne trouves-tu pas étrange qu'elle se marie de manière si soudaine ? poursuivit son ami d'un air soudain soupçonneux. Tu ne l'as quand même pas laissée... eh bien, tu sais ?

Preston le dévisagea quelques instants sans comprendre, puis le sous-entendu de son ami le frappa de plein fouet.

— Seigneur, non ! Tout ce que j'ai fait, c'est l'embrasser !

— Aha ! s'écria Roxley, triomphant. Donc, tu t'es bel et bien amusé avec elle !

— Pas intentionnellement, répliqua Preston, exaspéré à l'idée de s'être trahi.

— Bien sûr. Cependant, si elle n'est pas enceinte...

— Cela ne s'est passé qu'il y a deux semaines, idiot !

Il espérait ainsi offenser Roxley afin que celui-ci lui demande de s'arrêter immédiatement pour descendre de voiture. Hélas, le comte n'était pas du genre à se sentir insulté par une telle remarque et ne laissa pas Preston en paix.

— Dans ce cas, reprit-il en haussant les épaules, je ne vois pas pourquoi elle se marie si précipitamment.

Mettant de côté sa colère, Preston songea soudain que son ami avait raison. Pourquoi tant de hâte ? A bien y réfléchir, Tabby ne s'était pas vantée de ses fiançailles devant lui... Au contraire, elle avait même tout fait pour lui cacher la vérité.

Mais pourquoi ? Il se retourna une dernière fois, mais Tabitha avait déjà disparu à l'angle de l'allée.

— Si tu cherches un moyen de la retrouver et de découvrir les raisons de ce mariage si rapide, je ne t'y aiderai pas, prévint Roxley avant même que Preston ne lui demande la moindre chose.

— Je pense que tu n'as pas de souci à te faire : je ne risque pas de la revoir. Mlle Timmons ne doit pas avoir besoin de faire des courbettes pour obtenir des invitations, et certainement pas dans le salon peu distingué de lady Knolles.

Roxley se tut, préférant ne pas faire remarquer que Mlle Timmons, en tant qu'héritière, arpenterait les parquets d'Almack bien avant que Preston — étant donné sa disgrâce actuelle — ne soit de nouveau accepté en société. Le simple fait qu'il n'ait reçu qu'une seule invitation, si peu digne de son rang, reflétait bien sa situation. D'ailleurs, lady Juniper n'avait certainement courtsé lady Knolles que dans l'espoir de s'attirer de nouveau sa sympathie, sans se soucier de la dignité de son neveu.

— Pourquoi ne viendrais-tu pas avec moi chez lady Knolles ? proposa soudain Preston. Tu pourrais m'aider à résister à la tentation, au cas où...

— Moi ? Chez lady Knolles ? répliqua Roxley. Je risquerais d'y rencontrer ma tante !

C'était un risque, en effet, et c'était justement pour cela que Preston avait besoin de son ami à ses côtés.

— Lâche, plaisanta-t-il donc en s'engageant dans l'allée qui longeait sa maison. Où est donc passée notre prétendue précieuse amitié ? Tu m'abandonnerais deux fois en moins d'un mois ? Tsss...

Puis il détourna les yeux d'un air sévère. Dans son dos, Roxley eut un grognement résigné.

— Je te suivrais au bout du monde, mais faire face à ma tante ? Cela serait insensé, Preston !

— Dans ce cas, je pense que je pourrais suggérer à lady Juniper d'inviter ta tante pour le thé. Imagine sa réaction, si elle découvrait qu'au lieu d'être en train de « t'occuper de ton domaine » tu te caches chez moi...

Chapitre 8

— Seigneur, mademoiselle, vous ressemblez à une vraie princesse, murmura la femme de chambre de Daphné tandis que sa maîtresse, Tabitha et elle admiraient dans le miroir le résultat de leur long ouvrage.

La jeune femme avait raison : une créature stupéfiante se reflétait devant elles dans la glace, vêtue d'une robe neuve et coiffée suivant la dernière mode.

— Une vraie reine, assura Daphné.

Elle replaça une boucle de cheveux derrière l'oreille de Tabitha et lui fit un clin d'œil.

— Tous les hommes envieront la chance de M. Reginald Barkworth, tu peux en être certaine !

Tabitha se regarda une nouvelle fois dans le miroir, abasourdie par la métamorphose que Daphné et sa bonne avaient contribué à créer. Son amie lui répétait pourtant depuis des années que de simples changements pourraient infiniment améliorer son apparence — comme porter ses cheveux en un chignon plus lâche plutôt que sa stricte coiffure habituelle, ou les orner d'un ruban bleu et de petites fleurs en soie qui formaient à présent une couronne au-dessus de sa tête, comme une tiare champêtre.

Cependant, tante Allegra n'aurait jamais accepté une telle coquetterie, qu'elle considérait comme une « vanité inutile ».

— Les fleurs ne sont-elles pas superflues ? ne put-elle s'empêcher de demander en les ajustant.

Daphné haussa les épaules.

— Rien n'est jamais superflu : ces fleurs mettent en valeur ton innocence et ta jeunesse.

— Oh ! je ne suis pas jeune ! marmonna Tabitha.

Dans moins d'une semaine, elle aurait vingt-cinq ans, ce qui était vieux, comparativement à l'âge des autres demoiselles londoniennes...

— Personne ne pourra le deviner, répliqua Daphné avant d'enfiler ses propres gants et de jeter un coup d'œil à sa coiffure.

A cet instant, Harriet apparut, vêtue elle aussi d'une nouvelle robe et tout aussi apprêtée que ses amies, bien que la plupart de ses boucles brunes se soient déjà échappées de son chignon.

— La voiture est arrivée ! annonça-t-elle en entrant.

Elle s'interrompit soudain et dévisagea longuement Tabitha, couvrant sa robe d'un regard circonspect.

— Seigneur... Personne ne te reconnaîtrait, à Kempton.

— Oui, l'important est que Tabitha ait l'air d'une vraie lady distinguée au premier regard, lança Daphné, les bras croisés, comme si elle les défiait de la contredire.

Comme si quelqu'un était capable de prendre Daphné en défaut en matière de mode.

Cependant, Tabitha ne pouvait s'empêcher de trouver sa nouvelle robe inconvenante — même au premier regard. Personne ne pourrait trouver à redire à la ruche de dentelle qui ornait le décolleté ni aux volants croisés qui révélaient savamment la soie bleue lustrée.

Non, ce qui l'inquiétait était la longueur de la jupe, qui s'arrêtait bien au-dessus du sol, dévoilant ses chevilles... Et, si cela ne suffisait pas encore, les courtes manches bouffantes et le décolleté profond révélaient beaucoup plus de chair que ne l'exigeait la décence.

Que ce soit ou non la mode.

Elle eut un soupir amer. Tante Allegra n'aurait certainement pas approuvé cette tenue ; quant à son autre tante...

— Lady Timmons ne me laissera jamais porter cette robe en public.

D'ailleurs, la grimace de Harriet lui prouvait qu'elle non plus n'approuvait pas.

— Mon frère George dirait que porter cette robe est comme pêcher avec trop d'appâts au bout de la ligne.

Daphné parut offensée devant ces remarques, mais continua de virevolter autour de Tabitha pour donner du bouffant aux dentelles et lisser la jupe, telle une vraie habilleuse.

— Ce que tu dis est vulgaire, Harriet, déclara-t-elle froidement. A t'entendre, on croirait que Tabitha doit séduire M. Reginald Barkworth. Ce n'est pas le cas : si elle porte cette robe, c'est lui qui fera tout pour la charmer avant qu'un autre ne le fasse.

Elle punctua sa phrase par un regard significatif, sans pour autant oser en dire plus devant sa femme de chambre. En effet, Tabitha avait eu la faiblesse d'avouer toute la vérité à ses amies sur le chemin du retour, le matin même. Elle avait admis avoir dîné avec Preston — non, le duc de Preston — et l'avoir laissé l'embrasser.

— C'est tout ? avait demandé Daphné en s'arrêtant net sur le sentier de la maison et en refusant de faire un pas de plus avant de tout savoir. Il t'a embrassée et il est parti ?

De toute évidence, elle n'était pas convaincue par le récit de Tabitha.

— Oui. Il m'embrassait puis, en un instant, il... il était parti.

Si seulement elle parvenait à oublier la panique qui avait envahi son regard alors qu'il se précipitait vers la porte...

— Pourquoi ne lui as-tu pas dit que tu étais fiancée ? Que tu venais à Londres pour te marier ? avait insisté Daphné.

Heureusement pour Tabitha, elle n'avait pas eu la présence d'esprit de poser la question la plus évidente : à quoi avait-elle pensé en acceptant son invitation à dîner ?

Tabitha n'avait pas répondu, se contentant de hausser les épaules. Elle se posait elle-même toutes ces questions depuis deux semaines.

Et la seule réponse qui lui venait en tête était : *parce que le pudding sentait divinement bon*. Hélas, cela n'aurait probablement pas satisfait Daphné.

Devant elle, son amie s'était mise à faire les cent pas sur l'allée de gravier.

— Tu n'en as parlé à personne ? s'était-elle inquiétée.

— A qui en aurais-je parlé ?

A ses cousines ? A lady Timmons ?

Daphné avait acquiescé gravement.

— Tu es sûre que personne ne t'a vue ?

— Oui.

— Dans ce cas, avait repris son amie avec un profond soupir, cet événement malheureux ne te causera pas de tort.

— En quoi est-ce malheureux ? avait interrompu Harriet. Pour moi, le duc n'a pas détruit la réputation de Tabitha car il est tombé amoureux d'elle. Il s'est senti dépassé par ce sentiment nouveau pour lui et a fui, avant de regretter son geste...

— Tombé amoureux ? Pendant un simple souper ? avait lâché Daphné d'un air incrédule. C'est un Seldon. Il est incapable de regretter quoi que ce soit.

Toutes deux s'étaient alors tournées vers Tabitha. Était-il vraiment possible de tomber amoureux en une soirée ? Elle n'avait osé répondre. Avant de se retrouver de nouveau en face de Preston, elle n'y aurait pas cru elle-même... Mais c'était possible, très possible.

Elle était tombée amoureuse de lui, cette nuit-là. Et, à présent, les choses s'avéraient plus compliquées que jamais.

— Oh ! Tabitha, quel imbroglio ! s'était écriée Harriet. Dis, tu ne penses pas que Preston va te créer des difficultés ? Il avait l'air si fâché d'apprendre tes fiançailles !

C'était vrai. Il avait paru hors de lui, et elle n'avait pas eu le temps de lui demander pourquoi. Après tout, il avait dissimulé sa véritable identité comme elle-même avait dissimulé la vraie raison de sa venue à Londres.

— Bien sûr qu'il lui causera des problèmes : c'est un Seldon, affirma Daphné, pour qui ce nom semblait présager les pires atrocités. Mais je ne pense pas qu'il se présentera au bal de lady Knolles...

Comme aucune de ses amies n'avait répondu, elle s'était expliquée :

— Comme l'a dit Harriet, plus personne ne le reçoit.

Tabitha avait opiné sans un mot.

— Oublie-le, avait poursuivi Daphné en lissant sa jupe. Après ce soir, tu ne risqueras plus rien de sa part. Tu rencontreras M. Reginald Barkworth, qui est certainement un gentleman honnête et respecté, et il saura te faire la cour convenablement, en te voyant avec un chaperon. Ensuite, tu pourras te marier, exactement comme prévu.

Sur ce, Daphné avait tourné les talons pour remonter l'allée jusqu'à la maison Timmons, comme si le problème était réglé.

Mais pas Harriet. Elle avait examiné Tabitha en silence, gravement, comme si elle pressentait que cette rencontre avec Preston n'était qu'un début.

— Que feras-tu, si nous le croisons de nouveau ? avait-elle murmuré assez bas pour que Daphné ne puisse l'entendre.

Tabitha n'avait pu réprimer un frisson en entraînant M. Muggins vers la maison. Comment répondre, quand la simple vue de Preston lui donnait envie de lui voler un second baiser ? De le supplier de l'embrasser...

A présent, alors que le jour déclinait rapidement, Tabitha rassembla ses affaires, sa pelisse, ses gants et son réticule, avant de s'immobiliser au milieu de sa chambre, troublée de nouveau par le souvenir de ce baiser qui l'avait tant bouleversée.

— Tu viens, Tabitha ? lança Daphné qui l'attendait à la porte en compagnie de Harriet.

— J'arrive.

Elles se contentèrent de cette réponse laconique et la laissèrent, songeant sans doute qu'elle avait besoin d'un instant de calme avant cette soirée si particulière.

Une fois seule, elle plongea la main au fond de sa poche et en tira le penny éraflé de Preston. La gorge nouée, elle le regarda un instant. Il fallait à tout prix qu'elle s'en débarrasse, qu'elle le donne, le dépense ou même le jette dans le caniveau s'il le fallait !

En tout cas, elle devait cesser de l'emporter partout avec elle comme une faveur, un souvenir. La main tremblante, elle entrouvrit un tiroir, puis son petit sac.

— Oh ! bon sang, murmura-t-elle en replaçant finalement le penny exactement à sa place.

* * *

Si Tabitha avait espéré que le trajet jusqu'à la maison de lady Knolles apaiserait son angoisse grandissante, elle fut bien déçue. Peut-être aurait-elle dû faire le trajet à pied, et non en voiture... Elle aurait dû se douter de quelque chose en voyant Euphemia, Edwina et Eloisa rejoindre joyeusement leur père dans le second véhicule. Quelque chose se préparait, elle en était persuadée.

Les problèmes commencèrent à l'instant même où lady Peevers, la sœur de lady Timmons, s'installa dans la voiture et attira fermement Tabitha à côté d'elle sur la banquette. Elle se lança immédiatement dans un discours vantant les nombreuses qualités de M. Reginald Barkworth — quand elle ne réprimandait pas Tabitha sur son comportement.

— Seigneur, ma fille, cessez de tripoter vos rubans ! Tout le monde va croire que vous êtes nerveuse !

Au bout d'un moment, Daphné se leva pour la défendre.

— Milady, c'est la première fois que Mlle Timmons rencontrera M. Barkworth.

— Et cela vous donne une excuse pour être nerveuse ? s'exclama la vieille femme avec un regard sévère vers Tabitha. Votre oncle Winston vous a choisi un bon époux — je puis vous en assurer. Feu mon cher époux était de la famille de Barkworth.

— Vous êtes parents ? s'écrièrent Daphné et Harriet en même temps avant de jeter un coup d'œil à Tabitha pour épier sa réaction.

— Parents ? C'est mon neveu ! déclara fièrement lady Peevers. La sœur de mon époux était mariée à lord Francis Barkworth, oncle de M. Reginald. Bientôt, nous serons nous-mêmes liées joyeusement par votre mariage.

Tabitha la regarda en silence. Elle ne partageait pas réellement l'enthousiasme de son chaperon — en particulier, l'idée de « lien ». Tout cela était-il vraiment nécessaire ?

— Pourquoi donc avez-vous l'air si mal, mon enfant ? reprit la vieille femme d'une voix plaintive. M. Reginald Barkworth, d'Acornbury et maintenant de Foley Place, à Londres, est un gentleman très respectable ; et, si tout se passe comme prévu, il héritera bientôt.

— Barkworth est un homme élégant et tout à fait convenable, ajouta lady Timmons. De nombreuses jeunes femmes auraient été heureuses de l'épouser !

— Alors pourquoi ne l'ont-elles pas appâté ? souffla Harriet.

— Appâté ? s'exclama lady Peevers d'un air offensé. Quelle vulgarité ! Appâté, vraiment ?

— J'ai seulement du mal à croire qu'un homme si demandé soit encore célibataire, rétorqua Harriet sans se laisser intimider.

Grâce à ses cinq frères et aux attentions que lui portait lady Essex, elle avait appris à ne pas se taire, même devant l'indignation des autres. Au contraire, elle prenait même souvent cela pour un défi.

— Si vous tenez absolument à le savoir, mademoiselle Hathaway, dit lady Peevers en agitant frénétiquement son éventail, les Barkworth sont des gens très exigeants. Ils ne se marient pas à la légère et tiennent beaucoup à la réputation de leur famille. Toutes les jeunes femmes ne sont pas dignes d'eux.

— Notre Tabitha l'est, en revanche, intervint Daphné, et un jour elle sera marquise. Seigneur, Tabitha, peux-tu l'imaginer ?

— Oui, glissa lady Peevers avec un regard en biais vers Tabitha, comme si elle-même avait du mal à y croire. Un jour... Et, quand ce moment viendra, vous n'oublierez pas mon soutien durant cette soirée si importante pour vous.

Comme pour appuyer ses dires, elle lui jeta un : « Redressez-vous, ma fille, votre position est déplorable ! » Suivi de : « Par le ciel, voulez-vous bien sourire ? Nous allons à un bal, pas à un enterrement. »

Enfin, la voiture s'arrêta et un valet vint ouvrir la portière. Tabitha inspira l'air frais avec un grand soulagement. Ce qui l'attendait dans cette maison ne pouvait pas être pire que ce voyage depuis la maison Timmons !

— Bonne chance, lui murmura Harriet tandis que lady Timmons et lady Peevers se plaçaient de part et d'autre de Tabitha pour l'entraîner au milieu de la foule d'invités qui se pressait le long des marches en attendant de passer la porte d'entrée.

La seule chose qui l'apaisait était la certitude de ne pas se trouver nez à nez avec Preston. Le fait qu'il ait appris ses fiançailles était déjà assez douloureux sans qu'il ne soit présent pour se moquer de sa rencontre avec son promis.

Rapidement, lady Timmons se lança dans une longue suite de sévères recommandations :

— N'oublie pas, il est essentiel que Barkworth te trouve digne de lui. Souris, ne parle que lorsque l'on demande ton avis, et sois respectueuse avec sa mère. Il faut à tout prix que tu t'attires les faveurs de ton fiancé, ce soir.

— A mon avis, glissa Harriet, maintenant que Tabitha est une héritière, ce sera plutôt à lui de s'attirer ses faveurs.

Lady Timmons et lady Peevers échangèrent un regard horrifié à cette idée, mais ce ne fut rien comparé à leur expression lorsque Tabitha ôta sa pelisse.

— Seigneur Dieu ! s'écria lady Timmons. Ce n'est pas la robe que j'ai commandée pour toi !

Lady Peevers l'examina aussi de la tête aux pieds, sans piper mot — ce qui indiqua clairement à Tabitha à quel point sa tenue devait être osée.

— Tu ne peux pas rencontrer Barkworth comme cela ! balbutia encore sa tante. Tu as l'air parfaitement...

— Indécente, acheva lady Peevers.

A ce mot, lady Timmons jeta un regard paniqué alentour, craignant que quelqu'un ne les ait repérées. Momentanément rassurée, elle prit Tabitha par le bras et s'apprêtait à la reconduire à la porte lorsque leur hôtesse apparut devant elles, élégante, occupée à bavarder avec une autre femme.

Lady Knolles les avait à peine saluées à leur arrivée mais, en apercevant la robe de Tabitha, elle se précipita vers elles, son amie sur les talons.

— Lady Timmons, quel plaisir de vous voir ! Et cette charmante créature est votre nièce, n'est-ce pas ?

— Oui, ma nièce, répliqua assez froidement lady Timmons.

Elle semblait prête à désavouer tout lien avec Tabitha, ou à la pousser au fond de la Tamise... Mais lady Knolles ne parut pas s'en rendre compte.

— Quelle robe divine ! J'ai vu le modèle dans l'*Ackermann*, le mois dernier, et j'ai souhaité être plus jeune pour pouvoir me permettre une telle coquetterie. Ma chère, vous allez être la favorite de ces messieurs, je vous l'assure !

Puis elle fit volte-face dans un froissement de dentelles et rejoignit ses autres invités.

Lady Timmons paraissait troublée, à mi-chemin entre le plaisir et la colère, et observa de nouveau la toilette de Tabitha.

— Il est trop tard pour te ramener à la maison, murmura-t-elle. Espérons seulement que lady Ancil sera du même avis que lady Knolles.

Après un long piétinement au milieu des invités, elles atteignirent enfin la salle de bal.

— C'est typique de lady Knolles d'inviter tant de monde, se lamenta lady Peevers.

Une fois la porte franchie, elles s'immobilisèrent un moment pour admirer la foule colorée, constellée de bijoux, de dentelles et de rubans. L'immense salle de bal, aux murs tendus d'un beau vert profond orné de dorures, était éclairée par des centaines de bougies dont les flammes scintillaient sous le plafond.

— Bon sang, souffla Tabitha, médusée.

Même dans sa toilette dernier cri, elle ne parvenait pas à se sentir à sa place, ici.

— As-tu déjà vu une chose pareille ? murmura-t-elle à l'oreille de Daphné, qui avait toujours été plus mondaine qu'elle.

— Jamais ! répondit celle-ci. Et dire que je trouvais Foxgrove si beau...

Face à tant de luxe, Tabitha en oublia un instant que son destin allait être scellé avant la fin de la soirée. Comme dans un rêve, elle suivit son oncle et sa tante, lady Peevers sur ses talons, jusqu'à l'autre bout de la pièce.

— Voilà ! déclara lady Timmons en découvrant un petit espace dégagé contre un mur. Nous serons très bien, ici, pour voir arriver les invités.

— Surtout Barkworth, ajouta lady Peevers avec un sourire entendu à l'intention de Tabitha.

Mais, la gorge sèche, Tabitha ne pouvait détacher son regard de la porte. Là, au milieu de l'escalier qui descendait vers la salle de bal, se tenait Preston.

Non, impossible ! Elle devait se tromper. Après tout, Harriet ne lui avait-elle pas assuré que le duc de Preston n'était plus reçu à Londres ? Cependant, à l'autre bout de l'immense pièce se tenait un homme qui lui ressemblait étrangement...

Devenait-elle folle ? Non, car un murmure scandalisé traversa la foule. Toutes les voix se turent et la plupart des matrones se tournèrent vers les marches, l'air abasourdi. Bientôt, chacun se pencha vers son voisin et la même phrase parcourut la salle : « C'est lui ! »

— Ma fille, murmura lady Timmons à Tabitha en lui donnant un coup de coude pour qu'elle se tienne droite, il est arrivé. Souris.

Troublée, Tabitha était comme aimantée par cette lointaine silhouette. Cela ne pouvait pas être Preston !

— Qui est arrivé ? demanda-t-elle, la tête ailleurs.

— Comment cela, qui ? Barkworth, bien sûr, tête de linotte ! répliqua sa tante avec un soupir désespéré.

Lady Peevers entreprit alors de pincer les joues de Tabitha pour les rendre plus rouges.

— Voilà, dit-elle en contemplant son ouvrage, comme cela, vous paraîtrez moins pâle. Nous ne voulons pas que vous ayez l'air malade : Barkworth aura besoin d'un héritier, après tout.

Tirée de ses pensées, Tabitha la dévisagea, stupéfaite. Elle n'avait pas encore rencontré cet homme, et l'on s'attendait déjà à ce qu'elle porte son enfant ?

Soudain, le souvenir de la soirée à l'auberge lui revint en mémoire, fulgurant.

Preston l'avait prise dans ses bras, avait caressé son dos, ses hanches, enflammant sa peau partout où il la touchait. Tous ses sens s'étaient éveillés à la passion. Il l'avait embrassée, sa langue avait joué sur ses lèvres, lui arrachant des soupirs. Elle avait été incapable de réfléchir, de calmer son cœur affolé... Le désir l'avait emplie, avait alourdi sa poitrine, avait échauffé ses cuisses, et de longs frissons avaient parcouru son corps.

— Il arrive ! lui glissa soudain lady Timmons à l'oreille.

Comme si l'on venait de lui jeter un seau d'eau froide sur la tête, Tabitha sursauta, prise de panique.

— Pourquoi faut-il qu'il y ait autant de monde ! Voilà qu'il est coincé par cette affreuse lady Gudgeon !

A côté de Tabitha, Daphné se hissa sur la pointe des pieds pour mieux voir.

— Où est-il ? demanda-t-elle.

— Là-bas, précisa lady Peevers en le montrant du bout de son éventail.

Harriet et Daphné se contorsionnèrent pour voir l'homme, mais Tabitha ne put se résoudre à le regarder.

Et si Barkworth était disgracieux ? S'il avait les mains moites ? S'il n'avait pas la même silhouette imposante que Preston ? S'il n'embrassait pas comme Preston ?

Soudain, elle souhaita pouvoir demander à sa tante si tous les hommes embrassaient de la même manière. Prise de vertige et sur le point de s'évanouir au milieu de la salle de bal, elle aurait été rassurée d'apprendre que tous les baisers se valaient. Cependant, une part d'elle en doutait.

— Oh ! Seigneur, soupira Harriet d'une voix angoissée.

Cette fois, Tabitha allait réellement tourner de l'œil.

— Est-ce vraiment lui ? reprit son amie à voix basse.

— Je croyais qu'il n'était pas reçu, renchérit Daphné.

Pas reçu ? Tabitha leva les yeux sur ses amies. Leurs expressions horrifiées ne pouvaient vouloir dire qu'une chose. Elles n'avaient pas aperçu Barkworth, mais quelqu'un d'autre... *Preston*.

Lentement et faisant de son mieux pour contrôler ses émotions, Tabitha se tourna vers l'entrée et, à présent qu'il était plus proche, sentit sa gorge se nouer.

Rasé de près, dans une mise impeccable et vêtu à la dernière mode, le duc de Preston était l'image même de l'élégance et de la perfection.

Seigneur, c'était une vraie catastrophe !

Puis, Tabitha remarqua autre chose : il donnait le bras à une femme vêtue de noir, tout aussi belle et élégante que lui.

— Qui est-ce ? demanda Harriet en se tournant vers Daphné, leur bible en matière de mondanités.

Incapable de prononcer le moindre mot, Tabitha multipliait les hypothèses. Sa... sœur ? La veuve d'un ami proche ? Sa maîtresse ?

Cette dernière explication semblait la plus plausible, compte tenu de la réaction outrée que provoquait leur arrivée. Devant lui, la foule s'écartait, l'enveloppant d'un bourdonnement de voix et d'agitations d'éventails.

Si beau que Preston puisse être, la femme qui l'accompagnait se déplaçait avec l'assurance de ceux qui se savent admirés — une assurance que Tabitha n'aurait sans doute jamais.

Un frisson amer la parcourut, plus désagréable que tout ce qu'elle avait déjà ressenti.

En dépit de sa robe neuve, elle se sentit plus campagnarde que jamais face à la toilette décolletée de soie, aux boucles d'oreilles en diamant et au lourd collier scintillant qui miroitaient sur cette femme en épousant la courbe généreuse de ses formes.

A cet instant, lady Peevers perçut la vague de scandale qui grondait dans la salle et, tous ses sens en éveil, se mit à examiner la foule à la recherche de la cause de cet émoi.

— Par le ciel ! s'écria-t-elle. Ce n'est pas possible... Preston ! Je n'arrive pas à y croire.

Elle eut un petit reniflement hautain et donna un coup de coude à sa sœur.

— Antigone ! Regarde, là-bas. Quelle horreur !

Elle ponctua cette exclamation par un signe de tête en direction de l'entrée dans un grand foisonnement de plumes.

Lady Timmons eut un hoquet de stupéfaction en découvrant à son tour la silhouette de Preston.

— Je n'arrive pas à croire que lady Knolles tombe aussi bas. Pourquoi l'a-t-elle invité ?

— Cet homme n'est qu'un goujat, un voyou, poursuit lady Peevers avec un nouveau reniflement.

— Tout à fait, ma sœur. Le duc de Preston est le pire homme de Londres !

S'interrompant brusquement, elle étouffa un petit cri.

— Pourquoi donc nous regarde-t-il ainsi ? murmura-t-elle. Nous n'avons aucun lien avec *lui*.

En dépit de son ton assuré, elle vérifia que ses filles étaient bien à l'abri derrière elle.

— Et c'est tant mieux, glissa lady Peevers, inspectant l'homme en détail grâce à sa lorgnette. En effet, il semble regarder dans notre direction. On dirait même qu'il regarde...

Sa sœur et elle se tournèrent vers Tabitha, qui sentit son cœur faire un bond dans sa poitrine. Non, elle ne répondrait certainement pas à sa tante ; et, oui, elles avaient bel et bien un lien avec le célèbre duc de Preston — en tout cas, Tabitha le connaissait.

Heureusement pour elle, cette inspection silencieuse ne dura pas longtemps. Les deux sœurs jugèrent sans doute improbable que Preston puisse s'intéresser à leur petit groupe.

— Cette pauvre lady Knolles a dû être placée dans cette effroyable position par cette femme, reprit lady Timmons avec un signe de tête en direction de la femme qui accompagnait Preston. Ce doit être elle qui a insisté pour qu'il soit invité...

Tabitha jeta un nouveau coup d'œil à « cette femme » avec plus d'intérêt. Preston était peut-être considéré comme une crapule mais, d'après sa tante, sa compagne était tout aussi célèbre que lui.

Qui donc pouvait-elle être ?

Dans un mouvement exagéré d'éventail, lady Timmons poursuivit :

— Comment peut-elle accepter d'être vue en public avec lui, après ce qui est arrivé à ce pauvre Kipps ?

— Pauvre cher Kipps, répéta sa sœur.

Toutes deux baissèrent un instant la tête en silence.

Tabitha, elle, fut prise d'un léger malaise. Kipps ? Où donc avait-elle entendu ce nom ? Soudain, tout lui revint. Qu'avait dit Preston à lord Roxley, le jour où elle les avait rencontrés, à Kempton ?

« Viens, Roxley ! Comment pouvons-nous espérer ruiner Kipps si nous restons ici toute la journée ? »

Effarée par cette révélation, Tabitha serra les dents. C'était donc cela, le crime de Preston : il avait ruiné ce Kipps qui semblait très bien considéré par toute la société.

Quel homme diabolique ! Soudain, la culpabilité qu'elle avait ressentie à l'idée de lui avoir caché sa vraie situation s'alléga. Après tout, que savait-elle vraiment de lui ? Rien, sauf que son baiser suffisait à la laisser chancelante.

— Pauvre Kipps ! soupira encore lady Peevers, imitée par sa sœur, comme si ce Kipps avait été leur plus proche parent. Si jeune...

— Si impressionnable, ajouta lady Timmons. A présent, il ne retrouvera plus jamais sa place en société, à cause de *lui*.

Daphné jeta alors un regard triomphant à Tabitha, qui signifiait « je te l'avais bien dit ».

A côté d'elles, la litanie des lamentations continuait.

— Pauvre Kipps. Je pleure chaque jour pour sa chère mère et ses sœurs !

— Oui, ils sont tous ruinés...

— Je me demande comment *il* fait pour dormir, la nuit, renchérit lady Timmons.

A ces mots, lady Peevers laissa échapper un gloussement méprisant.

— Je ne pense pas que le lion de Harley Street se soucie de dormir la nuit, si vous voyez ce que je veux dire.

Tabitha préféra détourner les yeux comme si elle n'avait rien entendu, feignant de ne prêter aucune attention à cet homme si ouvertement méprisé. Seulement, lorsqu'elle regarda Preston une fois de plus, elle s'aperçut qu'il occupait toutes les conversations tandis qu'il se frayait un chemin à travers la salle, la femme en deuil toujours à son bras. Partout, ce n'était que regards hautains et commérages derrière les éventails. Quelques hommes et femmes leur tournèrent carrément le dos.

— J'aimerais qu'il arrête de regarder dans notre direction. Il n'a rien à voir avec nous, lança lady Timmons assez fort pour que les personnes les plus proches l'entendent.

Sir Mauris, qui s'était éloigné pour bavarder, arriva au même moment et s'exclama sans la moindre discrétion :

— Avez-vous vu qui est là ?

Tabitha jeta un nouveau regard sur Preston et vit qu'il ne la quittait pas des yeux.

Son sourire sombre et dangereux semblait lui parler. *Mademoiselle Timmons, quel plaisir de vous voir... de nouveau.* Il s'immobilisa un instant, comme pour lui laisser le temps d'examiner chaque détail de sa tenue avant de la saluer d'un petit signe de tête.

Il savait qu'elle savait...

Il savait qu'elle avait appris sa réelle identité, qu'il n'était pas le goujat de bas étage qu'elle avait cru.

Non pas qu'un goujat fortuné vaille mieux !

Lui aussi l'examinait d'un air curieux, comme s'il échafaudait un plan en silence.

Non ! Il n'oserait pas... Allait-il lui faire l'affront de venir et de lui demander une danse, comme il l'avait promis à l'auberge ? S'il agissait ainsi, il détruirait tout !

Mais peut-être était-ce justement son intention.

Bien sûr, elle ne lui avait pas parlé de ses fiançailles, à l'auberge, mais il devait savoir qu'elle n'avait fait cela que par orgueil — et il devait certainement être un fin connaisseur dans ce domaine. De plus, il aurait également pu lui révéler qui il était. *Ce* qu'il était : un duc qui passait son temps à déshonorer les femmes et qui était sur le point de l'ajouter à la liste.

— Tabitha, est-ce que tu m'écoutes ? Il est là ! chuchota soudain lady Timmons, tout excitée, en ajustant chaque détail de sa toilette et de sa coiffure comme on brosserait un cheval avant de le conduire au marché.

Alors qu'elle regardait encore Preston, une haute silhouette s'avança devant elle, obscurcissant son champ de vision. Une voix d'homme s'éleva, proche.

— Ma très chère mademoiselle Timmons, quel bonheur de vous rencontrer enfin.

La voix profonde et grave la caressa de ses intonations douces, l'arrachant à ses pensées.

Quel bonheur de vous rencontrer enfin...

Oh ! Seigneur ! Barkworth !

Le souffle court, elle leva les yeux sur l'homme qu'elle devait épouser, stupéfaite de le découvrir presque aussi beau que Preston.

Presque. Ce qui était déjà beaucoup.

Il avait les cheveux noirs, des yeux bleu très clair et un nez aquilin qu'encadraient une mâchoire carrée et des sourcils bien dessinés. Sa coiffure si soignée et ses traits si parfaits semblaient directement sortis d'une gravure de mode. M. Reginald Barkworth était-il un homme, ou une illustration dotée de vie ?

Avec un sourire éclatant, il la salua d'un geste parfaitement maîtrisé puis lui fit un baisemain avec toute l'élégance d'un... oui, d'un duc.

— M. Reginald Barkworth, à votre service, murmura-t-il en levant à peine les yeux de ses doigts.

Oui, il était l'image même du parfait gentleman londonien, bien loin du caractère orgueilleux et emporté de Preston. Au bras d'un homme si convenable, elle serait certainement à l'abri de toutes les manigances de Preston...

Oui, tu es sauvée, souffla une petite voix au fond d'elle-même tandis qu'elle jetait un dernier regard furtif derrière son épaule. Preston avait-il vu son instant de triomphe ?

Non, il avait disparu dans la foule.

Elle se retourna donc à regret vers M. Barkworth, cet homme que son oncle avait choisi pour elle. Hélas, en dépit de son apparence si parfaite, quelque chose semblait manquer en lui...

Chapitre 9

Il fallut à peine deux secondes à Preston pour apercevoir Tabby, à l'autre bout de la salle de bal.

Se tirer des griffes de Hen, cependant, lui demanda un peu plus de temps. Alors que sa tante listait à voix haute les gens présents, les absents, et établissait sa liste de candidates au mariage, il fit de son mieux pour paraître attentif tout en examinant la foule qui se pressait dans la pièce.

Il avait presque oublié à quoi pouvaient ressembler les cheveux de Tabby lorsqu'ils n'étaient pas enserrés dans un chignon sévère. Cependant, il savait parfaitement comment une boucle folle — le genre de boucles qui semblait supplier un homme de libérer le reste de la chevelure de ses épingles — était le mieux mise en valeur : en la laissant retomber librement sur une épaule. Et c'était exactement ce que Tabby avait fait...

Soudain, la voix de lady Juniper le tira de sa rêverie :

— Est-ce que tu m'écoutes, Preston ? Deux danses avec lady Pamela et rien de plus, tu m'entends ?

— Si tu y tiens, répondit-il vaguement.

Le vrai risque de scandale, ce soir, ne venait pas de lady Pamela. Le vrai risque se tenait sagement de l'autre côté de la salle, l'attirant plus qu'aucune autre femme ne l'avait jamais fait.

Mais il n'avait aucune intention de provoquer un scandale avec Tabby — Mlle Timmons. Tout ce dont il avait besoin, c'était des réponses à ses questions.

Par exemple : pourquoi lui avait-elle caché ses fiançailles alors qu'elle avait volé son cœur ?

— Preston, je te préviens, je ne suis pas d'humeur patiente, reprit Hen.

— Je n'abuse jamais de ta patience.

Ce qui n'était pas le cas de Tabby...

— Sottises ! Tu le fais à chaque fois que tu joues à séduire une femme ! répliqua sèchement Hen à mi-voix, sans se départir de son sourire mondain.

Elle était bien la fille de sa mère : des générations d'aristocrates pesaient sur ses épaules et elle était capable de faire face aux pires querelles, aux pires scandales, tout en arborant un air de dédain parfaitement contrôlé. Même face à lui.

Cependant, ce soir, il se sentait plutôt rebelle.

— Tu sais très bien que je ne prends presque jamais l'initiative de ces « jeux », Hen.

— Peut-être, mais tu ne te privas pas quand il s'agit d'y participer.

Ce n'était pas la peine de répondre. Personne ne gagnait jamais face à elle. Il ne réussirait qu'à s'enfoncer un peu plus, comme aimait à le rappeler Henry. Il la suivit donc en silence au milieu de la foule, sans se soucier des mères qui regroupaient précipitamment leurs filles près d'elles, visiblement inquiètes de voir le prédateur fondre sur leurs précieux petits agneaux.

S'il l'avait osé, il les aurait rassurées. Ce soir, une seule femme retenait son attention...

Tabby. Et, à chaque pas qui le rapprochait d'elle, il sentait monter le désir en lui. Il voulait tout découvrir d'elle, et pas seulement sa chevelure cuivrée.

Enfin, alors qu'une grosse femme au turban lourd de plumes s'écartait de son chemin, il put l'apercevoir distinctement et fut effaré par sa nouvelle apparence. Seigneur, que lui avaient-ils fait ? Tout ce qu'il avait craint, à l'auberge, était devenu réalité !

La femme qui se tenait là n'était plus Tabby, mais *Mlle Timmons*, héritière mondaine et future épouse. Sa silhouette apprêtée, sophistiquée, n'avait plus rien de la jeune femme trop franche qui l'avait si facilement séduit par sa fraîcheur.

La fille de vicaire insolente s'était changée en créature soignée, vêtue d'une toilette à la dernière mode ; une poseuse comme on n'en fait pas... Pis encore, elle était exposée aux yeux de la société de telle manière que, dès le lendemain, Mlle Tabitha Timmons deviendrait la nouvelle favorite de la ville.

Cette femme fascinante dans sa robe audacieuse — bon Dieu, on voyait même ses chevilles ! — enflammerait tous les hommes présents aussi rapidement que la vieille fille de Kempton avait su le bouleverser.

Suivant sa silhouette des yeux jusqu'à son décolleté outrageusement profond, il croisa finalement son regard. Un regard horrifié qui lui prouva sans le moindre doute qu'elle n'était pas ravie de le voir.

Ainsi, elle savait qui il était...

Et elle paraissait profondément en colère contre lui. Qu'avait-il donc fait pour cela ?

Tu l'as laissée penser que tu n'étais qu'un débauché de bas étage qui s'amuse à embrasser les femmes et à les quitter.

Oui, en effet. Hélas, il n'aurait pas l'occasion de lui prouver à quel point il pouvait être inconvenant ; pas après ce que son amie — une Dale, rien que cela — avait annoncé au parc. Comment avait-il pu l'oublier ?

Son fiancé est un parfait gentleman.

Comme si l'on pouvait faire confiance à une Dale ! Il allait vraiment devoir dire deux mots à Tabby au sujet de ses fréquentations.

En parlant de fréquentations... Un frisson glacé le parcourut. Si Tabby était là, cela signifiait que son chanceux de fiancé n'était sans doute pas bien loin.

Balayant la salle d'un coup d'œil circulaire, il s'aperçut que la pièce était remplie jusqu'au plafond de ces parangons de vertu ennuyeux. Ce n'était pas surprenant que Roxley se fasse attendre.

Un parfait gentleman ! Preston était-il le seul à voir à quel point ces paons efféminés étaient insupportables ? Tout ce qui manquait à la toilette de ces dandys surfaits était un collier et une laisse.

Aucun d'eux ne conviendrait à l'orgueilleuse et têtue Mlle Timmons. Il jeta un nouveau regard dans sa direction, mais elle faisait de son mieux pour l'ignorer — c'était évident, vu l'expression terrifiée qu'elle avait affichée lorsqu'il l'avait surprise en train de le lorgner à la dérobée.

Mais la seule question qui importait était : où se trouvait ce mystérieux fiancé ? Où se cachait-il ? S'il n'était pas complètement idiot, il ne devait pas être loin pour sauver Mlle Timmons des regards inquisiteurs que son décolleté attirait, même parmi ces invités guindés. Qu'attendait-il donc ? Pourquoi ne venait-il pas clamer ce qui était à lui pour éviter toute mésaventure à sa promesse ?

Cependant, dans cette assemblée de parfaits gentlemen, le seul homme présent ce soir qui était capable de la déshonorer était certainement lui, le célèbre duc de Preston.

Cela devait-il le rendre heureux ou l'attrister ?

Il avait promis à Hen de ne pas causer de scandale ; mais comment tenir parole, maintenant qu'il savait qu'elle était là ? S'il avait été au courant plus tôt, il n'aurait rien promis.

— Ah, voici lady Pamela et sa mère, lança Hen en l'arrachant une nouvelle fois à sa contemplation.

— Laquelle est-ce ? parvint-il à dire d'un air presque intéressé.

— C'est cette charmante jeune fille en robe puce.

Charmante ? C'était certainement la meilleure plaisanterie que Hen ait jamais faite ! Un seul regard sur cette « prétendante idéale » lui suffit pour savoir que lady Pamela devait avoir un rire chevalin.

— Hi-han, murmura-t-il malgré lui.

— Hi-quoi ?

Voyant qu'il ne répondait pas, Hen poursuivit froidement :

— Preston, je te préviens, si tu prévois de gâcher cette soirée...

— Hen ! Arrête donc de t'agiter, on dirait l'une des tantes de Roxley. Je n'ai pas l'intention de faire quoi que ce soit d'autre que ce que tu m'as demandé. Me présenter. Danser. Partir.

Surtout partir, songea-t-il avec un nouveau coup d'œil en direction de Mlle Timmons. Le destin le tentait dangereusement. Il aurait fait n'importe quoi pour goûter de nouveau aux lèvres de Tabby... Tout pour passer un instant avec elle...

— Hum !

Cette fois-ci, ce fut à lui de frémir sous le regard méfiant de Hen. Mais il n'était pas duc pour rien et lui rendit un regard à faire geler la Tamise en plein été.

Si seulement il parvenait à contrôler ses émotions comme les expressions de son visage... Son corps entier s'enflammait comme la forge d'Héphaïstos.

— Et qu'en est-il des autres femmes de ma liste ? demanda-t-elle impatiemment en lui donnant un petit coup d'éventail.

— Je m'en souviens.

Comment oublier la marche qui le conduirait aux galères ?

Hen ne le quittait pas des yeux, l'air interrogateur. Bien sûr, elle ne le croyait pas.

— Mlle Hollings, Mlle Corble et Mlle March, énonça-t-il pour lui prouver sa bonne foi.

Afin d'éviter une querelle, il évita cependant d'ajouter son propre avis sur ces prétendantes : la progéniture pataude d'un baron ruiné, et les filles avides de deux chevaliers récemment adoués.

Il ne put réprimer un soupir. Ses bottes allaient souffrir, ce soir, piétinées par des demoiselles nerveuses à qui Hen avait dû promettre des entrées à Almack ou tout autre lieu hors de leur portée si elles acceptaient de danser avec son neveu dévoyé. Une soirée longue, ennuyeuse, sous l'œil autoritaire de Hen... rendue pire encore par la présence de Mlle Timmons.

Il lui restait cependant encore l'espoir qu'elle le rejoigne pour le remettre fermement à sa place ; cela pourrait apporter un peu d'intérêt à la soirée. De plus, il était également prêt à lui répondre.

— N'aie pas l'air si remonté, lança soudain Hen. Tout ce que tu as à faire est de demander à leur être présenté, danser, puis te retirer.

— Bon sang, Hen, as-tu vraiment besoin de me rappeler tout cela ?

Il avait l'habitude des mondanités depuis ses neuf ans.

— Oui, je crains d'en avoir bien besoin, assura-t-elle.

Cette fois, elle avait presque raison, songea-t-il en levant de nouveau les yeux sur Mlle Timmons.

Oui, Hen avait raison. En dépit de ses bonnes résolutions, la silhouette de Mlle Timmons, qui s'efforçait toujours de ne pas le regarder, suffisait à éveiller une pointe de rébellion en lui.

Depuis l'annonce de ses fiançailles précipitées, Tabitha avait craint que Barkworth ne ressemble à un personnage de mauvais roman, les cheveux gras, petit, peut-être même chauve et bégayant. Mais, au lieu de cela, elle se trouvait face à un visage magnifique.

M. Reginald Barkworth était de plus aussi élégant et bien élevé que ce que prétendaient sa tante et lady Peevers — à tel point que Tabitha avait l'impression d'être en train de rêver.

Tout se déroulait merveilleusement... Cela ne pouvait être vrai. Cela ne pouvait être réel !

Les mariages arrangés n'étaient pas censés offrir à une femme un fiancé au profil si ciselé, au front déterminé, au nez droit, aux lèvres bien dessinées et au menton volontaire.

Seigneur, qu'il était impressionnant !

— Tabitha, tes manières ! lança sa tante au bout d'un court silence. Dis quelque chose.

A ces mots, M. Barkworth éclata de rire, d'un rire chaleureux et doux à la fois.

— Voyons, lady Timmons, j'imagine qu'il est tout naturel pour une jeune femme d'être troublée en de telles circonstances. Laissez à ma future épouse quelques instants pour se remettre.

Se calmant lentement, Tabitha vit alors ce parfait gentleman reculer d'un pas, sans pour autant lui lâcher la main, et l'examiner comme on examinerait un cheval, un chien de chasse ou, pis, une bonne vache à lait. Il détailla sa silhouette d'un rapide regard approbateur, s'arrêtant juste un instant sur ses chevilles nues qui provoquèrent chez lui la même moue que chez lady Timmons.

Cependant, s'il désapprouva la longueur de sa robe, il n'en laissa rien paraître et annonça finalement :

— Parfaite !

Stupéfiée par ce comportement, Tabitha le vit alors faire un clin d'œil à sir Mauris, qui se fendit d'un gros rire.

A côté de lui, lady Peevers et lady Timmons agitaient joyeusement leurs éventails, tentant vainement de dissimuler de grands soupirs soulagés.

Voilà : elle, Mlle Tabitha Timmons, campagnarde devenue héritière, avait réussi à satisfaire les exigences de M. Reginald Barkworth d'Acornbury.

Elle essaya de sourire, mais ne put réprimer un soudain accès de panique. Comment pouvait-on conclure un mariage comme cela ? Si vite, après un simple regard échangé, sans la moindre discussion et sans même avoir partagé un repas...

Elle s'efforça de ne pas regarder Preston, mais cela n'empêcha pas les souvenirs de l'auberge de revenir la hanter.

Il lui avait gardé la dernière part de pudding, lui avait servi du thé et elle avait découvert avec joie qu'il le buvait exactement comme elle — avec deux morceaux de sucre et une grosse cuillère de crème.

Pourquoi donc ne pouvait-elle cesser de penser à lui ? Elle n'aurait même pas dû savoir comment il aimait son thé !

Faisant de son mieux pour chasser ces pensées, elle réussit enfin à sourire à ce bel étranger qui se tenait en face d'elle. Non, ce n'était pas un étranger. Mais son fiancé. Lorsqu'elle saurait comment il buvait son thé, s'il partageait son pudding ou s'il n'aimait pas les poèmes de Coleridge, alors peut-être parviendrait-elle à surmonter cette angoisse soudaine. Mais, pour le moment, elle avait l'impression d'être une martyre que l'on jetait aux lions.

Levant les yeux sur Barkworth, elle chercha sur ses traits l'assurance que tout se passait bien. Ces fiançailles le déconcertaient-elles autant qu'elle ? Hélas, elle s'aperçut avec horreur que la conversation avait changé et qu'il était en train de bavarder avec lady Peevers et lady Timmons sans s'apercevoir que sa fiancée devait lutter pour ne pas se précipiter vers la sortie.

Instinctivement, elle promena son regard tout autour de la pièce. N'y avait-il pas là une porte, un balcon, n'importe quoi ?

Trouve Preston. Il te sauvera.

Oh ! Seigneur, qu'est-ce qui n'allait pas chez elle ? Pourquoi pensait-elle encore à lui ? Elle était sur le point de se marier. Avec Barkworth. Un gentleman respectable. Elle allait devenir Mme Barkworth, et serait hors de portée de Preston.

Cette pensée aurait dû la reconforter, et pourtant...

— Mademoiselle Timmons, vous correspondez tout à fait à ce que votre chère tante m'a dit de vous, et même plus ! proclama soudain Barkworth, plus pour le public qui l'observait que pour elle-même, avec un sourire charmeur pour lady Timmons et un nouveau clin d'œil à sir Mauris. Nos fiançailles font de moi l'homme le plus heureux de Londres. Non, d'Angleterre.

Quelque chose, dans cette joie exagérée, piqua Tabitha au vif et elle déclara :

— Vraiment ? Nous venons tout juste de nous rencontrer et je ne vois pas comment...

— Ce que veut dire ma nièce, coupa lady Timmons avant qu'il ne s'aperçoive de la rébellion de sa promise, c'est qu'elle partage votre surprise en constatant à quel point votre union à venir s'annonce heureuse.

Puis elle baissa ses yeux de rapace sur sa nièce, imitée par lady Peevers, sir Mauris et Daphné. Tous la dévisageaient, attendant sa réponse.

Mais Tabitha se sentait de plus en plus d'humeur désobéissante. Était-ce si anormal pour elle d'attendre davantage de son mariage ?

Une nouvelle fois, le visage de Preston s'imposa devant ses yeux. Son baiser. Le tremblement qui s'était emparé de ses genoux quand il l'avait attirée contre lui. Ce sentiment délirant, passionné, qui l'avait envahie dans ses bras, quand il l'avait regardée d'un air enflammé comme s'il avait été sur le point de...

Non, elle devait cesser de repenser à cela. Barkworth, si beau et attirant, était certainement capable d'inspirer autant de désir.

Elle releva les yeux vers lui. Il lui souriait, attendant lui aussi une confirmation enthousiaste de ce que sa tante venait de dire.

— Nos fiançailles présentent de nombreux intérêts, expliqua-t-il, surtout pour vous ; mais aussi pour moi. Elles ajoutent un éclat supplémentaire à ma situation déjà reconnue. Ne doutez pas de vous, mademoiselle Timmons : vous êtes parfaitement convenable.

Convenable ? Il la trouvait convenable ? Un sentiment inconnu naquit en elle. Elle aurait dû être ravie, enchantée de le satisfaire, mais... *Convenable ? Vraiment ?* Était-ce tout ce qu'il avait trouvé à dire ?

Contrairement à Tabitha, Daphné paraissait sous le charme de M. Barkworth et de ses déclarations convenues, à en croire le sourire éclatant qu'elle lança à son amie.

Harriet, cependant, demeurait silencieuse. Ses traits sombres, habituellement si ouverts et enjoués, masquaient à présent ses pensées.

Enfin, Barkworth lâcha la main de Tabitha pour se tourner vers sa tante et lady Peevers.

— Tout ce qu'il nous reste à faire est de recueillir la bénédiction de ma mère et j'irai voir l'archevêque pour obtenir une licence spéciale.

— Si vite ? balbutia Tabitha, stupéfaite. Comment publierons-nous les bans ?

— Pour attendre si longtemps ? Non, mademoiselle Timmons, vous n'êtes plus très jeune, vous savez, répondit-il, toujours souriant, comme si cette idée de mariage précipité l'amusait follement. Ah, voilà mère !

— Lady Ancil ! s'écria lady Peevers en agitant son éventail de plus belle. Où étiez-vous ? Vous avez manqué leur rencontre mais, comme je l'avais prédit, ils sont déjà séduits.

Si Tabitha avait déjà eu des doutes au sujet de son avenir aux côtés de M. Barkworth, l'arrivée de sa mère ne fit qu'attiser son angoisse.

— Mère, voici Mlle Timmons, commença Barkworth en se tournant vers Tabitha qui s'était instinctivement rapprochée de Daphné, craignant inconsciemment de se faire dévorer toute crue par sa future belle-mère.

Lady Ancil dévisagea d'abord Daphné d'un air peu convaincu. Apparemment l'idée d'avoir une belle-fille particulièrement charmante ne lui convenait pas. Le nez froncé, les yeux scrutateurs, elle affichait une expression où se mêlaient la surprise et la déception.

— Oh ! ce n'est pas moi ! s'exclama joyeusement Daphné, visiblement ravie de pouvoir se soustraire à cet examen. Voici Mlle Timmons.

Traîtresse, songea Tabitha avant de plonger en une profonde révérence vers la vieille femme.

— Je suis Mlle Timmons, lady Ancil, annonça-t-elle respectueusement, et je suis enchantée de faire votre connaissance.

L'autre ne répondit pas, le regard fixé sur sa robe — en particulier sur son ourlet trop court.

— Mère, je disais justement à Mlle Timmons que nous allions nous dispenser de la publication des bans, intervint Barkworth en prenant la main de sa mère et celle de Tabitha, comme s'il comptait les présenter dans les formes.

— En effet, mais j'aurais préféré pouvoir me marier à Kempton, dit Tabitha, soudain soucieuse de gagner le plus de temps possible.

Oui, il lui fallait du temps pour apprendre à connaître Barkworth ; du temps pour être sûre que le mariage avec cet homme ne serait pas une malédiction en lui-même.

Son oncle avait certainement eu de bonnes intentions en rédigeant son testament de cette manière inattendue. Sans doute avait-il pensé qu'unir sa nièce à un homme respectable lui éviterait de tomber entre les griffes de débauchés comme Preston — le *duc* de Preston, corrigea-t-elle.

Bon sang ! Si seulement il avait été le vaurien sans le sou qu'elle l'avait soupçonné d'être... Mais c'était tout lui, de posséder finalement une fortune conséquente, et de s'avérer être un duc !

— Vous voulez vous marier à la campagne ? répliqua Barkworth. Si je puis me permettre, mon oncle, le marquis de Grately, serait très contrarié par ce genre de choses.

— Sa présence est-elle nécessaire ? demanda Tabitha.

— Nécessaire ?

Barkworth la dévisageait comme s'il ne comprenait pas le sens de sa question.

— Ma chère mademoiselle Timmons, reprit-il au bout d'un instant, sans la bonne volonté de mon oncle, il n'y aurait pas de mariage. Et, jusqu'à son infortuné décès qui me placera dans une situation confortable, je me dois de me fier à ses excellents avis et de le ménager.

— Aller jusqu'à Kempton pour se marier ? renchérit sa mère d'un air incrédule. Mais pourquoi donc ? Ce serait une dépense bien inutile, ma chère, puisque vous vivrez à Londres avec Barkworth.

— Et avec mère, ajouta-t-il fièrement, comme si la présence de lady Ancil ajoutait encore à son bonheur conjugal.

A cet instant, la soirée déjà désespérée de Tabitha sombra dans un gouffre sans fond.

— Roxley, qui est ce pédant ? demanda Preston à son ami qui avait enfin réussi à saluer lady Knolles.

Le comte était arrivé avec une haleine copieusement parfumée au rhum et l'air un peu défait — mais, en même temps, il était toujours difficile d'avoir un avis tranché avec Roxley, qui paraissait cultiver son aspect quelque peu négligé.

— Quel pédant ? ironisa-t-il. La salle en est pleine !

— Celui-là, en bleu marine.

Comme ce n'était pas suffisant pour son ami, Preston ajouta :

— Celui qui discute avec ces demoiselles de Kempton.

Cependant, Roxley ne fut pas dupe.

— Tu veux dire, celui qui se tient près de Mlle Timmons ?

— Elle est là ? demanda Preston d'un air innocent, en espérant abuser son ami. Oui, en effet, celui qui se tient près d'elle.

Roxley poussa un profond soupir.

— Je t'ai dit...

— Puis-je te rappeler que c'est toi qui m'as mis dans cette situation ? coupa Preston.

— Je me demandais à quel moment tu t'en rendrais compte et commencerais à me demander des faveurs, admit son ami.

Il embrassa une nouvelle fois la salle du regard, comme s'il essayait d'envisager ce qu'il lui en coûterait. Finalement, il se tourna vers Preston et lâcha :

— C'est Barkworth, l'héritier de Grately.

— Grately ? Cette vieille sangsue ?

— Lui-même, approuva Roxley. Il est presque ruiné, d'après ce que j'ai entendu. Si Mlle Timmons est devenue héritière, elle pourrait être exactement ce dont Barkworth a besoin pour ne pas se retrouver coincé avec un titre sans valeur...

— Comme c'est pratique pour lui !

Les dents serrées, Preston jeta un nouveau coup d'œil au « parfait gentleman » de Tabby.

Barkworth. Il n'avait pas besoin de le connaître pour le haïr. D'où venait cette soudaine animosité ? Était-ce son col trop amidonné, ou le nœud de sa cravate surfait ? Et puis ses bottes ne brillaient-elles pas exagérément ?

Il ne savait que trop bien que ce M. Reginald Barkworth ne pourrait jamais rendre Tabitha heureuse — et, si elle ne s'en était pas encore rendu compte, quelqu'un allait devoir le lui dire. Immédiatement.

— Où vas-tu ? s'inquiéta Roxley en emboîtant le pas à Preston qui se dirigeait droit sur Tabby et son pédant promis.

Rapidement, le comte comprit son stratagème.

— Oh non, ne fais pas cela ! lança-t-il en l'attrapant par le bras pour l'immobiliser.

— Que veux-tu dire ?

Preston se dégagea rapidement, mais Roxley n'abandonna pas — ce qui prouvait qu'il n'était pas complètement soûl, mais avait tout juste assez bu pour devenir profondément agaçant.

— J'ai seulement l'intention de présenter mes félicitations à Mlle Timmons et à son M. Barkworth.

— Cela m'étonnerait, rétorqua Roxley. Bon sang, Preston, pas plus tard que ce matin, tu as dit toi-même que cette fille était dangereuse et qu'il faudrait être fou pour lui courir après !

— Peut-être, mais je ne l'avais pas encore vue dans cette robe, Roxley.

A ces mots, le comte s'immobilisa et considéra de nouveau Tabby.

— Oui, eh bien, je t'avais dit qu'elle était belle...

Puis, se reprenant, il déclara plus froidement :

— Oublie cela ! Tu dois rester à distance de Mlle Timmons.

— Comment ? Ne pas la féliciter ? Ce ne serait pas poli.

— Preston, tu sais que rien de bon n'en sortira. Crois-moi !

— Tu commences d'abord par me rabâcher cette histoire de malédiction, et maintenant cela ?

Preston. Quand cesseras-tu tes prédictions hasardeuses ? Franchement, Roxley, tu devrais vérifier l'étiquette de tes bouteilles avant de les boire : je fais seulement preuve de courtoisie.

— Ce que tu t'apprêtes à faire est tout sauf courtois.

— Roxley, tu me blesses profondément. Si tu ne me crois pas, tu n'as qu'à m'accompagner.

Le comte parut hésiter quelques instants. Heureusement, il avait déjà bu trop de rhum pour réfléchir très longtemps.

— Nous les félicitons, et nous repartons. C'est tout.

— Bien sûr ! répondit Preston. Et je danserai peut-être avec la charmante promise.

— Bon Dieu, Preston ! C'est une très mauvaise idée. Si lady Juniper — ou, pire, l'une de mes tantes

— me soupçonne d'avoir participé à...

— Je n'aurai qu'à dire que c'était contre ton gré.

— N'est-ce pas toujours le cas ? marmonna Roxley en passant une main nerveuse dans ses cheveux.

* * *

— Tabby ! Que diable faites-vous ici ?

La voix enjouée de Preston, juste derrière elle, fit sursauter Tabitha. Elle en fit même tomber son réticule, que le duc s'empressa de ramasser pour le lui tendre. Dans sa grande main, la petite pochette de soie paraissait plus fragile que jamais.

Après avoir passé une grande partie de la soirée loin d'elle — ce en quoi elle lui était infiniment reconnaissante —, voilà qu'il était là, à côté d'elle, comme un lion en chasse.

Et Tabitha n'était qu'une gazelle effrayée face à lui. Une gazelle blessée qui traînait à l'arrière du troupeau.

Leurs regards se croisèrent un instant et elle surprit un éclair de malice dans le sourire de Preston.

C'était une catastrophe...

Elle lui arracha son réticule et prit une profonde inspiration. *Que faisait-il ici ? Que voulait-il encore ?*

— Ah, mademoiselle Dale ! Et mademoiselle Hathaway aussi, lança-t-il en saluant Daphné et Harriet avant de se tourner de nouveau face à Tabitha. Tabby, petite cachottière ! Comment avez-vous pu oublier de me dire que vous veniez chez lady Knolles quand nous nous sommes rencontrés au parc ce matin ?

Même en ignorant le « petite cachottière », la simple mention de leur rencontre au parc suffit à jeter un silence glacial sur le petit groupe. A l'exception de lady Timmons, qui lâcha un cri étouffé suggérant qu'elle venait d'avaler son éventail.

Tabitha, elle, se mit à frissonner de rage. *Quel homme présomptueux, arrogant...*

— Allons, Tabby, poursuivit Preston, plus pour sa tante et lady Peevers que pour elle, je vois bien que vous êtes en colère contre moi.

Il adressa un sourire charmeur aux deux vieilles femmes, un sourire qui aurait pu réussir autrefois à s'attirer leurs bonnes grâces, mais qui n'avait plus aucun impact sur des ladies aussi mondaines et expérimentées qu'elles. Elles se contentèrent de le dévisager froidement, le nez froncé par le mépris.

Apparemment habitué au dédain des mères, il s'avança tranquillement entre Tabitha et Barkworth, obligeant celui-ci à reculer d'un pas.

— Chère Tabby, j'ai vraiment failli ne pas vous reconnaître ? Savez-vous pourquoi ?

Chère Tabby ? Personne ne l'appelait jamais comme cela ; et surtout pas le duc de Preston.

Prenant son temps, il regarda tour à tour les membres du petit groupe comme s'il attendait sincèrement que quelqu'un lui réponde. Voyant finalement que personne ne parlait, il poussa un soupir exagéré.

— Votre robe, petite futée ! s'exclama-t-il avant d'adresser un nouveau sourire flamboyant, à Barkworth cette fois. Cette toilette la transforme vraiment. J'ai à peine reconnu notre petite Tabby avant que Roxley ne vous désigne du doigt...

— Je n'ai rien fait de tel ! coupa son ami.

Mais Preston le fit taire d'un geste de la main comme s'il trouvait le comte trop modeste et enchaîna :

— Personnellement, si j'étais votre fiancé, Tabby, je ne vous aurai jamais laissée sortir dans cette tenue. Vous avez provoqué une véritable vague de mystère et les suppositions vont bon train. Tout le monde se demande qui vous êtes. Je crains que votre Barkley ne doive supporter une sévère compétition demain matin. En parlant de ce vieux Barks, où est-il, ce brave homme ?

Finalement, n'y tenant plus, Tabitha répliqua sèchement :

— Son nom est Barkworth, Preston.

— Ah oui ! Mais vous savez comment je suis.

L'air parfaitement innocent, il jeta un coup d'œil autour de lui et eut un petit sourire d'excuse. Au bout d'un instant, il tendit la main à sir Mauris.

— Vous devez être Barkworth ! Tabby m'a tellement parlé de vous, ce matin, que je ne vous imaginai pas si âgé.

Puis, s'adressant à Tabitha :

— Je ne m'étonne plus de ne pas vous avoir vue danser. Nous ne voudrions pas que votre fiancé s'épuise trop *avant* le mariage...

Considérant de nouveau sir Mauris, il examina Tabitha de la tête aux pieds et soupira comme s'il désapprouvait ces fiançailles. Désapprouver, lui ?

Et puis, qu'importait son avis ? Cet homme odieux ne méritait pas qu'on l'écoute. Qu'était-il venu faire ici, en fin de compte ?

Sir Mauris repoussa finalement la main du duc.

— Je suis l'oncle de Mlle Timmons, sir Mauris, monsieur.

A ces mots, Preston lâcha un soupir de soulagement.

— Bonne nouvelle ! Mais, dans ce cas, où se trouve notre parfait gentleman, Tabby ?

Tout en parlant, il regarda autour de lui, sans s'arrêter un seul instant sur Barkworth qui se tenait en silence à côté de sa mère.

— Je pensais que l'homme ne vous aurait pas quittée de la soirée, de peur qu'un coquin ne vous découvre, expliqua-t-il en souriant comme si ni l'un ni l'autre ne savaient d'où provenait le vrai danger à cet instant.

Finalement, s'écartant de sa mère, le fiancé de Tabitha s'interposa.

— Je suis Barkworth, annonça-t-il en jetant un regard désapprobateur à Tabitha alors qu'il reprenait sa place à ses côtés.

Il était temps, murmura une petite voix en elle. Son manque de courage était consternant. *Imagines-tu Preston prendre ainsi le temps d'évaluer tranquillement une situation avant d'intervenir ?*

Certainement pas. Au contraire, le duc paraissait enchanté de se trouver en mauvaise posture.

Au grand désespoir de Tabitha.

— Et vous êtes ? lui demanda froidement Barkworth.

— Preston, bien sûr ! Je pensais que tout le monde le savait, ajouta-t-il avec un nouveau sourire pour Tabitha assorti d'un clin d'œil.

Vraiment, un clin d'œil ? Devant lady Ancil ?

Est-ce que ce fichu... insupportable... maudit vaurien savait ce qu'il faisait ?

Oh oui, bien sûr qu'il le savait.

Elle chercha désespérément une réplique qui saurait le faire taire et le renvoyer, honteux ; cependant, elle ne fut pas assez rapide et Preston s'engouffra dans la brèche.

Encore.

— Ah, Barkstone, mon cher ! s'écria-t-il en passant son bras autour de ses épaules et en le guidant jusqu'à ce que tous deux se retrouvent face à Tabitha. Admettez que votre promise est la personne la plus charmante de cette assemblée, n'est-ce pas ?

Barkworth ouvrit la bouche, mais aucun mot n'en sortit, comme s'il ne s'était même pas posé la question. Au bout de quelques secondes, il parut revenir à la raison, car il s'écarta de Preston et se plaça entre Tabitha et sa mère. Mais Preston continua à faire comme s'ils étaient tous de vieux amis.

— J'étais étonné que vous ne l'ayez pas conduite sur la piste de danse, puis j'ai enfin compris : vous craigniez que l'assemblée ne découvre et n'admire ses chevilles. Charmante tenue, n'est-ce pas ?

Dans un nouveau soupir théâtral, il recula un peu et examina intensément l'espace nu entre le bas de la jupe de Tabitha et ses escarpins plats.

— Je veux dire...

Face aux bégaiements embarrassés de Barkworth, Preston hocha gravement la tête.

— Vous voulez dire ? Oh oui, que vous ne comptez pas danser ? Sage décision.

— Je n'ai pas dansé avec Mlle Timmons car je n'aime pas vraiment la danse.

— Ah bon ?

Preston embrassa le groupe d'un regard interrogateur.

— Mais c'est criminel, monsieur ! Il faut faire danser Tabby, et la faire danser encore jusqu'à l'étourdir.

Avait-elle bien entendu ? Il n'avait tout de même pas osé ? Tabitha ferma un instant les yeux, dans l'espoir que ce ne soit qu'un mauvais rêve. Quand elle les rouvrit, un simple coup d'œil sur lady Ancil, qui était livide, confirma ses craintes.

— Connaissez-vous cet homme ? demanda Barkworth à Tabitha.

— Non, affirma-t-elle fermement. Pas le moins du monde.

— Oh ! Tabby, vous devriez avoir honte ! Bien sûr que nous nous connaissons : nous sommes de vieux amis. Dis-leur, Roxley, c'est toi-même qui nous as présentés.

Le comte paraissait sur le point de défaillir, et bafouilla :

— Je... Pour ainsi dire... Je n'ai jamais...

— Voyez : il l'admet lui-même, interrompit Preston comme si la réponse de son ami avait été claire pour tout le monde. Nous nous sommes rencontrés à Kempton, il y a peut-être un mois. Et nous nous sommes revus ce matin, dans le parc. Nous sommes de grands amis, maintenant, n'est-ce pas, Tabby ?

— Certainement pas, riposta-t-elle de sa voix la plus glaciale.

Fort heureusement, Preston eut la sagesse de taire leur autre entrevue, celle qui les avait vraiment rapprochés.

— Croyez-moi, j'ai pour règle de ne jamais me disputer avec les femmes — demandez donc à ma tante — et je me dois de protester. Après tout, nous avons passé un agréable moment, ce matin, à écouter Tabby vanter son cher Barkshire : M. Barkshire ceci, M. Barkshire cela... Je dois avouer que je m'attendais à rencontrer un véritable adonis doté d'une sagesse digne d'un roi Salomon.

Tout en parlant, il lança un regard en coin à Barkworth, comme s'il n'était toujours pas convaincu d'avoir rencontré le bon individu.

— Vous êtes l'héritier de Grately, n'est-ce pas ?

— En effet, répondit Barkworth.

— Héritier potentiel, ajouta Preston d'une voix étrange.

Presque comme si son héritage n'était pas la seule chose que Barkworth attendait...

— Oui, grommela l'intéressé, le visage cramoisi — d'embarras ou de colère ? —, son malheureux décès m'apportera son titre et ses terres...

— Un marquisat, si je ne me trompe pas ? insista Preston.

— Oui.

Tabitha observait ce ballet, intriguée. Où donc le duc voulait-il en venir ? A côté d'elle, son futur fiancé paraissait à présent profondément agacé.

— Cela mérite de flatter le vieil homme, n'est-ce pas ? lança Preston en donnant un coup de coude complice et un peu exagéré à Barkworth.

Oh ! Seigneur ! Combien d'insultes cet homme essuierait-il avant de réagir ? Ne trouvait-il donc aucune répartie suffisamment cinglante pour faire taire Preston ?

Si, il se rebella enfin. Ou du moins il essaya.

— Votre Grâce, commença-t-il d'une voix hautaine, tout le monde sait bien que vous n'êtes pas reçu.

Tabitha crut s'étouffer. C'était tout ? N'avait-il rien trouvé de mieux ? *Vous n'êtes pas reçu !*

Bien sûr, elle ne s'était pas attendue à voir Barkworth jeter un gant au visage de l'intrus ou lui demander réparation, pistolets de duel en main ; cependant, n'importe quoi d'autre que « vous n'êtes pas reçu » aurait rassuré Tabitha.

Loin de paraître insulté, Preston éclata de rire et donna une grande tape dans le dos de Barkworth.

— Vous ne m'aviez pas dit qu'il avait de l'humour, Tabby ! Bien sûr que je suis reçu, mon brave. Après tout, je suis là, n'est-ce pas ?

Il inspecta encore une fois Barkworth de la tête aux pieds, sans se départir de son sourire, et finit par déclarer :

— Franchement, monsieur, je ne comprends pas que nous n'ayons pas été présentés plus tôt.

— Je ne fréquente que des amis respectables, répliqua l'autre avec mépris.

— Je vois... Vous ne devez pas recevoir beaucoup de monde, j'imagine.

Barkworth se raidit plus encore.

— Non, répondit-il dignement, prouvant par là que la moquerie de Preston lui avait, une fois encore, échappé. Je suis un vieux garçon et n'ai que ma mère pour tenir ma maison.

— Plus pour longtemps, hein, Barks ? rétorqua Preston d'un ton familier. Je suppose que votre demeure sera bientôt le théâtre de bals, de récitals et même de soirées de jeux. Tabby adore parier, vous le saviez ?

— Vous êtes vraiment odieux, lâcha Tabitha dans un souffle.

Preston lui adressa un sourire encore plus flamboyant que les autres.

— Je savais que je finirais par m'attirer vos faveurs. Regardez, me voilà déjà élevé au rang d'*odieux* !

Sir Mauris finit par s'interposer, faiblement.

— Votre Grâce...

— Oui, monsieur, j'imagine que vous vous demandez pourquoi je suis ici. Eh bien, je souhaitais tout simplement présenter mes félicitations à ces deux jeunes gens, expliqua Preston, toujours souriant, et m'assurer que ce cher Barkwell correspondait aux attentes de notre Tabby.

Puis il examina Barkworth d'un air dubitatif.

— Montez-vous à cheval, Barkwell ?

Il paraissait inquiet de ce que son interlocuteur pourrait lui répondre.

— Barkworth, corrigea l'autre sèchement.

— Oui, peu importe. Donc, montez-vous à cheval, Barkle ?

Les poings crispés, plus raide que jamais, le fiancé de Tabitha répondit :

— Comme tout gentleman.

— Dieu merci, hein, Tabby ? Vous ne voudriez pas d'un époux incapable de se tenir en selle ?

Avec un petit gloussement, il donna un coup de coude à Barkworth et ajouta :

— C'est une jeune femme caractérielle, mais je pense que vous saurez la prendre en main.

— Votre Grâce, dois-je vous rappeler que c'est de ma promesse que vous parlez ? coupa Barkworth entre ses dents.

— Oui, je le sais. Nous savons tous qu'il s'agit de votre promesse, répondit tranquillement Preston comme si la colère de Barkworth le surprenait. Quant à votre train de vie, vous avez déjà dû vous apercevoir que Tabby a un faible pour la mode. Avez-vous les revenus nécessaires pour lui offrir ce qu'elle désire ?

— Cela ne vous concerne en rien, monsieur.

— Oh ! je vois... On préfère ne pas révéler qu'on a les poches vides avant le mariage.

— Preston ! Cela suffit, intervint Tabitha à bout de patience. Veuillez nous laisser.

Il la dévisagea un instant en silence. Se rendait-il compte de l'humiliation qu'il lui faisait subir ?

— Si c'est ce que vous voulez.

— Oui.

— Je me soucie simplement de votre bonheur, Tabby, assura-t-il d'un air profondément sincère.

L'espace d'un instant, elle faillit le croire.

Seulement...

— Je préférerais que vous cessiez de vous soucier de moi.

Preston s'avança, les yeux fixés sur elle. Comme s'ils étaient encore à l'auberge, seuls, en tête à tête.

— Je vous ai promis de le faire, reprit-il.

Saisie d'une angoisse soudaine, elle recula et faillit heurter sa tante de plein fouet. Sous l'œil enflammé de Preston, elle frissonna et faillit hurler :

Alors sauvez-moi, monstre, si vous vous souciez de moi ! Emportez-moi, déshonorez-moi pour que je n'aie pas à épouser cet idiot !

La vérité la frappa brutalement. Elle jeta un rapide coup d'œil à Barkworth et, bien qu'ils aient à peine échangé quelques mots, elle sut quel genre d'hommes il était.

Or ce n'était pas ce genre d'hommes-là qu'elle voulait épouser. Malheureusement, si elle se confiait à Preston, si elle le suppliait de la déshonorer, sa vie serait détruite à jamais.

Non seulement elle perdrait son héritage, mais elle serait renvoyée à Kempton — si toutefois tante Allegra acceptait de la reprendre — pour passer sa vie à recurer les sols du presbytère.

Preston ne voyait-il donc pas qu'elle n'avait pas d'autre choix ? Et, même s'il s'en rendait compte, que ferait-il ? Il ne lui demanderait jamais sa main pour la sauver.

Il n'était pas homme à se marier.

Pis encore, il interpréta mal son silence mortifié.

— Je me rends donc à vos raisons, lâcha-t-il avant de se tourner une nouvelle fois vers Barkworth. Cependant, je ne comprends pas comment un élégant tel que vous peut résister à l'envie de danser avec une si jolie partenaire.

Tabitha s'était posé la même question toute la soirée, attendant que son fiancé l'invite sur la piste — au moins pour se retrouver seul à seule avec lui.

Enfin, seule... Autant qu'il était possible dans une telle foule.

— Je tiens à rester digne en toute circonstance, répondit l'homme avec un regard songeur sur les couples de danseurs qui glissaient sur le parquet. On ne devrait danser que si l'on y excelle.

— Vous avez parfaitement raison, monsieur ! répondit légèrement Preston avant de prendre la main de Tabitha d'un geste autoritaire. Peut-être pourrions-nous montrer à tout le monde comment il faut faire, Tabby...

Sur ce, et avec toute l'audace d'un duc, il entraîna Tabitha vers les danseurs qui se replaçaient, sans attendre l'accord de sa tante. Abasourdie, Tabitha jeta un coup d'œil à Barkworth, mais son fiancé ne vint pas à son secours. Il se contenta de rester planté là, en silence, tandis que le noble voyou l'emportait comme un agneau sacrifié.

Eh bien, s'il ne comptait pas protester, elle le ferait !

— Je n'ai aucune intention de danser avec vous, dit-elle en s'arrêtant à mi-chemin.

— Bien sûr que si, rétorqua Preston, avec son arrogance habituelle. Et vous savez pourquoi ?

Tabitha ne souffla mot. Cette fois, elle n'entrerait pas dans son jeu. Mais Preston se pencha à son oreille pour murmurer :

— Vous danserez avec moi, parce que c'est ce dont vous avez envie depuis le début de la soirée.

— Non, c'est faux, je n'ai...

— Menteuse, coupa-t-il avant de la prendre dans ses bras et de la serrer bien plus que ce que les convenances n'autorisaient.

— Vous êtes vraiment l'homme le plus odieux...

— Oui, oui, je le sais. Je suis odieux, arrogant, présomptueux... Ai-je oublié quelque chose ?

— Oh oui ! Beaucoup de choses.

Tandis qu'ils parlaient, Preston la guida d'une main de maître dans une série de pas complexes. Seigneur, c'était exactement comme à l'auberge... Non, c'était encore mieux car, grâce aux leçons du professeur de lady Timmons, elle était enfin capable de suivre Preston avec souplesse.

Et puis, il fallait bien reconnaître qu'au fond d'elle-même une force irrésistible la poussait à le suivre, enveloppée par la chaleur de ses bras, animée d'un désir que lui seul savait provoquer.

— Permettez-moi d'ajouter une chose à votre liste me concernant, chuchota-t-il à son oreille, laissant son souffle brûlant caresser la peau de son cou.

— Quoi donc ? parvint-elle à balbutier, la gorge sèche.

Il se pressa un peu plus contre elle.

— Je suis le seul homme de cette pièce capable de s'emparer de votre cœur...

Chapitre 10

Qu'avait-il dit ? Preston lui-même n'en crut pas ses oreilles. S'emparer de son cœur ? Était-il devenu complètement fou ?

Tout cela, c'était la faute de Mlle Timmons ! Il y avait quelque chose de dangereux en elle qui le poussait à lui révéler ses secrets, à s'ouvrir à elle.

Quel sort lui avait-elle donc jeté ? C'était la pire des séductrices et, d'un simple regard, elle parvenait à faire voler en éclats sa raison même — sur laquelle il avait l'habitude de s'appuyer... de temps en temps.

Hélas, en présence de Tabby, il n'était plus capable de réfléchir, comme Roxley n'aurait pas manqué de le faire remarquer.

Non, ce n'était pas tout à fait cela : elle n'annihilait pas son bon sens, elle en faisait ressortir les pires côtés.

A peine avait-il promis à Hen de ne pas causer de scandales qu'il arrachait Tabby à son fiancé pour danser avec elle. Avait-il perdu la tête ? Danser avec une femme qui ne faisait pas partie de son cercle habituel risquait de faire croire à une familiarité qui ne devrait pas exister.

Et pourtant, songea-t-il en contemplant le visage offensé de sa cavalière. De toute évidence, sa confession irréfléchie avait provoqué la même stupeur chez elle que chez lui.

Tant mieux. Cela lui servirait de leçon ; elle n'aurait jamais dû entrer dans sa vie ainsi et éveiller en lui toutes sortes de pensées absurdes — comme celle de rouvrir Owle Park par exemple.

Agacé, il chassa rapidement cette idée non seulement idiote, mais également impossible.

Seulement, lorsqu'il plongea son regard dans celui de Tabby, sombre et trouble, mélange dangereux de colère et d'envies assassines, il sentit s'enflammer les recoins les plus reculés de son cœur. Tant de possibilités nouvelles germaient au fond de ces yeux... Son cœur s'emballa, emporté par une fièvre nouvelle de conquête. Il l'avait tirée des griffes de son nigaud de fiancé — ce qui, en toute honnêteté, n'avait pas été bien difficile. Soudain, il ne songea plus du tout aux conséquences de ses actes : il la tenait dans ses bras, de nouveau. Et seul cela comptait.

Fort de sa victoire, il répugna à devoir la laisser repartir.

Un sentiment brut, presque chevaleresque, s'emparait de lui ; un désir que ses ancêtres auraient compris, n'auraient pas tenté de réprimer, mais qui n'avait plus lieu d'être en ce siècle de modernité : enlever cette femme qui avait su attirer son regard grâce à son titre de duc...

Au moins, si son statut ne lui permettait pas de partir avec Tabby, il l'autorisait à danser avec elle sans se préoccuper de son promis.

— Qu'est-ce qui vous fait sourire ? demanda-t-elle brusquement.

Il la regarda un instant et ne put résister à l'envie de lui avouer la vérité.

— Je réfléchis à un moyen de vous emmener loin d'ici.

— Vous êtes infernal ! protesta-t-elle d'une voix qui, pourtant, ne paraissait pas si sévère.

— Je serais infernal si je vous demandais de vous enfuir avec moi, dès ce soir, murmura-t-il.

Il lui fallut d'ailleurs recourir à toute sa volonté pour ne pas le faire. Ne pas lui demander de se glisser dans la nuit à son bras. Ne pas céder à la tentation...

— D'après ce que j'ai cru comprendre, Votre Grâce, et étant donné votre réputation, une telle suggestion de votre part ne serait pas particulièrement choquante, répondit-elle. Ce serait plutôt une habitude bien rodée, un chemin que vous avez déjà emprunté.

Preston ne put réprimer un éclat de rire.

— Aïe ! Vous avez écouté les médisances de Mlle Dale, apparemment.

— Ainsi que de presque toute la société londonienne.

— Presque toute la société londonienne est composée d'idiots, lâcha-t-il avec un signe de tête en direction des couples qui paraient autour d'eux.

— Essayez de dire que les récits de vos... vos...

— Méfaits ? suggéra-t-il.

— Oui, que les récits de vos méfaits ne sont en fait que des commérages ?

— Non, admit-il. Je suis bien coupable de la plupart d'entre eux.

— Daphné affirme qu'en tant que Seldon vous ne pouvez vous empêcher de pervertir tous ceux qui approchent.

— Vous ai-je pervertie, vous ?

A cet instant, il ne put s'empêcher de se souvenir de la demoiselle enflammée qu'il avait tenue dans ses bras, à l'auberge, et qui lui avait rendu passionnément ses baisers.

— Vous ai-je pervertie, Tabby ? répéta-t-il.

Elle se détourna, refusant clairement de lui répondre.

— Vous savez, ce que la plupart de ces braves gens oublient — et en particulier votre impertinente Mlle Dale —, c'est qu'il faut être deux pour provoquer un scandale. Si je vous proposais de vous enfuir avec moi...

— Je vous supplie de ne rien faire de tel.

— Tabby, je me soucie uniquement de votre intérêt. Je vous ai promis de vous aider, vous n'avez qu'à demander.

— C'est hors de question.

— Oui, j'avais déjà compris cela, répondit-il en l'entraînant au milieu des danseurs alignés, sous le regard de la foule qui n'attendait qu'un faux pas de sa part. Mais admettons que je vous le demande et que vous refusiez.

— Ce que je ferais.

— Si vous le dites...

De nouveau, elle parut prête à protester, mais il l'arrêta.

— Mademoiselle Timmons, nous n'arriverons à rien si vous continuez à m'interrompre, et j'aimerais bien vous exposer mon raisonnement.

— Faites, je vous en prie, dit-elle sans cesser de danser.

— J'en ai bien l'intention.

— Parfait.

Il eut un nouveau rire.

— Admettons que vous refusiez ma proposition...

Il attendit un instant qu'elle proteste, mais elle se tut, les lèvres pincées.

— ... alors ma suggestion serait seulement déplacée, et pas scandaleuse.

Il se pencha encore plus près de son oreille et baissa la voix pour qu'elle seule puisse l'entendre :

— Mais si vous veniez avec moi maintenant et que nous finissions ce que nous avons commencé l'autre nuit, à l'auberge...

Il crut la sentir frissonner en l'écoutant évoquer cette soirée passée ensemble. Se trompait-il ?

— ... alors notre comportement serait pire que scandaleux : il ferait jaser tout Londres pendant au moins deux saisons.

— Cela ne fait que conforter mon choix de refuser, répliqua-t-elle, la tête haute. Ne comprenez-vous donc pas que cela gâcherait tout ?

— Si c'est en effet le cas, à quoi pensiez-vous lorsque vous avez accepté de danser avec moi ?

Ils atteignirent la fin de la ligne des danseurs et durent se séparer pour remonter de part et d'autre.

Preston en profita pour examiner cette femme qu'il peinait encore à reconnaître. Ses cheveux étaient artistiquement rassemblés en chignon, laissant une cascade de boucles coquettes retomber sur ses épaules. Mais le pire était cette sacrée robe dont on l'avait affublée, avec son décolleté trop profond qui exposait la courbe de ses seins et son ourlet trop haut qui découvrait ses chevilles...

A quoi donc avaient pensé son oncle et sa tante — son fiancé, même — en la laissant se montrer dans une telle tenue ?

Finalement, ils se rejoignirent.

— Quelque chose ne va pas ? demanda-t-elle lorsqu'il la reprit dans ses bras, résistant au désir de la serrer fort contre lui... une nouvelle fois.

Cependant, sans même la voir, il sentait le regard de Hen, brûlant, dans son dos. Il devait à tout prix sauver les apparences.

Pour le moment.

— Je n'aime pas votre robe, avoua-t-il au bout d'un moment, ni vos cheveux, ni rien de ce que vous portez ce soir.

Si seulement il pouvait la transformer de nouveau en sa petite peste amusante. Sa Tabby.

— Mon apparence ne vous concerne en rien, répliqua-t-elle.

Puis, après un instant de silence obstiné, les sourcils froncés sur son regard houleux, elle reprit :

— D'ailleurs, qu'est-ce qui ne va pas avec ma robe ? Je vous signale que c'est la dernière mode !

— Rien ne va avec cette robe.

Il n'avait aucun doute là-dessus, en dépit des modes.

Elle poussa un de ses soupirs affectés, le même que lors de leur soirée à l'auberge, qui la faisaient ressembler à l'une des tantes guindées et amères de Roxley.

Mais, pour une raison mystérieuse, cette sévérité avait quelque chose d'irrésistible.

— Ma toilette a été créée par Mme Moreau, et c'est l'une des meilleures modistes de Londres, ajouta Tabby.

— Elle ne vous va pas.

Il aurait aimé paraître moins froid, mais ne put s'en empêcher : ses pires craintes étaient devenues réalité.

— Dans cette tenue, vous ressemblez à toutes ces filles de Bath qui arrivent à Londres comme une armée de pêcheurs qui lancent leurs filets dans le seul espoir de prendre au piège un époux irréflecti.

— Je n'ai aucune intention de prendre qui que ce soit au piège. Je suis déjà fiancée.

— Raison de plus pour vous habiller avec un peu plus de décence. Comment Barkling peut-il approuver votre toilette ?

Au lieu du regard offusqué qu'il attendait, une lueur mutine illumina le regard de Tabby.

— J'aurais pensé qu'un homme tel que vous aurait apprécié ma transformation, au contraire.

— En temps normal, peut-être, mais pas avec vous, Tabby.

— Qu'auriez-vous donc voulu que je porte ?

— Ici ? Un sac de jute...

Sur ce, il se pencha en avant, cédant enfin à son penchant pour le scandale.

— Et, en privé, rien du tout.

* * *

Preston sourit tandis qu'il entraîna une fois de plus Tabitha le long des danseurs alignés, comme s'il n'avait rien dit de choquant. Comme s'il ne venait pas de suggérer qu'il aurait préféré la voir déshabillée.

Nue ? Vraiment ?

Seigneur, si sa tante l'avait entendu dire une chose aussi insolente — pis encore, si lady Ancil ou l'une de ces commères l'avaient surpris —, Tabitha aurait été perdue, renvoyée chez elle par la première diligence ou la première charrette de fermier venue.

N'était-ce pas suffisant qu'il ait laissé supposer à tout le monde qu'ils étaient proches ?

Mais vous êtes proches, puisque vous avez partagé un baiser, susurra une petite voix au fond d'elle. *Ne désirais-tu pas qu'il te demande de fuir avec lui ?*

Comment cet homme parvenait-il à la déstabiliser à ce point ? En quelques mots, il éveillait en elle un dangereux désir de trahison, l'incitait à abandonner toute retenue, et lui donnait envie de... de...

Elle ne savait même plus ce qu'elle voulait !

Si. Elle voulait découvrir toute l'extase que son baiser lui avait laissé entrevoir. Elle voulait être sa Tabby, son âme sœur.

Mais, surtout, elle aurait voulu qu'il ne vienne pas, ce soir. S'il n'avait pas été là, elle aurait rencontré M. Barkworth, l'aurait jugé parfaitement acceptable et cela lui aurait suffi.

Cela *devait* lui suffire, car la seule autre possibilité était la pauvreté et la misère.

Déterminée, elle étouffa la flamme que Preston éveillait au fond de son cœur délicat, fit taire la passion qui montait en elle, et plaqua une expression neutre, convenable, sur son visage.

La seule expression capable de dissimuler le tumulte désordonné qui l'envahissait.

Mais Preston ne fut pas dupe.

— Allons bon, vous n'allez tout de même pas monter sur vos grands chevaux avec moi, Tabby ! s'exclama-t-il avec un grand sourire. Je vous croyais faite d'un matériau plus noble...

Tabitha serra les mâchoires et s'assura que personne ne pouvait les entendre.

— Arrêtez de m'appeler comme cela, murmura-t-elle fermement.

— De vous appeler comment ?

— Vous le savez très bien !

— Franchement, Tabby, je ne comprends pas de quoi vous parlez...

Qu'il joue l'innocent tant qu'il le souhaitait, cela n'empêcha pas Tabitha de surprendre un éclat de malice dans son regard.

— Personne ne m'appelle Tabby, reprit-elle au bout d'un instant.

— Ce n'est pas vrai, coupa-t-il avec un petit sourire.

— Ah bon ? A qui pensez-vous ?

— A moi.

Il paraissait parfaitement tranquille et confiant, comme si le fait d'avoir rebaptisé Tabitha lui donnait plus de droits sur elle. Soudain, il raffermi son bras autour de sa taille et l'attira davantage contre lui.

— Vous ne comptez pas, répondit-elle, ignorant le désir qui montait de chaque endroit où leurs corps s'effleuraient... Et votre opinion n'a aucune importance.

— Vous venez de prouver que j'avais raison, lança-t-il avec un nouveau rire.

— Et comment donc ?

La question lui avait échappé. Preston n'avait vraiment pas besoin qu'on l'incite à s'expliquer !

— Parce que Tabby est un nom qui vous convient, petite diablesse...

Elle ferma les yeux un instant. Diablesse ! Seigneur, c'était encore pire que Tabby.

— Cessez de me donner tous ces surnoms.

Cela donne trop l'impression que nous nous connaissons, faillit-elle ajouter.

Elle leva les yeux et découvrit son regard amusé posé sur elle. De toute évidence, il pensait avoir gagné la bataille. Loin de là...

— Et ne soyez pas si familier avec moi, ce n'est pas convenable.

— Oui, j'imagine que vous avez raison.

Pouvait-elle croire en cette contrition soudaine, en ce soupçon d'humilité ?

— Vous me mettez délibérément dans une situation délicate, Preston.

— Moi ? demanda-t-il en feignant l'innocence.

— Oui, vous, Votre Grâce. Et le pire est que vous pensez être dans votre bon droit.

En dépit des battements affolés de son cœur, elle fit de son mieux pour paraître sévère, mais cela n'ébranla pas le sourire de son cavalier.

— Mais je suis dans mon bon droit.

— Pas en ce qui me concerne, Votre Grâce.

— Ainsi, nous ne sommes plus Preston et Tabby ?

Il secoua la tête d'un air navré et la dévisagea comme s'il cherchait autre chose en elle.

Quelqu'un d'autre.

Tabitha réprima une soudaine envie de lui rappeler que Tabby — *sa* Tabby — n'avait été qu'une illusion, créée par trop de rosbif, de tarte aux pommes et de madère. Tabby était une femme dangereuse, une ensorceleuse qu'il valait mieux laisser enfermée quelque part, au plus profond d'elle-même.

— Nous n'avons jamais été...

Mais Preston interrompit ses protestations en se penchant sur elle, si près qu'elle se sentit chanceler.

— Bien sûr que si, murmura-t-il.

Ces quelques mots, cette intimité soudaine, firent frémir Tabitha. Était-ce une confession de la part de Preston ?

— Je n'aurais jamais dû dîner avec vous.

— Comment aurais-je pu profiter de ce repas, si vous ne m'aviez pas rejoint ?

— Vous n'auriez eu qu'à vous asseoir et à manger, répliqua-t-elle.

— Quel sens pratique ! Bien entendu que j'aurais pu, d'autant que j'avais prévu de manger avec Roxley jusqu'à ce que vous veniez l'effrayer avec vos histoires. Pourquoi lui avoir raconté que sa tante dormait également à l'auberge ?

— Quelles bêtises ! rétorqua-t-elle. Maintenant, c'est ma faute ?

— En effet : c'est à cause de vous si nous avons dû dîner en tête à tête.

— N'êtes-vous pas donc capable de manger seul ?

— Non, affirma-t-il sans hésiter.

— Pourquoi ?

Une ombre traversa son regard habituellement si malicieux ; la même émotion poignante qu'elle avait surprise ce soir-là, à l'auberge, ainsi que lorsqu'elle était tombée dans ses bras, le matin même.

Une douleur face à quelque chose de perdu, quelque chose de précieux mais à jamais disparu.

Il se raidit et déclara :

— Je préfère ne pas manger seul.

— Vous pourriez résoudre ce problème en vous mariant, suggéra-t-elle, le faisant presque trébucher.

Touché. Hélas, son trouble ne dura pas et il reprit rapidement ses esprits, visiblement décidé à ne pas s'en laisser conter.

— Pourquoi croyez-vous que je sois ici, ce soir ?

Stupéfaite, Tabitha leva les yeux sur lui.

— Vous avez l'intention de vous marier ?

Une pointe d'amertume transperça son cœur, comme lorsqu'elle l'avait vu apparaître au bras de cette si jolie veuve, au début de la soirée.

— Ma tante pense que lady Pamela et moi pourrions nous convenir, révéla-t-il avec un rapide regard en direction d'une grande fille maladroite qui se tenait dans un coin.

— La robe puce, là-bas ?

— Oui, en effet, répondit-il d'une voix peu convaincue.

— Elle n'est pas faite pour vous, déclara Tabitha vivement, sans réfléchir à la portée de ses paroles.

Preston et cette lady Pamela ? Absurde ! Elle jeta un nouveau coup d'œil incrédule à ce parangon de convenances que sa tante avait choisi pour lui.

Cependant, ce genre de femmes bien né et sophistiqué était certainement destiné à épouser des ducs...

Lady Pamela n'aurait évidemment pas soupé avec Preston dans le petit salon étriqué d'une auberge isolée. Elle n'aurait pas parié avec lui, ni embrassé un homme qu'elle pensait n'être qu'un bon à rien et un voyou.

Un frisson parcourut Tabitha. Pourquoi, dans ce cas, avait-elle agi ainsi ?

Elle était tout aussi convenable et bien élevée que cette lady Pamela — son père avait été vicaire, pour l'amour du ciel ! Alors pourquoi avait-elle, elle, Mlle Tabitha Timmons de Kempton, laissé ce dangereux M. Preston la serrer dans ses bras et l'embrasser, enflammer chaque parcelle de son corps avec ses lèvres et de ses caresses si habiles ?

Et pourquoi ne parvenait-elle pas à oublier cette soirée ?

En dépit de tous ses efforts, elle était incapable d'effacer de son esprit le souvenir de ces instants, tel un bouchon de champagne prisonnier, luttant pour se libérer et exploser dans une pluie de bulles.

Pourtant, l'homme qui la tenait dans ses bras à présent n'était plus son Preston, tout comme elle n'était plus sa Tabby...

— Pourquoi ne me l'avez-vous pas dit ? demanda-t-elle au bout de quelques instants.

— Vous dire quoi ? répondit-il d'un air absent — mais Tabitha ne fut pas dupe : il savait exactement de quoi elle parlait.

— Qui vous êtes. Vous m'avez laissé croire que...

— J'aimais bien que vous me preniez pour un autre, ironisa-t-il. Vous paraissiez si convaincue que je n'étais qu'un... qu'un...

— Et vous n'avez rien fait pour me détromper, répliqua-t-elle, s'efforçant de se défendre.

— Oh ! je crois surtout que vous aimiez bien penser le pire de moi, ne le niez pas.

— Le pire ? Seigneur, que vous êtes arrogant ! Vous vous êtes moqué de moi. Sans doute vous êtes-vous bien amusé pendant tout ce temps.

— Bien au contraire.

Dans un large mouvement, il la fit tourner tout en embrassant la salle du regard, mais sans même remarquer les nombreuses têtes tournées vers eux.

— J’aimais votre sévérité, le fait que vous ne m’accordiez aucune liberté, poursuivit-il.

Aucune liberté ? A l’exception de celle qu’il avait prise en l’embrassant ; mais, même là, elle ne pouvait le blâmer entièrement. Ne s’était-elle pas laissé faire avec plaisir ?

Si. Elle avait voulu qu’il l’embrasse. Elle avait même voulu plus... Et c’était cela qui l’inquiétait : *plus*.

— Ne parlons plus de cela, c’est du passé, conclut-elle en essayant de se convaincre elle-même.

— Tenez-vous vraiment à faire croire que nous nous connaissons à peine ?

— Oui. Comme cela, notre relation sera tout à fait respectable.

Preston acquiesça et s’écarta légèrement d’elle, adoptant une étreinte légère et plus appropriée.

— Alors, aimez-vous Londres, mademoiselle Timmons ?

C’était certes le sujet de conversation le plus mondain possible.

— Je n’aime pas du tout.

A ces mots, il l’attira de nouveau contre lui.

— Ce n’est guère convenable comme réponse, vous savez.

— Peut-être pas, admit-elle, mais ma maison me manque.

— Vraiment ?

— Bien sûr.

Elle n’aurait pas dû se confier, se montrer si familière, mais quelque chose, chez cet homme énigmatique, lui faisait oublier tout le reste. Lorsqu’il concentrait son attention sur elle, elle ne pouvait lui résister.

— Les campanules étaient presque en fleur lorsque nous sommes parties... et maintenant...

— Vous les aurez manquées, dit-t-il, étonnamment perspicace. Cependant, vous savez que Londres est rempli de jardins.

— Oh ! oui ! Des jardins bien tenus et parfaits, ne put-elle s’empêcher de répondre, frustrée.

D’ailleurs, la semaine précédente, sa tante avait été horrifiée de la trouver dans le jardin qui s’étendait derrière la maison et *pas sur l’allée*. Mais, après tout, quel était l’intérêt de posséder un jardin si l’on ne pouvait s’approcher des fleurs pour humer leur parfum ?

Pendant ce temps, Preston éclata de rire face à son dédain.

— Vous parlez vraiment franchement, déclara-t-il.

— Avec vous, oui.

Il la dévisagea encore un instant, et reprit :

— Vous aimez les campanules ?

— Oui, répondit-elle dans un souffle.

— Et c’est pour cela que vous avez choisi une robe de cette couleur ?

— Preston, coupa-t-elle en tentant vainement de paraître en colère.

Mais il la fit tourner dans un bruissement de jupes et ne la reprit que pour la serrer dans ses bras. Il était si près d’elle à présent qu’elle avait du mal à respirer.

Plus...

Seigneur ! Elle était de nouveau dans ses bras, sentait de nouveau cette grande main forte plaquée sur ses reins. Elle se tenait si près de lui que sa jupe se chiffonnait contre ses cuisses dans le mouvement

de la danse. Elle ne voyait que son torse et n'aurait eu qu'à ôter son gant et glisser sa main sous sa veste pour sentir, à travers la chemise de lin, le battement de son cœur, la chaleur de sa peau, enveloppante comme le feu qui la brûlait de l'intérieur.

Comme une fièvre de désirs trop longtemps réprimés. *Preston, je... Je t'en supplie Preston...*

Et voilà que, dans ses bras, elle redevenait Tabby. Devant tout le monde. Même devant...

Saisie d'une soudaine culpabilité, elle jeta un rapide coup d'œil à Barkworth qui la regardait — non, il regardait Preston, son visage affichant une sévère désapprobation.

Elle n'osa pas, cependant, regarder lady Ancil.

Preston et elle furent alors séparés quelques instants, le temps qu'elle contourne un cercle et qu'il fasse de même dans le sens inverse. Lorsque leurs mains se retrouvèrent enfin, une vague la submergea et le temps parut s'arrêter.

La douceur des doigts de Preston déclencha un flot jaillissant de sensations dans tout son corps.

Leurs regards se rencontrèrent et elle décela un éclat de surprise — non, d'émerveillement — dans les yeux sombres et moqueurs de son cavalier, comme s'il se croyait perdu au milieu d'un rêve devenu réalité.

— Pourquoi épousez-vous cet homme, Tabby ?

Elle eut soudain une envie folle de lui confier la vérité. Mais comment ? Il ne comprendrait pas.

— Mes motivations ne vous concernent pas.

— L'aimez-vous ?

L'aimer ? Grands dieux, elle venait à peine de le rencontrer ! Cependant, jamais elle n'oserait avouer une telle chose à Preston. Que penserait-il d'elle, s'il savait ?

Mais, de toute façon, pourquoi devrait-elle se soucier de son avis ?

— Etes-vous toujours si impertinent ? rétorqua-t-elle donc froidement.

— Non. En général, je ne me soucie pas de la vie des femmes que je rencontre.

— Qu'ai-je donc fait pour susciter votre intérêt qui ne se manifeste visiblement que rarement ?

Il n'eut pas besoin de répondre pour qu'elle comprenne la vérité — du moins, qu'elle pense la comprendre.

Non, ce n'était qu'une idée absurde. Un espoir. Un vœu.

Preston se souciait d'elle parce qu'il... Les lèvres pincées, elle chassa cette pensée ridicule. Tout cela n'était qu'un jeu pour lui, un passe-temps.

— Rappelez-vous : j'ai promis de le faire, poursuivit-il.

— Je n'ai pas souvenir de vous avoir autorisé à vous mêler de ma vie.

— Et notre pari ?

Le pari ? Où voulait-il en venir ?

— J'ai gagné ce pari et vous avez payé votre dû, fit-elle remarquer. Nous n'avons plus aucune obligation l'un envers l'autre.

— Permettez-moi de ne pas être d'accord.

Bien sûr qu'il n'était pas d'accord ! Il n'avait sans doute jamais eu l'intention de s'arrêter en si bon chemin...

— Vous avez triché.

— Pas du tout !

— De plus, ajouta-t-il dans un sourire, il me semble que vous aimez bien mes attentions.

— Pas le moins du monde, répliqua-t-elle vivement.

— Menteuse. Vous mentez, tout comme à l'auberge, quand vous m'avez dit que vous n'aviez aucune intention de vous marier.

Arrivé au bout de la file de danseurs, il la fit tourner et la ramena contre lui.

— J'aimerais cependant savoir une chose. Comment votre M. Barkhall a-t-il réussi si rapidement à vous faire changer d'avis à ce sujet ?

— Barkworth, corrigea-t-elle.

— Oui, peu importe. Quel est donc le secret de cet homme ? Comment vous a-t-il courtisée pour obtenir votre main ?

Gênée, elle détourna les yeux. Que répondre ? Devait-elle lui dire la vérité ? Qu'elle n'épousait Barkworth que pour toucher son héritage ? Que l'amour n'avait rien à voir dans cette affaire ?

— Il ne m'a pas vraiment courtisée...

— Comment ? coupa Preston. Il ne vous a pas courtisée ? Tsss !

— Je n'attendais pas d'un homme qu'il me courtise...

— Vous auriez dû. Vous devez être courtisée, séduite, charmée.

Charmée. Un talent que Preston semblait maîtriser à la perfection... D'ailleurs, elle aurait dû s'en douter au premier regard.

— Une lady mérite d'être courtisée, poursuivit-il, sans cela, l'homme n'est pas digne de ses attentions. Du moins, c'est ce que Hen affirme.

Encore ce nom...

— Hen ? s'enquit Tabitha, curieuse.

— Ma tante, expliqua Preston avec un signe de tête en direction de la belle veuve avec qui il était arrivé.

— Cette femme est votre tante ?

— N'ayez pas l'air si stupéfaite : il s'agit bien de ma tante Hen ou, comme on l'appelle en ce moment, lady Juniper.

— C'est elle qui vous effraie tant, Roxley et vous ?

— Qu'est-ce qui vous fait croire que... ?

— Vous avez parlé d'elle, à l'auberge.

— Vraiment ?

— Oui, répondit Tabitha. Mais je m'étais imaginé qu'elle serait...

— Plus âgée ? Elle *est* plus âgée que moi, mais seulement de six mois. Elle adore se considérer comme ma conscience.

— Ah bon ?

Pauvre femme, cela semblait une tâche désespérée... Incapable de se retenir, elle jeta un nouveau coup d'œil à lady Juniper.

— Elle n'a pas l'air ravie de nous voir danser, lança-t-elle à mi-voix.

Preston suivit son regard.

— Vous ne faites pas partie de ma liste. Mais ne prenez pas cela pour vous, il n'y a rien d'inconvenant chez vous... C'est plutôt chez moi qu'elle voit un problème.

— Chez vous, Votre Grâce ? ironisa-t-elle en feignant la surprise.

— Très amusant, mon chaton, répliqua-t-il. Ma tante est déterminée à faire de moi un membre respectable de la société.

— Oh ! quelle honte !

— N'est-ce pas ? rétorqua-t-il en ignorant son cynisme. Et quand Hen a une idée en tête... Elle a même menacé de déménager si je causais un nouveau scandale, et d'emmener Henry avec elle.

— Henry ?

— Son frère. Mon oncle, lord Henry Seldon. Il n'est pas son jumeau pour rien — excepté peut-être sa passion pour le mariage.

— Mais elle ne peut pas déménager, objecta Tabitha. Avec qui prendrez-vous vos repas si elle s'en va ?

A ces mots, Preston pâlit. Elle était allée trop loin...

— Pardonnez-moi, je ne voulais pas...

— Non, non.

Ils dansèrent quelques instants en silence, puis Tabitha reprit :

— Lady Juniper a-t-elle d'autres prétendantes en vue pour vous ? A part lady Pamela ?

— Oui, répondit-il avec un imperceptible frisson. Mais ne vous habituez pas trop à l'appeler lady Juniper.

— Pourquoi donc ?

La veuve avait-elle quelque chose de spécial qui justifierait une telle remarque ? Elle semblait pourtant bien normale...

— Ma tante est une incorrigible romantique, soyez certaine qu'elle se remariera rapidement.

Il ponctua son discours d'un profond soupir, comme s'il ne pouvait comprendre un tel besoin.

— Dans quelques mois, elle aura fini son deuil et la maison se remplira de nouveau de prétendants. Hen aime être courtisée — puis épouser le mieux vêtu, ou celui qui lui offre les plus délicates pâtisseries, ou lui écrit les plus beaux vers. Juniper avait réussi à gagner son cœur avec quelques ballades assez mièvres.

Des ballades mièvres. Tabitha ne put réprimer un soupçon de jalousie envers la belle veuve. Habitée comme elle devait l'être aux attentions de la gent masculine, elle se moquerait sans doute de Daphné et Harriet qui se seraient damnées pour un seul regard admiratif de la part d'un homme.

Un désir que Tabitha avait longtemps partagé, mais qu'elle n'aurait pas admis pour tout l'or du monde — et encore moins face à Preston.

Elle haussa les épaules d'un air détaché.

— Faire la cour, c'est très démodé. Barkworth et moi avons un arrangement qui va bien au-delà de...

— Votre Barkley est un imbécile, Tabby, coupa le duc, et s'il ne vous a même pas offert un seul petit bouquet il ne mérite pas votre main.

Tabitha se mordit la lèvre. Il ne fallait surtout pas qu'elle reconnaisse qu'elle venait de le rencontrer. Non, elle devait à tout prix continuer à défendre son futur fiancé.

— Son nom est Barkworth et vous ne le connaissez pas.

A ces mots, Preston s'immobilisa un instant, attendant que leur tour revienne de s'inclure dans le cercle des danseurs.

— Je parierais que vous non plus, murmura-t-il.

Bon sang ! Comment faisait-il pour être si perspicace ? Elle n'eut cependant pas le temps de répondre, car Preston reprit :

— Ce que je trouve si étrange, c'est pourquoi une femme telle que vous, si opposée au mariage, sentiment que je respecte, décide soudainement d'abandonner sa — comment avez-vous dit ? — *situation confortable* pour s'enchaîner à un idiot comme Barkton.

— Barkworth.

— Cela n'a aucune importance, répliqua-t-il. Vraiment, Tabby. Abandonneriez-vous votre liberté pour cet homme ?

Sa liberté ! Quelle liberté pouvait bien posséder une femme ?

— J'ai mes raisons, dit-elle d'un ton définitif.

Il la dévisagea alors d'un regard scrutateur.

— Roxley pense que vous attendez un enfant. Ce n'est pas vrai, n'est-ce pas ?

Tabitha faillit trébucher, mais Preston l'empêcha de tomber et parvint même à donner l'impression que c'était lui qui avait manqué un pas.

— Etes-vous devenu fou ?

Il haussa les épaules.

— Votre Barkey paraît bien le genre d'hommes à qui une femme peut refiler l'enfant d'un autre sans craindre de scandale.

— Vos insinuations sont tout à fait odieuses !

Sans relever sa remarque, il reprit :

— Alors, si vous n'êtes pas enceinte, pourquoi l'épouser ? Cela n'a aucun sens.

— Cessez donc de dénigrer mon promis.

— Non.

Sur ce, il jeta un bref coup d'œil par-dessus son épaule en direction de Barkworth qui attendait impatiemment leur retour. Lorsqu'il se retourna vers Tabitha, elle ne vit plus aucune malice dans ses yeux, mais décela quelque chose de plus grave, de plus profond.

— Pourquoi lui, Tabby ?

— Peut-être a-t-il réussi à gagner mon cœur, répondit-elle fermement dans l'espoir de le convaincre et de se convaincre.

Mais Preston ignora sa bravade.

— Je ne crois pas, non.

— Comment le sauriez-vous ? Comment sauriez-vous ce que je ressens ?

— Je le sais parce que, si vous aimiez vraiment cet imbécile, vous ne seriez pas en train de danser avec un autre homme.

Soudain, la musique s'arrêta et ils chancelèrent, surpris. Preston eut cependant le réflexe de la rattraper avant qu'elle ne perde l'équilibre.

— J'imagine donc que la vraie question est : pourquoi dansez-vous avec moi ?

* * *

Lorsque la musique se tut, ils s'immobilisèrent et se regardèrent un instant, puis Preston, qui avait meublé sa vie d'amourettes de passage, comprit qu'il ne voulait pas que Tabby disparaisse comme toutes les autres femmes qu'il avait connues.

Il insista donc :

— Pourquoi, Tabby ? Pourquoi moi ?

Parviendrait-il à lui faire confesser toute la vérité ?

Et qu'en ferais-tu, de cette vérité ? murmura une voix au fond de lui. *Que ferais-tu de cette femme ?*

Non, ce n'était pas cela qui le hantait le plus. Ce n'était pas la vérité qu'il désirait vraiment connaître. *Tabby, pourquoi m'avoir fait croire que vous étiez différente ?*

Pourquoi avez-vous volé mon cœur ?

Ce fut alors qu'il comprit à quel point son cœur battait fort tandis qu'il se noyait dans ses grands yeux mordorés. Elle entrouvrit les lèvres, presque imperceptiblement, comme lors de cette soirée à l'auberge, juste avant qu'il ne l'embrasse.

— Preston, murmura-t-elle comme une promesse, un aveu.

Son désir était donc partagé... Hélas, une seconde plus tard, elle s'était écartée d'un pas, en hochant la tête. Elle avait quitté ses bras.

Il y avait autre chose : la salle entière était à présent plongée dans un silence de mort. Détournant à regret les yeux de Tabby, il vit que tout le monde le dévisageait.

Oh ! Seigneur... Qu'avait-il fait ?

— Mademoiselle Timmons, pardonnez ma maladresse, souffla-t-il en s'inclinant dans un salut poli.

Il se redressa et, ignorant les regards outrés, prit la main de Tabby pour la déposer sur son bras, respectant ainsi scrupuleusement le protocole.

— Vous devez me trouver bien maladroit, reprit-il assez fort pour être entendu, de vous marcher sur le pied comme cela. Pour ma défense, je vous avoue que je n'ai pas dansé depuis longtemps.

— Non, non, parvint-elle à répondre, l'air toujours aussi troublée, je crains que ce ne soit ma faute, Votre Grâce. Je n'étais pas certaine du dernier pas.

— Blâmons donc votre maître à danser, renchérit-il avec un grand sourire alors qu'elle levait les yeux sur lui.

Ces yeux une fois encore emplis d'une étrange et merveilleuse malice.

Autour d'eux, les dames commençaient à murmurer que, hélas, rien d'inconvenant n'était arrivé et, rapidement, la salle bruisa de nouveau de voix et de rires.

Le scandale avait été évité — momentanément — et Preston poursuivit sa route, prenant le chemin le plus long possible pour raccompagner Tabby jusqu'à son fiancé. Elle ne parut d'ailleurs pas fâchée de ces détours.

— Tout le monde nous regarde.

— Tout le monde regarde toujours, rétorqua-t-il en s'efforçant d'ignorer tous ces yeux fixés sur eux. N'y faites pas attention.

— Pourquoi sortez-vous dans le monde, si vous devez à chaque fois subir une telle animosité ?

— Que pourrais-je faire d'autre ? Rester chez moi ?

— Rester chez soi est une bonne chose, soupira-t-elle. Lire à voix haute devant un bon feu. Jouer au backgammon. Jouez-vous ?

— Je suis l'un des meilleurs, répliqua-t-il fièrement.

— J'aurais dû m'en douter. Mon père m'a appris à jouer. Je n'avais ni frères ni sœurs, mais j'aime les maisons remplies d'amis. Et vous ? J'imagine que oui.

Preston allait lui servir une réponse convenue quand un souvenir presque oublié lui revint en mémoire.

* * *

— *Félix a triché ! se plaignait-il à sa grande sœur qui lisait à l'autre bout de la pièce.*

— *C'est pas vrai ! avait répondu Félix.*

Dove, elle, avait soupiré, reposé son livre et les avait rejoints pour examiner le plateau de backgammon posé sur la table basse, devant le feu.

— *Tu as coincé Félix, Gopher, avait-elle annoncé au bout d'un instant.*

Puis elle avait souri à Preston et lui avait ébouriffé les cheveux tendrement.

* * *

Soudain, il releva les yeux, presque surpris de retrouver autour de lui la foule étouffante du salon de lady Knolles.

Et Tabby marchait à ses côtés.

— Mademoiselle Timmons, demanda-t-il d'un air aussi détaché que possible, me prenez-vous vraiment pour un homme sentimental ?

— Oui, répondit-elle avec la même certitude que si elle avait été témoin de son souvenir ému.

Comment faisait-elle ? Comment parvenait-elle à éveiller le passé comme cela, en quelques mots ? Elle savait faire resurgir des émotions oubliées au fond de son cœur et lui faire avouer des choses qu'il aurait dû taire...

— Mademoiselle Timmons ?

— Oui, Votre Grâce.

— Vous rappelez-vous notre pari ?

— Oui.

— Avez-vous encore vos gains ?

Elle l'examina un instant puis secoua la tête.

— Je n'ai pas besoin de pennies éraflés, Votre Grâce. L'avez-vous oublié ? Je suis une héritière, à présent.

— Et j'aurais préféré que vous ne le soyez pas, soupira-t-il.

— Vous m'en voulez d'avoir eu de la chance ? demanda-t-elle d'un air surpris.

— Non, je suis triste de voir à quel point cette chance vous a transformée.

Ils continuaient à se frayer un chemin dans la salle remplie de monde et, comme ils finissaient par s'approcher de la famille et des amis de Tabby, celle-ci reprit :

— Pourquoi vous intéresser à ce vieux penny ?

— J'aurais aimé vous proposer un autre pari.

— Je croyais que vous n'aimiez pas perdre, Votre Grâce, lança-t-elle dans un éclat de rire.

— Mais je n'ai aucune intention de perdre, vous savez.

— Alors vous comptez tricher.

Et voilà : elle redevenait sa petite diablesse impertinente. Apparemment, seule son apparence avait changé depuis son arrivée à Londres. Il restait de l'espoir...

— Mademoiselle Timmons, vous me blessez, répliqua-t-il sans pour autant pouvoir dissimuler son sourire. Je n'ai ni l'intention ni le besoin de tricher. Je compte bien gagner à la loyale. De plus, maintenant, je connais mon adversaire.

Elle sourit à son tour.

— Et que serait ce pari ?

Ah ! Il l'avait prise au piège ! Savourant cette première victoire, il se pencha vers elle et, s'assurant que personne d'autre ne puisse les entendre, lui murmura à l'oreille :

— Je parie qu'avant votre mariage avec Barkworth vous me demanderez de vous embrasser de nouveau.

Il l'entendit étouffer un cri de surprise. Elle tenta même de s'écarter de lui, mais il posa fermement sa main sur la sienne et sourit largement à la foule.

Un peu crispée à ses côtés, elle finit par chuchoter :

— Votre Grâce, ce n'est pas parce que vous êtes réputé pour votre conduite scandaleuse que vous devez donner raison aux ragots.

— Je n'ai pas à leur donner raison avec vous, mademoiselle Timmons : vous savez exactement qui je suis.

Et, pourtant, il aurait tout donné pour qu'elle ne le sache pas !

— Vous êtes vraiment un...

— Oh ! je vous en prie, ne me faites pas subir cette litanie encore une fois. Oui, je suis un *chien fou*, un *débauché arrogant*. Tout cela est si épuisant, à la longue. De plus, cela ne sert à rien : je connais cette chanson par cœur.

De nouveau, il lui sourit.

— Alors, notre pari tient-il ?

— Ne soyez pas ridicule, protesta-t-elle. C'est une idée parfaitement déplacée.

— Pas pour moi. Et pas pour vous non plus... si vous gagnez.

Elle fronça les sourcils, comme si elle ne comprenait pas vraiment où il voulait en venir.

— Il est certain que je gagnerai, dit-elle. Jamais je ne vous demanderais une telle chose. Jamais.

Et, comme pour lui prouver qu'elle avait raison, elle lança un sourire radieux à Barkworth qui répondit par un petit signe de tête.

Mais Preston ne fut pas dupe de cette diversion. Ce sourire était aussi artificiel que ses boucles travaillées et le reste de sa toilette.

— Vous me le demanderez, n'en doutez pas, reprit-il.

— Si vous vous rappelez bien, j'ai déjà eu le privilège de vous embrasser une fois. Pourquoi pensez-vous que je ferais de nouveau une telle erreur ?

Sa voix était froide et dédaigneuse ; un grand jeu d'actrice. Elle faillit même lui faire croire qu'elle n'avait aucune envie de l'embrasser une seconde fois. Cependant, elle ne put dissimuler la flamme qui brûlait au fond de ses yeux.

— Si vous êtes si sûre de vous, pourquoi ne pas accepter mon pari ? Vous auriez tout à gagner.

Le menton levé, elle eut un petit rire hautain.

— Et que gagnerais-je ? Un autre penny éraflé ?

— Si c'est ce que vous souhaitez. Vous semblez avoir un étrange penchant pour cela. Ou bien peut-être avez-vous seulement envie d'en avoir un second pour aller avec celui que vous cachez dans votre réticule...

Habitué à ces petits jeux, il avait calculé son temps de réponse pour qu'elle n'ait pas le loisir de protester avant qu'ils n'arrivent en face de sa famille et de ses amis, qui l'accueillirent froidement, sans un mot.

Il n'eut pas besoin de la regarder pour deviner sa réaction : il la sentit frissonner à son bras.

Et, alors qu'il regrettait de devoir l'abandonner au milieu de ces gens, il comprit que plus elle passerait de temps avec son idiot de Barkless, plus elle serait heureuse de relever son défi.

Et plus elle serait heureuse de perdre.

Quant à lui, il avait encore une danse à subir avec la maladroite lady Pamela pour s'assurer les bonnes grâces de Hen.

— Lady Timmons, merci de m'avoir permis de passer quelque temps en compagnie de votre charmante nièce, dit-il avant de saluer le petit groupe et de repartir à grands pas.

Soudain, une femme lui barra le chemin. Tiens, en parlant de Hen...

— Preston, explique-toi, lança-t-elle en lui prenant le bras, sans se départir de son sourire mondain.

Un sourire que démentait sa voix froide et sévère.

— J'ai seulement dansé avec trois jeunes femmes sans importance, comme tu me l'avais demandé.

— Non, deux, corrigea-t-elle. Qui est cette fille ?

Elle eut un bref signe de tête en direction de Tabitha.

— Mlle Timmons. Elle est la fille d'un vicaire.

— Bah !

— C'est vrai, Hen. C'est aussi la nièce de lord Timmons, une fille sans importance parfaitement respectable.

— Ne te moque pas de moi.

— Hen, je te le promets : elle n'est rien de plus que Mlle Timmons de Kempton. Si tu ne me crois pas, demande à Roxley ; je n'ai dansé avec elle que par égard pour sa tante, lady Essex.

Hen jeta un nouveau coup d'œil à Tabby, l'air peu convaincue.

— Vraiment, Preston ? La fille d'un vicaire ?

— Oui. Après tout, je t'ai promis de ne pas provoquer de scandale, répondit-il.

En effet, il avait peut-être suscité un peu de curiosité, mais certainement pas de scandale — en tout cas, pas de scandale visible. Heureusement, personne ne pouvait voir la tempête qui faisait rage au fond de son cœur.

— Bien. Si c'est vrai, j'accepte de passer l'éponge sur ce petit écart.

De nouveau, Preston se força à sourire. Dieu merci, en dépit de tous ses pouvoirs, Hen ne savait pas lire dans les pensées !

Car Mlle Tabitha Timmons l'avait laissé plus troublé que jamais. Il était même prêt à risquer la colère de Hen pour embrasser cette petite diablesse une nouvelle fois.

Depuis que Preston s'était éloigné, Tabitha ne cessait de se maudire d'avoir glissé le penny dans son réticule. Quand il l'avait ramassé pour elle, il avait dû sentir sa forme à travers le tissu et découvrir la vérité.

Il avait dû comprendre qu'elle le gardait sur elle comme une amulette.

Non, c'était stupide ! Il ne savait rien. Elle resserra le lacet de la pochette nerveusement. De nombreuses femmes gardaient quelques pièces dans leurs sacs. Ce penny ne signifiait absolument rien.

Il ne fait que te rappeler ce baiser, cette soirée qui a suffi à chambouler ta vie.

— Vous paraissez bouleversée, s'étonna soudain Barkworth en prenant son bras pour la conduire tranquillement à l'entrée, suivi par sa mère et lady Peevers.

— Je vous demande pardon ?

Elle ne l'avait pas écouté, perdue dans ses pensées.

Elle avait été trop occupée à chercher Preston du regard au milieu de la foule. En fait, elle avait même à moitié espéré qu'il revienne et cause un nouveau scandale ; mais, même pour cela, sa conduite était hélas imprévisible.

Il l'avait rendue à son fiancé et l'avait abandonnée là, à sa place, pour disparaître au fond de la salle de bal.

— Je disais que vous paraissez bouleversée, répéta Barkworth. Et c'est bien compréhensible : cette grande soirée touche à sa fin et vous avez hâte de parvenir à son terme tel qu'il est prévu.

D'un air qui se voulait sans doute paternel, il lui tapota la main et continua à la guider lentement au milieu de la foule qui commençait à se disperser, souriant à tous ceux qui les regardaient.

Elle avait hâte ? Non, ce n'était certainement pas le terme qu'elle aurait employé. Toute l'attention qu'elle provoquait la mettait profondément mal à l'aise. Encore une chose à mettre au crédit de Preston : en dansant avec elle, il avait soulevé deux questions dans la salle.

« Qui est cette belle créature, arrivée avec lady Timmons ? »

Et : « Pourquoi a-t-elle à ce point retenu l'attention du duc de Preston ? »

Elle fut alors traînée devant lady Pompeuse ou la comtesse Cruella pour leur être présentée et dut subir les baisemains lascifs d'une armée d'hommes et de lords qui accompagnaient leur empressement

trop marqué par des invitations — une danse, un souper — et la quittaient avec des remarques qui auraient rendu folle sa tante si elle les avait entendues.

Pendant ce temps, Barkworth se tenait à ses côtés, appréciant toute cette attention comme s'il en était l'objet. Comme s'il avait découvert lui-même la charmante et unique Mlle Timmons, au fond de sa campagne...

Bientôt, ils passèrent la porte, encombrée par quelques pochards qui essayaient vainement de prolonger la soirée et ne se gênèrent pas pour loucher sur elle.

— Pour vos premiers pas dans la société londonienne, lança alors Barkworth, j'avoue que je n'aurais pas pu être plus heureux, chère mademoiselle Timmons. Vous avez surpassé toutes mes attentes.

— Vous êtes heureux ?

Comment cet homme pouvait-il être heureux ? Elle avait passé le plus clair de la soirée loin de lui, devenant un objet de curiosité malsaine et de spéculation !

— Bien entendu, répondit-il avec un petit salut en direction d'une femme qui les dévisageait à travers ses petites lunettes et leur fit un léger signe de tête. Regardez, vous avez même retenu l'attention de lady Melden. Dès demain après-midi, vous recevrez très certainement une invitation pour son récital à venir, j'en suis sûr.

— Mais pourquoi s'intéresse-t-on tant à moi ? murmura-t-elle, dépassée par les événements.

Elle n'avait pourtant rien fait !

A part danser avec Preston...

— Comment pourrait-on vous ignorer ? Vous êtes si parfaite, répondit-il en lui tapotant la main de nouveau.

Décidément, après avoir été promenée à travers toute la salle et montrée à tous, récompensée de temps à autre par une petite tape affectueuse sur la main, elle avait plus que jamais l'impression d'être un chien de concours que l'on fait parader. Était-ce comme cela qu'un homme traitait sa future épouse ?

Lorsque Preston lui avait offert son bras pour traverser la foule, elle n'avait pas ressenti le même malaise, loin de là. Oui, les gens s'étaient écartés devant eux avec la même curiosité mais, aux côtés de Preston, elle s'était sentie en sécurité. Protégée. Comme si sa présence avait suffi à la préserver du regard des gens. De plus, en la raccompagnant auprès de sa famille, il avait concentré toute son attention sur elle. Il ne l'avait pas lâchée du regard et ne s'était pas un instant perdu en mondanités.

Il l'avait guidée fermement, l'enveloppant de ses soins, de ses gestes, comme un cordial troublant et dangereux.

Si seulement elle pouvait ressentir la même chose pour Barkworth... Hélas, elle avait l'impression de n'être qu'un ornement à son bras. A chaque instant, il la laissait de côté pour bavarder avec les invités, ne s'occupant d'elle que lorsque personne d'autre ne réclamait son attention. La seule chose qu'elle redoutait en se tenant à ses côtés était son profond désir de fourrer son réticule au fond de sa gorge bavarde et condescendante pour le faire taire.

Désespérée, elle se retourna, cherchant un peu de réconfort auprès de Daphné, Harriet et le frère de Harriet, Chaunce, qui les suivaient. Harriet était en pleine conversation avec celui-ci, mais Daphné lui lança un grand sourire d'encouragement.

Ces choses-là prennent du temps, semblait-elle lui dire.

Du temps ! Elle n'en avait pas, c'était bien le problème. Et la situation ne s'arrangerait pas si elle continuait à comparer Preston et Barkworth.

Pourquoi n'avait-elle pas plus d'expérience en la matière ? Ou plutôt, après le baiser de Preston, pourquoi n'en avait-elle pas moins ?

Dans ce cas, son ignorance n'aurait pu qu'avantager Barkworth !

Soudain, une jeune femme vêtue d'une robe claire s'interposa devant eux. Mme Drummond-Burrell, se rappela Tabitha. Enveloppée de soie chatoyante, des bijoux ornant ses oreilles, son cou et ses poignets, elle semblait illuminer la nuit de sa présence.

— Monsieur Barkworth, lança-t-elle avec un grand sourire. Je viens d'apprendre la bonne nouvelle : toutes mes félicitations. Mademoiselle Timmons, sachez que j'ai grondé votre tante pour vous avoir tenue écartée de mon dernier après-midi, mais je suis certaine que ce n'était qu'un oubli de sa part. Rassurez-vous, je vous ferai envoyer des invitations pour Almack dès demain !

Après un discret coup de coude de Barkworth, Tabitha se rappela ses bonnes manières.

— Merci, madame, répondit-elle avec une révérence qui lui attira une nouvelle série de compliments.

C'était étrange : Mme Drummond-Burrell ne devait pas être plus âgée qu'elle, mais elle possédait déjà une élégance londonienne et une aisance mondaine que Tabitha, fraîchement débarquée de Kempton, n'acquerrait sans doute jamais...

A côté d'elle, Barkworth dévisageait la jeune femme, bouche bée. De toute évidence, l'idée qu'elle soit invitée à Almack l'émerveillait autant que son interlocutrice elle-même.

— Comment donc avez-vous découvert cette charmante gravure de mode, Barkworth ? Et dire que je vous ai toujours pris pour un homme ennuyeux ! Quelle surprise que ce soit *vous* qui l'ayez découverte.

Elle examina alors Tabitha des pieds à la tête, comme un rapace, notant chaque détail de sa toilette, depuis le décolleté jusqu'à l'ourlet de la jupe.

— Vous ne pourrez plus garder cette divine créature pour vous seul maintenant, Barkworth ! Mademoiselle Timmons, je vous enverrai une invitation pour mercredi prochain. Et amenez Barkworth, ajouta-t-elle avec un éclat de rire, comme si cette idée était particulièrement amusante.

Sur ce, elle les salua d'un geste léger de la main, son éventail déployé, et, dans un tintement de pierres précieuses, s'éloigna pour accoster sa nouvelle proie.

— Des invitations ! murmura Barkworth, plus poseur que jamais. A Almack, par-dessus le marché !

Le torse bombé, il souriait avec fierté, visiblement certain que cela avantagerait sa stature, et Tabitha se retint de lui faire remarquer que ses boutons menaçaient de craquer.

— Je ne suis pas surpris que vous ayez su séduire Mme Drummond-Burrell, dit-il encore, bien que je doive vous avouer que vos maladresses, ce soir, auraient pu vous desservir. Votre robe, tout d'abord... Et puis, vous avez dansé beaucoup trop près de ce voyou...

— Comme je vous l'ai déjà expliqué, je n'ai pas pu protester, répliqua-t-elle.

Tout comme elle ne pouvait pas ignorer les désirs que le voyou en question éveillait en elle quand il la prenait dans ses bras.

— Oui, oui, vous l'avez déjà dit. Quoi qu'il en soit, vous devriez me remercier de ne pas être trop durement jugée pour cela. Je dois avouer, en toute humilité, que mon nom et ma réputation vous ont sauvée de ce qui aurait pu être un début tout à fait catastrophique.

Tabitha serra les mâchoires, dominant sa colère.

— Je ne pense vraiment pas qu'une seule danse...

Mais Barkworth l'interrompit par un « tsss » sentencieux et répondit, en baissant la voix :

— Il vous a parlé de manière terriblement familière, mademoiselle Timmons. *Tabby*, quelle horreur ! Et quelle vulgarité ! Je crains, ma chère, qu'il n'ait cherché à vous insulter ou, pire, à faire de vous l'objet de l'un de ses nombreux scandales.

— Oui, quel homme insupportable, lâcha-t-elle d'une voix qu'elle voulait convaincante.

— De nombreuses demoiselles ont été éblouies par le duc de Preston, mais il ne les épouse pas, il se contente de les déshonorer.

Ponctuant son discours d'un hochement de tête navré, il conclut :

— Enfin, ne vous en faites pas : tout est déjà oublié.

Non, Tabitha n'oublierait pas — et, pourtant, Dieu savait à quel point elle aurait voulu en être capable...

— Ah, voici une domestique avec votre pelisse, reprit soudain Barkworth, cherchant visiblement à passer pour un compagnon attentif.

Il baissa enfin les yeux sur elle et remarqua son état pour la première fois.

— Seigneur, mais vous tremblez ! Les nuits sont terriblement fraîches, en cette saison ! s'écria-t-il en arrachant la pelisse des mains de la bonne pour en envelopper Tabitha. Ne laissez personne vous voir frissonner comme cela, ou tout Londres pensera que vous avez une santé fragile.

Il s'interrompit un instant et la dévisagea d'un air inquiet.

— Ce n'est pas le cas, n'est-ce pas ?

— Non, répondit Tabitha, abasourdie par une telle question, pas à ma connaissance.

Ayant passé les trois dernières années à récurer le presbytère des sols aux plafonds chaque jour, elle savait qu'elle pouvait compter sur ses forces.

— Parfait, répondit tranquillement Barkworth, déjà en train de saluer un couple qui passait avant d'ajouter à mi-voix : Mon oncle m'a dit que vous veniez d'une lignée solide et bien élevée. J'aurais été très déçu que ce ne soit pas le cas.

— Votre oncle ? En quoi tout cela le concerne-t-il ?

— En quoi tout cela le concerne-t-il ? répéta-t-il comme si la question de Tabitha n'avait aucun sens à ses yeux. Si mon oncle désapprouvait notre union, ce serait catastrophique ! Que deviendrait notre position sociale, si vous déplaisiez au marquis de Grately ?

Tabitha, ayant déjà subi suffisamment de « bonne société » pour une vie entière, fit de son mieux pour paraître contrite.

— Je me fie à votre expérience supérieure à ce sujet, monsieur Bark...

L'espace d'un instant, elle faillit l'appeler Barkton, Barkley, ou l'un des autres surnoms ridicules dont l'avait affublé Preston.

— Monsieur Barkworth, parvint-elle finalement à prononcer.

Son promis lui renvoya un sourire bienveillant, visiblement enchanté par cette nouvelle humilité.

— Oublions tout cela, mademoiselle Timmons, et parlons d'autre chose. Mère et moi avons prévu de venir vous voir dès demain pour nous mettre d'accord sur les derniers arrangements de notre mariage, si cela vous convient.

— Demain ? répéta-t-elle, suffoquée.

Ils avaient atteint le porche de la maison et elle s'immobilisa en haut des marches, la gorge sèche. Barkworth, bien sûr, ne s'aperçut pas de son trouble, car il était encore en train de sourire à Mme Drummond-Burrell.

— Bien sûr, demain, finit-il par répondre lorsque la femme se fut détournée, attendant comme tout le monde que sa voiture vienne la prendre devant le perron. Comment voulez-vous que nous nous mariions, et le plus vite possible, si nous ne prévoyons pas tout ? Bien sûr, la plupart des arrangements ont déjà été réglés par les avoués ; des détails fastidieux qui vous ennuièrent certainement...

Tabitha écoutait, de plus en plus stupéfaite. Qu'avaient-ils donc besoin de prévoir ? Elle jeta un coup d'œil à Barkworth. Elle aurait voulu lui demander comment leur — non, *son* — avenir était négocié, mais il ne lui aurait certainement pas répondu. Comprendait-il seulement les rouages juridiques dont il parlait ?

Elle se tourna alors vers son oncle, taciturne comme à son habitude, qui envoyait un garçon chercher sa voiture. Sir Mauris savait certainement ce qu'il advenait de chaque penny de la fortune d'oncle Winston, mais accepterait-il de l'éclairer ? Rien n'était moins sûr.

Peut-être prendrait-elle tout de même le risque de lui poser la question, une fois à la maison.

— J'avais l'intention de finir la saison en ville, mentit-elle alors, et de célébrer notre mariage à l'automne. De toute manière, je ne serai majeure que dans une semaine...

Mais Barkworth hochait la tête fermement. Il la conduisit sur le trottoir, assez loin de sa tante et — surtout — de sa mère pour ne pas être entendu ; mais assez près tout de même pour respecter les convenances.

— Pourquoi reporter à demain ce que l'on peut faire le jour même, ma chère mademoiselle Timmons ? Plus vite nous serons mariés, mieux cela vaudra : notre heureuse union sera un exemple brillant aux yeux du monde. Toute la société se réjouira de notre amour.

— Notre amour ? s'exclama-t-elle malgré elle.

Ils venaient à peine de se rencontrer et, déjà, il parlait d'amour entre eux ? C'était stupide ! Le coup de foudre n'existait pas.

Même dans le cas de Preston, il lui avait fallu toute une soirée pour que son cœur cède.

— Oui, notre amour, répondit Barkworth d'une voix confiante.

— Vous allez bien vite en besogne, monsieur. On ne peut pas encore parler d'amour entre nous.

A ces mots, il la dévisagea intensément.

— Je ne sais pas pour vous, mademoiselle Timmons, mais après cette soirée je ressens une très profonde admiration pour vous.

Une très profonde admiration. Elle regarda quelques instants ce beau visage, ces yeux d'un bleu limpide, et attendit que son cœur s'éveille, se mette à battre face à cette... cette... déclaration.

Mais rien ne se produisit. Était-ce si étonnant ? *Une très profonde admiration.* Jamais encore elle n'avait entendu de compliment plus ridicule.

Preston ne dirait jamais cela. De toute manière, il ne perdrait jamais de temps à « admirer » le monde autour de lui — et encore moins à discourir sur un sentiment aussi stupide.

— J'ai peut-être parlé un peu vite, reprit plus doucement Barkworth en lui faisant un tendre baisemain.

Figée sous ce baiser qui dura un peu plus longtemps qu'il ne l'aurait dû, Tabitha attendit encore de ressentir quelque chose, de retrouver un peu de la magie des caresses de Preston.

Où était la passion aveuglante qui savait faire battre son cœur, qui lui nouait le ventre et faisait trembler ses genoux à chaque fois que Preston s'approchait d'elle, la touchait, ou même la regardait ?

Mais, là encore, elle n'éprouva rien et se surprit même à guetter impatiemment l'arrivée de la voiture de son oncle dans la longue file de véhicules qui longeait la maison.

— Mais n'ayez crainte, ajouta son promis, le fait que nous nous connaissions peu n'empêchera pas notre mariage d'être heureux. Mes parents ont aussi été mariés rapidement et ma mère m'a toujours dit que, si mon père n'était pas mort deux semaines plus tard d'un rhume, leur union aurait été des plus agréables.

— Ne pensez-vous donc pas qu'il vaut mieux en savoir un peu plus sur son partenaire avant de se fiancer ? demanda-t-elle, désespérée.

— Oh ! votre oncle Winston savait parfaitement que nous nous conviendrions lorsqu'il nous a liés par son testament.

Tabitha résista au désir de lui faire remarquer que son oncle ne l'avait jamais vue de sa vie et n'avait donc aucun moyen de savoir quel genre d'hommes lui « conviendrait ».

— Peut-être qu'au lieu de régler les détails du mariage dès demain nous pourrions nous promener ensemble au parc, proposa-t-elle, pour apprendre à mieux nous connaître...

— Comme le dit mère, un couple marié a toute la vie pour tomber amoureux, murmura Barkworth du ton d'un poète qui déclame un sonnet à sa bien-aimée. Et qui ne vous aimerait pas ? Vous avez su séduire la fine fleur du beau monde, ce soir ; et, dès demain, tout Londres sera charmé, j'en suis sûr.

Tout en disant cela, il se fendit d'un grand geste embrassant les rues sombres de Mayfair.

— Je pense que cela n'est dû qu'au fait que je sois nouvelle, en ville.

Car, à dire vrai, il ne fallait pas être très malin pour comprendre que son apparition soudaine, sa robe osée et les attentions de Preston étaient les seules causes de cet émoi mondain.

— Si vous souhaitez vous promener au parc, mademoiselle Timmons, j'aurais tort de vous refuser ce plaisir ; mais je vous soupçonne d'avoir choisi cet endroit uniquement pour que Londres nous voie fe nouveau ensemble et que davantage de personnes vous invitent.

* * *

Preston sortit de l'ombre, sur le trottoir où il attendait Roxley. La dernière fois qu'il l'avait vu, celui-ci était en train de charmer une jeune veuve dans une alcôve.

Cependant, le comte apparut à l'instant même où Preston s'approchait de Tabby et Barkworth qui se dirigeaient vers la voiture de sir Mauris.

Ils ne sont pas fiancés, se répétait-il. Barkworth et elle n'étaient pas engagés — pas officiellement, en tout cas.

Il avait encore une chance de la sauver.

— Laisse-la donc, Preston, lui conseilla Roxley.

— Cet homme n'est qu'un balourd pédant, protesta Preston.

— Bien sûr, Barkworth est un imbécile, mais des filles comme Mlle Timmons épousent ce genre d'hommes tous les jours. Ainsi va la vie.

Roxley jeta un nouveau coup d'œil à la famille Timmons et haussa les épaules avant de scruter le bas de la rue où sa voiture remontait lentement la file.

— Ainsi va la vie ? Qu'est-ce que cela signifie ?

Roxley le regarda par-dessus son épaule.

— Tu sais exactement ce que cela veut dire. Si cette fille et sur le point d'hériter une fortune, il vaut mieux la marier au plus vite. C'est le seul moyen de la sauver des griffes des chasseurs d'héritières ou, pire, de l'empêcher d'être déshonorée avant qu'aucun accord ne puisse être conclu, ajouta-t-il avec un sourire entendu.

Oui, Preston l'avait très bien compris : lui-même avait agi ainsi plusieurs fois.

— Il... Tous ces gens vont la détruire, lâcha-t-il en examinant rapidement la foule qui dévisageait toujours Tabitha et Barkworth avec curiosité.

— Elle sera mieux avec Barkworth qu'avec toi : cet idiot a prévu de l'épouser, au moins.

Cette dernière remarque frappa Preston durement, comme Roxley l'avait certainement prévu.

Le cœur battant, il dut prendre un instant pour calmer sa respiration. Bon sang, oui, Roxley avait raison ! Barkworth était tout à fait du genre à épouser une héritière — sans se soucier du caractère de sa promise.

Son ami, qui attendait que le valet s'efface devant lui, s'installa dans sa voiture. Preston, lui, ne put s'empêcher de traîner encore un peu.

— Si tu ne veux vraiment pas être témoin de ce mariage, reprit le comte en ajustant les rênes, tu n'as qu'à te retirer à la campagne jusqu'à la fin de la saison.

Non, c'était impossible ! Partir à la campagne signifiait retourner à Owle Park, et il n'avait pas repassé la porte de cette maison depuis... depuis qu'il l'avait quittée, enfant. Il serait incapable d'y retourner, même si cela l'obligeait à voir Mlle Timmons, sa Tabby, se transformer en Mme Reginald Barkworth.

Quelle horreur... Dès le lendemain de leur nuit de noces, Barkworth lui ferait sans doute porter des toilettes de matrone ; ou, pis encore, un turban couronné d'une touffe de plumes pour dissimuler son si joli visage.

— Peut-être pourrais-je...

Mais Roxley le coupa.

— Hen ne te pardonnerait jamais de déshonorer cette fille, ni personne d'autre. Pas maintenant qu'elle a fait ses débuts et qu'elle a séduit la moitié de la ville — y compris toi. D'ailleurs, tout cela ne serait jamais arrivé si tu n'avais pas attiré l'attention sur elle en dansant. Bon sang, Preston, dis-moi quelle mouche t'a piqué !

Preston serra les dents. Il ne savait pas lui-même pourquoi il avait fait cela. Il avait agi sans réfléchir. Que lui arrivait-il ?

Tabby, voilà ce qui lui arrivait. Tabby et son air sévère dissimulant une nature passionnée. Lorsqu'il la voyait, il avait l'impression de contempler les splendeurs d'une cathédrale sous le chaume humide d'un cottage.

Et, le temps d'une soirée, elle avait été sienne ; du moins jusqu'à un certain point...

— Allons-nous au White ? s'enquit soudain Roxley. Hen est déjà rentrée chez toi en compagnie de ses amis.

— Nous ne partirons pas avant que tu n'obtiennes l'adresse de cette veuve qui t'a tant charmé.

Roxley tapota la poche de son veston où il gardait tous ses papiers avec un sourire satisfait.

— C'est déjà fait, assura-t-il, mais cette dame peut attendre. J'espérais plutôt croiser Dillamore au club.

— Il ne paiera jamais sa dette, tu le sais.

— Peut-être, mais cela ne coûte rien d'essayer.

Preston ne put réprimer un éclat de rire et grimpa à son tour sur le siège de la calèche. Ce perchoir élevé bien au-dessus du pavé lui donna un meilleur point de vue sur la foule et, de là, il put voir Barkworth donner le bras à Tabby pour l'aider à monter dans la voiture de son oncle, tout en minauderie et affectation, en vrai dandy. Cette simple image suffit à le faire trembler de rage.

— Peut-être as-tu raison et est-il plus prudent pour elle de se marier rapidement...

— Oui, j'ai raison, coupa Roxley.

— ... alors, pourquoi lui ? Pourquoi épouser cet homme dans une telle hâte ? Si elle doit à tout prix se marier, pourquoi ne peut-elle au moins choisir l'homme à qui elle s'unira ? Elle pourrait certainement trouver quelqu'un de plus... de moins...

— Stupide ? proposa Roxley en regardant le petit groupe à son tour.

— Oui, tout à fait.

Observant le visage de son ami, il suivit son regard et aperçut Mlle Hathaway qui s'était un peu écartée en compagnie d'un homme. A en croire l'évidente ressemblance de leurs visages et de leurs sourires, ce devait certainement être l'un de ses parents. Elle prononça quelques mots et l'embrassa rapidement avant de disparaître à son tour dans la voiture des Timmons.

L'homme resta près de la portière en attendant qu'elle soit bien installée et que le cocher fasse claquer ses rênes, puis il se détourna tranquillement.

— Ah, Chaunce vient nous voir, lança Roxley.

— Qui est-ce ?

— Chaunce, répéta le comte en approchant sa calèche de l'homme.

— Quelle chance ? demanda encore Preston qui l'entendait mal au milieu du brouhaha de la rue.

— Bon sang, Preston ! Pas « chance », « Chaunce ».

Tout en riant, son ami arrêta la voiture à la hauteur de l'inconnu, le salua d'un coup de chapeau et déclara :

— Preston, mon ami, permets-moi de te présenter M. Chauncey Hathaway, de Kempton. Mais tu devrais surtout l'appeler M. Bonne Fortune, car si quelqu'un peut avoir les réponses à tes questions, ou les trouver facilement, c'est bien mon vieil ami Chaunce.

Chapitre 11

Le lendemain matin, lorsque Tabitha, Daphné et Harriet descendirent dans le salon des Timmons, elles trouvèrent Euphemia, Edwina et Eloisa, les cousines de Tabitha, dans le grand hall, debout autour du plateau d'argent où l'on déposait le courrier.

Ce n'était pas réellement surprenant, car les trois jeunes filles passaient là le plus clair de leur temps, à attendre des invitations pour le thé, pour des soirées, ou d'autres messages mondains.

— Ah, cousine, s'exclama Euphemia, vous avez un admirateur !

Plantées à côté d'elle, ses sœurs firent entendre de petits rires chevalins, puis le trio s'écarta pour dévoiler aux yeux de Tabitha l'objet de sa curiosité.

C'était un petit bouquet de campanules attaché par un morceau de ficelle.

— Il est arrivé sans message, soupira Edwina.

Visiblement, elle était très déçue de ne pouvoir identifier l'expéditeur...

— Et on dirait que les fleurs ont été ramassées au bord de la route, renchérit Eloisa avec une moue de dédain tout en s'écartant de la table. Elles n'ont même pas l'air de venir de la serre.

Les trois sœurs se poussèrent alors un peu plus pour permettre à Tabitha d'examiner l'étrange bouquet, lissant nerveusement leurs jupes comme si la seule présence d'un cadeau si modeste risquait d'entacher leur monde si élégant.

Contrairement à ses cousines, Tabitha n'avait pas besoin de message pour deviner qui lui avait envoyé ce présent.

Preston... Preston lui avait fait parvenir des campanules.

C'est pour cela que vous avez choisi une robe de cette couleur ?

Le bout des tiges était écrasé ainsi que quelques-unes des fleurs, mais il s'agissait néanmoins de vraies campanules. Tremblante d'émotion, elle caressa la ficelle du bout des doigts, pour s'assurer qu'elle ne rêvait pas.

— Je les trouve vraiment charmantes, lança Daphné à la cantonade. J'imagine que, quand tu l'auras épousé, il saura se montrer bien plus généreux.

Puis, en souriant, elle se tourna vers l'aînée des cousines de Tabitha et poursuivit :

— Une marquise ! Je n'arrive toujours pas à y croire. Ne serez-vous pas heureuse d'avoir une parente si distinguée à mentionner lors de vos visites, mademoiselle Timmons ?

A ces mots, Euphemia vacilla tandis que ses deux jeunes sœurs eurent soudain l'air d'avoir avalé une grande gorgée de limonade — sans sucre.

Tabitha, elle, préféra ne pas révéler à son amie que les campanules ne venaient pas de Barkworth. Après tout, n'était-ce pas amusant de voir ses cousines si jalouses ?

Elle jeta donc un nouveau coup d'œil aux petites fleurs posées sur le plateau.

Une lady mérite d'être courtisée.

Cela ressemblait tellement à Preston d'envoyer ce bouquet... Tandis que, de son côté, Barkworth ne lui avait rien fait porter.

Cependant, il ne fallait pas oublier qu'elle n'avait rencontré son promis que la veille, même si elle était installée à Londres depuis près de deux semaines. Comment, en si peu de temps, aurait-il pu la connaître suffisamment pour lui envoyer des campanules ?

Que le diable emporte Preston ! Il parvenait à éveiller des doutes en elle au sujet de ses fiançailles.

Pourquoi M. Reginald Barkworth n'était-il pas venu la voir avant leur rencontre officielle si brillamment orchestrée ? Au moins aurait-il pu lui envoyer un message. N'était-il pas curieux de la rencontrer, elle, sa future épouse ? De toute évidence, il estimait qu'elle ne valait même pas un petit bouquet de campanules, des fleurs modestes ramassées au bord de la route, songea-t-elle dans un soupir. Non, il avait laissé Preston découvrir les secrets de son cœur avant lui. Quel homme insupportable, ce duc ! Il avait arpenté tous les chemins, de nuit, afin de ramasser ces fleurs et lui prouver ainsi qu'il avait raison.

Cette image lui arracha néanmoins un sourire : le grand duc de Preston, dehors dans un champ, occupé à cueillir des fleurs ! Soudain, en baissant les yeux sur ce simple petit bouquet, elle comprit autre chose.

Voilà ce que cela faisait d'être courtisée...

Même si elle n'avait aucune intention de répondre aux avances de Preston, se rappela-t-elle.

Elle finit par relever les yeux, à temps pour croiser le regard étrangement silencieux de Harriet. Un regard qui signifiait deux choses.

Tout d'abord, que son amie l'enviait. Non pas de manière mesquine comme ses cousines qui ne la croyaient pas digne de Barkworth et de son futur statut de marquise de Grately, et ne s'en cachaient pas.

Non, Harriet enviait Tabitha car elle comprenait le sens de ce présent ; et elle avait également compris que les campanules ne venaient pas du tout de Barkworth.

Quant à Daphné, elle était trop occupée à louer le triomphe de Tabitha et à rappeler que les sœurs Timmons n'avaient rien reçu par la poste du matin pour remarquer l'échange muet entre ses deux amies. Elle prit le bras de Tabitha avec un grand sourire.

— N'est-ce pas pour cela que nous sommes venues à Londres, Tabitha ? Pour que tu apprennes à connaître M. Barkworth ? Et maintenant regarde ! Ses intentions sont claires puisqu'il t'a envoyé un bouquet de tes fleurs préférées...

— Je ne m'avancerai pas en disant que ses intentions sont claires, Daphné, corrigea Tabitha. Je connais à peine cet homme.

— Bien sûr ! C'est normal : vous n'avez pu échanger que quelques mots, hier. Mais cette journée te permettra de mieux cerner son caractère. Tu ne dois pas juger ce brave homme avant d'avoir saisi la chance d'en apprendre un peu plus sur lui.

— Elle sait déjà qu'il n'est qu'un paon stupide, marmonna Harriet entre ses dents.

Daphné l'ignora et toutes trois suivirent Euphemia, Edwina et Eloisa vers le salon de réception. Dans le couloir, Daphné ne tarit pas d'éloges sur Barkworth et son rang supérieur par rapport aux autres gentlemen de Londres, jusqu'à ce que le petit groupe soit assez proche de la porte fermée pour entendre non seulement la voix de lady Timmons, mais aussi celle de lady Peevers.

— Je te l'assure, Antigone, toute la ville ne parle que de cela, disait lady Peevers d'une voix forte. On raconte qu'il l'a choisie parce qu'il a pensé qu'elle n'était qu'une...

— Ah, chère Tabitha ! s'écria lady Timmons, coupant net sa sœur lorsqu'elle aperçut sa nièce dans l'embrasure de la porte. Te voilà ! Que tu es charmante !

— Daphné a choisi ma robe, expliqua Tabitha, un peu gênée.

Elle n'avait encore rien porté d'aussi délicat que la mousseline vert pomme qui l'habillait, avec son corsage couvrant attaché juste sous sa poitrine. De son col haut à ses manches longues, sa toilette se révélait parfaite et même sa tante si exigeante ne pouvait émettre la moindre critique.

— Cette tenue convient parfaitement pour recevoir des visites d'après-midi, approuva lady Timmons en saluant le choix de Daphné d'un hochement satisfait de la tête.

Daphné répondit par un petit sourire et se glissa jusqu'à la fenêtre pour s'asseoir à l'écart. Elle jeta un regard au salon bien rempli en marmonnant :

— Cela ne conviendra jamais...

Harriet la suivit et s'assit à son tour, les yeux brillants.

Pendant ce temps, lady Timmons avait chassé Eloisa du canapé pour y inviter Tabitha.

— Viens donc t'asseoir ici, proposa-t-elle à sa nièce avec un large sourire. Ainsi, tu seras la première personne que M. Barkworth verra en entrant.

Au même instant, comme dans une pièce de théâtre, la cloche de l'entrée sonna et tout le monde se tourna vers la porte.

Tabitha n'eut même pas le temps de demander à lady Peevers quels propos l'avaient scandalisée : lady Ancil entra dans la pièce, précédant presque le majordome, l'air affolé.

— Nous sommes venus immédiatement pour voir comment se portait Mlle Timmons ! s'écria-t-elle sans préambule.

Toutes plumes dehors, elle emplit le salon de son froissement de jupes et, lorsqu'elle se laissa tomber sur la chaise qu'Edwina eut tout juste le temps de lui céder, Tabitha vit à ses yeux rougis qu'elle avait pleuré.

Surprise, elle lança un rapide coup d'œil à Harriet et Daphné. *Qu'ai-je encore fait ?*

Comment le saurions-nous ? semblèrent lui répondre ses amies dans un haussement d'épaules.

— Avez-vous dit « Mlle Timmons » ? lâcha lady Peevers. Oh ! très chère lady Ancil, c'est tout vous : vous soucier de notre Mlle Timmons alors que ce scandale a dû être un véritable enfer pour vous...

Elle s'interrompit un instant avant d'ajouter :

— Et aussi pour Barkworth, bien entendu.

Lady Ancil se contenta d'agiter son mouchoir en guise de réponse, comme si parler était soudain au-dessus de ses forces.

Barkworth, lui, était resté jusque-là debout dans l'embrasure de la porte et se décida enfin à entrer d'un pas vif, tel un comédien qui attend le moment idéal pour apparaître sur scène.

Et, visiblement, la déclaration de lady Peevers lui fournit cet instant de grâce. Dès qu'elle l'aperçut, elle laissa retomber son mouchoir dans un soupir.

— Ah, Barkworth, cher brave homme...

Mais l'intéressé n'avait d'yeux que pour Tabitha.

— Ma chère mademoiselle Timmons, la nouvelle de ce scandale n'a pas eu raison de vos nerfs, j'espère ?

Il mit un genou à terre près d'elle et lui prit la main, le regard empreint d'une inquiétude qui paraissait sincère. Mais Tabitha ne comprenait toujours pas la raison de tout cet émoi. Jetant brièvement un coup d'œil à Daphné puis à Harriet, elle finit par répondre :

— Je crains de ne pas être au courant du moindre scandale...

Tandis qu'elle croisait le regard troublé de Harriet, celle-ci souffla : « *Pas de fleurs.* »

En effet, son promis s'était présenté à elle sans le moindre bouquet. Tabitha ne put que maudire Preston : sans lui, elle n'aurait pas su quoi attendre de son promis et n'aurait certainement pas été si amèrement déçue.

Barkworth agrippait toujours sa main, mais son attention était à présent tournée vers lady Peevers.

— Vous ne lui avez encore rien dit ?

— J'étais sur le point de lui en parler, protesta celle-ci en tirant nerveusement sur les dentelles de sa robe, visiblement frustrée qu'on lui ait volé la vedette.

— Que se passe-t-il donc ? demanda Daphné.

Lady Ancil lui jeta un regard hautain, puis se tourna de nouveau vers le petit groupe rassemblé autour du canapé.

— On raconte que le duc de Preston a choisi de porter son attention sur Mlle Timmons, hier, uniquement parce qu'il la croyait bien en dessous de son rang — indigne de l'attention de la société. Il a agi ainsi dans le seul but de nous offenser.

Tabitha ne put retenir un mouvement d'humeur et arracha sa main de celles de Barkworth.

— C'est absurde !

— Pas du tout, reprit son presque fiancé. Les preuves sont accablantes.

Lady Peevers acquiesça férocement.

— Il a dansé avec vous ainsi qu'avec de nombreuses autres filles issues de familles sans la moindre importance.

— A l'exception de lady Pamela, ajouta Eloisa.

— Tout cela devait être l'idée de lady Juniper, renchérit lady Peevers. Elle cherche à le marier, mais Preston a clairement montré hier qu'il n'avait aucune intention de fonder une famille.

Toute la pièce approuva en silence autour de Tabitha et de ses amies, plus abasourdis que jamais.

Tout cela n'avait aucun sens... En quoi sa danse avec Preston pouvait-elle être considérée comme une offense ?

De nouveau, Barkworth lui prit la main.

— Soyez courageuse, mademoiselle Timmons, énonça-t-il gravement. Je suis certain que cette insulte au noble nom des Barkworth n'empêchera pas mon oncle de nous donner sa bénédiction.

— Quatre cents ans de comportements irréprochables, geignit encore sa mère. Quatre cents ans d'honneur sans tache, sans faux pas, et voilà que tous nos efforts se révèlent vains !

— Je suis désolée, mais je ne comprends pas en quoi ma danse avec le duc de Preston insulte le nom des Barkworth, reprit Tabitha.

A les écouter, on pourrait presque croire que cet homme l'avait déshonorée... Il n'avait pourtant rien fait de répréhensible — pas la veille, en tout cas.

— Sincèrement, je ne comprends pas non plus, ajouta Daphné. Ils n'ont fait que danser.

Eloisa eut un soupir exagéré, comme si l'ignorance de ses compagnes l'exaspérait.

— Il ne s'agit pas de la danse en elle-même, expliqua patiemment lady Peevers, encore que le duc tenait Mlle Timmons beaucoup trop serrée à mon goût — mais je crains d'avoir des avis un peu démodés en la matière...

— Non, le problème n'est pas la danse, renchérit sa sœur, mais les demoiselles qu'il a ouvertement fréquentées hier soir. Plus personne n'accepte de danser avec lui, à l'exception des familles les plus médiocres. Ainsi, en vous offrant son bras, il a laissé entendre à tous que vous ne valiez pas mieux. Il ne peut avoir fait cela que pour nous insulter.

— Nous insulter ? lança Harriet. Bien au contraire !

Tous les regards se tournèrent vers elle d'un air à la fois surpris et désapprouvateur, mais, en véritable Hathaway, elle tint bon.

— Le duc essaie de s'amender et de retrouver son statut en société. C'est pour cela qu'il a choisi Tabitha.

— Où donc êtes-vous allée chercher cela ? demanda lady Peevers.

— Lord Roxley me l'a dit, répondit Harriet, le rouge aux joues. Il affirme que le duc de Preston souhaite rétablir sa réputation et qu'il a dansé avec Tabitha car elle est la digne fille d'un vicaire connu pour son respect des convenances.

La petite compagnie rassemblée dans le salon se dévisagea un long moment, soupesant cette nouvelle information en silence. Les commérages du matin seraient-ils exagérés ? Et si le scandale qui faisait jaser la ville entière n'en était finalement pas un ?

Tout de même, cela concernait la *société*, et Harriet ne pouvait visiblement pas savoir. Les événements de la veille ne pouvaient être considérés que comme un odieux camouflet !

Après tout, quels ragots pourraient naître d'un homme qui cherche à regagner son honneur ?

Tabitha, désespérée, les vit donc un à un secouer la tête en signe de dénégation, aucun d'eux n'étant prêt à croire que Preston souhaitait réellement se racheter.

Soudain, une question la frappa : pourquoi laissait-elle Harriet défendre Preston alors qu'elle aurait dû le faire elle-même ?

Bien sûr, il était bien l'homme que tout le monde connaissait et méprisait — un débauché dangereux et immoral... Cependant, Tabitha ne pouvait oublier la douleur qui avait traversé son regard lorsqu'il avait parlé de ses parents. Ce voyou lui avait laissé la dernière part d'une tarte aux pommes et lui avait appris à danser...

Oui, le duc de Preston était bien plus que le bon à rien récrié par toute la société. Hélas, si elle tentait de leur expliquer qui il était vraiment, elle allait devoir leur révéler qu'elle le connaissait bien plus intimement qu'elle ne le prétendait. Et cela détruirait sa réputation aussi sûrement que s'il avait renouvelé son baiser au beau milieu de la salle de bal de lady Knolles.

— C'est ridicule, mademoiselle Hathaway, déclara finalement lady Peevers. Sincèrement, j'aurais cru lady Essex plus encline à vous mettre en garde : on ne peut pas croire un traître mot de ce que dit son dépravé de neveu !

— Le duc a insulté Mlle Timmons et, par extension, notre propre famille, reprit lady Ancil, semblant de nouveau au bord des larmes.

— Vous n'allez tout de même pas le provoquer en duel, n'est-ce pas, monsieur Barkworth ? demanda Harriet qui s'était approchée de Tabitha.

Cette suggestion jeta un silence glacial dans la pièce et parvint même à calmer les hoquets de lady Ancil.

Tabitha eut quant à elle beaucoup de mal à dissimuler un sourire. Bien sûr, Harriet ne faisait que plaisanter — n'est-ce pas ? —, mais tout le monde semblait avoir pris sa question au sérieux.

Barkworth la dévisageait d'un air stupide, la bouche entrouverte comme un poisson hors de l'eau.

— Il vous faut défendre l'honneur de votre bien-aimée, insista Harriet avec toute l'assurance d'une Hathaway. N'est-ce pas ce que font les gentlemen, en temps normal ?

A ces mots, Barkworth se redressa, ajustant sa veste d'un geste nerveux.

— Je suppose, commença-t-il très doucement, comme si chaque syllabe le blessait.

Il était obligé de répondre, mais il le fit à contrecœur ; il semblait attendre que quelqu'un vienne à son secours et le tire du piège tendu par Harriet.

Et, en effet, les trois matrones se mirent à lancer de hauts cris sans même le laisser finir sa phrase.

— Jamais !

— C'est scandaleux !

— Songez à votre nom, à ce que penserait votre oncle !

C'était visiblement l'excuse qu'attendait Barkworth pour se rétracter. Il leva les mains pour réclamer le silence et sourit aux trois femmes qui avaient soudain pâli.

— Mesdames, je ferai de mon mieux pour surmonter cette épreuve sans laisser mes émotions altérer mon jugement, ni heurter votre délicate sensibilité.

Cette réponse arracha une grimace de dégoût à Harriet qui rejoignit son siège, près de la fenêtre, en murmurant une expression qu'elle tenait sans doute de ses frères.

« Pauvre capon... »

Daphné avait profité de cette agitation pour se lever à son tour et s'approcher de la porte.

— Si vous voulez bien m'excuser, dit-elle en saluant la compagnie de la tête, j'ai reçu une lettre urgente à laquelle je dois répondre avant le départ de la poste.

Sans attendre de permission, elle s'éclipça et, pour une fois, Tabitha lui envia sa constante et exigeante correspondance. Au moins, cela lui donnait une excuse pour regagner sa chambre.

Que ne pouvait-elle, elle aussi, échapper à cette mascarade ?

— Ne parlons plus de duels, déclara lady Ancil en jetant un regard accusateur à Harriet. Je préférerais que nous discussions des arrangements de demain soir.

Le visage de Barkworth s'illumina, chassant les ultimes traces de crainte dans son regard.

— Oui, oui ! Nous n'avons pas apporté que de mauvaises nouvelles, bien que ce scandale ait bien entaché notre humeur...

Une série de hochements de tête lui répondirent.

— Dès ce matin, j'ai compris que nous allions devoir agir rapidement pour étouffer les rumeurs et je suis allé demander conseil à mon oncle.

— Cher, sage lord Grately, ajouta béatement lady Ancil.

— Oui, tout à fait, mère. Donc, mon oncle, le très estimé marquis de Grately, pense — non, *sait* — que la meilleure chose à faire est d'annoncer publiquement nos fiançailles demain soir, lors de sa soirée annuelle, comme prévu.

— Une annonce publique ? balbutia Tabitha, le souffle court. Si vite ?

Et que voulait-il dire par « comme prévu » ? Qui donc avait prévu cela ? Désespérée, elle chercha le soutien de sa tante, mais lady Timmons évita son regard.

— Bien entendu, ma chère mademoiselle Timmons, répondit Barkworth avec aisance. Lorsque la société — la *bonne* société, bien sûr, et non ce ramassis vulgaire que lady Knolles ose recevoir chez elle — verra que mon oncle, le marquis de Grately, approuve non seulement notre union, mais aussi votre personne, cela empêchera cet odieux scandale d'affecter le noble nom de Barkworth.

Il n'y avait plus que sourires tout autour d'eux, comme si cette solution réglait tous leurs problèmes.

Mais Tabitha sentait la colère monter en elle. D'ailleurs, son promis avait bien parlé du « noble nom de Barkworth », et non du sien. Le noble nom de Mlle Tabitha Timmons n'avait-il donc aucune importance à ses yeux ?

— Monsieur Barkworth, dit-elle aussi posément que possible, je pensais que nous étions convenus qu'avant d'annoncer nos fiançailles...

... nous prendrions le temps de mieux nous connaître.

Hélas, elle n'osa finir sa phrase, sentant sur elle le regard assassin de lady Timmons et de sa sœur. Cependant, personne n'eut le temps d'ajouter un mot car une explosion de cris éclata soudain de l'autre

côté de la porte du salon — ou, plutôt, une explosion d'aboiements sauvages suivis par un lourd bruit de chute.

M. Muggins.

Tabitha frissonna. Cette brusque agitation — et la possibilité que le chien ait cassé quelque chose — ne faisait rien pour adoucir l'humeur de sa tante...

Quelques secondes plus tard, Daphné fit irruption dans la pièce, tout essoufflée.

— Tabitha, viens immédiatement ! Je ne sais pas quelle mouche a piqué M. Muggins, mais il est devenu intenable !

Comme pour confirmer ses dires, le chien déboula dans le salon et se mit à tourner frénétiquement autour des meubles avec des aboiements furieux.

— Seigneur ! s'écria lady Ancil, serrant son réticule contre sa poitrine comme si la maison venait d'être prise d'assaut par des bandits.

Daphné, qui tenait la laisse dans ses mains, proposa alors avec un grand sourire :

— Peut-être qu'une promenade au parc l'apaiserait, Tabitha. M. Barkworth et toi pourriez y aller ensemble.

Tabitha se précipita pour récupérer son chien, avant de se tourner vers son amie. Que cherchait-elle donc à faire ?

— Je suis navrée, je ne comprends pas du tout ce qui l'a mis dans cet état, s'excusa Daphné platement.

Naturellement, le fait que Daphné soit montée dans sa chambre enfile sa nouvelle pelisse bordée de plumes — qu'elle n'avait pas encore osé essayer en présence de la bête — avait peut-être quelque chose à voir avec tout ce chahut...

— Je t'en prie, Tabitha, supplia lady Timmons tandis que lady Ancil pâissait et tremblait sur sa chaise.

Barkworth, lui, s'était caché derrière la porte ouverte et ne passait la tête que pour jeter de petits regards apeurés dans la pièce.

Bon sang ! Tabitha parvint enfin à attraper le collier de M. Muggins puis arracha la laisse des mains de Daphné et l'attacha fermement.

— Qu'essaies-tu de faire ? murmura-t-elle à son amie.

— Je te donne une chance de te laisser courtiser...

Cependant, entre la lâcheté de son presque fiancé et le souvenir ému des campanules de Preston, elle avait eu son compte de séduction pour la journée !

* * *

Elle sortit néanmoins de la maison, accompagnée par Barkworth qui s'immobilisa sur la première marche du perron, les fixant tous les deux. A chaque fois qu'il posait les yeux sur M. Muggins, il semblait ressentir un mélange de dédain et de peur.

Exaspérée, Tabitha poussa un profond soupir.

— Allons-nous au parc ?

— Et comment irions-nous ? J'ai renvoyé ma voiture en arrivant, répliqua-t-il.

— J'avais plutôt l'intention de marcher, répondit Tabitha en raffermissant sa prise sur la laisse.

Un peu plus loin sur leur droite, la femme de chambre de Daphné suivait leur échange avec une curiosité non dissimulée.

— Marcher ? répéta Barkworth en considérant la rue.

En le voyant ainsi, on l'aurait cru à l'orée d'une contrée des plus sauvages.

— Oui, c'est encore ce que nous avons de mieux à faire, si nous voulons *promener* M. Muggins. De plus, la journée est trop belle pour rester enfermés.

L'espace d'un instant, il la dévisagea, ne parvenant visiblement pas à déterminer si elle plaisait ou non.

— Que c'est pittoresque, finit-il par dire.

Prenant sans doute son courage à deux mains, il osa enfin descendre les marches du perron et lui tendit le bras. Une fois qu'elle eut posé sa main sur sa manche, il se tourna en direction de Hyde Park, un grand sourire aux lèvres.

— Il n'y a rien d'inconvenant à marcher, n'est-ce pas ? demanda-t-elle, un peu cynique. Rien qui ne puisse nuire à votre réputation ni au noble nom des Barkworth ?

En entendant ces paroles, il s'arrêta net et se redressa de toute sa hauteur.

— Mademoiselle Timmons, cette préoccupation est tout à votre honneur. Vous ferez une admirable marquise, un jour, et vous figurerez parmi les contributions les plus précieuses de notre arbre généalogique.

Tabitha s'efforça de sourire tandis que M. Muggins tirait férocement sur sa laisse, visiblement pressé de gambader dans le parc.

— Les Barkworth semblent prendre leur réputation très à cœur. Je crois avoir entendu votre mère parler de quatre siècles...

— Quelle mémoire, mademoiselle Timmons ! répondit-il. Oui, les Barkworth ont eu l'honneur et le privilège de servir leurs rois pendant...

— Leurs rois et un certain nombre de reines aussi, précisa-t-elle.

— Oui, bien sûr, lorsque les circonstances s'y sont prêtées. Les Barkworth ont donc servi la Couronne fidèlement et n'ont jamais failli à leurs obligations.

— Aucun scandale, aucun cousin dévoyé pour entacher votre nom, ni la moindre affaire illicite ? plaisanta-t-elle.

Barkworth parut surpris de la question.

— Bien sûr que non. Nous avons accompli nos devoirs en tout bien, tout honneur.

— Et durant les réformes de Henry VIII ? De quel côté était votre famille ? Soutenait-elle les réformes ou l'Eglise ?

— Nous avons suivi notre roi, déclara dignement Barkworth.

— Et après, quand Cromwell a fait décapiter Charles ?

— Ce furent des temps difficiles, mais nous sommes restés loyaux à l'Angleterre.

Restés loyaux à l'Angleterre... Une manière élégante pour signifier que la lignée était adroitement passée d'un camp à l'autre — puritain et royaliste — pour finir aux côtés de Charles II à son retour sur le trône.

— Votre droiture est impressionnante, affirma-t-elle, ne trouvant pas d'autre réponse.

Ils poursuivirent quelques instants leur marche en silence. Au bout de sa laisse, M. Muggins lui-même se montrait plus sage et obéissant que jamais.

— Je dois avouer que cette petite excursion est un excellent moyen d'être vus, reprit enfin Barkworth après avoir croisé une mère et sa fille qui rentraient de leur propre promenade. Avez-vous vu le regard approbateur que lady Colicott vient de lancer dans votre direction ? Elle est très observatrice, vous savez... Oui, je comprends pourquoi vous aimez tant marcher.

— Je pensais surtout que nous pourrions mettre ce moment à profit pour voir comment nous nous entendons, suggéra Tabitha.

C'était tellement plus important que l'avis de lady Colicott...

— Nous entendre ?

A en croire les sourcils froncés de Barkworth, cette notion lui était tout aussi étrangère que le fait de se déplacer à pied.

— Oui, répondit-elle en faisant de son mieux pour contenir son agacement. Ainsi, nous saurons peut-être si notre mariage a des chances d'être heureux.

Après un temps de réflexion, le visage de Barkworth s'illumina et il éclata de rire.

— Mademoiselle Timmons, vous avez réellement des idées bien étranges ! Pourquoi ne nous entendrions-nous pas ?

Tabitha aurait pu lui donner des centaines de raisons, mais elle préféra se taire. Daphné ne lui avait-elle pas conseillé de ne pas se laisser aller à des conclusions trop hâtives ?

Vois à quel point tu as eu tort au sujet de Preston.

Oui, elle s'était trompée en pensant qu'il n'était qu'un voyou sans noblesse car, au moins, il avait eu la délicatesse de lui envoyer des fleurs...

— Mon oncle m'a dit que vous étiez notaire, lança-t-elle donc en s'efforçant d'« apprendre à connaître » celui que sa famille voulait tant lui faire épouser et de chasser les campanules de Preston de ses pensées. J'espère que je ne vous tiens pas éloigné d'affaires importantes...

— Non, non, répondit-il avec un geste vague de la main. J'ai en fait bien peu de tâches à accomplir. Bien entendu !

— Vous ne travaillez donc pas ?

— Travailler ? fit-il avec un léger frisson d'horreur. Bien sûr que non ! Je n'ai étudié le droit qu'à la demande de mon oncle. Il a dit que j'avais besoin d'une occupation en attendant son... son...

Son malheureux décès, sembla-t-il sur le point de dire.

— Comment donc occupez-vous vos journées, dans ce cas ? insista-t-elle.

Quelle vie pouvait bien avoir un homme qui ne travaillait pas ? Son père avait toujours eu des devoirs à accomplir au presbytère et, depuis son enfance, elle voyait le père de Harriet s'occuper de son domaine. Même lord Roxley passait de temps à autre à Foxgrove pour s'assurer de l'entretien de ses terres — ce qui offusquait souvent sa tante qui se jugeait tout à fait capable de s'en occuper seule.

— Comment je m'occupe ? Eh bien, de la même manière que tous les gentlemen, j'imagine.

— C'est-à-dire ?

Il se tut un instant, se contentant de la fixer ; il ne s'était visiblement jamais posé cette question.

— Oh ! je ne fais rien qui sorte de l'ordinaire, reprit-il enfin. Je rends régulièrement visite à mon oncle.

— Pour en apprendre un peu plus sur ses affaires et l'aider à entretenir son domaine, sûrement.

Sans doute était-ce pour cela que le marquis avait insisté pour que son neveu étudie le droit.

— Oh non, pas du tout. Mon oncle a un intendant qui s'occupe du tout-venant. De plus, je ne peux me permettre de paraître trop intéressé par ses biens, cela semblerait déplacé.

Oui, pour un héritier potentiel, faillit ajouter Tabitha, mais Barkworth semblait ne pas saisir toutes les nuances du cynisme.

— Je ne lui rends visite que pour m'enquérir de sa santé, ajouta Barkworth, comme si ce détail devait rendre ses intentions plus honorables.

— Quelle délicate attention, murmura-t-elle, s'empêchant encore une fois de dire à haute voix ce qu'elle pensait réellement.

Bonjour, mon oncle, comment va votre cœur aujourd'hui ?

— Vous ne vivez donc pas avec lui ?

Barkworth protesta vivement en hochant la tête.

— Seigneur, pas du tout ! Cela serait vraiment...

— Déplacé, acheva-t-elle.

— Tout à fait. Mère et moi vivons dans une petite maison de Foley Place. Elle est assez confortable — sans doute beaucoup plus élégante qu'un presbytère de campagne —, mais n'est en rien comparable à la splendide demeure de mon oncle, sur Hanover Square. Cela dit, je ne m'en plains absolument pas ; en tout cas, pas devant mon oncle.

— Vous plaindre de quoi, si votre maison est confortable ?

Il la considéra d'un air surpris.

— Eh bien, mère la trouve un peu petite, déclara-t-il avec aplomb, et désire une villa plus vaste. Notre mariage approchant, elle a commencé à chercher une autre résidence.

— Elle a donc l'intention de vivre seule ?

Un fol espoir envahit soudain Tabitha.

— Non, quelle idée ! Une fois que vous vous ajouterez à notre petite mais joyeuse famille, nous aurons certainement besoin de plus d'espace ; surtout lorsque nous aurons *élargi* notre bonheur, si je puis m'exprimer ainsi sans vous offenser.

Il ponctua cette remarque d'un sourire en haussant les sourcils de manière significative.

Oh ! Seigneur, il parle d'enfants... Tabitha s'imagina soudain avec horreur au milieu d'une tribu de beaux et stupides petits Barkworth pendus à ses jupes.

— Heureusement, nous pourrions déménager sans problème dès notre union, grâce à la générosité de votre oncle...

C'est-à-dire : Une fois que j'aurai mis la main sur la fortune de votre oncle, je ne serai plus contraint de compter sur la charité du marquis, qui m'offre une vie bien trop modeste.

Dieu du ciel, songea Tabitha, cela expliquait beaucoup de choses, en particulier pourquoi Barkworth avait immédiatement accepté de l'épouser.

Il la voulait vraiment pour femme. Non, il avait *besoin* d'elle...

Supposition qu'il confirma immédiatement :

— Je sais que mère a déjà visité une maison près de Grosvenor Square, sur Brook Street. Le propriétaire est très malade et souhaite la louer. Hélas, mère pense qu'en dépit de son excellente situation le bâtiment est en si mauvais état qu'aucune lady ne souhaiterait y pénétrer — et encore moins y vivre.

— Je suis pourtant certaine que la villa que votre oncle a mise à votre disposition est à la fois économique et suffisamment grande. Je ne vois donc pas la nécessité de...

— Mademoiselle Timmons, vous êtes délicieuse et pleine de surprises, la coupa Barkworth. J'imagine que votre simplicité vient du fait que vous avez toujours vécu à la campagne, qui plus est dans un presbytère, et que mon humble demeure sera pour vous un château. Mais pour un Londonien...

Sans achever sa phrase, il reprit sa fâcheuse habitude de lui tapoter la main d'un air paternaliste, comme s'il n'avait pas besoin d'en dire plus.

Abasourdie, Tabitha ne put que lui rendre son sourire vide et se retint de lui rappeler qu'elle n'avait pas encore accepté de l'épouser.

Pourquoi donc personne ne pensait-il qu'elle pourrait avoir des objections ? Qu'elle pourrait ne pas trouver cette union à son goût ?

Parce que épouser cet homme t'évitera de passer ta vie à récurer les sols pour ta tante et t'apportera la sécurité pour le restant de tes jours... Parce que c'est comme cela que les choses se font.

Oui, tout cela était rationnel, et elle s'était même soumise à ces arguments lorsqu'elle était venue à Londres dans le seul but de s'unir à cet homme.

En tout cas, jusqu'à ce que Preston croise sa route. A présent, elle ne pouvait plus regarder son promis sans songer aux dizaines d'objections qu'elle avait contre ce mariage.

— Et que pensez-vous d'une maison à la campagne ? suggéra-t-elle au bout d'un instant. Cela nous coûterait bien moins cher et votre mère pourrait avoir tout l'espace dont elle rêve.

Par exemple, dans un cottage à l'autre bout du domaine, aurait même pu ajouter Harriet.

— A la campagne ? Vous avez bien dit : la campagne ? Oh non, mademoiselle Timmons, cela ne conviendrait jamais ! s'écria-t-il avec emphase.

— Mais M. Muggins serait tellement plus heureux, à la campagne ; et moi aussi. Mon jardin me manque beaucoup et...

— Mademoiselle Timmons, je vois que vous aimez plaisanter ! J'imagine que vous n'allez pas tarder à me suggérer de vivre en pleine nature, comme des sauvages. D'où venez-vous donc ?

— De Kempton. Du *village* de Kempton, répondit-elle sèchement.

Si seulement elle avait pu l'emmener boire une pinte au John Stakes pour le régaler des contes de la malédiction. Cela le ferait peut-être réfléchir à deux fois avant de l'épouser...

— Un village ? A en croire la description que m'a faite ma tante, j'avais cru comprendre que ce n'était rien de plus qu'un trou perdu.

En entendant cela, Tabitha se retint de le gifler. Parler ainsi de son cher foyer ! Cependant, elle s'efforça de nouveau d'accorder le bénéfice du doute à Barkworth : peut-être n'avait-il jamais quitté Londres de sa vie.

— Je ne me suis jamais réellement intéressé à la campagne, poursuivit-il, comme pour confirmer ses soupçons. C'est bien trop... comment dire ? Rural ! Voilà : la campagne est bien trop rurale.

— Mais moi, j'aime la campagne, protesta-t-elle une nouvelle fois, et M. Muggins y serait tellement plus heureux.

— Dans ce cas, il vaudrait peut-être mieux le renvoyer là-bas, rétorqua Barkworth avec un regard froid en direction du grand terrier. Comme vous avez pu le voir, mère a une peur terrible des chiens. Elle préfère les chats : elle en a quatre.

Quatre chats, dans une petite maison, avec M. Muggins qui leur courrait après toute la journée et le sourire stupide de Barkworth pour la saluer tous les matins ?

Seigneur, ce mariage s'annonçait comme une véritable catastrophe !

S'il dure, lui murmura une petite voix lui rappelant le destin d'Agnès Stakes et la fin tragique de sa nuit de noces.

Incapable de résister, elle lança un petit sourire à Barkworth.

— D'ailleurs, reprit-il, quelle mouche a piqué cet animal ? Pourquoi est-il devenu si agité alors qu'il paraît plutôt calme à présent ?

— A cause des plumes.

— Pardon ?

— Les plumes, répéta-t-elle. M. Muggins a horreur des plumes, leur simple vue le rend fou. Et Daphné portait sa pelisse à plumes ; sans doute a-t-elle oublié...

Ce qui était fort peu probable.

— Ma mère n'aime pas du tout cette habitude de mettre des plumes partout.

— Dans ce cas, je suis certaine que M. Muggins et elle s'entendront à merveille.

De nouveau, il lui lança un regard noir, les sourcils froncés.

— Je croyais avoir été clair : mère n'approuve pas les chiens, déclara-t-il sévèrement.

Tabitha avait cherché à détendre l'atmosphère avec une plaisanterie légère mais, à en croire la sombre expression de Barkworth, elle comprit que sa note d'humour lui était passée bien au-dessus de la tête — comme une plume au vent...

Ciel, cela ne s'annonçait vraiment pas bien.

Comme Harriet serait heureuse d'apprendre ce désastre ; et comme Daphné serait déçue, après ses nombreux efforts !

Cependant, Tabitha tenait encore à composer, dans l'espoir de trouver un équilibre entre leurs différents points de vue.

— Ne pourrions-nous pas passer une partie de l'année en ville, et le reste à la campagne, comme le font tant de familles ?

Mais Barkworth s'obstina.

— Je ne pourrais jamais tant m'éloigner de mon oncle. Lorsque vous serez marquise et que nous emménagerons au numéro 5, vous serez émerveillée par le faste de la maison et vous ne penserez plus à la campagne.

Il s'interrompit brusquement, puis reprit hâtivement :

— Non que je sois impatient de perdre mon cher oncle.

— Bien entendu, acquiesça-t-elle aussi gravement que possible, luttant pour ne pas sourire.

— Cependant, nous devons tous nous préparer à ce jour funeste, qui attristera toute la bonne société, scanda-t-il d'une voix tellement rodée qu'elle ôtait toute crédibilité à ses propos.

Ils poursuivirent ensuite leur route en silence et Tabitha se laissa une fois de plus emporter par ses pensées. *Laisse-lui une chance.*

« Tu devrais faire une liste de ses qualités », aurait sans doute proposé Daphné.

C'est donc ce qu'elle allait faire, résolut Tabitha. *Pour commencer, il a de bonnes manières. Il est attentionné, bel homme, élégant.* Elle lui jeta un rapide coup d'œil. En effet, sa tenue suivait scrupuleusement la dernière mode, des pointes de son haut col à sa cravate extravagante.

Peut-être même était-il trop élégant...

Il marchait d'un pas raide, comme s'il se sentait coincé dans une toilette inconfortable. Il avait l'air d'être engoncé dans un corset semblable à celui de tante Allegra.

Fermant un instant les yeux, Tabitha tâcha de chasser cette image et de revenir à sa liste. *Bonnes manières, attentionné, bel homme...*

Soudain, d'autres qualificatifs lui vinrent, plus convaincants.

Il est ennuyeux et n'a aucun sens de l'humour.

« Et il est beaucoup trop attaché à sa mère », entendit-elle presque Preston murmurer.

Non, décidément, cette liste ne lui servirait à rien. Il ne lui restait plus que la conversation pour tenter de dénicher un semblant de qualité chez cet homme.

— Dites-moi, une fois que vous avez rendu visite à votre oncle, que faites-vous de vos journées ?

Barkworth ne répondit pas tout de suite, réfléchissant sincèrement à la question.

— Eh bien, j'assiste ma mère lors de ses visites de l'après-midi — tâche qui, bien sûr, sera vôtre une fois notre heureux mariage célébré.

Heureux mariage ? Tabitha réprima un frisson d'horreur. Après les désirs brûlants que Preston avait su éveiller en elle, la perspective de cet « heureux mariage » paraissait bien terne.

Bien morne.

Barkworth ne saurait jamais la prendre dans ses bras comme Preston l'avait fait, l'embrasser comme si c'était son droit, son dû. Il ne saurait jamais la transporter dans une extase si absolue qu'elle la laisserait pantelante, les membres gourds et le cœur en fête...

Non, il ne fallait pas penser à cela.

Hélas, la vérité était que la vie aux côtés de Barkworth l'emprisonnerait autant que M. Muggins, retenu par sa courte laisse : elle serait plongée dans un océan d'ennui, sans aucun espoir de liberté, totalement muselée.

Rapidement, ils débouchèrent sur Park Lane et attendirent de pouvoir traverser la rue pour entrer dans Hyde Park.

Plus il approchait des gazons et des arbres, plus M. Muggins s'agitait, tirait sur sa laisse, bondissait, prêt à trouver d'autres plumes à chasser.

— Que lui arrive-t-il encore ? s'énerva Barkworth en lâchant le bras de Tabitha pour s'éloigner du chien.

— La campagne lui manque, lui rappela-t-elle une nouvelle fois tandis que Barkworth, l'air effrayé, ne le quittait pas des yeux. Il a l'habitude de courir librement, où il veut.

— Je ne vois pas en quoi ce serait une bonne idée de lâcher ce fauve, soupira Barkworth en examinant rapidement le parc où tout Londres semblait s'être donné rendez-vous.

— Les choses sont différentes à la campagne, expliqua patiemment Tabitha.

— Il semblerait bien.

Il remarqua alors un passage entre les voitures et lui fit signe d'avancer. M. Muggins, particulièrement excité, s'élança, traînant Tabitha sur ses talons.

— Cet animal devra absolument retourner à la campagne quand nous nous marierons, cria Barkworth derrière elle, coincé à force d'hésitations entre une charrette de fret et une grande calèche.

Tabitha n'eut cependant pas le temps de lui répondre, interrompue par une voix haut perchée.

— Barkworth, est-ce vous ? appela une femme qui les dévisageait à travers son lorgnon. Et est-ce la charmante créature dont on me parle tant depuis ce matin ?

— Lady Gudgeon ! Oui, c'est elle. Permettez-moi de vous présenter ma future fiancée : Mlle Timmons. Je puis bien sûr compter sur votre discrétion pour garder le secret au sujet de nos fiançailles ? ajouta-t-il avec un clin d'œil éloquent.

L'air ravi, la femme répondit dans un gloussement :

— Barkworth, mes lèvres sont scellées.

Tous deux éclatèrent alors de rire, sous le regard sidéré de Tabitha. Cette femme semblait aussi peu capable de garder un secret que de sortir de chez elle sans un chapeau dernier cri sur la tête...

Un chapeau, remarqua Tabitha, qui s'ornait d'un immense bouquet de plumes rouges...

* * *

— Ne me dis pas que nous arpentons le parc non pas pour essayer tes nouveaux chevaux comme tu le prétends, mais dans l'espoir d'y croiser Mlle Timmons, lança Roxley. Bon sang, mon ami, as-tu perdu la tête ?

Preston hésita. Puisque Roxley avait déjà tout compris...

— Je voulais seulement m'excuser...

Mais Roxley le coupa d'un haussement d'épaules bourru.

— Tu aurais mieux fait de lui envoyer un message.

Un message ? Preston avait été tenté d'en glisser un dans le bouquet de campanules avant de l'envoyer.

Chère Mademoiselle Timmons, je dois avouer que la nouvelle de vos fiançailles avec cet imbécile a rendu mon comportement d'hier soir parfaitement...

Non, non, ça n'allait pas.

— Roxley, insista-t-il, elle ne peut épouser un tel idiot. Tu as bien entendu ce que nous a rapporté ton ami, hier ?

— Quel ami ? Ah oui, Chaunce. Ce qu'il a raconté quand nous sommes allés au White, tu veux dire ? demanda le comte en fermant les yeux afin de mieux se remémorer cette soirée. Tu vois, j'avais déjà oublié tout cela.

Oublié ? Comment pouvait-il oublier ? Preston, lui, en était incapable.

* * *

M. Chauncey Hathaway avait été une vraie mine d'informations au sujet de Tabby...

Il lui avait appris qu'elle venait à peine de rencontrer Barkworth. Si elle l'épousait, c'était pour respecter le testament de son oncle qui avait posé cette condition à son héritage. L'oncle de Barkworth, le marquis de Grately, avait en effet emprunté d'importantes sommes d'argent à celui de Tabby et avait offert la main de son neveu en échange de l'effacement de sa dette... si, bien sûr, Barkworth restait son héritier.

Cela permettrait à Tabby de devenir marquise de Grately — un honneur pour une fille de vicaire.

— Pourquoi diable son oncle l'a-t-il contrainte à cette union ? avait demandé Preston au précieux M. Hathaway, après qu'ils se furent confortablement installés dans l'un des salons du White.

Roxley les avait alors abandonnés à leur discussion, préférant courir après l'homme qui lui devait de l'argent, fourrageant furieusement dans ses poches à la recherche de sa reconnaissance de dette. L'homme en question avait récemment eu beaucoup de chance au jeu, et pourrait faire la fortune de son usurier.

— Toute cette histoire remonte à la jeunesse de la mère de Mlle Timmons, avait expliqué Chaunce. C'était une très belle femme et, lorsqu'elle a fait ses débuts à Londres, elle a rapidement eu une armée de prétendants. Si elle l'avait voulu, elle aurait pu être duchesse en un claquement de doigts. Mais elle a rejeté tous les hommes qui la courtoisaient, préférant épouser le brave révérend Archibald Timmons, avec son presbytère de Kempton pour toute fortune. Elle a donc quitté Londres mariée et heureuse, au grand dam de son ambitieux frère.

— Cela peut expliquer les motivations de l'oncle, mais que gagnera Mlle Timmons dans cette affaire ?

Preston savait peut-être peu de chose sur Tabby, mais il se doutait déjà qu'elle tenait de sa mère et préférait suivre son cœur plutôt que de faire un mariage d'argent.

— Une échappatoire, avait répondu Chaunce en vidant son verre, que Preston s'était empressé de remplir de nouveau. A présent que ses deux parents sont morts, elle est à la merci de sa famille. Aucun de ses proches ne voulait d'elle lorsqu'elle s'est retrouvée orpheline, mais lord Rawcliffe, qui est propriétaire de la demeure, a été clair avec son oncle, le révérend Bernard Timmons : il pouvait venir avec son épouse s'installer au presbytère — une bien meilleure situation que celle qu'il avait eue jusque-là — à la seule condition de prendre sa nièce sous son aile.

— Mlle Timmons a donc pu rester chez elle.

A ces mots, Chaunce avait failli s'étouffer dans son brandy.

— Si on peut parler de « chez-soi » ! Bien sûr, Timmons et sa femme l'ont gardée, mais uniquement pour ne pas avoir à payer de bonne ou de secrétaire pour la paroisse. La pauvre Tabitha a passé les trois dernières années à récuser les marmites et à tenir les registres.

Preston s'était alors souvenu des mains de Tabby, rugueuses et abîmées, lorsqu'il les avait tenues pour lui apprendre à danser, cette nuit-là, à l'auberge. Il s'en était immédiatement aperçu, mais ne s'y était pas arrêté, trop occupé à surveiller sa conduite.

Quelle ironie...

— Épouser Barkworth, si stupide soit l'homme, lui offrira une bien meilleure vie, avait poursuivi Chaunce, quoique Harry ne soit pas de mon avis. Elle insiste pour que Tabitha annule tout et vienne vivre à Pottage.

Tiré de ses pensées, Preston l'avait dévisagé sans comprendre.

— Harry ? Pottage ?

— Harriet, ma sœur. Et Pottage est le nom du domaine de mon père.

Chaunce s'était interrompu un instant pendant qu'un homme en manteau noir passait près de la table. Le fait de travailler au ministère de l'Intérieur semblait lui avoir donné l'habitude de transformer la conversation la plus banale en sombre complot.

— Harry a essayé de convaincre Tabitha de venir vivre avec nous, mais elle est bien trop fière — Tabitha, je veux dire.

— Votre sœur a bon cœur, en tout cas, avait répondu Preston, ce qui avait fait rire Chaunce à gorge déployée.

— Vous ne diriez pas la même chose si elle était votre sœur ! Harry passe son temps à fourrer son nez partout, et surtout dans les affaires qui ne la regardent pas...

— Non, bien au contraire. Mlle Hathaway devrait être remerciée pour si bien veiller sur ses amies.

— Ne cherchez pas à rester poli, Votre Grâce. Harry est une peste insolente, et c'est tout ; elle l'a toujours été. Au grand désespoir de ma mère, elle a même fini par ressembler à toutes ces filles de Kempton qui méprisent le mariage.

— La malédiction, avait lancé Preston.

— Ce ne sont que des sottises ! Mais allez dire aux villageois que leur petite célébrité n'est bâtie que sur une superstition absurde...

— Quoi qu'il en soit, Mlle Timmons pourrait annuler ses fiançailles.

— Je ne pense pas que ses oncles la laisseraient faire. Sir Mauris et son frère ont toujours voulu avoir une place en société et le fait que leur nièce devienne marquise les aiderait à atteindre leur but.

— Cependant, si elle atteint sa majorité — ce qui ne devrait pas tarder, j'imagine —, ne pourrait-elle pas toucher son héritage et se débarrasser d'eux ?

Chaunce avait soupiré en buvant une nouvelle gorgée.

— Harry prétend qu'elle doit épouser Barkworth pour hériter. En tout cas, c'est ce qui est censé être inscrit sur le testament.

Intrigué par cette dernière phrase, Preston avait examiné un instant son compagnon.

— Ce qui est censé être inscrit ?

— J'ai été formé pour devenir avoué, avait expliqué Chaunce, et un tel testament n'aurait aucun sens. Imaginons qu'elle annule, ou que Barkworth casse sa pipe avant le mariage, où irait l'argent ? Il y a forcément des clauses prévues pour ces cas-là. Quand il s'agit d'argent, toutes les éventualités sont envisagées...

Le verre à la main, Preston avait alors demandé à mi-voix, adoptant à son tour un ton de conspirateur :

— Et que dit vraiment le testament ?

Chaunce avait eu un petit sourire approbateur, saluant manifestement la perspicacité du duc.

— Je ne le sais pas, et Mlle Timmons n'en sait pas plus que nous, si vous voulez mon avis. Mais quelqu'un d'autre est au courant...

— Qui donc ?

— Barkworth, pour commencer. Grately. Les oncles de Tabitha. Ils ont tous beaucoup à gagner avec ce mariage et sont sans doute prêts à tout pour que les événements se déroulent comme prévu.

— En effet... Si vous avez raison, aucun d'eux n'accepterait que Mlle Timmons annule, avait murmuré Preston, presque pour lui-même.

— Tout à fait.

— Dans ce cas, comment pourrais-je découvrir la vérité ? A moins que je n'attrape Barkworth par la peau du cou et que je ne le secoue jusqu'à ce qu'il parle ?

Le visage de M. Hathaway s'était éclairé à cette idée.

— J'adorerais voir cela, Votre Grâce, mais vous feriez mieux de suivre notre vieil adage, au ministère de l'Intérieur.

— Quel adage ?

— Allez à la source.

— Bien sûr, le testament !

En face de Preston, Chaunce souriait toujours. Preston s'était alors dit qu'il savait déjà comment retrouver le document.

Hélas, Roxley avait précisément choisi ce moment pour revenir, bousculant les chaises sur son passage, le visage illuminé par un grand sourire.

— J'ai l'argent d'Osbourne ! s'était-il écrié. Un gars extrêmement rusé ; il a bien failli m'échapper.

— Parfait, comme cela, tu vas enfin pouvoir me rembourser, avait rétorqué Preston.

— Oh ! non... De toute manière, j'ai déjà parié le tout au sujet de fiançailles. On raconte que Grately va faire une annonce après-demain, avait-il ajouté en se remplissant un verre. Comme si une femme sensée accepterait d'épouser son neveu !

— Roxley, quel imbécile tu fais ! avait soupiré Preston. Ce pari concerne Barkworth et Mlle Timmons.

Le comte avait alors dévisagé Preston, puis Chaunce.

— Seigneur ! Alors je suis perdu : j'ai parié que la fille allait tout annuler.

Sans se soucier des lamentations quelque peu avinées de son ami, Preston avait repris la discussion.

— Avez-vous un plan, Chaunce ?

— Oui... L'un des avantages d'avoir une sœur qui fourre son nez partout et qui a une excellente mémoire est qu'elle a réussi à soutirer le nom du cabinet d'avoués de Winston Ludlow à sir Mauris, dans l'espoir que je découvre un moyen de sauver Tabitha.

— Oh ! ça, c'est bien Harry ! avait lancé Roxley avec un geste si grandiloquent qu'il avait failli renverser le verre de brandy qu'il tenait à la main. Cette donzelle ne se ménage pas — sans vouloir t'offenser, Chaunce.

— Non, ne t'inquiète pas.

Preston avait songé qu'il commençait réellement à apprécier les Hathaway, d'autant que Chaunce avait continué :

— La chance est de notre côté, Votre Grâce : j'ai justement un bon ami qui travaille chez Kimball, Dunnington et Pennyman ; un ami qui me doit une faveur.

A ces mots, Roxley avait bondi sur son siège.

— Dites donc, tous les deux, êtes-vous en train de comploter pour empêcher Mlle Timmons d'épouser Barkworth ?

— Pour quelle autre raison nous aurais-tu présentés ? avait répliqué Preston.

— Oui, c'est vrai... Finalement, mon pari tombe bien.

— Alors, vous nous aiderez ? avait demandé Preston à Chaunce sans trop écouter son ami divaguer. Chauncey avait éclaté de rire et croisé ses bras sur sa poitrine.

— Votre Grâce, vous n'avez de toute évidence pas de sœur !

— Non, mais j'ai une tante...

* * *

— Ma tante sera dans tous ses états si elle apprend que je t'aide à interférer dans les affaires de Mlle Timmons, déclara Roxley, la main toujours pressée sur son front, comme s'il essayait de chasser sa migraine de la veille.

— Je croyais que tu tenais à gagner ton pari, lui rappela alors Preston tout en examinant le parc à la recherche de Tabby.

— Oui, c'est vrai, mais vaut-il mieux perdre cinq cents livres ou bien supporter les colères de ma tante pendant un an — ou même deux ?

— Tu t'en sortiras.

Roxley baissa le rebord de son chapeau sur ses yeux et croisa les bras d'un air buté.

— Je ne comprends toujours pas en quoi le futur bonheur de Mlle Timmons te concerne. A moins que tu ne sois tombé amoureux de cette fille.

— Pas du tout ! répliqua Preston, un peu trop vite, sans doute, et un peu trop fermement.

Sagement, Roxley choisit de ne pas répondre et se contenta d'adresser à son ami un léger signe de tête, d'un air compatissant.

Mais Preston ne se laissa pas troubler. Il n'était pas amoureux de Tabby. Absolument pas. Cependant, il ne put le dire à voix haute, pas plus qu'il n'avait pu s'empêcher de venir au parc...

D'ailleurs il ne lui avait pas envoyé ce bouquet de campanules parce qu'il se souciait d'elle. Non, il l'avait envoyé parce qu'il savait très bien que Barkworth ne le ferait pas.

S'il devait voir Tabby aujourd'hui, c'était pour une tout autre raison. Il lui avait promis d'être son ami, de l'aider — même si elle n'appréciait pas ses « interventions ».

Peu importe ! En tant qu'ami, il devait lui dire qu'elle n'était pas obligée d'épouser son M. Barksot. Que, si elle, cette femme qui lui avait juré ne jamais vouloir se marier, décidait finalement de s'unir à un homme, mieux valait que ce soit pour de bonnes raisons.

Par exemple, parce qu'elle aimait son promis au-delà de tout.

Et il était parfaitement impossible que sa Tabby, si déterminée, si têtue, si franche, tombe amoureuse d'un homme comme M. Reginald Barkworth.

A côté de lui, Roxley l'examinait avec un sourire entendu.

Bon sang ! Preston n'était *pas* amoureux, alors pourquoi ne parvenait-il pas à le dire ?

— Bon, à présent, si tu persistes dans cette folie, tu vas devoir te diriger par là, reprit soudain son ami en lui indiquant l'un des sentiers. On dirait bien que voilà ta proie, coincée entre son promis, ce qui, si tu l'as oublié, signifie « l'homme qu'elle va épouser », et...

Se redressant, il plissa les yeux pour reconnaître la femme qui se tenait en face de Tabby, puis frissonna.

— ... oh, Seigneur ! lady Gudgeon ! Mlle Timmons aura besoin de tes conseils, finalement, elle a des fréquentations déplorables.

Preston immobilisa ses chevaux et suivit le regard de son ami. Oui, Roxley avait raison : il reconnut immédiatement Barkworth et lady Gudgeon. Mais ces deux-là lui importaient peu : tout ce qui comptait était celle qu'il apercevait de loin, Tabby. Sa Tabby.

Non, il n'était pas amoureux d'elle, bien au contraire, se rappela-t-il en se rasseyant et en conduisant sa voiture dans un coin.

Troublé par l'image de cette silhouette familière, il mit ses chevaux à l'arrêt une nouvelle fois, n'osant plus la regarder.

Soudain, Roxley lui donna un violent coup de coude qui le tira de sa rêverie.

— Preston, on dirait que ta Mlle Timmons a besoin de ton aide !

— Que veux-tu dire ?

Sans répondre, le comte eut un petit signe du menton en direction du groupe et Preston vit que le chien de Tabitha avait brusquement entrepris de pourchasser lady Gudgeon — qui fuyait avec une rapidité déconcertante.

L'animal aboyait sauvagement, dansant et bondissant autour de sa proie, poursuivi à son tour par celle qu'il aurait reconnue entre toutes, le chapeau de travers et une laisse à la main.

— Décidément, Preston, plus je la vois, plus je pense que c'est la fille qu'il te faut, murmura Roxley dans un petit rire.

— De quoi parles-tu ? demanda-t-il en desserrant sa cravate.

Soigneusement nouée, elle commençait à l'étouffer et il ne pouvait se permettre d'être gêné alors qu'il s'apprêtait à se lancer dans une course effrénée derrière Tabby et son molosse.

— Eh bien, elle semble aussi douée que toi pour le scandale ! s'exclama Roxley.

Ignorant cette plaisanterie, Preston passa les rênes à son ami et bondit à terre.

— Où diable est Barkworth ? Cet imbécile ne voit donc pas qu'elle a besoin d'aide ?

— Pourquoi l'aiderait-il ? lança Roxley qui s'était redressé pour mieux assister à la scène. C'est le cerbère qui court après lady Gudgeon, pas Mlle Timmons. Cela fait d'ailleurs longtemps que j'attends de voir cette vieille commère recevoir ce qu'elle mérite...

— Franchement, Roxley !

Preston s'apprêtait à rejoindre Tabby à son tour, mais son ami n'en avait pas encore fini.

— Quand tu la rattraperas, veux-tu bien me faire une faveur ?

Surpris, Preston s'arrêta en pleine course.

— Quoi donc ?

— Demande-lui où je peux trouver un chien comme celui-là, cela me permettrait peut-être de tenir mes tantes à l'écart.

Chapitre 12

Au moment même où Tabitha vit lady Gudgeon partir en courant dans Hyde Park, criant au meurtre et pourchassée par M. Muggins, elle sut qu'une véritable catastrophe était en train de se produire.

Il s'était à peine écoulé une seconde entre le moment où elle avait vu les plumes rouges sur le chapeau de la femme, et resserré sa poigne sur la laisse, et celui où le chien, aussi vif que d'habitude, avait lui aussi repéré sa proie frémissante dans la petite brise.

Son premier aboiement ravi avait fait taire lady Gudgeon et, en un clin d'œil, la bête avait bondi sur elle.

Au moins, il avait prévenu la femme de son assaut...

Tabitha s'agrippa à la laisse et tira de toutes ses forces, mais M. Muggins, tout en muscles, se débattait si bien que la mince corde lâcha brutalement. Déséquilibrée, Tabitha tomba en arrière, percutant Barkworth de plein fouet. Celui-ci, engoncé dans son pantalon trop serré et sa chemise plus ajustée encore, ne put la retenir et tomba avec elle sur le gazon.

Le premier choc passé, allongée sur Barkworth et face à son regard éberlué, elle sentit qu'il la repoussait d'un geste brusque et roulait plus loin sur l'herbe.

Le chien, en revanche, ne perdit pas de temps : il flaira sa proie et, une fois celle-ci retrouvée, la poursuivit à grand renfort d'aboiements.

Lady Gudgeon, terrifiée, s'enfuit alors en courant à toutes jambes à travers le parc.

Horriée, Tabitha se releva et observa, impuissante, son chien qui grognait et jappait sur les talons de la femme. Il ne cessait de bondir, essayant d'attraper le chapeau.

Cette femme n'avait-elle donc aucune idée du danger qui la menaçait ?

— Non ! Monsieur Muggins, au pied ! cria Tabitha sans succès.

Mais lady Gudgeon continuait à courir — étonnamment vite en dépit de sa toilette si peu pratique.

Dans le parc, on ne voyait plus qu'elle, se frayant un chemin à travers les allées bondées, traversant les gazons et les plates-bandes, comme si elle dansait autour des arbres.

Avait-elle encore le moindre espoir d'échapper à son poursuivant ? Hélas pour elle, M. Muggins pouvait pourchasser n'importe quelle plume pendant une journée entière...

— Levez-vous, Barkworth ! hurla-t-elle, prise de panique. On doit rattraper mon chien !

Cependant, son élégant futur fiancé, toujours affalé dans l'herbe, les bras et les jambes s'agitant dans le vide comme un scarabée sur le dos, se contenta de geindre tandis que la bonne de Daphné l'aidait à se redresser.

— Déshonoré ! Humilié ! Fichu ! marmonnait-il en pleurnichant.

Décidément, il ne lui servirait à rien... A quoi donc avait pensé oncle Winston ? Abandonnant Barkworth à ses lamentations, Tabitha se précipita vers les petits groupes d'hommes et de femmes qui s'étaient arrêtés pour regarder le spectacle.

Au moins, après cela, plus personne ne parlerait de sa danse de la veille avec Preston.

— Excusez-moi... Pardon... Oh ! par le ciel, laissez-moi passer ! lança-t-elle en se frayant un chemin au milieu de la foule.

Enfin, elle découvrit lady Gudgeon perchée sur un banc tandis que M. Muggins aboyait et gambadait autour d'elle, pleinement satisfait d'avoir réussi à acculer sa proie.

Lorsqu'elle s'approcha, Tabitha aurait juré qu'il lui adressait un sourire fier.

— Aidez-moi ! Cet animal est devenu fou ! hurla lady Gudgeon en le montrant du doigt tout en plaquant fermement son réticule contre sa poitrine de son autre main.

Tabitha parvint à attraper son chien par le collier, mais elle savait qu'elle ne pourrait pas le retenir longtemps.

— Milady, dit-elle, c'est votre chapeau.

La femme s'immobilisa à ces mots.

— Mon chapeau ? Mais il est à la dernière mode !

— Sans doute, mais c'est cela qui l'excite.

L'air abasourdi, lady Gudgeon dévisagea le chien, puis Tabitha.

— Une bête qui se pique de mode ? Jamais encore je n'ai entendu une chose pareille !

— Non, pas du tout, expliqua Tabitha patiemment, ce sont les plumes. Il pense que vous avez un oiseau sur votre chapeau. C'est un terrier irlandais — ils sont très doués pour la chasse aux oiseaux.

— Irlandais ! répliqua la femme d'une voix méprisante. Cela explique beaucoup de choses.

Au pied du banc, M. Muggins s'était finalement assis — si l'on pouvait appeler cela assis. Son arrière-train touchait à peine le sol, et tout son corps était agité de tremblements, comme s'il s'apprêtait à bondir.

— Si vous acceptiez seulement de retirer votre chapeau...

— Retirer mon chapeau ? En public ? Mademoiselle Timmons, je préférerais...

Elle fut interrompue par un grondement sourd venant de M. Muggins, qui s'approcha du banc, ayant apparemment compris qu'il pouvait lui aussi grimper dessus.

— D'accord, d'accord, mon chapeau, murmura précipitamment lady Gudgeon en commençant à retirer les nombreuses épingles qui le maintenaient en place. Sachez bien, Mademoiselle Timmons, que je suis très respectée en ville. On m'écoute.

Une à une, les épingles s'entassaient dans sa main.

— Et vous n'avez pas gagné mes faveurs aujourd'hui, loin s'en faut.

Une fois ce petit discours achevé, elle jeta son chapeau au loin d'un geste théâtral. L'étrange accessoire s'envola, aidé par la brise, et M. Muggins le suivit du regard, fasciné, comme s'il avait toujours su que cet oiseau pouvait voler.

Profitant de sa distraction, Tabitha empoigna plus fermement le collier et elle était sur le point de rattacher la laisse quand M. Muggins partit d'un bond et la fit basculer par-dessus le petit fossé qui longeait le gazon dans une confusion de jupons retroussés et de chevilles à l'air.

Pourvu que les badauds n'aient vu que ses chevilles, songea-t-elle avant de perdre connaissance.

* * *

— Tabby ? Tabby ? suppliait une voix tourmentée, lointaine. Réveille-toi !

L'esprit encore embrumé, elle lutta contre son désir de rejoindre cette voix grave, sensuelle. Non, c'était bien trop tentant, trop dangereux.

Cependant, elle ouvrit finalement les yeux et aperçut le beau visage de Preston penché au-dessus d'elle, tendu par l'anxiété.

— Ah, te revoilà... Dieu merci, tu es vivante ! s'écria-t-il en la prenant dans ses bras, oubliant dans son émotion le vouvoiement de rigueur.

Son corps était chaud et dégageait le même parfum de savon que la veille ; elle sentit monter en elle un flot de désir brûlant, comme à chaque fois qu'elle se trouvait près de lui.

Rien, pas même des compresses d'eau glacée passées sur son visage, n'aurait pu la tirer de son trouble plus rapidement.

Et, pourtant, cela aurait été un moyen plus convenable de lui faire reprendre ses esprits.

Mais il s'agissait de Preston et rien n'était convenable avec lui. Lentement, il repoussa les mèches de cheveux qui s'emmêlaient sur ses tempes avec une petite grimace sévère face à tant de négligence, tandis que Tabitha ne souhaitait elle qu'une chose : se pelotonner plus encore contre lui et profiter de sa faiblesse pour bénéficier plus longtemps de sa chaleur.

— N'essaie même pas de refermer les yeux ! Regarde-moi et dis-moi que tu vas bien, ordonna-t-il comme s'il avait le droit de la serrer ainsi dans ses bras.

Comme si elle était sa Tabby.

Hélas, ce n'était pas le cas. Elle ne pourrait jamais être sienne...

— Non, non ! s'exclama-t-elle dans un ultime effort de volonté, le rejetant et se tenant sur la défensive, encore assise dans l'herbe. Que faites-vous ?

Elle s'efforça de remettre un peu d'ordre dans sa mise, emprisonna les boucles folles échappées de son chignon et s'assura que sa jupe ne s'était pas retroussée outre mesure lors de sa chute.

Si seulement elle pouvait calmer ses émotions aussi facilement !

— Ce que je fais ? Je te sauve, petite ingrate ! répliqua-t-il avec un sourire satisfait, tandis qu'il était confortablement installé par terre.

Il fallait qu'il se relève, qu'il s'éloigne. Cette position, ce sourire léger lui donnaient presque l'air d'un petit garçon espiègle. Comment ne pas fondre en un instant ?

— Je ne me souviens pas vous avoir demandé d'intervenir, assena-t-elle aussi froidement qu'elle le put. Au contraire, vous m'avez même promis solennellement de vous tenir éloigné de moi.

— Sauf si tu me le demandais, précisa-t-il.

— Jamais je n'ai fait une chose pareille. De toute manière, j'avais perdu connaissance !

— Peut-être mais, heureusement, tes lèvres bougeaient encore et je suis certain de t'avoir entendue chuchoter quelque chose comme « oh, Preston » ou bien « embrasse-moi encore, Preston ».

Tout en parlant, il se pencha vers elle et lui tendit ses lèvres offertes.

— Vous êtes insupportable ! cria-t-elle en le frappant au visage avec la laisse de M. Muggins. Jamais je n'ai eu besoin d'être sauvée !

Faisant appel à toute sa volonté, elle se remit debout, mais une douleur fulgurante lui traversa la cheville et elle s'effondra de nouveau sur le gazon.

— Aïe !

Et dire qu'elle avait eu peur de *montrer* ses pieds... La douleur lui coupait le souffle.

Entendant son cri, M. Muggins s'immobilisa, oublia le chapeau de lady Gudgeon et revint auprès de sa maîtresse au galop. La tête basse et la queue frémissante, le chien s'allongea et lui lécha la main avec douceur.

— Grosse brute, murmura-t-elle, tant pour M. Muggins que pour Preston.

Il n'y avait absolument aucune différence entre les deux et, à la vérité, elle n'avait jamais été aussi heureuse de les voir, l'un et l'autre.

— Laisse-moi voir si ta cheville est cassée, proposa gentiment le duc en remontant légèrement sa jupe pour dégager sa chaussure.

Tabitha tenta une fois de plus de le repousser, mais il ignora son geste et examina son articulation en s'y prenant parfaitement.

— Non, elle n'est que foulée.

— Mon Dieu !

Elle essaya de bouger le pied, mais la douleur l'arrêta, plus vive encore.

— Bon sang, comment donc vais-je rentrer à la maison, maintenant ?

— Comme ceci, répondit Preston.

Et, sans lui laisser le temps de répondre, il se leva, la dominant tel un titan, comme l'Héphaïstos qu'elle avait aperçu dans la forge de Kempton. Puis il se pencha avec souplesse et la prit dans ses bras pour la soulever de terre.

Il traversa alors le vaste gazon et, si les promeneurs avaient fait des gorges chaudes de la course-poursuite entre M. Muggins et lady Gudgeon, ce ne fut rien comparé à leur étonnement lorsqu'ils aperçurent Tabitha dans les bras de Preston, au sommet de la petite butte.

Voilà : le chevalier errant avait sauvé la damoiselle en détresse. Une bonne moitié des femmes agitaient leurs éventails avec de petits sourires approbateurs, tandis que l'autre les dévisageait froidement.

— Que faisiez-vous donc dans le parc ? demanda Tabitha pour rompre le silence. M'espionnez-vous ?

Preston, qui ne reculait décidément devant rien, eut même l'aplomb de paraître offensé.

— Certainement pas ! J'ai mieux à faire que de m'occuper d'une fille de vicaire.

— Quoi donc ?

Empruntant l'air hautain qui sied à un duc, il soupira.

— Il n'y a que toi pour poser des questions si impertinentes, Tabby...

— C'est Mlle Timmons, pour vous ; et cessez de me tutoyer. De plus, ma question n'a rien de choquant, Votre Grâce : que faisiez-vous au parc ?

— Je passais.

Il passait ? C'est tout ce qu'il avait trouvé comme excuse ?

Devant son incrédulité, Preston s'entêta :

— Apprenez que je viens ici presque tous les jours, *mademoiselle Timmons*. D'ailleurs, je pourrais vous retourner la question : pourquoi est-ce qu'à chaque fois que je viens au parc je vous y retrouve ? On pourrait presque croire que vous avez un faible pour moi.

— Comment ? Mais c'est parfaitement...

— Je vous préviens, d'autres ont essayé de me prendre dans leurs filets, et n'ont connu que le déshonneur.

— Uniquement parce que Votre Grâce elle-même n'a aucun honneur, répliqua-t-elle.

— Non, Tabby, pas du tout. Seulement, je refuse d'épouser une femme dont je ne suis pas passionnément amoureux.

Il la serra contre lui — beaucoup trop près — et continua à parader au milieu du parc d'un pas tranquille.

Son dernier aveu aurait pu sembler sans importance s'il ne l'avait accompagné d'un regard enflammé qui la laissa sans voix.

M. Muggins, sur leurs talons, avait observé leur échange attentivement, sans les quitter des yeux. Il examinait à présent sa maîtresse, haletant, comme s'il attendait sa réponse.

Qu'aurait-elle pu dire ? De toute manière, son cœur battait si fort qu'elle ne pouvait reprendre son souffle.

Jamais encore elle n'avait tant désiré une chose aussi inaccessible...

Etre *cette* femme... celle qui saurait séduire Preston. Celle qu'il aimerait. Passionnément.

Etre cette femme, car elle savait quel genre de passion il pouvait éveiller en elle.

Au même instant, Barkworth arriva, rouge et essoufflé.

— Votre Grâce ! Que faites-vous avec ma... ma... ?

— Votre quoi, monsieur ? répondit Preston, le considérant avec toute la hauteur que lui conférait son statut, sans lâcher Tabitha.

— Ma fiancée.

Se redressant de toute sa taille, Barkworth le dévisageait sans ciller.

— Je n'ai pas encore entendu d'annonce publique, rétorqua le duc.

Il consulta Tabitha du regard pour qu'elle confirme, mais Barkworth ne lui laissa pas le temps de protester.

— Il s'agit d'une affaire d'ordre privé qui ne vous concerne pas. A présent, je vous suggère — non, je vous demande — de reposer Mlle Timmons par terre. Immédiatement, ordonna son presque fiancé en indiquant du doigt le sol entre eux.

* * *

— Si vous insistez, déclara Preston tranquillement.

Il remit donc Tabitha sur ses pieds, laquelle perdit presque immédiatement l'équilibre sous le coup de la douleur. Mais Preston l'avait bien sûr anticipé et il la reprit immédiatement dans ses bras.

— Comme vous pouvez le voir, Mlle Timmons est blessée.

Sans attendre, il reprit son chemin en direction de sa voiture, bousculant Barkworth au passage. Décidément, cet homme était profondément agaçant.

— Je suis également blessé, lança-t-il en claudiquant derrière eux.

Preston lui jeta un rapide coup d'œil par-dessus son épaule.

— Vous paraissez aller plutôt bien.

— Votre Grâce n'a tout de même pas l'intention de la porter jusqu'à la maison de sa tante ? Ce serait tout à fait inconvenant.

Mais Preston aurait bien pu la porter à travers toute la ville s'il l'avait voulu : des années de négligence et de malnutrition avaient considérablement aminci Tabitha et elle était aussi légère qu'une plume. Ce genre de maltraitance avait toujours eu le don de le faire enrager.

— Je la porte jusqu'à ma voiture, lâcha-t-il en accélérant le pas.

Derrière lui, Barkworth luttait pour ne pas se laisser distancer.

— Dans ce cas, pourriez-vous nous raccompagner tous les deux ? Je vous en serais très reconnaissant.

— Désolé, mon brave, il n'y a pas assez de place, rétorqua Preston en adressant un clin d'œil à Tabitha. Vous n'aurez qu'à nous rattraper quand vous le pourrez.

A ces mots, Barkworth parut retrouver un regain d'énergie et les rejoignit en quelques pas, examinant Tabitha d'un air à la fois anxieux et frustré.

— Je ne vous « rattraperai » pas. Mlle Timmons est mon devoir, mon obligation.

Preston se faisait-il des idées, ou bien Tabby avait-elle frémi à ces mots ? D'après le peu qu'il connaissait d'elle, il était évident qu'elle ne devait pas être ravie de savoir que l'on s'occupait d'elle uniquement par devoir ou par obligation.

« Une femme a peu de liberté dans la vie », lui avait-elle déclaré. Et, pour le moment, la liberté dont elle avait le plus besoin était de pouvoir décider seule de son avenir.

Avec ou sans Preston.

Cette vérité était douloureuse, soit, mais, s'il voulait réellement l'aider, c'était un risque à courir.

— Votre Grâce ! Cette jeune femme est mienne, insista Barkworth.

— Peut-être bien, mais vous ne semblez pas pouvoir lui donner ce dont elle a besoin en ce moment... Moi, oui.

L'allusion était osée et même Tabby le dévisagea d'un air contrarié.

Barkworth parut hésiter un instant, puis il coupa la route de Preston pour l'obliger à s'arrêter.

— Au moins, laissez-moi le plaisir de la porter moi-même, ainsi, nous ferons taire les ragots.

Exaspéré, Preston soupira et resserra Tabby contre lui.

— Monsieur, sachez que je ne partage jamais mes plaisirs et que je ne me soucie guère des ragots.

Barkworth manqua s'étrangler devant un tel mépris affiché pour les convenances : il devint rouge et se mit à suffoquer.

— N'avez-vous donc aucun honneur ?

Preston réfléchit un instant à la question.

— Non, répondit-il finalement. Aucun.

Enfin, il atteignit la voiture et assit Tabby sur la banquette avant de récupérer les rênes que tenait Roxley.

Celui-ci eut un soupir sévère.

— C'est donc comme cela que tu évites le scandale ?

Preston préféra ignorer sa boutade, mais Barkworth ne semblait pas décidé à lâcher prise. Il se campa une seconde fois devant Preston.

Bon sang, qu'il était obstiné !

— Je reconduirai Mlle Timmons chez elle, déclara-t-il.

Ce qui arracha un éclat de rire à Preston : ses deux chevaux fougueux entre les mains incompetentes de Barkworth ?

— Vous voulez conduire ma voiture ? Hors de question.

— Mlle Timmons est ma fiancée, répéta l'autre.

— Et où se trouve sa suivante ?

Barkworth, l'air un peu gêné, piétina un instant.

— Je l'ai envoyée faire une course importante.

— Ah bon ? Quoi donc ? lança Preston, que cette gêne soudaine amusait profondément.

— Je lui ai dit d'aller chercher un médecin... et mon tailleur.

Pour appuyer ses dires, il montra la manche déchirée de sa veste.

Surpris, Preston jeta un petit coup d'œil à Tabby.

— Vraiment ? s'enquit-il.

Elle secoua la tête d'un air navré et détourna les yeux.

Barkworth, lui, restait planté là — comme s'il était prêt à camper sur place jusqu'au soir.

— Votre Grâce, votre intervention n'est pas convenable et je ne saurais l'accepter. Je vais chercher un fiacre pour ramener Mlle Timmons chez elle moi-même.

Preston le considéra un instant, puis haussa les épaules.

— Si vous insistez.

— J'insiste, répondit l'autre en regardant Tabby. Je reviens tout de suite.

Puis il s'éloigna à grands pas.

Preston attendit qu'il ait disparu, puis attrapa M. Muggins pour le placer sur le support à bagages.

Enfin, il s'assit aux côtés de Tabby.

— Roxley, cela ne te dérange pas de rentrer à pied ?

— Pas du tout, répondit son ami avec un petit salut.

Un claquement de rênes mit le véhicule en branle.

— Mais, Barkworth..., protesta Tabitha.

— Ce n'est qu'un idiot. Il n'aurait jamais dû te laisser seule avec moi, murmura Preston, revenant à son tutoiement familier.

* * *

Tabitha ne pouvait le contredire sur ce point. Cependant...

— Vous n'auriez jamais dû intervenir, reprit-elle.

— C'est un peu tard pour cela. De plus, tu ne devrais pas épouser ce stupide dandy, Tabby. Il ne te mérite pas.

Il poussa un soupir exaspéré puis l'examina un long moment.

— Je ne le supporterai pas.

Tabitha haussa les épaules, agacée. Peu importait qu'il s'agisse de Preston, et peu importait qu'il lui ait — encore une fois — sauvé la vie ; elle ne voulait plus entendre un seul homme essayer de lui dire ce qu'elle avait à faire.

Ce n'était pas étonnant que la pauvre Agnès Stakes se soit emparée du tisonnier dès sa nuit de noces !

— Si tu veux vraiment l'épouser, ajouta Preston à mi-voix, je me retirerai, mais seulement si tu me dis que tu l'aimes sincèrement.

— Je dois épouser Barkworth pour toucher mon héritage.

Voilà. C'était dit. Elle n'osa pas lever les yeux sur lui. Elle avait enfin réussi à lui avouer la vérité. Le reste était au-dessus de ses forces.

— Et si je te disais que tu as d'autres moyens d'hériter sans épouser ton Barksot ?

Sous le choc, elle frémit. Même la douleur de sa cheville parut s'atténuer, l'espace d'un instant.

— Qu'est-ce que vous dites ?

— J'ai réfléchi à tout cela, confessa-t-il avec un rapide coup d'œil dans sa direction.

— Quelle surprise ! répliqua-t-elle d'une voix qu'elle voulait sévère.

— Vas-tu m'écouter jusqu'au bout, petite peste ?

Il se glissa adroitement dans le trafic dense des avenues, et poursuivit :

— Je me suis renseigné.

— Renseigné ?

— Au sujet du testament de ton oncle.

Surprise, elle renonça à feindre l'indifférence.

— Dans quel but ?

— N'est-ce pas évident ?

Il se tourna de nouveau vers elle et son sourire enfantin illumina son visage — ce sourire qui lui donnait l'air si vulnérable.

— Je commence à penser que vous n’êtes pas le séducteur immoral que tout le monde méprise... Au contraire, vous êtes peut-être fou.

Elle était allée trop loin ! Gênée, elle détourna le regard.

— Oui, je suis peut-être fou. Mais je dirai pour ma défense que j’ai parlé avec M. Hathaway, hier soir. Tu le connais, j’imagine. Il est le frère de ton amie, Mlle Hathaway.

— Chance ?

Oh oui, elle connaissait ce bon à rien ! De toute manière, cette histoire portait la marque de Harry depuis le début, tout autant que celle de Preston.

— C’est vraiment un homme remarquable, déclara Preston avec solennité.

— Pffff...

Ils s’étaient bien trouvés, tous les deux : des vauriens qui se mêlaient toujours de ce qui ne les regardait pas !

Comme à son habitude, Preston ignora son soupir.

— Lui et moi sommes du même avis. Nous soupçonnons...

— Preston, il ne fallait pas !

— Ecoute-moi, coupa-t-il.

Réduite au silence, elle serra les mâchoires. Si Preston commençait à s’intéresser de trop près aux affaires de Winston Ludlow, cela mettrait en rage tous les Timmons — en particulier sir Mauris.

Hélas, le duc n’était pas du genre à abandonner lorsqu’il avait flairé une piste, Tabitha le savait depuis le premier jour.

— Demande-toi, reprit-il, où ira la fortune de ton oncle, si tu *n’épouses pas* le respectable M. Barkworth ?

Ses paroles et les sous-entendus qu’elles impliquaient résonnèrent en elle un instant. D’un coup, Londres parut s’immobiliser autour d’elle.

Oui, où irait l’argent ?

— Je ne sais pas, avoua-t-elle.

Pourquoi n’y avait-elle pas pensé plus tôt ? Sous le coup de l’annonce d’oncle Bernard, elle avait dû emballer ses affaires pour venir en ville ; puis elle avait été emportée par le tourbillon des modistes, des leçons de danse, sans prendre le temps de se poser la moindre question.

— Eh oui, tu ne sais pas ! lança triomphalement Preston tandis qu’il s’engageait dans les rues plus calmes de Mayfair.

— Mais mes oncles ont dit que...

Preston la fit taire d’un regard. Il n’avait pas besoin de parler et elle le savait.

En effet, pourquoi ses oncles lui diraient-ils autre chose ? Tabitha n’était pas la seule qui avait à gagner en épousant le futur marquis de Grately.

Soudain, des bribes de phrases prononcées au cours de ces dernières semaines lui revinrent, plus claires que jamais.

« Une meilleure position », avait dit un soir tante Allegra en pensant que Tabitha était à l’étage, occupée à ranger des draps.

« Pense aux relations pour les filles », avait souvent répété lady Timmons à sa sœur quand elle croyait que sa nièce n’écoutait pas la conversation.

Sans compter la manière dont sir Mauris se frottait les mains à chaque fois qu’il posait les yeux sur elle, comme s’il venait de découvrir un trésor enterré dans son jardin.

— Pensez-vous vraiment...

... *que je n’aurais pas à l’épouser ?* songea-t-elle sans parvenir à achever sa phrase.

Preston ne répondit pas directement.

— Quand atteindras-tu ta majorité ?

— A la Saint-Jean.

— Ah !

Il parut réfléchir un instant.

— J'imagine que cela explique pourquoi tout le monde est si pressé de te marier, reprit-il finalement. A mon avis, les conditions du testament de ton oncle ne sont certainement pas les mêmes à partir de tes vingt-cinq ans.

Subitement, les mots prononcés la veille par Barkworth résonnèrent à ses oreilles.

« ... je ne serai majeure que dans une semaine.

— ... pourquoi reporter à demain ce que l'on peut faire le jour même, ma chère mademoiselle Timmons ? Plus vite nous serons mariés, mieux cela vaudra. »

Un frisson la parcourut. Preston avait peut-être raison.

D'ailleurs, lorsqu'elle avait encore essayé de repousser sa décision finale, le jour même, Barkworth avait insisté.

« ... la meilleure chose à faire reste d'annoncer publiquement nos fiançailles demain soir. »

Et qu'avait dit son promis, quand elle avait voulu protester ?

« Tu n'es plus toute jeune... »

Tout le monde semblait décidé à la marier au plus vite et, d'un seul coup, cela éveilla en elle une multitude de questions qui appelaient tout autant de réponses.

— Sais-tu ce qui arrivera si Barkworth décidait de ne pas t'épouser ? insista Preston, la tirant de ses pensées.

Adossée à la banquette, elle croisa les bras dans l'espoir de dissimuler son malaise.

— Hélas, la question ne se pose pas.

— Oh ! quelle confiance en tes charmes ! gloussa-t-il. Tu as su ensorceler cet idiot avec ton petit sourire ?

— Je pense qu'il voit en moi la beauté d'une bourse bien remplie, répondit-elle avant de lui donner un violent coup de coude. Arrête de rire ! C'est insupportable d'être convoitée comme une oie grasse au marché !

A peine eut-elle prononcé ces mots qu'elle s'interrompit, mortifiée. Elle l'avait tutoyé !

Heureusement, riant encore de son trait d'humour, il ne parut pas s'en apercevoir.

— Je marchanderais pour toi sans même la perspective d'obtenir ta fortune.

— Arrête, répéta-t-elle, grisée par la familiarité qui s'établissait entre eux.

— Je vais faire de mon mieux, mais admetts que la comparaison est amusante.

Elle lui lança un regard assassin, et il se tut — mais, au bout de quelques instants, il éclata de nouveau de rire.

— Qu'y a-t-il de si drôle ?

— Je pense à Barkworth, à son visage quand j'ai refusé de te rendre à lui. Ce n'est pas étonnant qu'il ait eu l'air si vexé : je lui volais son oie grasse...

— Preston !

Il riait de si bon cœur qu'elle dut se mordre la lèvre pour ne pas l'imiter.

— Tu aurais dû me laisser avec lui, insista-t-elle encore dans l'espoir de le calmer, et de se calmer aussi.

— Je n'ai pas eu l'impression que tu voulais me quitter. J'avais raison, n'est-ce pas ?

— Oui, avoua-t-elle, le cœur battant. Oh ! arrête de sourire ! Si je ne voulais pas qu'il me porte, c'est seulement parce que j'avais peur qu'il me laisse tomber.

— Si tu le dis, répondit-il avec un clin d'œil complice en se penchant vers elle, bien trop près. Leurs cuisses se frôlaient et Tabitha eut l'impression que leurs corps s'emboîtaient parfaitement. Comme s'ils étaient faits l'un pour l'autre.

Non, il ne fallait pas qu'elle pense à tout cela... Il ne fallait pas qu'elle pense à lui comme à un... Les bras toujours croisés, elle soupira.

— Preston, après avoir découvert la vérité au sujet du testament de mon oncle, je te supplie de ne plus t'immiscer dans ma vie.

— Non, riposta-t-il immédiatement.

— Non ?

— Tout à fait : non, je n'arrêterai pas.

— Pourquoi ?

— Si je m'immisce dans ta vie, comme tu le dis avec une telle ingratitude, c'est pour une bonne raison.

Tout en parlant, il se redressa, comme pour asseoir son comportement noble et généreux ; mais cela ne fit qu'accentuer son côté diabolique.

Après un long silence, elle se risqua à demander :

— Quelle bonne raison ?

— Ta famille, ce Barkworth et toutes leurs « bonnes » relations te détruisent.

— Oui, je sais, tu me l'as déjà dit hier. Mais je te signale que, si je suis le centre de tous les ragots aujourd'hui, ce n'est à cause ni de Barkworth ni de ma famille, mais bien de toi !

— Non, ma chère Tabby. Tout le monde parle de toi à cause de la robe indécente que tu portais hier.

Bien sûr, il fallait qu'il blâme sa toilette !

— Oh ! non, oublie cette robe.

— J'aimerais bien...

— Tu ne l'approuves toujours pas ?

— Non, répliqua-t-il fermement, bien que tu sois certaine d'éveiller l'intérêt du vieux Grately grâce à elle.

Soudain une idée grave sembla traverser son esprit et vint assombrir son regard.

— En fait, ajouta-t-il, cette tenue pourrait être ton échappatoire : la seule chose qui pourrait t'éviter d'avoir à épouser Barkworth — surtout si Grately te voit avec...

— Le marquis de Grately ? Pourquoi s'intéresserait-il à ma tenue ?

— Oh ! ton futur oncle par alliance est le vieux bouc le plus jaloux et le plus envieux de Londres. S'il te voit dans cette robe, il t'épousera lui-même au lieu de te laisser à son neveu.

— M'épouser ? Mais, enfin, il a au moins...

— Quatre-vingts ans, acheva Preston. Il a déjà eu quatre femmes dans l'espoir d'avoir un héritier qui remplacerait le père de Barkworth, et donc ton estimé fiancé.

A cette idée, Tabitha ne put réprimer un frisson.

— Tu commences enfin à comprendre, murmura-t-il d'un air satisfait.

— En fait, je pensais surtout porter cette robe à Almack. Mme Drummond-Burrell a promis d'envoyer des invitations.

— A Almack ? Plutôt mourir que de te laisser y aller !

Surprise, elle ne sut que répondre.

— Pourquoi donc ? C'est un lieu très respectable.

— Un lieu exécration, rétorqua-t-il. Ma tante a été insultée par un goujat, là-bas.

— Lady Juniper ?

Pourtant, jamais Tabitha n'aurait cru que ce soit capable d'insulter cette femme si hautaine et si sûre d'elle.

— Oui, insultée. Dans les salles de ton *respectable* Almack. Et tout cela par un malotru de la pire espèce.

— Que s'est-il passé ensuite ?

— Eh bien, mon oncle — le frère de Hen — et moi avons dû retrouver l'homme pour le corriger.

Tabitha ne put s'empêcher de sourire. Elle était plutôt contente de savoir que Preston s'occupait de ses problèmes familiaux avec tant de sérieux, même si cela aurait dû être le cadet de ses soucis.

— Et qu'a dit ta tante ? demanda-t-elle encore.

— Elle était furieuse.

— T'a-t-elle pardonné ?

— Pire : elle a épousé cet homme !

A ces mots, Tabitha éclata de rire.

— Voilà un mauvais présage pour moi...

Preston lui lança un coup d'œil surpris.

— En quoi les choix matrimoniaux de ma tante seraient un mauvais présage pour toi ? l'interrogea-t-il.

— Ton intervention n'a fait que la pousser dans les bras de l'homme que tu désapprouvais tant.

— Je doute que tu sois assez stupide pour devenir Mme Reginald Barkworth.

De nouveau, il l'examina des pieds à la tête, comme s'il la jugeait.

— Non, vraiment, je ne te vois pas en Barkworth.

— Pourquoi pas ? D'après ce que je sais, les Barkworth viennent d'une ancienne famille respectée qui a toujours fidèlement servi la Couronne et le pays.

— Qui a toujours fidèlement ciré les bottes du roi, plutôt. Il n'y en a pas un pour racheter l'autre : ce ne sont que des lèche-bottes obséquieux et méprisants.

— Vraiment ? Et cela venant d'un Seldon...

— Je t'en prie, laisse les opinions de ta chère Mlle Dale en dehors de ça. Je peux te promettre que tu ne trouveras jamais un Barkworth nommé à Azincourt, à Hastings ou à Flodden !

— Et les Seldon ?

— Ils étaient de toutes les batailles, assura-t-il fièrement. A ton avis, comment avons-nous obtenu tous nos titres ?

— De combien de titres parlons-nous ?

Il réfléchit un instant.

— Dix, aux dernières nouvelles.

— Dix ?

Bien sûr, elle savait qu'il était duc, mais elle ne s'était pas attendue à cela.

— Tu ne me crois pas ? reprit-il. Nous pourrions peut-être nous arrêter à la prochaine bibliothèque pour que tu puisses vérifier dans un exemplaire du *Debrett* ?

— Oh non ! s'exclama-t-elle en riant, ce ne sera pas nécessaire.

— Dois-je en déduire que tu as déjà vérifié ?

L'espace d'un instant, il parut assez satisfait de sa propre importance, trop sans doute pour qu'elle puisse résister au désir de le moucher.

Baissant les yeux sur ses mains gantées, elle répondit innocemment :

— Pas du tout.

— C'est vrai ?

— Oui, jura-t-elle en levant solennellement la main droite. Je n'ai jamais lu une seule ligne de cette célèbre gazette.

Preston eut de nouveau un petit rire.

— Tu es vraiment une femme étrange, Tabby. Une femme extraordinaire.

— Peut-être. Pourquoi ne m'en dis-tu pas plus ?

— A quel sujet ?

— Sur tes titres. Si je dois être impressionnée par ton rang et te comparer à Barkworth, je vais avoir besoin de détails.

— D'accord. Je possède donc le duché de Preston.

— Cela, je le savais.

— Ainsi que les marquisats de Wallington et de Brinsley, poursuivit-il. Deux marquisats, et non un seul, comme Grately.

— Quelle modestie !

Preston écarta cette sortie d'un geste désinvolte.

— Je jouis aussi de trois comtés : Kirkburn, Danthrope et Dimlington.

— Dimlington ? répéta-t-elle sans pouvoir réprimer un petit gloussement.

Jamais elle n'avait entendu de nom plus étrange.

— Tu es comte de Dimlington ?

— On ne se moque pas et on ne fait pas le difficile quand le roi vous octroie un titre.

— Oui, je suppose, admit-elle. Continue.

— Enfin, je possède quatre baronnies.

— Seulement quatre ?

— Oui, Cartworth, Castley, Dewsbury-Poole et Rylestone.

Tabitha recompta lentement.

— Cela fait cinq, n'est-ce pas ?

— Dewsbury-Poole est le nom d'un seul domaine.

— Oh ! Dieu merci ! Imagine à quel point tu serais dépassé, avec cinq baronnies...

Pour toute réponse, il se contenta de hausser les épaules.

Passant en revue la liste des titres en comptant sur ses doigts, Tabitha s'arrêta soudain.

— Tu n'es pas vicomte ?

Cette fois-ci, Preston parut sincèrement offensé.

— Ai-je l'air d'être un simple marchand anobli ?

— Oh ! juste un petit peu...

— Mademoiselle Timmons, vous me blessez, lança-t-il d'un air vexé. Vous n'êtes plus Tabby à mes yeux. Je devrais même vous abandonner immédiatement sur le trottoir.

Comme pour confirmer ses dires, il tira d'un coup sec sur les rênes et rangea la voiture au bord de la route.

— Tu n'oserais pas me laisser là ! s'écria-t-elle. Je ne sais même pas où nous nous trouvons et je n'ai rien dans mon réticule à part un...

Affolée, elle lui saisit la main pour ramener les chevaux au milieu de la rue et, durant quelques secondes, ils restèrent là, les yeux dans les yeux, les doigts entrelacés. Preston lui adressa un sourire rusé et, la gorge serrée, elle chercha désespérément quelque chose à ajouter.

Pour retirer sa main de la sienne.

Oh ! tout cela était insensé ! Elle avait l'impression que leur soirée à l'auberge recommençait...

— Sais-tu manier les rênes ? demanda-t-il doucement, les yeux toujours intensément fixés sur elle.

Parlait-il de chevaux et de voitures ? Non, elle n'en eut pas l'impression.

— Pas du tout, admit-elle, toujours émue par la chaleur au creux de ses doigts, la chaleur de cette paume musclée, de cette main tranquille agrippant fermement les lanières de cuir.

— Alors je vais t'apprendre.

Il enroula les rênes autour de leurs deux mains, les attachant délicatement ensemble.

— Ne m'as-tu pas appris suffisamment de choses ?

— Oh non, nous ne faisons que commencer.

Cette promesse murmurée résonna un instant aux oreilles de Tabitha, l'emplissant d'un frisson nouveau. Puis, rapidement, Preston se concentra sur les chevaux et se pencha à son oreille pour la guider.

— La chose la plus importante à savoir est qu'ils ont besoin de connaître tes désirs — de les sentir. Sois douce mais ferme.

Tabitha frissonna.

— Parles-tu vraiment de voitures et de chevaux ?

— Bien entendu ! répliqua-t-il en se penchant plus encore, jusqu'à effleurer son oreille de ses lèvres. Dis-moi, Tabby, que désires-tu ?

Déplaçant doucement ses mains, il relâcha légèrement sa prise afin qu'elle puisse serrer les rênes plus facilement, tout en continuant de la guider. Sa peau chaude, ses gestes assurés lui donnaient envie d'atteindre autre chose — quelque chose de lointain. Hors de portée.

Elle leva les yeux et se trouva presque nez à nez avec lui. Comme lors de leur soirée à l'auberge... juste avant qu'il ne l'embrasse.

Il voulait savoir ce qu'elle désirait ? Oserait-elle seulement l'avouer ? Là, tout de suite, sa seule envie était qu'il l'embrasse encore. Qu'il la dévore.

Il dut lire son désir dans ses yeux car il baissa la tête. Leurs lèvres s'effleurèrent un instant, mais ils furent brusquement séparés par un grand choc.

— Rentrez chez vous, le rupin ! cria un homme.

Tabitha se redressa, stupéfaite, pour découvrir que leurs chevaux s'étaient arrêtés au beau milieu de la rue étroite et qu'ils la bloquaient complètement — provoquant la colère d'un gros homme rougeaud qui conduisait une large charrette.

Enfin, qui essayait de la conduire.

— Que se passe-t-il ? reprit-il. Vous pouvez même pas vous payer une chambre, c'est ça ?

A ces mots, Tabitha sentit ses joues s'enflammer.

Preston saisit vivement les rênes et énonça tranquillement :

— La deuxième chose à savoir est : ne quitte jamais ton attelage des yeux. On ne sait jamais ce qui peut arriver !

D'un petit geste, il reprit en main ses chevaux et contourna adroitement la charrette.

— Désolé, mon brave, lança-t-il au conducteur, qui se contenta de cracher par terre. De toute évidence, il ne s'est pas trouvé en compagnie d'une lady depuis longtemps, déclara-t-il quelques secondes plus tard avec sa suffisance habituelle.

Puis, après avoir bifurqué dans une rue moins animée, il lui tendit de nouveau les rênes.

— Je ne sais même pas où je vais, protesta-t-elle.

Elle n'avait jamais rien dirigé d'autre que la petite voiture à poney de Harriet !

— Je ne le sais pas non plus, Tabby. Je suis en territoire inconnu ici...

L'air tranquille, il s'adossa à son siège sans quitter la rue des yeux, ne bougeant que pour corriger la position des mains de Tabitha par moments.

— Vous ne connaissez pas cet endroit ? N'avez-vous donc jamais enlevé de femme ?

— Oh ! on ne peut pas vraiment parler d'enlèvement, mais plutôt de sauvetage. De toute manière, Roxley me défendra.

— Lord Roxley ?

— Oui... Je n'ai guère le choix pour ma défense : lady Gudgeon n'est pas vraiment ce que l'on peut appeler une référence, plaisanta-t-il avant de se retourner pour gratter affectueusement la tête de M. Muggins. Voilà une affaire bien compliquée, hein, mon chien ? Tu as mis ta maîtresse dans un drôle de pétrin...

— Ce n'est pas uniquement sa faute, répliqua-t-elle en les gratifiant tous les deux d'un regard sévère.

Mais elle dut rapidement reporter son attention sur les chevaux. Conduire lui demandait beaucoup plus de concentration qu'elle ne l'avait imaginé.

— Preston, je vais vraiment au-devant de gros problèmes si je ne rentre pas bientôt...

— A ce point-là, mon chaton ? s'inquiéta-t-il en reprenant les rênes.

— Oui, murmura-t-elle, émue par ce nouveau surnom.

— Et où vit votre chère famille ?

Elle lui donna rapidement l'adresse et il prit le premier virage. Pendant quelques minutes, ils gardèrent le silence, puis Preston demanda :

— Qu'as-tu dans ton réticule ?

— Pardon ?

Elle s'était lentement laissée aller à imaginer une autre vie dans laquelle oncle Winston lui aurait choisi un époux différent...

Un homme sauvage, dont les lèvres l'auraient bouleversée par un simple baiser.

— Tu disais que tu n'avais rien d'autre dans ton réticule qu'un... quoi ? s'enquit-il avec un grand sourire. Peut-être un penny ?

Tabitha préféra détourner le regard. Si elle l'avait osé, elle aurait sorti le penny éraflé de son sac et l'aurait jeté dans le caniveau...

— Tu as vraiment une bien haute opinion de toi-même, répliqua-t-elle.

— Eh bien, quand on possède autant de qualités...

— Autant de qualités ?

Il sourit et se pencha vers elle, les lèvres frémissantes.

— Veux-tu connaître la plus populaire ?

Troublée, elle le repoussa aussi vivement qu'elle le put.

— Finalement, cela ne te ferait pas de mal que l'on te nomme vicomte, dit-elle.

— Je ne crois pas que l'on distribue ce genre de titres pour excellence dans l'art du baiser, Tabby.

— Ah bon ? C'est peut-être pour cela que ton ancêtre s'est vu confier le comté de Dimlington...

Preston eut un air étonné.

— Pour avoir embrassé le roi ? Voyons, ce ne serait pas convenable !

Le feu aux joues, elle ne put s'empêcher de rire.

— Preston, tu es vraiment impossible.

— J'essaie de l'être, en tout cas.

Ils se turent quelques instants, mais une question taraudait Tabitha. Une question à laquelle elle n'avait encore pas eu de réponse.

— Preston ?

— Oui, chaton ?

— Pourquoi détestes-tu manger seul ?

Il s'assombrit brusquement et soupira.

— Cela date de plusieurs années...

— Quand tes parents sont morts ?

Il acquiesça, le regard noyé dans ses souvenirs.

— Pas seulement mes parents, Tabby... Ma famille entière.

— Oh ! non, souffla-t-elle, le cœur battant.

* * *

Alors, il lui raconta l'histoire, cette histoire qu'il avait cherché à oublier depuis son enfance. Toute sa vie, il avait espéré que des scandales et une réputation sulfureuse suffiraient à éloigner les curieux pour qu'il ne soit plus confronté à ses souvenirs.

— La fièvre est arrivée si vite, murmura-t-il. Tout le monde est tombé malade, moi y compris.

— Je me souviens de la rapidité avec laquelle ma mère a été emportée, murmura Tabby.

— Oui. J'étais malade, délirant de fièvre. Je me rappelle avoir vu ma mère à mon chevet, puis elle est partie. Ma grande sœur, Dove, a pris sa place avant de disparaître à son tour. Puis ce fut ma vieille nourrice et, quand je me suis réveillé, il n'y avait plus personne.

— Plus personne ? balbutia Tabitha, les yeux à présent remplis de larmes.

— Plus personne de vivant, en tout cas. J'ai erré dans la maison pour essayer de trouver quelqu'un, n'importe qui, mais j'étais le dernier. Mes parents, mes frères, mes sœurs, les domestiques : ils étaient tous soit partis, soit morts dans leurs lits.

A ses côtés, Tabitha frissonna.

— Je ne savais pas quoi faire, avoua-t-il. Je suis allé dans la salle à manger et je me suis assis dans le fauteuil de mon père. A ce moment-là, je n'ai pas songé une seconde que j'étais devenu son héritier, après la mort de mon frère aîné, Frederick. Je me suis simplement installé là pour me rassurer...

* * *

Tabitha n'osait plus le regarder. La simple image de cet enfant vaillant et terrifié pelotonné dans le fauteuil de son père lui brisait le cœur.

— Combien de temps es-tu resté là-bas ?

Là-bas, tout seul...

— Deux jours — du moins, c'est ce que mon grand-père m'a dit, répondit-il en levant les yeux sur elle. Quelqu'un lui avait envoyé un message pour le prévenir que la maladie avait envahi la maison et il s'était immédiatement mis en route, mais le voyage était long pour atteindre Owle Park. Je me souviens encore du martèlement de ses bottes sur le sol en marbre du hall. Je le revois ouvrir la porte de la salle à manger à toute volée, me prendre dans ses bras et m'emporter à Londres. Il n'a même pas parlé. Et je ne suis jamais retourné chez moi.

— Oh ! Preston...

Tabitha essuya ses larmes d'un revers de la main, bouleversée.

— Je suis tellement désolée.

— C'est inutile. Tu sais, tu es la première personne à qui j'en parle.

Chassant son trouble, Tabitha jeta un coup d'œil autour d'elle. Ils étaient quasiment arrivés à la maison de son oncle et de sa tante à présent. Elle aurait voulu trouver les mots justes, des paroles qui apaiseraient la douleur de Preston — mais il n'y avait rien à ajouter. Il y avait cependant une chose qu'elle voulait faire depuis qu'elle l'avait retrouvé.

— Merci pour les campanules, murmura-t-elle en se laissant aller à poser une seconde la tête sur l'épaule de Preston.

— Ce bouquet t'a-t-il aidée ? demanda-t-il.

— Il m'a fait sourire...

— Parce que ces fleurs t'ont rappelé ta maison, acheva-t-il.

Tabitha y réfléchit un instant, perplexe.

— Non, pas pour cela.

Surpris, il l'interrogea du regard.

— Pourquoi ? N'ai-je pas cueilli les bonnes ?

Il semblait avoir du mal à trouver la demeure, et Tabitha la lui indiqua du doigt.

— Ne t'inquiète pas, reprit-elle. Les fleurs étaient parfaites.

— Alors qu'est-ce qui t'a fait sourire ?

Repensant aux tiges écrasées et aux corolles froissées, elle sourit de nouveau.

— J'étais trop occupée à imaginer à quoi tu devais ressembler en les ramassant dans la boue pour penser à ma maison.

Preston éclata de rire.

— A quoi je ressemblais ? A un imbécile ! Et j'ai massacré ma plus belle paire de bottes en pataugeant dans ce pré. J'ai même peur que mon valet me quitte en voyant les dégâts !

Il leva la jambe pour lui montrer ses brodequins, sales et abîmés. C'était certain : il ne ferait plus autant d'envieux chaussé de la sorte, songea-t-elle en riant.

— Tu vois ? Elles sont irrécupérables, et je te tiens pour responsable !

— Cela ne m'étonne pas, répliqua-t-elle, la gorge soudain nouée devant le porche de la maison de lord et lady Timmons.

Le rire mourut lentement sur leurs lèvres et Preston lui prit le visage entre ses mains, l'air grave.

— Tabby, sais-tu que tu ne cesses de me surprendre ?

— Et savez-vous que vous me surprenez aussi, Votre Grâce ? parvint-elle à chuchoter en souriant, le souffle court, se laissant aller à cette caresse inattendue.

Spontanément, elle releva la tête et ferma les yeux, prête à recevoir son baiser.

Mais, une fois de plus, Reginald Barkworth fit montre de son unique qualité : son art d'entrer en scène au bon moment.

* * *

— Mademoiselle Timmons ! lança la voix de M. Barkworth.

Tabby se figea immédiatement, ses lèvres effleurant presque celles de Preston. Seigneur, elle était déshonorée !

Mais Preston se reprit rapidement, soupira et lui lança un petit clin d'œil rassurant avant de faire mine de rajuster son bonnet.

— Je n'apprécie vraiment pas cette mode des chapeaux portés de travers, mademoiselle Timmons, dit-il d'une voix forte avant de l'examiner un instant et d'ajouter à l'intention de Barkworth : Voilà qui est mieux.

— Votre Grâce ! s'écria Barkworth, lâchez ma fiancée !

Preston poussa un soupir exaspéré.

— Comment pourrais-je la lâcher quand je ne la tiens même pas ? répliqua-t-il avec un regard incrédule vers Tabitha.

Un regard qui semblait vouloir dire : « Sais-tu de quoi il parle ? »

Gênée, Tabitha leva les yeux à son tour et découvrit non seulement Barkworth, debout sur les marches et figé dans une expression d'horreur, mais aussi lady Ancil, les lèvres aussi pincées qu'à son habitude, ainsi que lord et lady Timmons. Derrière ce petit groupe, elle vit même apparaître le visage de Harriet, laquelle devait se dresser sur la pointe des pieds pour assister à la scène.

Elle était même prête à parier que ses cousines, dépitées de ne pas avoir de place au premier rang, s'étaient postées derrière l'une des fenêtres pour ne rien rater de sa disgrâce.

Quoi qu'il en soit, Barkworth ne resta pas immobile bien longtemps. Il se précipita jusqu'à la voiture et tendit la main à Tabitha.

— Venez, mademoiselle Timmons, avant d'être totalement déshonorée...

Fidèle à lui-même, Preston se pencha pour les aider et murmura :

— Qui vous dit que ce n'est pas déjà le cas ?

Puis il adressa un clin d'œil à lady Ancil, toujours pétrifiée sur le seuil.

— Votre Grâce, vous n'avez décidément rien d'un gentleman, déclara froidement Barkworth.

Les deux hommes se dévisagèrent un instant, comme deux coqs prêts au combat. Ils commençaient vraiment à agacer Tabitha. Tous les deux. Preston, qui ne pouvait pas s'empêcher de suggérer qu'il l'avait déshonorée, et Barkworth, qui était tellement... Barkworth !

Exaspérée, elle repoussa la main tendue de son promis et descendit seule de voiture. Hélas, au bout de quelques pas, une douleur aiguë lui vrilla la cheville. Elle poussa un cri et dut se rattraper à la calèche pour ne pas tomber. M. Muggins se précipita vers elle et la couva d'un regard anxieux.

Se frayant un chemin jusqu'au bas des marches, Harriet vint à son secours.

— Tabitha ! Que s'est-il passé ? s'exclama-t-elle.

— Je me suis tordu la cheville au parc, expliqua-t-elle après avoir pris le bras de son amie pour rejoindre la maison.

— Barkworth ne nous a pas dit que tu étais blessée, répondit Harriet à voix haute, avec un regard sévère en direction de lord et lady Timmons, ainsi que de lady Ancil.

Lady Timmons examina rapidement sa nièce, de loin.

— Qu'est-ce qu'il t'a fait ?

— Rien du tout. Le duc m'a simplement ramenée à la maison après ma chute. Il était là, avec sa voiture, et comme il paraissait improbable que M. Barkworth soit capable de me porter jusqu'ici...

Lady Ancil la coupa par un raclement de gorge indigné, mais Tabitha n'y prêta aucune attention.

— ... Sa Grâce m'a proposé de me raccompagner.

A ses côtés, Harriet fulminait.

— M. Barkworth nous a raconté une histoire ahurissante, prétendant que le duc t'avait enlevée. Il a dit que M. Muggins avait attaqué une passante et que lui — Barkworth, je veux dire — s'était blessé en la sauvant.

Elle eut un soupir exagéré, avant de poursuivre :

— J'ai tout de suite compris qu'il avait tout inventé, mais personne n'a voulu me croire.

— Tout cela est ridicule ! protesta Tabitha. Je suis tombée, et le duc m'a ramenée dans sa calèche, c'est tout. Franchement, je ne vois pas ce qu'il y a à redire à ce geste bienveillant, et pourquoi M. Barkworth a jugé nécessaire d'inventer une telle histoire.

Preston n'avait-il pas assuré qu'elle pouvait choisir par elle-même ? Cela avait suffi à allumer un feu de rébellion en elle. De plus, elle avait encore manqué une occasion de l'embrasser...

Son cœur battait toujours un peu trop fort et, lorsqu'elle repensa aux lèvres de Preston, si proches des siennes avant l'irruption de Barkworth, sa frustration atteignit son comble.

Lady Ancil, qui paraissait lasse — ou simplement inquiète que Barkworth s'emporte et finisse par provoquer Preston en duel —, appela son fils.

— Reginald, nous partons.

Puis elle se tourna avec raideur vers la tante de Tabitha.

— Tout cela est impardonnable. Je n'accepte pas que mon fils soit ridiculisé par l'inconduite de cette jeune fille qui manque à tous ses devoirs. Les Barkworth sont très exigeants sur les convenances et votre nièce...

Elle n'acheva pas sa phrase, mais son air dégoûté ne laissa aucun doute quant à son opinion.

— Lady Ancil ! s'écria lady Timmons, vous ne voulez pas dire que...

Qu'elle désirait que son fils annule les fiançailles ? Tabitha croisa les doigts en examinant les deux femmes tour à tour. Si seulement c'était aussi simple !

— Je serai parfaitement claire, reprit lady Ancil. Ecoutez-moi bien : gardez cette fille sous clé jusqu'à ce que le mariage ait eu lieu ou je vous tiendrai pour personnellement responsable de ce qui arrivera, lady Timmons.

La tante de Tabitha pâlit.

— Ma nièce est innocente dans toute cette affaire.

Ce soutien si inespéré surprit Tabitha. Non, sa tante ne se souciait pas réellement d'elle, elle pensait à sa réputation et à celle de ses filles — ses filles à marier —, qu'elle protégeait.

— Tout le monde à l'intérieur ! ordonna-t-elle en indiquant la porte du doigt.

Elle se tourna ensuite vers Preston.

— Votre Grâce, mon époux et moi-même sommes vos débiteurs pour l'aide que vous avez apportée à notre nièce, mais nous n'avons plus besoin de vos services.

— Je crois que ta tante vient de renvoyer le duc de Preston de chez elle, glissa Harriet à Tabitha.

Lady Timmons ne connaissait pas très bien Preston, c'était évident : il n'était pas de ceux que l'on pouvait « renvoyer » d'un mot. D'ailleurs, une telle menace ne ferait qu'exciter son goût du défi.

Tabitha eut à peine le temps de l'apercevoir une dernière fois avant que son oncle claque la porte. Bien que l'image de sa mâchoire bien dessinée, de ses lèvres si sensuelles et de ses yeux si lumineux suffise à lui faire battre le cœur plus fort, un seul regard sur les visages graves et sévères de son oncle et de sa tante le glaça immédiatement. Une fois encore, elle se prit à souhaiter n'avoir jamais rencontré Preston.

* * *

— Hathaway ! Vous voilà !

Chauncey ouvrit un œil ensommeillé et aperçut la silhouette d'un jeune homme campé devant son fauteuil. Souriant et contenant mal son impatience, il ne travaillait sans doute au ministère que depuis quelques mois.

Sinon, il ne serait pas si satisfait de l'avoir découvert ici...

D'ailleurs, Chaunce n'avait aucune envie d'être découvert par qui que ce soit. Il avait passé la plus grande partie de la nuit à errer dans les bureaux déserts de Kimball, Dunnington et Pennyman et, après

tout cela, n'avait réussi à s'accorder — il jeta un regard en direction de la grande horloge accrochée au mur — qu'une petite heure de sommeil avant de se précipiter au White pour y retrouver le duc de Preston.

Bien sûr, il avait prétendu avoir un ami travaillant à cette étude, mais cela n'avait été que pour empêcher l'ami de Roxley de faire une bêtise.

Il connaissait depuis longtemps les hommes comme Preston : le duc aurait été capable d'entrer en trombe dans l'étude de l'avoué, brandissant ses titres et donnant des ordres, sans même penser qu'un commis serait immédiatement envoyé chez Grately. Barkworth aurait été prévenu sans tarder, puis sir Mauris, et tous sauraient ce qui se tramait...

En moins de une heure, ils auraient forcé Tabitha à monter dans une voiture et l'auraient emmenée à Gretna Green.

Non, cela n'aurait jamais fonctionné et Chaunce savait parfaitement que Harry l'aurait tenu pour responsable d'une telle catastrophe. « Une horrible tragédie », aurait-elle sans doute dit avant de passer les dix années suivantes à se lamenter, à répéter qu'il aurait dû « faire quelque chose » pour sauver son amie.

Elle blâmait encore son frère pour avoir perdu sa meilleure canne à pêche dans l'étang quand il avait quatorze ans et elle seulement dix. Combien de temps l'aurait-elle accusé pour avoir condamné Tabitha ?

Il valait mieux ne pas prendre de risques et c'était pour cela qu'il avait pris cette décision. Il avait menti ; puis il avait fait ce qu'il faisait le mieux... Il était remonté à la source.

Néanmoins, cela n'avait pas été facile de s'introduire dans l'étude, de découvrir où était rangé le testament de Winston Ludlow, d'en recopier les points essentiels, puis de fuir Temple's Inn avant d'être surpris. Il avait bien failli se briser la nuque en sautant de la fenêtre du premier étage et avait ensuite été pourchassé par l'un des gardes bien plus loin qu'il ne voulait l'admettre.

En face de lui, le jeune homme piétinait, l'air gêné.

— Monsieur, on vous demande au ministère. Immédiatement, déclara-t-il.

Chaunce le dévisagea un instant, sans prendre la peine de se lever. De toute manière, il n'aurait pas réagi différemment s'il s'était agi d'un collègue plus âgé...

Encore à moitié endormi, il se frotta l'arrière du crâne. Sa chute avait laissé de douloureuses séquelles... La prochaine fois qu'il voudrait « remonter à la source », il s'arrangerait pour que cela se passe au rez-de-chaussée !

— Monsieur Hathaway, répéta le jeune clerc en lui secouant l'épaule. Le ministre nous a tous envoyés à votre recherche depuis minuit. Il veut savoir où vous étiez.

De toute évidence, le jeune homme était tout aussi curieux que le ministre — ne serait-ce que pour avoir un ragot à rapporter au bureau.

J'ai trouvé Hathaway au White, aussi sûr qu'on peut l'être, et vous ne devinez jamais ce qu'il a fait...

— J'étais ici, répondit Chaunce. J'ai dû m'assoupir. Seigneur, quelle nuit !

Il valait mieux que le ministre n'apprenne jamais qu'il avait passé une nuit blanche pour rendre service à un duc écervelé qui ne se rendait même pas compte qu'il était amoureux.

— Si vous le dites, monsieur, reprit le jeune homme d'un air peu convaincu. Si vous voulez bien me suivre, une voiture nous attend dehors.

— Je ne suis pas prêt. J'ai encore une chose à faire avant de partir.

Soudain, un grand concert de cris s'éleva du hall et Chaunce se pencha pour examiner la scène. Bien sûr, au milieu de l'assemblée, il reconnut la silhouette de Roxley — lui seul pouvait provoquer une telle agitation.

Il pourrait sans doute lui dire où trouver Preston.

— Le ministre a dit..., balbutia le jeune homme avant de s'interrompre sous le regard de Chaunce. S'il continuait à faire tant de zèle, ce gamin finirait par prendre du galon.

— Oui, oui, je suis sûr que lord Main-de-fer vous a dit de me traîner hors d'ici, même si vous deviez me passer les menottes pour cela.

Il se leva péniblement sans quitter le clerc des yeux. Heureusement, il mesurait une bonne tête de plus que le gamin, cela pourrait l'aider, au besoin.

— En avez-vous apporté, des menottes ?

Le jeune homme recula d'un pas et jeta un coup d'œil nerveux autour de lui.

— Bien sûr que non, souffla-t-il. Nous sommes au White !

— C'est bien ce que je pensais. M'accorderez-vous donc un instant, monsieur... ?

— Hotchkin.

— Oui, bien. Hotchkin, j'ai une affaire à régler ici avant que vous ne me traîniez devant le ministre et que vous accomplissiez votre mission.

Sans attendre de réponse, il repoussa Hotchkin et entreprit de rejoindre Roxley, noyé dans la foule, affrontant un homme.

— Une reconnaissance de dette ? s'exclamait Roxley. Poggs, vous avez perdu — à la loyale — et jamais vous n'avez indiqué que vous paieriez votre dette avec une reconnaissance !

Le comte se trouvait maintenant nez à nez avec son interlocuteur.

Un baron, si la mémoire de Chaunce était correcte.

Lord Poggs avait l'air profondément offensé par la colère de Roxley.

— C'est tout ce que je peux faire pour le moment, milord, et mon offre est honorable. L'un de mes chevaux court cet après-midi et dès que je toucherai mes gains...

— Dès que vous toucherez vos gains ? s'étrangla Roxley. J'ai les poches pleines de ce genre de promesses et personne n'a jamais encore honoré ses dettes !

Pour preuve de ce qu'il avançait, il tira une poignée de feuillets de sa veste et les tendit devant lui.

— Il va falloir que vous trouviez des bourses mieux garnies à piller, hein, Roxley ? s'exclama une voix dans la foule.

Le comte se retourna, prêt à frapper le premier qui lui tomberait sous la main. Il était temps pour Chaunce de s'interposer.

— Milord, puis-je vous parler un instant ? lança-t-il d'une voix forte pour couvrir le brouhaha.

— Quoi ? répliqua furieusement Roxley.

Décidément, il paraissait toujours plus ou moins souû... Heureusement, Chaunce le connaissait mieux que cela.

— Ah, Hathaway ! s'écria le comte en l'apercevant enfin. Espèce de brigand ! Que fais-tu là ?

— Sais-tu où je pourrais trouver Preston ? J'ai des informations pour lui, expliqua Chaunce en lui tendant les quelques feuilles sur lesquelles il avait griffonné ses notes.

— Des informations pour Preston ?

Roxley parut déconcerté, puis une lueur illumina son regard voilé.

— Ah, oui ! Ces renseignements-là ! Tu n'as qu'à me les confier.

Chaunce hésita un instant, mais Roxley reprit :

— Bon sang, ne t'en fais pas, je les lui porterai. Je loge chez lui, au moins jusqu'à ce que ma tante rentre à Kempton.

Il tendit la main mais, comme Chaunce ne paraissait toujours pas convaincu, il insista d'un geste impérieux.

— Monsieur Hathaway, en avez-vous encore pour longtemps ? lança le jeune clerc derrière lui.

Tout ce tapage ne faisait définitivement rien pour apaiser son mal de tête. Ce gamin finirait soit à la place du ministre, soit noyé dans la Tamise, s'il continuait à se montrer aussi agaçant !

Pressé de toutes parts, Chaunce finit par confier ses notes à Roxley — malgré ses réticences.

— Si tu ne trouves pas Preston, dis à Harry que « la dame en question doit s'arranger pour que le gentleman annule ».

— Annule ? demanda Roxley, l'air plus soûl que jamais.

— Oui, dis à Harry qu'elles doivent trouver une solution pour qu'il annule. Elle saura quoi faire.

— Harry sait toujours quoi faire, répondit le comte en fourrant les papiers dans sa poche, au milieu des reconnaissances de dettes et autres bêtises qu'il y entassait. Donner les papiers à Preston et rendre visite à Harry. S'arranger pour qu'il annule. C'est bon, je m'en charge.

C'était bien ce qui inquiétait Chaunce, mais quel autre choix avait-il ? Il ne pouvait pas se permettre de perdre une heure de plus à chercher sa sœur ou le duc...

De plus, le clerc qu'on lui avait envoyé pour le ramener à Whitehall paraissait aussi têtue qu'un enquêteur — et prêt à mordre si nécessaire.

— Bien, Hotchkin, vous avez l'honneur de m'avoir trouvé, lui dit-il. Veuillez m'accompagner.

— Oh ! merci, monsieur ! s'écria Hotchkin, enthousiaste.

Chaunce ne put réprimer un sourire. Ce gamin devait fraîchement sortir de Cambridge, sinon il saurait qu'on jette toujours le messager en pâture... Le vieux Main-de-fer ne se priverait pas pour les houspiller tous les deux.

Hotchkin serait considéré coupable par association — c'était un refrain connu.

Tout en descendant l'escalier d'un pas vif, le clerc sur ses talons, Chaunce entendit de nouveau Roxley :

— Si vous devez me laisser une reconnaissance de dette, alors envoyez chercher une plume et de l'encre. J'étais pourtant certain d'avoir une feuille de papier, quelque part...

Pour une fois, Chaunce s'efforça d'ignorer l'avertissement qui s'éveilla en lui.

Décidément, Harry ne lui laisserait jamais passer la moindre erreur...

Chapitre 13

Enfermée dans sa chambre, Tabitha aurait au moins voulu pouvoir arpenter la pièce de long en large pour calmer sa frustration. Hélas, sa cheville enflée lui interdisait même cette faible consolation. Allongée sur son lit, le pied posé sur un épais coussin, elle embrassa sa prison du regard et soupira.

Daphné avait beau être là pour lui tenir compagnie, elle restait penchée sur son bureau, occupée à rédiger une lettre en silence. Elle écrivait précipitamment, contrairement à ses habituelles compositions soignées.

Elles entendaient la clochette de l'entrée sonner de temps à autre, ou sir Mauris qui longeait le couloir, mais personne n'entrait dans leur chambre — pas même Eloisa, si malveillante, qui devait se réjouir de cette situation.

Non que ce soit un mal : Daphné avait juré à Tabitha de coudre personnellement des plumes sur tous les chapeaux de sa funeste cousine si elle osait frapper à leur porte.

Sa seule distraction avait été Harriet, qui avait aperçu Roxley près du mur du jardin et s'était glissée dehors pour aller lui parler, sans se soucier des menaces de lady Timmons qui avait promis de les renvoyer toutes les trois à Kempton en disgrâce si elles osaient sortir de leur chambre.

Tabitha soupira de nouveau. Il s'était passé tant de choses avec Preston depuis le matin — son sauvetage, leur promenade, la manière dont il lui avait tenu les mains, ses aveux sur son passé...

Il avait de nouveau ravi son cœur et, en y repensant, elle sentit des larmes perler sous ses paupières. Au bout d'un instant, percevant un regard posé sur elle, elle leva les yeux pour découvrir Daphné qui la dévisageait.

Elle ne s'était même pas aperçue que la lettre était à présent soigneusement pliée et cachetée.

— Je pense que je te dois des excuses, dit doucement son amie.

— Que veux-tu dire ?

— Barkworth n'est pas digne de toi...

— Même s'il est un parfait gentleman ? plaisanta Tabitha. Même s'il héritera peut-être d'un titre et de terres ?

Daphné haussa les épaules avant de placer la lettre à laquelle elle venait de répondre dans une pile attachée par un ruban rouge.

Avant que Tabitha ne puisse l'interroger sur ce changement d'avis si brusque, Harriet reparut, le souffle court.

— J'ai de bonnes nouvelles, déclara-t-elle avant de tirer de sa poche une lettre cachetée, et je pense que cela en contient de meilleures encore. Je l'ai volée dans l'entrée avant que tes cousines ne s'en emparent.

Tabitha, surprise, sentit son cœur battre plus fort.

— Est-elle de Preston ?

— Non, de Barkworth.

S'affalant une fois de plus sur son oreiller, Tabitha détourna le regard. Elle n'avait aucune envie de lire ce message, qui ne serait sans doute qu'une sévère leçon de plus sur son manque de tenue.

— Tabitha, il peut s'agir d'excellentes nouvelles, insista Harriet en lui glissant la lettre dans les mains. Lis-la. Vite ! Je meurs d'impatience...

Avec un nouveau soupir, Tabitha brisa le sceau extravagant et parcourut rapidement la missive.

— Il veut toujours m'épouser, conclut-elle.

Quelle pouvait être la raison qui poussait cet homme qui tenait tellement à la réputation de sa famille à ignorer tous ses manquements ? Il n'y avait qu'une explication : la fortune d'oncle Winston.

— Il maintient ce mariage ? s'étrangla Harriet. C'est hors de question !

— Tu crois ? aboya Tabitha, à bout de patience, avant de regretter la sécheresse de son ton.

Heureusement, Harriet n'en prit pas ombrage.

— Ne t'en fais pas, tu as toutes les raisons d'être en colère ; mais j'apporte aussi un message de Roxley. Mon frère lui a donné de bonnes nouvelles.

A ces mots, Tabitha sentit son cœur s'envoler.

— Au sujet du testament de mon oncle ?

— Oui !

L'air surpris, Daphné se redressa.

— De quoi parlez-vous ?

Tabitha dut lui expliquer rapidement ce qui s'était passé dans la voiture.

— Eh bien, Preston... je veux dire, Sa Grâce, pense que le testament de mon oncle contient probablement une clause me permettant d'hériter sans avoir à épouser Barkworth.

— Pourquoi n'y avons-nous pas pensé plus tôt ? reprit Daphné.

Harriet acquiesça vivement.

— Chaunce a procuré une copie au duc et, au cas où celui-ci ne puisse te parler à temps, il a envoyé Roxley pour nous donner des instructions. En fait, une seule instruction...

Daphné bondit au chevet de Tabitha pour lui saisir la main, qu'elle broya presque dans son excitation.

— Quelle instruction ?

Harriet prit une profonde inspiration, puis déclara :

— Nous devons forcer Barkworth à annuler.

— Annuler ? reprit Daphné. Bien sûr, quelle bonne idée !

Oui, c'était une bonne idée. Seulement, il y avait un problème, et Tabitha, désespérée, sentit sa gorge se nouer de nouveau.

— Cela n'arrivera jamais.

Mais Harriet ne voulait pas s'avouer vaincue.

— Il avait l'air prêt à annuler cet après-midi même, et n'oublie pas que sa mère a menacé d'abandonner tout projet de fiançailles lorsqu'elle a sermonné ta tante.

— Elle peut préférer toutes les menaces qu'elle veut, répondit Tabitha en relisant la lettre de Barkworth, écoutez ce que dit son fils : en dépit de mon « manque profond de compréhension pour les convenances, compréhension attendue de la part de la future marquise de Grately », il m'écrit que sa mère et lui feront de leur mieux pour m'apprendre ce que je dois savoir et s'assurer que je sois prête à accomplir mes « devoirs » avant l'arrivée du jour malheureux qui me verra élevée à une si haute position.

Même Daphné frissonna à cette idée, sans doute à cause du terme « devoirs ».

En effet, la seule pensée d'accomplir ses « devoirs » avec Barkworth suffisait à rendre Tabitha malade.

— Je ne peux pas l'épouser, lâcha-t-elle. Je ne peux pas...

— Je suis d'accord, ajouta Daphné, s'attirant un regard surpris de la part de Harriet.

— Tu es d'accord ?

Son étonnement se comprenait aisément : jusque-là, Daphné avait été le plus fervent défenseur de Barkworth.

— Quoi ? répliqua-t-elle vivement. N'ai-je pas le droit de changer d'avis ? En le fréquentant davantage, je me suis aperçue que cet homme n'est qu'un porc insupportable, c'est tout.

— Oui, cela paraît évident, murmura sèchement Harriet.

Jetant un regard exaspéré à son amie, Daphné poussa un profond soupir.

— Honnêtement, le fait qu'il tienne à ce point à t'épouser, même après ton comportement déplacé...

— Mon quoi ? protesta Tabitha, mais elle fut vite interrompue par un regard glacial, si typique des Dale.

— Oui, ton comportement scandaleux. Le fait que cela n'ait pas suffi à le faire renoncer prouve bien qu'il ne t'épouse que pour ton argent. Il n'a donc rien d'un gentleman.

Elle ponctua sa phrase par un petit hochement de tête navré : l'idée d'un mariage uniquement motivé par l'intérêt semblait la répugner, en dépit du sens pratique dont elle faisait preuve habituellement.

— Pas un gentleman ? C'est une vraie ganache, oui ! renchérit Harriet. Encore une expression qu'elle avait dû apprendre de ses frères...

— Oui, en effet, admit Daphné.

— Preston m'a promis de m'aider à me débarrasser de lui, mais que dois-je faire ? Barkworth m'écrit que son oncle a prévu d'annoncer nos fiançailles demain soir !

Tabitha frissonna d'horreur. Une fois la nouvelle rendue publique, elle ne pourrait plus reculer.

Songeuses, Harriet et Daphné s'affalèrent sur le petit divan. Finalement, Harriet s'écria :

— Il y a toujours la malédiction de Kempton ! Barkworth pourrait devenir fou durant la nuit de noces et te laisser libre, en tant que jolie veuve.

Daphné poussa un soupir exagéré, comme si elle n'avait jamais rien entendu de si stupide.

— C'est la mariée qui devient folle ; Barkworth, lui, finirait juste mort et enterré ! Non, c'est hors de question : même un idiot comme Barkworth ne mérite pas de périr ainsi...

— En toute franchise, si je dois vraiment l'épouser, il est tout à fait possible que je devienne folle, avoua Tabitha.

— Tu n'as qu'à refuser, reprit Daphné. Après tout, ils ne peuvent pas t'y obliger.

— Hélas, je crains que si, coupa Harriet. Tabitha, j'ai entendu tes cousines parler quand je suis descendue. Ton oncle Bernard a été rappelé de Kempton pour officier à la cérémonie, et il n'aura aucun scrupule à te marier contre ton gré. J'ai bien peur que tu n'aies guère le choix.

— Seigneur, soupira Daphné, qu'allons-nous faire ?

Non, songea soudain Tabitha, *pas « nous », « lui ».*

— Il y a toujours Preston...

— Le duc ? Que pourrait-il faire ?

Le cœur battant, Tabitha glissa la main dans sa poche pour caresser la surface rayée du penny.

— Avec un peu de chance, quelque chose de scandaleux et d'impardonnable.

Mais plus elle songeait à lui demander son aide, peut-être même à le supplier de la déshonorer, plus elle comprenait qu'elle en serait incapable.

Bien sûr, les conséquences seraient graves pour elle, mais pour lui ? Elle ne pouvait lui demander cela — et prendre par la même occasion le risque que son oncle et sa tante le laissent seul.

S'il la sauvait, ce serait sans doute lui qui souffrirait le plus...

* * *

Le soir suivant, Preston rentra chez lui, radieux.

Tabby, petite diablesse ! Elle avait su provoquer une certaine agitation en société. Il avait passé les dernières vingt-quatre heures à répondre à des dizaines de questions à son sujet.

Où avait-il rencontré une telle créature ?

Était-il vrai que son chien avait forcé lady Gudgeon à se réfugier dans un arbre ? « Non, juste sur un banc », avait-il corrigé.

Avait-elle des sœurs ?

Où pouvait-on trouver un chien comme le sien ?

Preston avait fait de son mieux pour ignorer les remarques qui lui rappelaient qu'elle était promise à un autre. De toute manière, cet homme ne la méritait pas.

Et il ne l'aurait pas ; pas après la fureur qu'il avait su provoquer chez Barkworth en raccompagnant Tabby chez son oncle et les bonnes nouvelles que Roxley lui avait données quand ils s'étaient rencontrés au White, quelques heures plus tôt.

Si Barkworth annulait, Tabby serait libre. Libre de toucher son héritage et de choisir sa vie.

Sans doute rentrerait-elle chez elle, à la campagne, dans sa maison aux chambres confortables et aux larges cheminées, où elle pourrait couler des jours heureux entourée par ses amis et sa famille.

Quant à lui, il serait... Il s'immobilisa soudain devant la porte d'entrée. Oui, quelle serait sa place, dans ce conte de fées ? Il serait toujours à Londres, loin d'elle. Non, il fallait trouver autre chose.

— Bienvenue, Votre Grâce, lança Benley, son majordome, qui venait d'ouvrir la porte.

Il conservait en toute circonstance le respect compassé que l'on attendait d'un domestique londonien, mais avait la pénible habitude d'interrompre les pensées de son employeur.

— Je suis ravi de vous voir, Benley ! répondit néanmoins Preston. Où sont les autres ?

— Dans le salon rouge, Votre Grâce.

Une fois dans le hall, Preston ralentit le pas et inspecta le guéridon où l'on déposait le courrier. Depuis plusieurs semaines, le plateau demeurait vide et il avait perdu l'habitude d'y faire attention ; mais aujourd'hui la table était recouverte de lettres.

— Encore des cœurs solitaires pour Henry ?

— Oui, Votre Grâce, acquiesça Benley avec son détachement habituel.

Preston réprima un petit rire.

— Cela ne peut pas être que cela : on dirait que la moitié de Londres nous a écrit !

— La moitié féminine, Votre Grâce.

Pauvre Henry... Preston l'aurait presque plaint — surtout depuis que Hen avait décidé de lui trouver une femme, à lui aussi.

Chassant ce soupçon de culpabilité, il grimpa l'escalier quatre à quatre et s'arrêta sur le palier de l'étage. Des voix venaient du salon rouge et, lorsqu'il ouvrit la porte, il découvrit Hen dans une robe magnifique, comme si elle s'appêtait à sortir. Son frère et Roxley étaient là aussi.

— Je t'ai pourtant dit que je voulais que tu m'accompagnes, ce soir, disait-elle à Henry. Je te l'ai dit ce matin, au petit déjeuner !

— Bon sang, Hen, tu racontes tant de choses dès le matin... Tu n'espères quand même pas que je me souviennne de tout ?

Preston connaissait cette scène par cœur. Hen adorait sortir et Henry en avait horreur. En dépit de son avantageux statut de veuve qui la laissait beaucoup plus libre de ses mouvements, Hen tenait à tout prix à observer les convenances et ne quittait jamais la maison sans escorte respectable — Henry ou, à défaut, Preston — ou sans chaperon convenable — l'une des vieilles amies de sa mère par exemple.

— Demande donc à Roxley de venir avec toi, reprit Henry avec un signe de tête en direction du comte, qui était tranquillement installé devant le feu, les jambes tendues.

— Moi ? lança-t-il, comme réveillé en sursaut. Il est hors de question que je passe la soirée chez Grately ! On y mange toujours affreusement mal.

Soudain, il aperçut Preston et son visage s'illumina.

— Voilà votre dépravé de neveu ! Vous n'avez qu'à le lui demander, qu'il paie les violons...

— Ah, Preston ! Te voilà enfin, je n'y croyais plus, fit sèchement Hen sans même lever les yeux sur lui.

— Je vis ici, tu sais, répondit-il avant de se servir un verre de brandy.

— En effet, et il semblerait que je n'y vive plus très longtemps moi-même. Honnêtement, avais-tu besoin de provoquer un tel scandale, au parc, hier ?

— Pourquoi ?

Son verre plein, Preston poussa Henry pour qu'il lui laisse une place sur le divan avant de reprendre, les bras croisés :

— Je croyais que tu voulais que je devienne un exemple pour la société.

Mais cela ne suffit pas à convaincre Hen, qui haussa les épaules.

— Si tu avais tenu à être un exemple, tu aurais porté secours à lady Gudgeon.

— Pourquoi diable aurais-je fait une chose pareille ? répliqua-t-il, cherchant du regard le soutien de Henry. Elle est loin d'être aussi belle que Mlle Timmons !

— Mlle Timmons !

Cette fois, Hen faillit s'étouffer.

— Qui donc est cette jeune femme ? Tout le monde ne parle que d'elle, en ville ! Franchement, une fille de vicaire...

Soudain, elle s'interrompit et examina Preston d'un air soupçonneux.

— C'est la même fille de vicaire que celle avec qui tu as dansé l'autre soir, n'est-ce pas ?

Ce n'était pas véritablement une question ; pas venant de Hen. Non, cela ressemblait plutôt à un début d'interrogatoire...

— Oui, rétorqua-t-il, un peu gêné.

— Et tu l'as portée à travers le parc ?

— Oui, mais elle était...

— Chut ! Je ne veux pas en savoir davantage. De toute manière, cela n'a plus aucune importance : dès demain, elle sera définitivement à l'abri de tout le monde, y compris de toi. Oui, tu devrais vraiment m'accompagner, ce soir, à la place de Henry.

— Je t'en prie, Preston, supplia Henry, accompagne-la chez Grately...

— Oui, sauve-nous tous les deux, ajouta Roxley.

— Non, à bien y réfléchir, c'est impossible, reprit Hen. Il n'a pas été invité.

— Chez Grately ? Tant mieux ! Je ne supporte pas ce vieux débris ! Quel genre de divertissements pourrais-je trouver chez lui ?

D'ailleurs, Hen non plus n'avait pas l'habitude de fréquenter ce genre de maisons, songea-t-il en jetant un coup d'œil sur sa toilette resplendissante ornée de lourds bijoux.

La robe était neuve, non pas noire mais mauve. C'était une déclaration des plus explicites : Hen avait choisi de quitter son deuil. Dans peu de temps, elle serait de retour sur le marché du mariage...

Que Dieu nous protège, faillit-il murmurer.

— Grately offre un dîner de fiançailles, annonça Hen d'un air absent.

Fiançailles ? Preston sentit un courant glacé le parcourir. Barkworth n'avait pas annulé le mariage ? Seigneur, cela signifiait que...

Si son émotion le trahit, Hen ne parut pas le remarquer. Elle s'admira une fois de plus dans son miroir puis, après avoir ajusté sa coiffure d'un air satisfait, elle lui lança un regard plein d'espoir.

— Bien, j'imagine que je n'ai pas le choix : je dois y aller seule. Dieu sait si j'ai horreur de...

— Attends ! coupa Preston en se levant d'un bond. Je t'accompagne.

— Non, tu n'as pas été invité. Tu sais bien comment est le marquis... Il est très exigeant sur les personnes qu'il reçoit.

— Et tu penses vraiment y aller seule ?

Hen haussa les épaules.

— Il est peut-être temps que je prenne des risques. Comme tu aimes à le répéter, je devrais...

Mais Preston n'allait pas renoncer si facilement. Il devait à tout prix empêcher cette annonce : il avait promis à Tabby de l'aider.

Rien au monde ne pourrait le décider à la laisser seule, à l'abandonner.

Ni maintenant, ni plus tard, murmura une petite voix au fond de lui.

Pendant ce temps, Hen s'était saisie de ses affaires et se préparait à quitter le salon.

— Je t'interdis d'y aller sans chaperon ! s'écria Preston.

Elle se figea devant la porte, et se retourna doucement.

— Quoi ?

Se redressant pour retrouver toute la prestance due à son titre, il prit une profonde inspiration — son grand-père aurait été fier de lui...

— Je t'interdis de quitter cette maison sans escorte.

— Je... Quoi ? balbutia-t-elle avant de se tourner vers son frère d'un air désespéré.

Mais Henry ne lui fut d'aucune aide, trop occupé à dévisager son neveu. Comme si Preston venait de se métamorphoser sous leurs yeux.

— Je l'interdis, répéta-t-il d'une voix ferme, digne de son père, digne d'un duc. Tu n'iras pas à cette fête sans moi.

Hen finit par acquiescer.

— Si Sa Grâce insiste.

— J'insiste.

Durant quelques instants, ils demeurèrent tous immobiles. La maison elle-même semblait retenir son souffle, surprise par ce brusque changement d'attitude — ce changement tant attendu.

— Dans ce cas, tu ferais peut-être mieux d'aller te changer rapidement, laissa finalement tomber Hen en surveillant l'horloge, ou nous arriverons trop tard pour l'annonce.

— Tu as raison, concéda Preston en considérant sa veste et son pantalon, c'est une tenue trop simple pour sortir. Et il ne faut surtout pas que nous soyons en retard.

— Une annonce ? s'exclama alors Roxley. Ce soir ?

Hen poussa un nouveau soupir désespéré.

— Oui, n'avez-vous donc rien écouté ?

— J'essayais de ne pas.

Henry lâcha un petit rire, vite étouffé sous le regard assassin de Hen.

— Preston, rappelle-toi : je ne veux aucun scandale.

— Bien sûr, madame, répondit Preston avec un petit salut.

Il n'avait plus qu'une chose à faire : trouver un moyen de déshonorer Mlle Tabitha Timmons sans que sa tante s'en aperçoive.

* * *

— En dépit des événements malheureux d'hier, mon oncle vous approuve tout à fait, ma chère, dit Barkworth.

A son bras, Tabitha ne souffla mot. Elle aurait préféré qu'il en fût autrement. Seigneur, qu'allait-il falloir qu'elle fasse pour que Barkworth se rétracte ?

Pourquoi donc Preston ne l'avait-il pas embrassée plus vite, la veille ? Ce baiser aurait pu infléchir tant de choses — des choses délicieuses, qui la firent frémir. Hélas, une fois de plus, Barkworth interrompit ses pensées.

— Mademoiselle Timmons, contrôlez cette fâcheuse habitude de trembler ; quelqu'un va finir par croire que vous êtes de santé fragile, se plaignit-il. Mon oncle a très peur des maladies.

Et qui peut l'en blâmer, quand vous êtes son potentiel héritier ? Réprimant une réponse cinglante, elle se contenta de sourire et de se redresser. Elle n'avait aucune intention d'attirer plus que nécessaire l'attention du marquis.

Comme Preston l'avait dit, Grately était un vieux bouc particulièrement odieux. Dès son arrivée, il l'avait examinée comme un cheval sur un étal de marché. C'était à peine s'il ne lui avait pas inspecté les dents !

— Excellent, Barkworth. Excellent, avait-il déclaré en tournant autour d'elle, s'arrêtant sur son profond décolleté avec un sourire libidineux.

Et, pendant tout ce temps, lady Timmons et lady Ancil n'avaient pas ouvert la bouche, la couvant d'un regard approbateur.

A présent, au bras de Barkworth et avec sa future belle-mère et sa tante derrière elle, elle ne voyait aucun moyen de fuir. Elle savait que les deux femmes ne laisseraient rien au hasard.

Pis encore, Barkworth n'arrêtait pas de bavarder au sujet de la licence spéciale qu'il s'était procurée l'après-midi même afin de précipiter « leur heureuse union ».

Heureuse ? Tabitha l'aurait peut-être été si elle s'était réveillée le matin avec la cheville enflée, de la taille d'une petite courge ; il lui aurait été alors impossible d'assister au bal. Hélas, ses longues heures de labeur au presbytère l'avaient endurcie et sa cheville ne lui faisait presque plus mal.

Donc, à moins qu'elle ne parvienne à se blesser une seconde fois, rien ne semblait devoir empêcher l'oncle de Barkworth d'annoncer leurs fiançailles...

Preston, je t'en supplie, sauve-moi.

— Dieu du ciel ! s'écria soudain lady Timmons. Que fait-elle ici ?

Lady Ancil eut un hoquet de mépris.

— Quelle créature scandaleuse. Trois époux, et elle ose encore se considérer comme un modèle ?

Trois époux ?

Le cœur battant, Tabitha leva les yeux et vit lady Juniper entrer dans la salle de bal. Ses prières avaient donc été entendues ! Si cette femme était là, alors Preston ne devait pas être loin...

Dressée sur la pointe des pieds, elle le chercha du regard, mais ce n'était pas lui qui accompagnait lady Juniper ce soir. C'était le comte de Roxley.

Non, non, non ! Oh ! Preston, où es-tu ?

Harriet, qui se tenait à ses côtés avec Daphné, croisa son regard et acquiesça en silence avec un petit sourire. Elle n'avait guère besoin de mots pour comprendre ce que Tabitha désirait savoir. Elle se glissa donc au milieu de la foule, en direction de la porte d'entrée.

Tabitha, nerveuse, suivit son amie des yeux tandis que celle-ci rejoignait discrètement Roxley. C'était un acte osé et peu convenable, mais il n'y avait guère de risques pour que lady Timmons s'en aperçoive : elle était trop occupée à surveiller de près sa nièce.

Pendant ce temps, sans se rendre compte de rien, Barkworth continuait à énumérer les mérites d'une maison vide, près de Hanover Square, dont un de ses amis lui avait parlé.

— Il m'a même précisé que le salon avait une très jolie vue sur le jardin, ajouta-t-il.

Tabitha s'efforça de paraître intéressée, tout en repensant au bouquet de campanules que Preston était allé cueillir pour elle. Dire qu'il s'était rendu en pleine campagne pour les ramasser — tout cela pour elle seule.

Tabby, sais-tu que tu ne cesses de m'étonner ?

Et savez-vous que vous me surprenez, Votre Grâce ?

Son corps s'éveillait au souvenir de ses caresses, de ce visage penché sur elle. En cet instant, elle aurait tout donné pour qu'il l'embrasse de nouveau, pour qu'il la laisse si haletante et troublée qu'elle l'aurait laissé reprendre les rênes et la conduire loin de Londres sans mot dire. Elle se serait laissé enlever sans la moindre protestation.

Comment cela avait-il pu arriver ? Elle avait pourtant réussi à se persuader que leur soirée magique à l'auberge n'avait résulté que de la faim pour elle, d'un excès de vin, pour lui, d'une intimité qui n'avait pas lieu d'être, ainsi que de la présence d'un chaperon particulièrement insouciant...

Cependant, même entourée par la foule du bal de lady Knolles, Tabitha avait découvert que ses sentiments n'avaient rien à voir avec le petit salon de l'auberge : un monde nouveau, totalement coupé de la réalité, pouvait naître entre deux personnes. Un monde qui n'appartenait qu'à elles, et à elles seules. Un monde secret, empli de caresses qui provoquaient des vagues de frissons sous la peau, de regards passionnés et de désirs partagés.

Cette seconde soirée en compagnie de Preston l'avait transportée. Danser avec un beau duc, étourdie par la musique, vêtue d'une robe sur laquelle tous les regards se tournaient... Jamais auparavant elle n'avait rêvé d'une telle soirée.

Elle avait alors compris que les hommes n'étaient pas tous les mêmes et que son cœur ne pourrait plus jamais feindre d'ignorer ces différences.

Preston et ses fichues campanules... Son sourire moqueur, ses plaisanteries...

Si seulement elle ne l'avait jamais rencontré ! Si seulement il avait pris correctement le virage, près du chêne, à Kempton, et poursuivi sa route jusqu'à Londres ! Si seulement il n'était jamais entré dans sa vie pour la bouleverser ainsi !

Ou bien s'il était là, à ses côtés, à la place de Barkworth — ne serait-ce que pour la déshonorer et la sauver !

— Oh ! et j'ai oublié de vous annoncer la bonne nouvelle : mon oncle nous a invités à Grately House, cet automne, pour la chasse, poursuivait Barkworth. Comprenez-vous ce que cela signifie ? C'est sa manière d'approuver mon choix vous concernant, j'en suis certain. De plus, cela vous permettra de séjourner quelque temps à la campagne, ma chère.

Tabitha sentit son cœur s'emballer. Un mois entier passé à subir les regards lubriques du vieux bouc ? Les larmes aux yeux, elle se détourna pour éviter que son promis s'aperçoive de son trouble — il n'aurait plus manqué que cela !

Soudain, elle crut l'apercevoir... *Preston !*

Elle ne pouvait distinguer qu'une haute silhouette sombre, dans un coin de la pièce. Se pouvait-il que ce soit vraiment lui ? La gorge nouée, elle s'essuya hâtivement les yeux.

Au même instant, Harriet revint d'un pas vif.

— Tabitha ! Te voilà ! J'ai de très bonnes nouvelles : lady Essex est ici. Tu dois absolument lui présenter Barkworth.

— Lady Essex ? s'extasia lady Ancil. Bien entendu ! Vous la connaissez vraiment, mademoiselle Timmons ?

— Oui, madame, répondit Tabitha. Elle a eu la gentillesse de nous amener à Londres.

— Lady Essex estime beaucoup Tabitha, ajouta Harriet, ce qui était un peu exagéré, mais eut tout de même l'effet escompté.

— Oh ! mais c'est merveilleux ! s'écria lady Ancil.

Pour une fois, le regard qu'elle posa sur Tabitha s'emplit d'une pointe d'admiration et d'approbation, alors que, jusqu'à présent, elle ne s'était contentée de la regarder que comme un mal nécessaire.

— On dit qu'elle porte une grande attention aux personnes qu'elle invite à ses déjeuners, ajouta la vieille femme.

— Nous avons été invitées, assura Harriet en baissant humblement les yeux sur ses mains gantées. En tout cas, Tabitha, Daphné et moi avons été invitées.

A ces mots, lady Timmons toussota, visiblement vexée. Apparemment, lady Ancil n'avait pas non plus reçu d'invitation et elle saisit l'opportunité qui s'offrait à elle.

— Oui, oui... Eh bien, nous devrions tous aller présenter nos hommages à lady Essex.

Sans attendre de réponse, elle se mit en route au milieu de la foule, suivie par Barkworth qui tenait toujours le bras de Tabitha. Hélas Harriet, un peu distraite, marcha sur l'ourlet de la robe de Tabitha, qui se déchira.

— Oh ! non ! s'exclama-t-elle, horrifiée.

Tabitha, qui la connaissait depuis suffisamment longtemps pour deviner que tout cela n'était qu'une mise en scène, fit de son mieux pour paraître affolée.

Lady Ancil examina la jupe, dont les dentelles dorées pendaient lamentablement.

— Espèce de maladroite ! gronda-t-elle. Comment peut-elle se présenter à l'annonce de ses fiançailles dans cet état ?

— Oh ! je suis désolée, j'ai tout gâché... Tabitha, me pardonneras-tu ?

Harriet paraissait prête à fondre en larmes — une grande comédienne, décidément...

Au même instant, Daphné intervint.

— Harriet, conduis-la au boudoir et répare cela.

Puis elle entreprit de rassurer lady Ancil :

— Harriet est peut-être maladroite, mais je vous assure qu'elle n'a pas son pareil avec une aiguille.

Elle s'empara ensuite du bras de lady Ancil et de Barkworth et les entraîna avec autorité.

— Vous ai-je dit que lady Essex était une Dale ? C'est donc l'une de mes parentes éloignées et la famille a toujours été importante à ses yeux. Je suis certaine que si je lui demandais de vous inviter...

— Pensez-vous pouvoir le faire, mademoiselle Dale ? pria Barkworth, oubliant instantanément Tabitha.

Malheureusement, lady Timmons ne se laissa pas si facilement duper et continuait de fixer la jupe déchirée.

— Allons, viens, Tabitha. Nous devons raccommoder cette robe, annonça-t-elle froidement.

Mais Daphné n'était pas une Dale pour rien et réagit immédiatement :

— Lady Timmons, vous ne venez pas ? Je suis sûre que nous pourrions vous faire inviter, vous et les cousines de Tabitha, si vous étiez là pour rappeler à lady Essex son impardonnable oubli.

L'idée d'être vue à l'un des déjeuners les plus courus de Londres suffit à séduire lady Timmons.

— Tabitha, qu'attends-tu ? Va réparer les dégâts de ta robe avec Harriet et reviens dès que tu peux, dit-elle en les chassant en direction de l'entrée avant d'emboîter le pas à Daphné et lady Ancil.

— Allez, viens vite, murmura Harriet en prenant le bras de Tabitha.

— Mais j'ai cru voir Preston, répondit celle-ci dans un souffle. Il était là-bas...

— Ne t'en fais pas, il a trouvé l'endroit idéal.

— L'endroit idéal pour quoi ?

Ayant atteint le hall, elles s'immobilisèrent un instant. La pièce était vide, à l'exception d'un valet qui demeurait là pour accueillir les retardataires.

Harriet dévisagea son amie avec un grand sourire.

— L'endroit idéal pour te perdre, qu'est-ce que tu crois ?

* * *

Harriet la poussa précipitamment derrière une petite porte qu'elle referma derrière elle et Tabitha atterrit dans les bras ouverts de Preston.

— Tabby, que fais-tu ici ? lui glissa-t-il à l'oreille en la serrant contre lui.

Le cœur de Tabitha s'emballa immédiatement. Quelque chose chez cet homme lui faisait perdre la tête. Il lui donnait envie de rester blottie contre lui à jamais, de se frotter comme un chaton en manque de caresses... En un instant, elle fut enveloppée par son merveilleux parfum, son odeur d'homme — un mélange de savon au myrte et de quelque chose d'autre, à la fois indéfinissable et reconnaissable entre tous.

Une fragrance masculine que tous les hommes devraient avoir et qui lui faisait tourner la tête.

— Ne t'a-t-on pas informé que cette fête devait célébrer des fiançailles ? reprit-il d'une voix ferme, aristocratique, que trahissait l'éclat malicieux de son regard. Dire que tu m'avais sincèrement promis de ne jamais rien faire de si commun. *Tut-tut...*

Immédiatement détendue entre ses bras, elle sourit, soulagée.

— Je ne suis pas vraiment là de mon plein gré, Votre Grâce.

— Preston, corrigea-t-il.

— Si tu insistes, répondit-elle, consciente, comme lors de leur dernière rencontre, qu'elle ne serait plus jamais capable de s'adresser à lui comme à un duc.

Non, ils se connaissaient trop pour cela...

— J'insiste, c'est mon droit.

— Tu es vraiment infernal, répliqua-t-elle avant de jeter un coup d'œil autour d'elle. Où sommes-nous ?

— Dans le cabinet du valet.

En fait, c'était à peine un cabinet, coincé sous l'escalier et éclairé par une seule lampe. Des parapluies étaient suspendus aux murs, prêts à l'emploi, ainsi que d'autres objets utiles au valet. Dans un

coin, un vieux divan semblait attendre l'arrivée du pauvre homme, épuisé de devoir surveiller la porte tard dans la nuit.

— C'est l'endroit parfait pour provoquer un scandale, n'est-ce pas ? reprit-il à mi-voix.

Il l'écarta d'un pas pour l'examiner rapidement, sans lui lâcher les mains. Mais Tabitha sentit sa gorge se nouer et déclara :

— Si tu me déshonores... pense un peu aux conséquences. Que feras-tu si ta tante met sa menace à exécution ? Où iras-tu ? Non, Preston, je ne peux pas te laisser faire cela.

— Dans ce cas, nous ferions mieux de nous assurer que ce scandale ne soit pas rendu public. Faisons juste ce qu'il faut pour que Barkworth se rétracte.

— Je ne sais pas...

— Tant de résistance de la part de mon éternelle damoiselle en détresse ? s'étonna Preston en tournant lentement autour d'elle, sans la quitter des yeux.

— Que fais-tu ?

— Je me demandais pourquoi tu portais une robe pareille, répondit-il sans cesser d'examiner la mousseline blanche ornée de dentelles et de rubans dorés.

Tabitha ne comprenait pas son intérêt soudain pour sa toilette.

— Qu'est-ce que ma robe a à faire avec nos efforts pour me libérer de ces maudites fiançailles ?

— Tout, rétorqua-t-il en plongeant la main dans la poche de sa veste, mais nous nous soucierons de cela plus tard.

Puis il lui tendit un morceau de papier recouvert d'une écriture hâtive.

— Est-ce une copie du testament d'oncle Winston ?

La feuille était froissée et à peine lisible.

— Oui. Hélas, je crains que M. Hathaway n'ait dû en recopier les grandes lignes à la hâte.

Les larmes aux yeux, elle se jeta dans ses bras. Allait-elle rire ou pleurer ? Elle-même n'en savait rien.

— J'ai le regret de te dire que c'est envers M. Hathaway que tu devrais te montrer reconnaissante, protesta Preston sans pour autant la lâcher. C'est lui qui nous a procuré ce papier. Cependant, peut-être pourrais-tu te contenter d'une lettre, dans son cas...

— Oui, mais c'est toi qui as rendu tout cela possible !

Finalement, Preston avait tout d'un preux chevalier, en dépit de sa sulfureuse réputation.

— Est-ce vrai, alors ? Ai-je juste besoin de pousser Barkworth à annuler, comme Harriet l'a dit ?

Preston acquiesça et la conduisit jusqu'à la petite table pour y déplier la feuille près de la lampe.

— Y a-t-il de l'espoir ? demanda-t-elle, peinant à déchiffrer les griffonnages de Chaunce.

— Tabby, il y a toujours de l'espoir. Tiens, ajouta-t-il en lui indiquant un paragraphe, voici la clé de ta liberté.

Article 3, Paragraphe 1. Si le parti désigné dans l'article 2, paragraphe 5, déclare n'avoir aucune intention d'épouser ma nièce, Mlle Tabitha Timmons, ou s'il est marié lors de mon décès, ou encore a déjà quitté ce monde, elle héritera de l'intégrité de mes biens en atteignant sa majorité. Ces biens seront conservés sous tutelle...

La note s'arrêtait là.

Encore un peu incrédule, Tabitha leva les yeux vers lui.

— C'est donc vrai ? Si Barkworth annule, je pourrai garder ma fortune ?

— Oui.

— Et je n'aurai pas à épouser quelqu'un d'autre ? Mon oncle n'a pas prévu de seconde créature du même genre pour le remplacer ?

Preston éclata de rire.

— Si tu ne désires pas te marier...

— En effet, je n'ai aucune intention de me marier...

Mais un seul regard sur Preston suffit à la faire taire.

Non, elle ne voulait pas se marier à Barkworth — surtout pas à lui.

Mais, si jamais elle avait envie un jour d'épouser un homme, elle en choisirait sans doute un qui ressemblerait à celui qui se tenait devant elle, dans ce petit cabinet. Un homme capable de voler à son secours, de la rattraper avant qu'elle ne tombe — ou de l'aider à se relever. Un homme capable de partager avec elle la dernière part d'une tarte aux pommes.

Un homme aux baisers si extraordinaires qu'ils pouvaient la tenir éveillée une nuit entière, à se demander si elle n'avait pas rêvé.

Qu'arriverait-il si Preston l'embrassait de nouveau ?

Son regard se perdait sur son beau visage, ses yeux intensément bleus, son demi-sourire. Oui, il pourrait tout à fait l'embrasser de nouveau.

Oh ! ce serait trop beau pour être vrai... Trop beau pour y croire... Mais s'il s'exécutait...

Soudain, il se détourna et un étrange silence emplit la pièce. Quelque chose d'intime, de vibrant, venait de passer entre eux, et ils en étaient parfaitement conscients.

Gênée, Tabitha toussa et fit mine d'examiner le morceau de papier posé sur la table. Mais une seule chose occupait son esprit.

Peut-être que Preston avait des sentiments pour elle.

Non ! C'était ridicule !

Cependant, en un instant, il sut éveiller son espoir. Il caressa doucement une boucle échappée de son chignon et la glissa derrière son oreille. La simple caresse de ses doigts la fit frissonner de bonheur.

— Me fais-tu confiance ?

La réponse fut évidente.

— Absolument pas.

— Parfait, répondit-il avec l'un de ses sourires si sensuels. Voici ce que nous allons faire...

Chapitre 14

Roxley, qui se tenait dans un coin de la salle de bal, vit Harriet se faufiler jusqu'à lui. Elle avait dû accomplir sa mission...

— Te voilà, Harry !

— C'est « Mlle Hathaway », milord, répliqua-t-elle immédiatement.

— Oh ! tu seras toujours Harry pour moi...

— Je ne suis plus une enfant, vous savez.

Prouvant ce qu'elle avançait, elle se redressa dans sa robe neuve et prit une pose adulte-et-londonienne qui troubla Roxley.

— Oh ! si, tu es encore une enfant, répondit-il en la dévisageant, les bras croisés. Et, si tu danses encore avec Fieldgate, je préviendrai tes frères. Ce n'est pas un homme très fréquentable.

— Moi, je le trouve charmant ! Et je danserai avec qui je veux, si vous continuez à ne pas m'inviter...

— Je n'aime pas patienter en attendant mon tour, dit-il simplement.

— Et je n'aime pas me morfondre.

Elle ne parvint pas à dissimuler une pointe d'agacement, qui amusa Roxley.

— Tu ne comptes tout de même pas me frapper, comme la dernière fois où j'ai refusé ta main ?

— Milord ! Comment osez-vous parler de cela ?

— Pour être honnête, il ne m'arrive pas souvent de recevoir une demande en mariage et un œil au beurre noir dans la même journée...

Harriet soupira.

— C'est tout vous, milord, de parler de cela en public.

— Arrête de répéter ce « milord », je t'en prie. A une époque, tu m'appelais autrement — et tu me tutoyais.

— Peut-être, mais ce ne serait pas convenable, rétorqua-t-elle avec plus de douceur.

— Voyons, nous sommes presque seuls...

Tout en parlant, il tourna le dos à la salle pour la protéger de la foule, l'avoir là, dans ce coin, rien que pour lui.

Et soudain quelque chose changea. Non, ils n'étaient plus deux enfants, à Kempton, à l'époque où la grand-mère de Roxley l'avait emmené voir son futur domaine et rendre visite à lady Essex. Là, il avait rencontré les enfants Hathaway, venus distraire le futur comte.

Il la regarda un instant, oubliant la musique qui les entourait, et eut l'impression de la voir pour la première fois.

— As-tu abandonné tout espoir de m'épouser, Harry ?

Elle battit des cils — un geste coquet, parfaitement maîtrisé, conçu pour séduire et charmer. Où donc avait-elle appris cela ?

— A force d'être repoussée, toute femme finirait par se lasser, murmura-t-elle.

Sa voix était grave et ses paroles résonnèrent en lui un instant. Elle avait raison. Un jour, elle renoncerait à lui et en épouserait un autre. Peut-être cet idiot de Fieldgate ou — pis encore — un homme qui la mériterait, qui serait digne d'elle...

Plongé dans son regard vert émeraude, il lui fallut tout son courage pour ne pas se pencher sur elle et l'embrasser.

Oh ! Seigneur ! Embrasser Harry ? Qu'est-ce qui lui prenait ? De toute manière, s'il faisait cela, ses frères le tueraient. Tous les cinq. L'un après l'autre.

Il trouva enfin la force de s'écarter. La simple idée de se faire assaillir par une horde de Hathaway suffisait à apaiser ses ardeurs.

— Je continuerai toujours à refuser tes demandes en mariage, petite diablesse, lâcha-t-il en se retournant vers la salle et se replaçant à côté d'elle. De toute manière, tu regretterais vite ton choix, si nous nous mariions.

— Oui, probablement, répondit-elle.

Il lui jeta un petit coup d'œil en coin. Pourquoi paraissait-elle si sûre d'elle en disant cela ?

Au bout de quelques secondes, elle fit un petit signe du menton en direction du hall.

— Depuis combien de temps sont-ils là-dedans ? Nous devons tout planifier parfaitement.

— Ah, tu ne te contentes pas de débarrasser Tabitha de Barkworth, n'est-ce pas ? demanda-t-il en s'efforçant de faire taire ses émotions. Tu joues aussi les marieuses ?

Harriet l'ignora quelques instants, avant que son franc-parler naturel ne reprenne le dessus.

— Qu'y a-t-il de mal à cela ?

Roxley ne put réprimer un sourire. Heureusement, son caractère bien trempé n'avait pas entièrement disparu sous ses robes de soie et ses nouvelles bonnes manières londoniennes !

— Rien.

Ils restèrent encore silencieux quelques minutes, surveillant les aiguilles de la grosse horloge qui s'avançaient lentement jusqu'à minuit.

— Combien de temps cela prend-il de déshonorer une femme ? murmura-t-elle enfin d'une voix tranquille, comme si elle lui demandait le chemin de Hyde Park.

Surpris, Roxley faillit s'étouffer.

— Eh bien, cela dépend du gentleman...

Il ne put s'empêcher de jeter un nouveau coup d'œil à Harry, le cœur battant.

— ... et de la femme, bien sûr.

Hélas, elle ne le regardait plus. Toute son attention semblait tournée vers la famille de Tabitha, qui paraissait s'agiter.

— Ils la cherchent, déclara-t-elle simplement. Bon sang ! Je crois qu'ils ont besoin de plus de temps.

— J'ai dit à Preston que j'arriverais à minuit pile.

— Ne pourrions-nous pas leur accorder quelques minutes supplémentaires ? Il le faut...

Elle le suppliait, battant de nouveau furieusement des cils, sachant très bien comment faire fondre son cœur. L'espace d'un instant, il faillit oublier qui elle était, et dans quel pétrin il serait s'il se montrait trop audacieux.

— Très bien, si tu insistes, conclut-il.

Il valait mieux se plier aux demandes de Harry que laisser son imagination éveiller de nouveaux désirs en lui.

Hum. Des désirs qu'il avait toujours eus, en fait.

Tu ne peux pas l'avoir, Roxley, et tu le sais.

— Va donc distraire ces dames, lui ordonna-t-il une fois son plan formé, et je m'occuperai de Barkworth.

Au même moment, celui-ci passa justement devant lui, en direction du hall.

Roxley n'ayant plus le temps de réfléchir à une stratégie pour le retarder, il songea qu'il allait devoir compter sur son plus grand talent : l'improvisation.

— Ah, monsieur Barkworth ! Puis-je vous parler un instant ? lança-t-il donc.

— Pas maintenant, milord, répondit l'autre sans s'arrêter.

Bon, il était temps de passer au plan B...

Roxley tendit vivement la jambe pour faire un croche-pied au digne et respectable Barkworth, l'envoyant s'écrouler à l'entrée du hall.

* * *

— Preston, je ne veux pas te détruire, murmura Tabitha. Il y a forcément un autre moyen.

Preston eut un petit signe de tête en direction de la porte.

— Je pourrais appeler Roxley pour qu'il me remplace.

Tout en parlant, il se dirigea vers la porte, mais elle l'arrêta, terrifiée.

— Non !

— Veux-tu que je t'aide, oui ou non ?

— Bien sûr que je le veux !

Son aide, rien de plus... Elle le regarda brièvement et frémit.

Comment pouvait-elle garder son calme, lorsqu'elle voyait cette mâchoire si bien dessinée, ces lèvres fines ? Lorsqu'elle surprenait ce regard où elle sentait brûler une envie violente qui lui donnait l'impression d'être la dernière part d'une tarte aux pommes — désirée, convoitée, délicieuse.

Elle avait du mal à y croire. Elle, Tabitha Timmons de Kempton... Convoitée par un duc... L'espace d'un instant, elle eut réellement l'impression d'être une beauté comme Daphné, ou une femme intrépide comme Harriet.

Cet homme était réellement impossible ! D'un mot — d'un regard, même — il parvenait à lui faire oublier toute raison.

Il dut déceler une hésitation dans son attitude car il reprit, plus insistant :

— C'est ma décision, Tabby. Je veux t'aider.

— Et, moi, je ne sacrifierai jamais ton bonheur contre ma liberté. Je ne te condamnerai pas à la solitude, dans le seul espoir d'être sauvée.

— C'est *mon* choix, répéta-t-il. Je fais le choix de t'accorder ce que tu désires, de te libérer.

Sans lui permettre de protester de nouveau, il la prit dans ses bras, et la regarda un instant avant de l'embrasser.

Tabitha sentit immédiatement son corps fondre sous ce baiser qu'elle avait tant attendu. Non, ce n'était pas seulement le baiser, mais lui tout entier... Preston. Il la serrait passionnément, ses bras formant un rempart infranchissable entre elle et le monde.

Elle s'y laissait piéger, le cœur battant, saisie de vertige.

Il jouait avec ses lèvres, les mordillait, leur susurrant toutes sortes de tendres secrets, et elle s'ouvrit à lui, s'abandonna à cet assaut silencieux. Peut-être aurait-elle dû se défendre, mais elle était incapable de protester.

Depuis des semaines, son corps avait attendu que Preston lui revienne, qu'il réveille sous sa peau les flammes de désir qu'il avait su y allumer. Tout — la musique, la rumeur du bal, la tension qu'elle sentait en elle sous ses baisers, sous sa langue qui se glissait sur la sienne — roulait sur elle comme un torrent déchaîné.

Viens avec moi, suis-moi, plonge-toi en moi.

C'était elle qui plongeait, en extase. Et il l'embrassait, la caressait — son dos, sa poitrine... Son pouce effleura son téton à travers la mousseline de son corsage. Une fois, puis deux. Il passa et repassa jusqu'à ce qu'elle sentît sa poitrine se tendre vers lui, traversée par de douces ondes de plaisir.

Puis, peu à peu, une tempête monta, s'étendit à travers son corps, indomptable. Preston se nicha dans le creux de son cou pour déposer de petits baisers derrière son oreille, mordillant son lobe.

Le souffle court, elle balbutia :

— Oh ! Seigneur... Oh...

Les lèvres de Preston continuèrent à explorer sa peau, s'aventurant jusqu'au creux de ses seins, qu'il souleva doucement de sa main pour mieux s'y enfouir.

Le cœur battant, Tabitha se dressa sur la pointe des pieds, les cuisses pressées l'une contre l'autre. Le feu qui s'était éveillé là, au plus profond d'elle-même, était à la fois insoutenable et délicieux — devait-elle le libérer, ou s'y accrocher en espérant que cela dure le plus longtemps possible ? Elle ne savait plus...

Preston la couvait d'un regard sombre, hanté de désir. Sans un mot, il glissa les doigts sous la mousseline de son corsage. Plus rien ne la protégeait de sa chaleur, à présent, et elle sentit la douceur de sa peau contre sa chair frissonnante.

De nouveau, il l'embrassa, tandis que ses mains continuaient leur chemin enflammé.

— Oh ! Preston, murmura-t-elle de nouveau.

Ses jambes faiblissaient, elle ne pouvait plus tenir debout. Elle ne *voulait* plus tenir debout. Elle n'avait peut-être aucune idée de ce qui se passait, mais son corps, lui, semblait le savoir...

Il fallait à tout prix qu'elle s'allonge, qu'il s'étende sur elle et apaise ce besoin qu'il avait fait naître en elle par ses caresses et ses baisers.

S'écartant un peu, il la couva d'un regard conquérant. Elle aurait presque pu jurer qu'il était sur le point de la soulever de terre pour la porter jusqu'au divan quand une horloge, quelque part dans le hall, se mit à sonner. Il était minuit.

Le premier coup métallique les fit sursauter et ils reculèrent tous les deux d'un pas. Le cœur de Tabitha battait la chamade. Séparée de Preston, elle fut immédiatement enveloppée par la fraîcheur de la pièce, qui ne parvint cependant pas à effacer la chaleur de ses baisers, de ses caresses. La passion qu'il avait allumée en elle était plus forte que jamais.

— Oh ! Seigneur, souffla-t-elle une nouvelle fois, prise de vertige.

Soit les baisers de Preston étaient de plus en plus parfaits, soit elle-même s'améliorait...

Au moins, cette fois, il ne quitta pas la pièce en courant — et heureusement, car elle aurait été incapable d'apaiser seule ses désirs.

— Oui, oui, balbutia-t-il, l'air un peu perdu, regardant tout autour de lui pour éviter ses yeux. Oui, cela devrait suffire... Tu as l'air...

Tabitha, troublée, sentit un souffle glacé la parcourir. Elle avait l'air de quoi ?

Preston n'acheva pas sa phrase, se tournant enfin vers elle, les lèvres entrouvertes. Il ressemblait plus que jamais à un lion — affamé et prêt à dévorer sa proie.

Ils restèrent immobiles quelques instants, jusqu'à ce que Tabitha ne tienne plus en place.

— Le comte n'est pas encore là, dit-elle, la gorge sèche. Peut-être devrions-nous nous embrasser de nouveau.

— Si tu insistes, répondit-il avant de la reprendre dans ses bras dans un élan passionné.

* * *

Preston avait déjà désiré de nombreuses femmes, mais il n'avait encore jamais goûté le feu dévorant que pouvait éveiller en lui *la* femme, celle qui était faite pour lui... Leurs lèvres se rencontrèrent une fois encore, gourmandes, fiévreuses, comme si les quelques minutes qu'ils avaient passées à quelques pas l'un de l'autre avaient duré une éternité.

— Tabby, murmura-t-il, niché dans son cou.

Elle sentait la rose, épicée et séductrice. Il ne pouvait rien faire d'autre que respirer son parfum avec avidité, goûter sa peau.

Emporté par son désir, il emprisonna de nouveau sa poitrine dans le creux de ses mains ; mais, cette fois, il ne perdit pas de temps à la découvrir à travers sa robe, il fit glisser les manches de ses épaules pour libérer ses seins rosés.

Il plongea alors pour les embrasser, l'un après l'autre, et sentit son sexe se dresser sous les gémissements de Tabby. Leurs corps se pressaient dans un rythme familier.

Du bout de la langue, il joua avec la pointe tendue de son premier téton, puis s'occupa du second. Tabby, son chaton si passionné, ronronnait presque de désir...

Il avait envie d'elle, et besoin de tellement plus que quelques baisers ! Se redressant, il l'embrassa de nouveau et entreprit de libérer sa chevelure des trop nombreuses épingles qui la retenaient prisonnière, jusqu'à ce qu'elle tombe sur ses épaules comme un voile moiré. Un voile de feu sombre, aussi dangereux que la crinière floue d'une sirène. Elle n'était plus la vieille fille caractérielle qu'il avait connue, mais la plus belle des ensorceleuses...

Enfin, caractérielle, elle l'était peut-être encore, songea-t-il tandis qu'elle lui rendait ses baisers. Il sentit les mains fines de Tabby glisser dans son dos, jusqu'à ses hanches, puis plonger à l'avant de son pantalon. D'un geste audacieux, elle le toucha, explora du bout des doigts son sexe tendu, sensible.

Elle soupirait, gémissait de désir, à tel point qu'il faillit se laisser aller au plaisir.

Comment avait-elle pu lui inspirer un tel besoin, brut et insoutenable ?

Au départ, il n'avait ressenti qu'un simple écho de ces flammes qui avaient crépité entre eux à l'auberge. Mais à présent, après ces baisers, tout son être se consumait véritablement. Il brûlait de l'allonger sur ce petit divan et de la déshonorer — entièrement, sans scrupule... jusqu'à ce qu'elle crie son nom et soit sienne...

— Preston, je t'en supplie, chuchota-t-elle nerveusement à son oreille.

Ses prières étaient aussi enivrantes que ses baisers et ses caresses fiévreuses.

Il jeta un rapide coup d'œil au divan. Il la voyait déjà dessus, ses jupes retroussées pour qu'il pénétre au plus profond d'elle. Il ne désirait rien d'autre...

Mais son regard revenait sans cesse à la petite porte que Barkworth et Roxley pouvaient passer à tout instant. Cette fois-ci, il ne laisserait pas ce pantin de fiancé l'interrompre.

Plus jamais. Tabby était à lui, maintenant et pour toujours.

Prenant sa décision, il s'écarta d'elle et rejoignit la porte.

Tabitha tituba un instant, les jambes en coton. Seigneur ! Que comptait-il faire ? Il n'allait tout de même pas partir ?

Pas maintenant ! voulut-elle hurler. *Je t'en prie, pas maintenant.*

Cédant à la panique, elle se précipita vers lui — en dépit de sa cheville encore fragile — et barra la porte de son corps.

— Tu as promis...

Il leva vers elle des yeux encore emplis de désir.

Tabitha se rendit alors compte que sa robe, si convenable, glissait à présent de ses épaules en les dénudant outrageusement et que ses cheveux cascadaient le long de son dos. Tout était le fait de cet homme ; cet homme diabolique, débauché. Il l'avait laissée défaite, éperdue...

— Oui, tu as l'air parfaitement déshonorée, conclut-il au bout d'un instant.

Jetant instinctivement un coup d'œil à la porte, Tabitha sentit son cœur battre plus fort.

— Qu'est-ce qui ne va pas, alors ? Ne serait-il pas plus convaincant qu'on nous découvre en train de nous embrasser ? lança-t-elle d'une voix qu'elle voulut insouciant.

Mais Preston éclata de rire.

— Tabby, tu causeras ma perte...

— C'est pourtant toi qui as insisté pour me sauver, répliqua-t-elle.

— C'est vrai.

Alors sauve-moi !

Refrénant son impatience, elle posa sa main à plat sur son torse. Sous ses doigts, le cœur de Preston battait aussi vite que le sien.

— Tu as bien dit que Roxley devait arriver à minuit ?

— Oui, c'est ce que nous avons prévu, répondit-il.

Presque inconsciemment, elle agrippa la poignée de porte de sa seconde main, incapable de la lâcher, de le laisser fuir.

— Dans ce cas, ce ne serait pas très utile que Barkworth et lui finissent par nous trouver en train de nous disputer pour savoir si nous devrions nous embrasser ou non, n'est-ce pas ?

— Je suis bien d'accord, admit-il d'une voix rauque. Mais si nous continuons...

— Je serai perdue, acheva-t-elle pour lui. C'est justement le but de tout cela, non ?

Sans un mot, il tendit la main dans son dos et Tabitha attendit, figée d'horreur, qu'il ouvre la porte et l'abandonne.

Seule. Anxieuse. En attente. Délirante de désir aussi...

— Qu'est-ce que tu fais ? murmura-t-elle, la gorge nouée.

Preston se pencha à son oreille avec douceur.

— Je verrouille la porte.

Stupéfaite, elle resta muette tandis qu'il tournait la clé et la retirait de la serrure.

Puis, à sa grande surprise, il la déposa dans sa main.

— C'est toi qui choisis de la rouvrir ou pas, Tabby.

Jamais, voulut-elle répondre en examinant la petite clé nichée au creux de sa paume. Puis elle releva les yeux sur lui et referma la main.

Cette clé... C'était la clé de sa virginité.

De l'autre côté de la porte, un brouhaha s'éleva, suivi par un cri de stupeur. Ce n'était plus qu'une question de temps avant que quelqu'un ne les découvre.

Du temps... Ses choix... Etre découverts... Un flot de pensées contradictoires se mirent à tourbillonner dans sa tête, mais une seule réponse lui vint : elle jeta la clé sur la petite table où brûlait encore l'unique lampe et se coula dans les bras de Preston.

Le duc l'enveloppa. Etait-ce une simple impression, ou bien avait-il poussé un petit soupir en la serrant contre lui ? Etait-il soulagé qu'elle ait décidé de rester avec lui ?

Peu importait : leurs lèvres se rencontrèrent, plus fiévreuses que jamais. Leurs langues se mêlèrent, et Tabitha sentit son corps se tendre vers lui.

Elle se cambrait, se pressait contre lui, incapable de résister.

— Preston ! supplia-t-elle.

Alors, comme s'il avait compris, il la souleva dans ses bras et la porta jusqu'au divan.

— Tabby... Ma belle, ma dangereuse Tabby.

Ces mots firent battre son cœur plus fort et elle se sentit exactement aussi belle qu'il le disait lorsqu'il la déposa sur le divan, ses yeux emplis de passion pour elle. Il s'agenouilla entre ses cuisses et l'embrassa, d'abord sur les lèvres, puis sur le lobe de l'oreille, dans le cou, dans le creux de son décolleté.

Il mordilla ses tétons, l'un après l'autre, jusqu'à ce qu'elle gémissse comme une chatte.

Alors, lentement, il retroussa sa jupe, laissa courir ses mains le long de ses jambes, ses doigts semant une pluie d'étincelles brûlantes.

Il remonta plus haut, le long de ses cuisses et, soudain, elle eut un instant de panique. Ses souliers glissant sur le tapis, ses doigts agrippés à lui, sans un mot. Un instant de panique qui s'effaça presque immédiatement lorsqu'il atteignit les boucles sombres nichées là.

Il la caressait lentement, doucement, tout en couvrant ses lèvres de baisers, et jouait avec le bout de sa langue dans une danse lascive. Elle sentit alors l'un de ses doigts glisser en elle. Emprisonnée par ses baisers, le souffle court, elle caressa sa main — ne serait-ce que pour mieux l'éprouver.

Entre ses cuisses, elle se sentait humide, tendue, incomplète. Elle avait besoin de lui. Besoin de le voir combler ce manque en elle. Ses mains se dirigèrent seules jusqu'à son pantalon qu'elle dénoua avant de se risquer sous le tissu. Elle referma les doigts autour de son sexe, le caressant de haut en bas.

Etourdie par son désir, elle le regarda puis, d'un geste un peu maladroit, s'allongea plus confortablement sur le divan.

— Preston... S'il te plaît...

Il s'étendit au-dessus d'elle, souleva tendrement l'une de ses jambes pour l'enrouler autour de sa taille tout en glissant son autre main sous ses hanches et en l'attirant contre lui. Elle sentit alors son sexe se glisser en elle, lentement, dans un mouvement souple.

Elle retint un gémissement. Il continuait à la caresser et à l'embrasser, s'aventurant de plus en plus en elle jusqu'à atteindre un point douloureux — lequel signifiait clairement qu'aucun homme ne l'avait encore possédée. Là, il s'immobilisa.

Tu as le choix, s'attendait-elle presque à l'entendre dire. Tu auras toujours le choix avec moi.

— Vas-y, je t'en prie. Va jusqu'au bout, souffla-t-elle, incapable de contrôler ses pulsions.

Alors, sans un mot, il la prit, finissant de la perdre.

Il changea de rythme, le regard fiévreux, et sut entretenir un feu nouveau en elle — en lui aussi, si elle en croyait sa respiration saccadée, de plus en plus forte. Il se montrait plus pressant, plus brusque, et leur danse devint soudain une course effrénée pour atteindre une seule chose.

Mais quoi ? Tabitha n'en avait aucune idée. Tout à coup, les vagues de désir et de plaisir qui l'avaient accompagnée depuis le premier baiser l'emportèrent dans une tourmente incontrôlable. Elle se sentit tomber inexorablement, haletante, emportée par un courant implacable.

Elle gémit, cria sans se soucier d'être entendue. Le bal, la foule, Barkworth : plus rien n'avait d'importance.

La seule chose qui comptait était Preston à qui elle s'agrippait, et qui gémissait aussi, répétant son nom de sa voix brisée.

* * *

Reprenant peu à peu son souffle, Preston regarda la femme qu'il tenait dans ses bras. Jamais encore il ne s'était senti si comblé. Il avait trouvé le chemin de chez lui. Le chemin de son cœur.

Non, c'était impossible. Et pourtant...

Tabby. Oh ! Tabby, comment as-tu fait cela ?

Cette vieille fille de la campagne avait su lui faire tourner la tête, lui avait arraché tout semblant de contrôle, et voilà qu'il lui avait fait l'amour, le soir où elle devait être fiancée. Il avait provoqué beaucoup de scandales, dans sa vie, mais celui-là dépassait allègrement tous les autres...

Oh ! Seigneur !

Cependant, face à lui, Tabby paraissait ne pas se repentir le moins du monde. Elle le contemplait d'un œil rêveur, illuminé par une lueur qui y brûlait pour lui et lui seul.

Non, Mlle Tabitha Timmons n'avait pas été perdue.

Lui, oui.

Il se pencha vers elle et l'embrassa avec douceur, en dépit du tumulte d'émotions qui faisait rage en lui. Lorsqu'il l'embrassait, toutes ses peurs anciennes et tout le vide en lui brillaient d'une lueur apaisante, capable de chasser toute part d'ombre.

Une lueur qui pourrait le reconduire chez lui...

* * *

— Relève-toi ! aboya le marquis de Grately en s'adressant à son neveu.

Barkworth se remit maladroitement sur ses pieds.

— On m'a fait tomber, répliqua-t-il avec un regard noir en direction de Roxley.

— Vraiment ? Oui, ce doit être ces marches qui vous ont fait tomber, répondit celui-ci. Ce n'est pas bien de tant boire le soir où l'on doit annoncer ses fiançailles, Barkworth. On pourrait presque croire que vous ne voulez pas vous marier.

— Je n'ai pas bu, geignit l'autre. Sachez que je ne bois jamais...

— Oh ! Tais-toi ! coupa son oncle en le poussant pour faire face à Roxley. Où est Mlle Timmons ?

Roxley afficha l'expression la plus innocente possible.

— Comment le saurais-je ? Ce n'est pas ma fiancée, ajouta-t-il avec un regard en direction de Barkworth, occupé à essuyer sa veste et son pantalon. Vous l'avez déjà perdue ? Cela ne présage rien de bon pour l'avenir, si vous êtes incapable de garder un œil sur elle...

— Roxley, je vous tuerai moi-même si vous ne me dites pas où elle est ! explosa Grately.

Mais le comte ne répondit pas, affrontant la colère du vieux marquis jusqu'à ce que le visage déformé par la rage de celui-ci devienne plus rouge encore.

— J'avoue que je ne comprends pas ce que vous voulez. Comptez-vous me tuer si je ne vous dis pas où elle est, ou si je vous le dis ?

Autour d'eux, un groupe se formait, incluant la tante et l'oncle de Mlle Timmons, ainsi que quelques autres invités.

— Non, vraiment, je ne comprends pas...

— Bah ! lâcha lord Grately avec un geste agacé avant de se tourner vers son neveu : Fouille la maison !

Puis il darda ses yeux furieux en direction de sir Mauris et lady Timmons :

— Vous aussi !

Enfin, il considéra Roxley avec un regard assassin.

— Vous, je vous interdis de bouger.

— Oh ! Cela va être difficile : ça me démange, juste ici, rétorqua-t-il en se grattant copieusement l'épaule avant de glisser les mains dans ses poches.

— Imbécile...

Sur un dernier soupir, Grately gravit les marches, suivi par la plupart de ses invités et de ses valets.

Harriet passa alors devant Roxley et le gratifia d'un clin d'œil complice.

— Bien joué ! murmura-t-elle.

Le comte la salua d'un petit geste et s'appuya posément contre le mur, en face du cabinet du valet, évitant à tout prix de regarder la porte fermée.

* * *

On retourna la demeure de Grately à la recherche de Tabitha, de l'office aux greniers.

— Allez chercher une lanterne, cria Grately au valet de l'entrée lorsqu'il redescendit des étages. Nous devons fouiller la cave !

A ces mots, sir Mauris poussa un soupir exaspéré.

— Que voulez-vous qu'elle fasse dans la cave ? Elle s'est enfuie, c'est tout !

Le valet hésita un instant, regardant les deux hommes l'un après l'autre, puis obéit à son maître, même s'il partageait secrètement la conviction de sir Mauris : la fille était sans doute partie. Cependant, lorsqu'il tenta d'ouvrir la porte de son cabinet, celle-ci resta close.

— Qu'est-ce qui vous prend tant de temps ? gronda Grately.

Le valet essaya d'ouvrir une seconde fois, mais la poignée refusait de tourner.

— La porte est fermée, milord ! Et je ne l'ai jamais verrouillée...

Lord Grately et sir Mauris échangèrent un rapide regard.

— Enfoncez la porte, idiot ! ordonna le marquis.

* * *

Preston ne pouvait quitter Tabby des yeux. Elle avait les lèvres rougies par leurs baisers, les paupières à demi fermées, le regard encore trouble. Personne ne pourrait douter de ce qui s'était passé entre eux...

Hen ne lui pardonnerait certainement pas ce nouveau scandale et Henry la suivrait, comme toujours. Ils quitteraient la maison.

Mais ce n'était pas cela qui l'affligeait autant... C'était son cœur, blessé et solitaire, qui était ravagé. Hélas, avant qu'il n'ait eu le temps de réfléchir à tout cela, la poignée de la porte se mit à bouger furieusement.

Il s'ensuivit un véritable chaos. On tambourinait sur la porte. Tabby et lui bondirent pour récupérer leurs vêtements et retrouver un semblant de pudeur.

Tabby lissa sa jupe en soupirant et essaya vainement de rattacher ses cheveux pendant que Preston enfilait prestement son pantalon et ses bottes.

Pris dans leur étreinte passionnée, il ne se souvenait même pas les avoir enlevées...

Aucun d'eux ne prononça le moindre mot. Après tout, il n'y avait rien à dire.

Si, parle. Avoue-lui tes sentiments.

A cette pensée, Preston se figea. Non, c'était impossible : il s'était juré que cela ne lui arriverait jamais. Quand on aimait, on avait trop à perdre.

Il refoula donc ses émotions et ramassa la clé sur la table.

— Tu es prête ?

Tabitha acquiesça.

Il glissa donc la clé dans la serrure et la tourna lentement. Celle-ci émit un grincement sonore tandis que Preston s'écartait vivement.

En un instant, la porte s'ouvrit à toute volée et Grately surgit dans le cabinet, suivi de près par Barkworth et sir Mauris.

Si Preston avait espéré contenir ce scandale, il s'était lourdement trompé : dans le hall, un large public s'était rassemblé. Les pires commères de Londres étaient là, jouant des coudes afin d'atteindre le premier rang pour mieux se régaler du spectacle.

Au bout de quelques secondes, la voix de lady Peevers retentit, stridente :

— Seigneur, qu'est-ce que Preston lui a fait ?

Un silence stupéfait suivit et la vieille femme, horrifiée, prit une profonde inspiration.

— Il a osé faire *cela* !

Oui, *cela*, songea-t-il, la gorge sèche.

— Mon Dieu, gémit lady Ancil avant d'enfourer son visage dans son mouchoir et de fondre en larmes.

Près d'elle, son idiot de fils observait la scène, la bouche ouverte, incapable de trouver les mots justes.

L'oncle de Tabitha, lui, n'était pas aussi hébété.

— Eloignez-vous de ma nièce ! ordonna-t-il.

Rapidement, leur hôte renchérit, la voix vibrante de colère :

— Sale mufle ! Comment osez-vous ? Et dans ma maison, en plus !

Mais l'on pouvait se demander ce qui contrariait le plus le marquis : perdre cette riche héritière ou voir son nom associé à un tel scandale ? Il était évident que, lady Peevers ayant été l'un des premiers témoins, l'histoire ferait le tour de Londres avant le lendemain midi, alimentant tous les potins dans le beau monde.

Vous ne croirez jamais ce qui s'est passé chez lord Grately, hier...

Preston observa Tabby, ses lèvres si rouges, ses yeux illuminés par la passion, et il ne put s'empêcher de sourire. Il l'avait sauvée.

Il lui avait évité un horrible mariage, l'avait tirée des griffes de sa famille, de ses intrigues et des sordides calculs de son oncle Winslow.

Ou, du moins, c'est ce qu'il croyait.

— J'aurais dû me douter que vous tourneriez mal, reprit Grately, son regard enflammé fixé sur Tabitha. Votre oncle était un imbécile sans aucun honneur. Utiliser mes dettes pour me faire chanter et m'obliger à accepter ce mariage... Jamais, vous m'entendez ?

— Mais, mon oncle..., balbutia Barkworth.

— Cesse de pleurnicher, espèce d'incapable ! Ta seule présence me rappelle sans cesse que je n'ai aucun héritier digne de porter mon nom, cela ne te suffit pas ? Maintenant, tu voudrais que j'accueille cette catin dans notre famille ?

Il paraissait si hors de lui que lady Ancil écarta précipitamment son fils.

— Sortez de chez moi ! gronda encore Grately. Vous tous !

Sir Mauris traversa alors le petit cabinet à grands pas.

— Espèce de gamine stupide et inconsciente !

Arrivé devant Tabitha, il s'immobilisa, la main levée comme s'il s'apprêtait à la frapper. Mais Preston fut plus rapide que lui. Il tira Tabby derrière lui et se tint entre elle et son oncle.

— Si vous la touchez, vous devrez m'en répondre, prévint-il gravement.

Mais sir Mauris ne se laissa pas si facilement impressionner.

— C'est vous qui devriez répondre de vos actes et je vous garantis que vous allez le faire ! Je jure que vous...

— Pas ici, intervint lady Timmons, qui s'était elle aussi frayé un chemin dans la pièce à présent que Barkworth et lady Ancil étaient partis. N'aggravons pas la situation.

Elle prit alors le bras de Tabitha et, d'un regard, mit Preston au défi de l'arrêter.

Mais c'était inutile, il n'avait pas l'intention de protester. D'ailleurs, levant les yeux, il aperçut la silhouette de Hen dans l'embrasure de la porte, le visage pâle et tendu.

Il baissa la tête et laissa passer lady Timmons, qui traîna Tabby hors de la pièce si rapidement qu'il faillit rater le bref regard qu'elle lui lança par-dessus son épaule.

Elle fut tirée devant lady Ancil qui recula d'un pas et son ancien presque fiancé qui lui tourna fermement le dos, mais parvint tout de même à souffler un mot que seul Preston entendit dans le brouhaha :

— Merci.

Il l'avait sauvée.

Pendant ce temps, Hen avait relevé sa jupe et s'éloignait à présent, dans le sillage de sir Mauris et sa famille. Elle n'avait pas prononcé le moindre mot — et n'en avait d'ailleurs pas eu besoin.

Il ne restait donc plus que lui dans le cabinet, et il se sentait la cible de tous les regards. Des regards de dégoût, de désarroi et de colère.

Depuis des mois, il était habitué à cela. Depuis des mois, il en avait ri, ne se souciant pas de sa fragile place dans la société. Il s'était promené en ville comme si Londres était sa salle de jeux.

Mais pas ce soir. Ce soir, il avait déshonoré une innocente fille de vicaire. Était-il donc aussi vil que tous ces gens semblaient le croire ?

Ce n'est pas cela, voulut-il leur dire. Cette fois, c'est différent. Tabby est différente...

Oh ! Si différente. Désesparé, il avança jusqu'au perron. Dehors, Tabby fut précipitée dans la voiture de son oncle, qui s'éloigna rapidement, et Preston eut l'impression qu'une part de lui s'éloignait aussi.

Son cœur accompagnait Tabby. Dans cette voiture se trouvait la seule personne capable de lui rendre ce qu'il avait perdu, tant d'années auparavant.

Owle Park, lumineux et rempli de rires. Une vie passée à se disputer au sujet de la dernière part d'un pudding ou d'une tarte aux pommes... Des journées entières à se promener, monter à cheval et surveiller les méfaits de M. Muggins.

Et quand la nuit tomberait... Quand la nuit tomberait, la chambre se transformerait en un merveilleux paradis.

Oui, il désirait Tabby de toutes les manières possibles. Il la désirait parce que... parce qu'il...

Seigneur, parce qu'il était tombé amoureux d'elle !

Cette révélation le bouleversa. *Il aimait Tabby.* Il l'aimait parce qu'elle avait su lui redonner la foi.

Lady Essex profita de son silence stupéfait pour se planter en face de lui, clairement décidée à dire tout haut ce que tout le monde murmurait :

— Goujat ! Vous avez perdu cette fille. Plus personne ne voudra l'épouser, à présent.

Plus personne, sauf moi...

Séduit par cette idée, il sourit à la vieille femme puis la prit par les épaules et se pencha à son oreille pour lui glisser :

— Je sais. N'est-ce pas une solution parfaite ?

Chapitre 15

Preston passa trois jours à attendre que quelqu'un se présente chez lui. Trois jours... Habituellement, il ne fallait pas plus d'une matinée pour qu'un père enragé, un frère furieux ou un tuteur offensé frappe à sa porte — avec ou sans second — pour lui demander réparation.

Ou, plus précisément, pour exiger que Preston épouse la jeune femme concernée afin de préserver son honneur. Bien sûr, le fait que la fille en question devienne par là même duchesse ne faisait qu'ajouter à leur joie... Duchesse. Sa duchesse.

Evidemment, fidèle à lui-même, il avait toujours refusé à la fois les duels et la main de toutes les demoiselles aux mœurs légères qu'il avait perdues. Il avait résisté à toutes les tentatives de chantage, à toutes les menaces proférées. Il se contentait de laisser Benley montrer à tous ces gens le chemin de la sortie...

C'était ainsi que les choses devaient se dérouler — et, sur ce point, chacun s'accordait pour considérer le duc de Preston comme un expert en la matière.

Mais cette fois ce fut différent : personne ne vint.

Ni Barkworth, ni sir Mauris, ni même Grately n'empruntèrent le chemin de la maison pourtant bien connue de Preston. Aucun ne se présenta à Harley Street pour défendre l'honneur de Tabby.

Au matin du troisième jour, il se réveilla exaspéré par l'attitude de la famille Timmons, bien qu'il gardât toujours le mince espoir de voir Mlle Dale et Mlle Hathaway devant sa porte, décidées à le couvrir de reproches.

Mais, à sa grande déception, même ce terrible duo ne daigna pas se déplacer.

— Seigneur, vais-je donc tout devoir faire moi-même ? marmonna-t-il devant son déjeuner solitaire.

En effet, il n'y avait personne à la porte et la maison était déserte...

Ce vide transformait sa demeure en véritable tombe, bien qu'il ne s'en soit pas encore vraiment aperçu jusque-là. Il avait été trop occupé les jours précédents à retrouver les bijoux de sa mère, donner des ordres et rédiger des lettres pour rouvrir Owle Park, employer du personnel. Bref, il avait préparé au mieux son avenir avant que sir Mauris ne se présente.

Mais, bien sûr, un simple baronet ne pouvait pas faire les choses dans les règles...

En poussant un profond soupir, Preston écarta sa tasse de thé froid et appela Benley pour qu'il fasse avancer sa voiture. Peut-être que sir Mauris, qui n'avait jamais été confronté à un tel scandale, ignorait comment réagir. Quel idiot il avait été de ne pas y avoir pensé plus tôt !

Après avoir grimpé sur le siège de sa calèche, il se demanda s'il devait appeler Roxley pour lui servir de second avant d'aller voir l'oncle de Tabby. Non, ce ne serait pas nécessaire. De toute manière, il n'avait pas revu le comte depuis le bal de Grately, et Roxley était capable de tout gâcher.

Preston se rendit donc seul à la maison de Hertford Street, où il apprit seulement que sir Mauris était parti à la campagne avant de se faire claquer la porte au nez.

Il alla ensuite au White, mais découvrit que sir Mauris n'en était même pas membre — il allait au Boodles, franchement ! Alors qu'il s'apprêtait à repartir, il aperçut la silhouette de Roxley dans l'un des salons.

En s'approchant, il vit que son ami avait enfin coincé son homme, le fuyant Nelson Dillamore, ce qui était un exploit : l'autre était aussi souple qu'une anguille quand il s'agissait d'échapper à ses dettes.

— Vous me devez de l'argent, mon brave ! grognait Roxley. J'ai votre reconnaissance de dette ici, et j'exige d'être remboursé. Je ne veux plus entendre un mot d'excuse.

— Je ne me souviens pas de ce papier, Roxley, lança Dillamore, les bras tranquillement croisés. Montrez-le-moi.

Preston poussa un profond soupir. Roxley et ses reconnaissances de dettes... Il passait sa vie à les collectionner et les perdait presque toujours.

En effet, le comte fouilla la poche de sa veste et en tira une liasse de papiers qui s'éparpillèrent aussitôt autour de lui comme des pétales emportés par le vent dans un pré.

— Tu as besoin d'aide ? demanda Preston en ramassant les feuillets tombés au sol.

Le comte, l'air surpris, se retourna vers lui.

— Preston ? C'est toi ? Je croyais que tu avais quitté la ville !

— Je ne quitte jamais la ville.

Roxley réfléchit un instant à cette affirmation, puis hocha la tête.

— C'est vrai, tu as raison. Oublions tout cela. Bon sang, quelle semaine...

Puis, sans même le regarder, il attrapa Dillamore par le col. Celui-ci, profitant de l'arrivée de Preston, essayait en effet de s'esquiver. Le comte le traîna de nouveau à table et le maintint fermement assis dans son fauteuil.

— N'essayez pas de me fausser compagnie, Dillamore. Je suis fatigué de vos petits jeux et il est grand temps que vous assumiez vos actes. Ce n'est pas comme si vous n'aviez pas d'argent.

Preston réprima un sourire et se contenta d'observer l'homme d'un regard amusé.

Roxley avait raison : le père de Dillamore avait été un second fils envoyé aux Indes occidentales pour faire fortune et avait stupéfié sa famille en réussissant admirablement sa mission. A présent, la petite fouine, ayant hérité de l'argent de son père, était riche comme Crésus et menait une vie plus luxueuse que celle de ses plus respectées relations.

Ce qui ne le rendait pas pour autant enclin à partager cette richesse, ni ne lui avait donné un plus grand sens de l'honneur ou du devoir.

— Allons, Roxley, vous feriez mieux de retrouver cette reconnaissance de dette pour justifier ces manières, reprit Dillamore, ou je me plaindrai au club.

Roxley tourna vers lui un regard assassin. On pouvait se permettre de l'insulter de bien des manières, mais il considérait sa place au White comme une preuve de son statut et de sa respectabilité.

— As-tu entendu cela, Preston ?

— Oui, tout à fait, mais j'ai des choses plus intéressantes à faire que de te seconder dans un duel contre cet imbécile.

Il lui tendit les papiers qu'il avait ramassés et poursuivit :

— Retrouve cette fichue reconnaissance de dette et je le tiendrai pendant que tu lui vides les poches. Mais la prochaine fois...

Soudain, il s'interrompit car, parmi les feuillets qu'il tenait encore, une écriture familière venait d'attirer son attention.

— Me vider les poches ? couina Dillamore, qui tenta une nouvelle fois de se relever, retenu par Roxley.

— Elle doit pourtant être là, grommela celui-ci en prenant la liasse des mains de Preston.

Mais le duc résista.

— Donne-moi cela, insista Roxley.

Preston ignora un instant sa requête et tira la feuille qui l'intriguait tant du lot. Sous le choc, il ne put que parcourir encore et encore les quelques lignes griffonnées.

— Vous lui devez aussi de l'argent, n'est-ce pas ? plaisanta Dillamore.

— Taisez-vous, coupa Preston avec l'autorité naturelle d'un duc obligeant l'homme à baisser les yeux.

De nouveau, il lut la note, la gorge sèche. Non, ce n'était pas une reconnaissance de dette, mais une catastrophe d'une tout autre sorte...

Article 3, Paragraphe 2. Dans l'éventualité où ma nièce atteindrait sa majorité sans être mariée et hériterait de l'intégralité de mes biens, mon argent sera géré par ses deux oncles, sir Mauris Timmons, baronet, et le révérend Bernard Timmons. Ils devront superviser les investissements et lui fournir une rente suffisante pour lui offrir une vie convenable en attendant son mariage. Ils devront aussi jouir d'une généreuse compensation pour ces obligations et devoirs.

Sous le choc, Preston ne parvenait pas à détacher son regard de ces quelques lignes. Il y avait plus, dans le testament de Winston Ludlow, que l'unique feuille que Roxley lui avait remise.

Soudain, il comprit ce qui s'était passé. Hathaway, pressé, avait confié la copie du testament à Roxley et le comte, étant... eh bien, lui-même, avait dû fourrer les feuillets dans sa poche au milieu de sa collection et oublié qu'il y avait plus de une page.

Oh ! Seigneur ! Il avait tiré Tabby d'un enfer pour la plonger dans un autre. A présent que ses oncles avaient mis la main sur sa fortune, ils la cacheraient quelque part et ne la laisseraient jamais se marier.

D'ailleurs, il était fort peu probable qu'ils lui offrent une vie plus « convenable » que ce qu'elle avait connu jusqu'à présent : elle resterait leur servante, contrainte de se plier à leurs moindres caprices.

— Quel jour sommes-nous ? cria-t-il à Dillamore.

Surpris, l'homme sursauta et se tassa plus encore dans son fauteuil.

— Quel jour ? balbutia-t-il.

Preston l'attrapa par le col de sa veste et le força brutalement à se relever.

— Quel jour sommes-nous ?

— Ven... Vendredi, bégaya Dillamore, qui luttait pour se libérer de son étreinte.

— Non, quel jour du mois ?

— Le 22, Votre Grâce.

— Alors j'ai encore jusqu'à dimanche, murmura Preston, le cœur battant.

Oui, moins de deux jours avant que les oncles de Tabby ne cherchent à la placer hors de portée de n'importe quel homme — à l'exception d'eux-mêmes.

Il devait à tout prix les en empêcher. Repoussant Dillamore, il attrapa Roxley et le secoua jusqu'à le tirer de ses fichues reconnaissances de dettes.

— Nous devons trouver Mlle Timmons. Est-elle toujours chez son oncle ?

— Bien sûr que non, répondit le comte en lançant un regard agacé à sa manche, agrippée si fermement par Preston qu'elle menaçait de se déchirer.

Le duc le relâcha et le laissa lisser le lainage d'un revers de la main.

— Elle est rentrée à Kempton, poursuivit-il tranquillement. Lady Essex l'a ramenée chez elle, en compagnie de sir Mauris. Pauvre fille, elle a dû se faire disputer durant tout le trajet...

— Nous devons y aller, interrompit Preston, cédant brusquement à la panique. Nous devons les suivre.

— Quoi ? Aller à Kempton ? Non, pas avant que j'aie... Bon sang, Preston ! Regarde ce que tu as fait !

Preston le dévisagea sans comprendre.

— Qu'est-ce que j'ai fait ?

Roxley pointa le fauteuil vide avec un soupir exaspéré.

— Tu as laissé Dillamore s'échapper !

— Je te promets de t'aider à le pister dès que nous rentrerons de Kempton.

— J'ai déjà entendu ce genre de promesses...

— Cette fois, je suis sincère, reprit Preston en l'entraînant dans l'escalier. Viens, nous devons rejoindre Kempton au plus vite.

Mais Roxley ne céda pas si facilement.

— Te souviens-tu que c'est là-bas que tout a commencé ?

— Oui, et c'est là-bas que tout doit finir. Regarde ça, ajouta-t-il en lui tendant la note de Hathaway.

Roxley la parcourut rapidement et eut un hoquet de stupeur.

— Bon sang ! Ses oncles vont vider les comptes en banque en un clin d'œil...

Il leva les yeux sur son ami.

— De toute manière, elle a déjà atteint sa majorité, n'est-ce pas ?

— Non.

Elle l'avait presque atteinte, mais pas encore.

— Vraiment ? Je la croyais plus âgée.

— Pas du tout, répondit Preston, et si mes soupçons se confirment, dès qu'elle aura vingt-cinq ans, ils la cacheront quelque part.

Il reprit Roxley par la manche et l'entraîna derrière lui jusqu'au milieu du grand escalier, où quelqu'un leur barra la route — le marquis de Grately !

— Preston ! Comment osez-vous vous montrer en public ?

— Pas maintenant, Grately, coupa Preston en essayant de l'éviter.

Mais l'autre l'attrapa par le bras.

— J'ai quelques mots à vous dire, espèce de voyou irresponsable ! Vous avez détruit ma famille et, maintenant, mon neveu s'est enfui, bien décidé à épouser cette fille. Mais je vous préviens : il est hors de question que votre catin hérite de mon titre !

En entendant le mot de *catin*, Preston pila net. S'il ne s'était pas retenu, il aurait pu frapper à mort le marquis.

— Ne parlez jamais de Mlle Timmons en ces termes.

Il se dégagea vivement de l'étreinte de Grately et était sur le point de poursuivre sa route lorsque ses paroles résonnèrent en lui.

« Mon neveu s'est enfui, bien décidé à épouser cette fille... »

Oh ! Seigneur, non !

En face de lui, Grately frappa le sol avec sa canne, contrôlant mal son impatience.

— Oui, c'est cela : elle ne restera pas longtemps Mlle Timmons. Je l'ai déshérité, et voilà son idée ? Épouser cette fille sans mon autorisation ?

— Jamais ! gronda Preston, hors de lui.

Le marquis tendit un doigt osseux dans sa direction.

— C'est vous que je blâme d'abord, puis sa mère, cette garce avide. Elle n'a jamais su se contenter de ce qu'elle avait. Elle a toujours voulu davantage, et cette Mlle Timmons lui apporte justement tout l'argent qu'elle désire. Quel duo de rapaces ces deux-là ! Eh bien, il n'a qu'à l'épouser et il verra quelle honte elle jettera sur notre maison.

— Cela n'aura aucune importance, assena Preston. Si Mlle Timmons atteint sa majorité avant d'être mariée — ce qui arrivera dimanche — ses oncles s'empareront de son argent.

A ces mots, le vieil homme s'étouffa.

— Comment diable... ?

— Comment ai-je découvert la vérité ? Tout simplement en me procurant une copie du testament de Winston Ludlow.

— Mais j'ai dit à ces idiots de ne laisser personne..., commença Grately avant de s'interrompre, les lèvres pincées.

Preston l'examina un instant.

— J'imagine que vous pensiez que votre autorité sur Pennyman et ses associés empêcherait quiconque — en particulier sir Mauris ou Mlle Timmons — de prendre connaissance des détails du testament. Hélas, je crains que vous ne vous soyez surestimé. Pour preuve, je l'ai lu et j'imagine que sir Mauris a aussi obtenu une copie, maintenant.

Le vieil homme demeura muet quelques instants, comme s'il avait du mal à admettre son erreur.

— Que comptez-vous faire ? finit-il par demander.

— Je vais arrêter votre neveu et les oncles de Mlle Timmons, et les empêcher d'utiliser Tabitha comme un pion.

Puis il jeta un regard en direction de Roxley et tous deux continuèrent leur route.

Mais le marquis n'en avait visiblement pas fini.

— Je vous pardonnerai peut-être si vous parvenez à empêcher mon neveu d'agir. Je n'accepterai jamais de le voir épouser vos restes.

Preston se figea. Il l'aurait volontiers assommé s'il en avait eu le temps...

Néanmoins, Grately poursuivit :

— Barkworth est parti il y a des heures. Il arrivera à Kempton et épousera la fille avant dimanche, si vous ne lui barrez pas la route — d'ailleurs, je ne vois pas comment vous pourriez réussir.

Preston, lui, avait déjà une solution.

— Monsieur, votre neveu n'a pas d'aussi bons chevaux que les miens, lança-t-il.

Ils sortirent enfin du club et Roxley planta fermement son chapeau sur sa tête.

— Décidément, je ne supporte pas cet homme, grommela-t-il sans ralentir le pas.

— Moi non plus.

— Ai-je bien compris ? Barkworth a toujours l'intention d'épouser Tabitha ?

— C'est cela.

Arrivé au coin du bâtiment, Preston siffla un valet pour qu'il aille chercher sa voiture.

— Je sais que je t'ai causé beaucoup de problèmes récemment, Roxley, et que je n'ai rien à te demander, mais... pourrais-tu... accepterais-tu de... ?

— De t'aider à empêcher un mariage ? répondit son ami en affichant un sourire malicieux. J'en serais heureux. Cela blessera peut-être suffisamment ma tante pour qu'elle ne vienne plus à Londres pendant au moins deux ou trois saisons.

Preston sourit à son tour.

— Alors, reprit Roxley au bout d'un instant, qu'allons-nous faire ?

— Prends ta meilleure monture et retrouve Barkworth.

Roxley acquiesça et grimpa sur son cheval.

— Retrouver Barkworth, très bien. Et je l'arrête ?

— Oui, par tous les moyens possibles, répondit Preston. Tu penses y parvenir ?

— Ne crains rien ! J'improviserai.

La calèche de Preston finit par arriver et il sauta sur le siège, agrippant fermement les rênes.

— Et, pendant que tu t'occupes de lui, je ferai ce que je fais de mieux.

— Déshonorer une femme ? plaisanta le comte.

— Non, affirma Preston avec un petit rire conquérant, aller le plus vite possible pour lui voler sa fiancée.

* * *

— Où m'envoyez-vous ? demanda Tabitha, anxieuse, à ses deux oncles.

A ses côtés, M. Muggins restait calme tandis que, dans le fond de la pièce, ses tantes faisaient les cent pas. Tout ce petit monde s'était entassé dans le grenier étriqué du presbytère.

Tante Allegra et lady Timmons avaient revêtu leurs plus belles robes — sans doute prévoyaient-elles d'assister au bal du solstice.

C'était de bon augure pour ce que Tabitha avait prévu... Deux personnes de moins pour la surveiller. Cela faisait trois nuits déjà qu'elle espérait s'enfuir, mais sa famille ne relâchait jamais sa vigilance. Ce soir serait peut-être sa dernière chance de s'échapper avec M. Muggins.

— Je t'ai déjà dit que cela ne te regardait pas, rétorqua sir Mauris en désignant dédaigneusement le grenier. On te fait partir pour ton bien. Maintenant, rassemble tes affaires.

— Oui, c'est pour ton bien, Tabitha, renchérit lady Timmons. Tu nous as déjà montré que tu étais trop vulnérable face aux hommes malhonnêtes.

Non, Preston n'était pas « malhonnête » ! Il était son héros, son chevalier servant. Elle aurait voulu pouvoir leur expliquer qu'à chaque fois qu'il l'embrassait elle avait l'impression de ne plus toucher terre...

Mais, dans la situation présente, cela risquait fort d'aggraver son cas.

— Oui, oui, pour ton bien, ajouta à son tour tante Allegra qui avait toujours besoin d'intervenir dans les discussions — bien qu'elle n'ait pas besoin de paraître si ravie à cette idée. Nous devons te protéger des voyous et des rustres qui ne cherchent qu'à voler ta fortune.

M. Muggins poussa un long grognement, comme s'il savait aussi bien que Tabitha que les quatre pires voleurs se tenaient devant lui.

Croyaient-ils sincèrement que Tabitha n'avait pas compris ce qu'ils avaient en tête — tant pour elle que pour son chien ? Hélas pour eux, elle connaissait le presbytère sur le bout des doigts et savait exactement où se cacher pour les espionner. Elle n'était pas fière, bien sûr, d'avoir passé trois jours à épier leurs conversations — sans se faire prendre par Mme Oaks — mais, comme personne ne daignait lui donner la moindre information, elle n'avait pas eu d'autre choix.

Et ce qu'elle avait appris ne l'avait pas rassurée... Ils avaient l'intention de s'approprier sa fortune et de l'utiliser suivant leurs propres intérêts. Avec oncle Bernard et sir Mauris comme partie prenante, ils avaient toute liberté pour agir à leur guise. Mais pas avant qu'elle n'atteigne sa majorité.

Ce qui arriverait au douzième coup de minuit. Elle aurait alors vingt-cinq ans, et c'était pour cela que tout le monde semblait si pressé.

Si seulement Preston parvenait à la retrouver à temps !

— Je ne préparerai pas mes affaires tant que vous refuserez de me dire où vous nous conduisez, répéta-t-elle obstinément.

— Ne parle pas sur ce ton à tes aînés, demoiselle ! coupa oncle Bernard de sa voix la plus sévère.

Au moins, cette fois, il ne lui avait pas rappelé à quel point elle était « indigne » de leurs attentions — comme il l'avait fait continuellement depuis trois jours.

— J'emploierai le ton que je veux tant que l'on me forcera à quitter mon foyer contre ma volonté. C'est un enlèvement !

Cela suffirait-il à les faire culpabiliser ?

— Pour t'enlever, il faudrait que tu sois digne de nos soins, répliqua oncle Bernard, visiblement enchanté de pouvoir placer sa critique favorite dans la conversation. Tu es une fille perverse, déséquilibrée par ta prédisposition au péché.

Autour d'elle, tout le monde acquiesça. C'était l'explication sur laquelle tout le monde s'accordait.

Soudain, elle comprit. C'était comme cela qu'ils avaient prévu de se débarrasser d'elle... *Pauvre Tabitha, rendue folle par sa liaison avec un débauché londonien !*

Elle comprit aussi où ils comptaient l'emmener — ou plutôt l'enfermer. Dans un asile, hors de portée de tous ceux qui pourraient l'aider. Saisie de vertige face à cette situation plus dangereuse que tous les événements auxquels elle avait dû faire face jusqu'alors, elle puisa un peu de force dans la présence rassurante de M. Muggins, à côté d'elle.

Non, ce n'était pas possible ! Elle n'était pas folle. Toute sa famille l'était en revanche ; leur avidité leur avait fait perdre la tête.

Pis encore, quel sort avaient-ils prévu pour M. Muggins ? Elle préférait ne pas y penser. Nerveusement, elle glissa les doigts dans le poil rêche du chien en se promettant qu'il ne lui arriverait rien. Pas tant qu'elle serait en vie, en tout cas.

— Preston ne vous laissera jamais agir ainsi, pas plus que toutes mes amies à Kempton, prévint-elle avec toute l'autorité de la marquise qu'elle avait failli devenir.

— Si cet homme t'aimait tant que cela, glissa lady Timmons, tu ne penses pas qu'il t'aurait suivie ? Qu'il serait déjà là ?

Elle jeta un coup d'œil faussement étonné à la fenêtre, puis à la porte.

— Où est-il ?

A ces mots, Tabitha sentit son assurance faiblir. Elle avait passé les derniers jours à guetter le moindre signe, la moindre trace de la présence de Preston. Où diable était-il ? Il avait un don exaspérant pour arriver lorsque l'on n'avait pas besoin de lui ; mais, à présent, il serait temps qu'il se dépêche de venir la sauver.

La veille, elle avait plongé dans une telle vague de désespoir qu'elle aurait presque été heureuse de voir apparaître Barkworth. Hélas, même cet idiot de chasseur d'héritage n'avait pas daigné venir la trouver.

— Alors, où est-il, petite sottise ? insista à son tour tante Allegra avant de jeter un rapide coup d'œil à lady Timmons. Sans doute encore à Londres, occupé à abuser de la naïveté d'une autre innocente, si tu veux mon avis.

Les deux femmes éclatèrent de rire et les hommes hochèrent gravement la tête.

Mais Tabitha refusait d'abandonner. Elle ne pouvait perdre espoir...

— Preston viendra pour moi.

Mais il avait intérêt à se dépêcher.

Oncle Bernard, encore sous le coup de la colère, haussa les épaules.

— Tu ferais mieux d'admettre le fait que personne ne viendra à ton secours, ma fille, car c'est la vérité.

Tabitha faillit lui rire au nez, en dépit de son angoisse. Non, elle n'était pas seule : la voiture de sir Mauris, qui l'avait ramenée à Kempton, s'était soudainement détériorée. Le levier du frein avait disparu et l'une des roues s'était brisée. Le destin ne s'était pas arrêté en si bon chemin : les harnais du véhicule, plus modeste, d'oncle Bernard avaient eux aussi disparu. De plus, aucun habitant de Kempton n'avait accepté de leur prêter un attelage en dépit des exclamations furieuses et des sommes colossales offertes par sir Mauris.

Tabitha soupçonnait Harriet d'être à l'origine de tout cela, ce qui lui faisait du bien. Elle n'était pas aussi seule que sa famille voulait bien le lui faire croire. Lady Essex aussi s'était manifestée, venant tous les jours sous le prétexte de prendre de ses nouvelles.

Cependant, à chaque fois, sir Mauris et oncle Bernard l'avaient congédiée, ce qui prouvait bien à quel point ils désiraient mettre la main sur la fortune de leur nièce.

— Prépare tes affaires ou je te promets que tu partiras demain sans rien d'autre que les vêtements que tu portes, ordonna sir Mauris avant de lui tourner le dos pour redescendre. Bernard, qu'a dit ce forgeron au sujet de ma voiture ?

— Qu'elle serait prête à l'aube, répondit oncle Bernard d'un air un peu embarrassé. Nous sommes à la campagne, mon frère... Ce village est décidément arriéré et j'ai hâte d'en partir !

Sir Mauris eut un hoquet d'impatience.

— A Londres, ce problème aurait été réglé en moitié moins de temps. Mais, bon, si cela ne nous retarde pas plus, nous ferons avec.

Sur ce, ils quittèrent le grenier, ce qui n'empêcha pas Tabitha d'entendre encore son oncle lancer :

— Pennyman doit nous retrouver à l'arrêt de diligence pour que nous signions les papiers nécessaires. Ensuite nous pourrons enfin nous débarrasser d'elle...

Ses deux tantes suivirent leurs époux dans l'escalier.

Tabitha se leva.

— Vous ne m'avez toujours pas dit où vous m'emmeniez, dit-elle à tante Allegra, la dernière à partir.

— Tu le sauras bien assez tôt.

Sur ce, elle referma la porte et la verrouilla derrière elle.

* * *

Preston fit une troisième fois le tour du presbytère, cherchant le meilleur moyen d'entrer pour enlever Tabby.

A son arrivée, il avait trouvé le village vide à l'exception de la salle publique John Stakes, fermée, d'où s'échappaient des voix et de la musique. Mais cela ne l'avait pas empêché de trouver facilement le presbytère.

Le clocher de l'église St Edward s'élevait au-dessus des toits comme un phare et avait guidé Preston jusqu'au cimetière, puis au presbytère construit juste à côté.

Il s'était caché dans les buissons et avait vu deux femmes sortir du bâtiment — l'une d'elles était manifestement lady Timmons —, mais pas les oncles de Tabby. Sans doute étaient-ils restés pour monter la garde ; d'autant que leur proie serait majeure dans quelques heures. Il leur fallait s'assurer que la fortune ne leur échappe pas...

Au moins, grâce à son passé de dévergondé, Preston savait parfaitement comment entrer et sortir d'une maison inconnue. Et ce presbytère ne ferait pas exception. Il avait rapidement localisé la porte de la cuisine, la fenêtre du bureau, et devinait que Tabitha devait être enfermée dans le grenier car une bougie était allumée près du chien-assis derrière un rideau tiré.

Cependant, la cuisine était gardée par une effroyable gouvernante qui semblait capable de démembrer un bœuf à mains nues. Un risque qu'il n'était pas prêt à prendre.

Dans le bureau, il avait aussi aperçu sir Mauris et un autre homme qui lui ressemblait beaucoup — peut-être son frère. Tous deux sirotaient du porto tandis que le baronet ne cessait de parler et que l'autre ne semblait avoir d'autre choix que d'acquiescer en silence de temps en temps.

Preston réfléchit un instant à son plan. Sans doute serait-il capable de se faufiler à l'intérieur par la porte d'entrée ; mais, à un moment ou à un autre, il se trouverait certainement face à sir Mauris et son frère ou au mastodonte qui leur servait de gouvernante.

Soudain, un murmure dans son dos le fit sursauter.

— Bonsoir !

Etouffant un cri, il se retourna d'un bond et découvrit le visage de Roxley dans la pénombre.

— Bon sang !

— Oui, désolé de t'avoir effrayé, répondit son ami avec un grand sourire. Alors, comment cela se passe ?

— T'es-tu occupé de Barkworth ? demanda Preston.

— Oh ! oui ! Je lui ai dit que tu avais l'intention de venir le trouver et de lui voler son héritière, et il est reparti au grand galop...

La gorge sèche, Preston le dévisagea, incrédule.

— Qu'as-tu fait ? Tu devais le retarder, pas lui donner un avantage !

— En effet, je lui ai donné un bel avantage, jubila Roxley. Je lui ai indiqué un raccourci près du gros chêne et je lui ai dit de lancer ses chevaux à toute allure. S'il prend ce virage comme je le lui ai conseillé...

— Roxley, tu es un génie, coupa Preston, rassuré, en lui donnant une grande tape dans le dos.

— Il était temps que tu t'en rendes compte...

Son ami lissa son manteau et examina rapidement la façade du presbytère.

— Tu as l'intention d'entrer, tout simplement, et de ressortir avec elle ?

— Oui.

— Simple et direct, approuva Roxley. Comme un duo de cambrioleurs...

— Tout à fait, acquiesça Preston avant de sortir son pistolet.

Roxley eut un petit rire amusé.

— Quand j'étais petit, je rêvais de devenir voleur !

— Pourquoi ne suis-je pas surpris ? murmura le duc avant de se faufiler jusqu'à la porte d'entrée.

Elle n'était pas verrouillée — après tout, c'était un presbytère...

Tous deux traversèrent le vestibule et s'apprêtaient à monter l'escalier qui, avec un peu de chance, les conduirait à la prison de Tabitha lorsqu'un bruit de vaisselle brisée les fit sursauter.

De nouveau, Preston sentit son cœur bondir et se retourna. Un cri aigu résonna dans la petite pièce.

— A l'aide ! Au voleur ! Au voleur ! A l'assassin !

C'était la gouvernante qui se précipitait sur eux, le poing levé, un plateau vide sous le bras.

Roxley s'écarta si vivement qu'elle n'eut pas le temps de réagir. D'un geste rapide, il ouvrit une porte derrière lui et elle s'y jeta la tête la première. Sans se départir de son calme, Roxley referma la porte avant de s'appuyer contre le battant.

— Passe-moi cette chaise, ordonna-t-il à Preston.

Celui-ci s'exécuta et cala le dossier sous la poignée. La gouvernante était piégée...

Cependant, ses cris avaient alerté toute la maisonnée et la porte du bureau s'ouvrit à toute volée, laissant apparaître sir Mauris et son frère qui brandissait un pistolet.

— Ne bougez pas ! C'est un presbytère, ici, que faites-vous ?

Preston s'avança d'un pas, camouflant Roxley, et leva son arme à son tour.

— Lâchez cela, monsieur, ou je tire.

Heureusement pour Preston, le frère de sir Mauris pâlit et sa résolution s'évanouit en un instant.

Manifestement, jamais il n'aurait pu faire carrière dans l'armée !

Les mains tremblantes, il posa son arme au sol et recula d'un pas, se glissant derrière son frère pour se protéger.

— Restons calme, balbutia-t-il.

Tout sourire, Roxley ramassa le pistolet.

— Où est-elle ? Où est Tabitha ? lança Preston en mettant le baronet en joue.

Sir Mauris rougit jusqu'aux oreilles.

— Espèce de vaurien ! Je préférerais mourir plutôt que de vous laisser la prendre !

Preston haussa les épaules et tourna le canon de son arme sur le vicaire qui essayait toujours de se cacher derrière son frère.

— Etes-vous du même avis, monsieur ? Préférez-vous mourir plutôt que de nous conduire à Mlle Timmons ?

L'homme ouvrit de grands yeux et indiqua immédiatement l'escalier du doigt.

— Elle est enfermée au grenier.

Son frère se tourna brusquement vers lui et lui administra une gifle sonore.

— Stupide couard ! Il ne nous aurait jamais tiré dessus !

— Vraiment ? répondit Preston en appuyant le canon de son arme sur le front de sir Mauris. Alors que vous avez enlevé la femme que j'aime et que vous aviez l'intention de lui voler la fortune qui lui revient de droit ? Ne me mettez pas à l'épreuve, monsieur.

A ces mots, l'homme rougit de plus belle, mais il eut la sagesse de ne souffler mot.

Preston les fit avancer dans le vestibule avec autorité.

— Conduisez-moi jusqu'à elle.

Les frères Timmons s'exécutèrent, grimpant lentement les marches sans cesser de se rejeter la faute.

Enfin, ils atteignirent la porte du grenier. Sir Mauris déclara alors qu'il ne savait pas où se trouvait la clé, rapidement imité par son frère. Lassé par ce petit jeu, Preston prit les choses en main et enfonça la porte d'un coup de pied.

Il se précipita dans la pièce mais, à son grand désespoir, n'y trouva pas sa future épouse. Sa Tabby.

Le grenier était vide.

Mlle Tabitha Timmons n'avait pas attendu d'être sauvée ; pas cette fois-ci...

* * *

Tabitha était très fière d'elle : M. Muggins et elle avaient réussi à se glisser dehors sans que personne ne les voie. Heureusement pour elle, oncle Bernard et tante Allegra ne s'étaient jamais réellement intéressés à cette maison, sinon ils auraient découvert les nombreux secrets qu'elle recélait — comme Tabitha elle-même l'avait fait au fil des ans.

Par exemple, ils ignoraient qu'un trou du curé ouvrait sur le grenier et menait à un escalier dissimulé qui descendait jusqu'à la cuisine, permettant d'entrer et de sortir du presbytère en toute discrétion.

En effet, Kempton s'était plié à la nouvelle religion comme il se pliait à tout changement — lentement et de mauvaise grâce. Ce qui avait aujourd'hui permis à Tabitha de regagner sa liberté...

D'un pas rapide, elle remonta Meadow Lane, son sac rempli à ras bord pendant au bout de son bras. Devant elle, M. Muggins bondissait joyeusement. Elle avait finalement obéi à son oncle et emballé ses affaires, mais n'avait jamais eu l'intention de se rendre là où il comptait l'emmener.

En quelques minutes, elle atteignit le croisement de High Street et, le cœur battant, aperçut une voiture qui arrivait à toute vitesse, conduite par une haute silhouette sombre.

Preston ! Il était bel et bien venu ! Il s'était peut-être fait attendre, mais il était là, enfin. Elle le laisserait s'excuser, la supplier de le pardonner et lui demander sa main, puis elle lui pardonnerait...

Oh oui, son corps avait hâte de lui pardonner, pétri du souvenir de leurs étreintes et brûlant d'un désir qui couvait sans cesse en elle.

— Je suis là ! cria-t-elle avec de grands gestes en direction du cocher pour qu'il ralentisse.

Ce qu'il fit, évitant au dernier moment que ses chevaux ne la renversent. Le cœur battant, Tabitha se précipita sur le côté de la voiture et se figea sur place, horrifiée.

Oh ! Seigneur, non !

— Mademoiselle Timmons ! Quelle chance ! s'exclama M. Reginald Barkworth.

Quelle chance ? Elle n'aurait certainement pas dit cela...

Barkworth se pencha vers elle et, sans lui laisser le temps de protester, la prit dans ses bras.

— Ma pauvre, chère demoiselle. Quand je pense aux injustices que vous avez subies... Mais n'ayez crainte : je suis venu vous sauver !

Si seulement il s'en était abstenu, songea-t-elle, désespérée.

* * *

Après avoir découvert la disparition de Tabitha, Preston et Roxley enfermèrent sir Mauris et le révérend Timmons dans la cave. Une fois dans la rue, là où la voiture de Preston et le cheval de Roxley stationnaient, ils réfléchirent quelques minutes. Où avait-elle pu aller ?

— Si j'étais à sa place, lança finalement Roxley, je dirais à Pottage...

— Chez Mlle Hathaway ?

— Oui. Ou bien...

Soudain, des aboiements affolés les interrompirent et M. Muggins bondit jusqu'à eux.

— Te voilà, mon chien ! s'écria Preston, rassuré, en lui caressant la tête.

S'il était là, Tabitha ne devait pas être bien loin. Hélas, il ne la vit nulle part.

— Où diable a-t-elle bien pu passer ? Elle n'abandonnerait jamais son fidèle compagnon.

— En effet, admit Roxley dans un profond soupir avant de jeter un coup d'œil en haut de la rue. Je n'aime pas cette idée, mais elle s'est peut-être rendue là où tout le monde se trouve ce soir...

— Le bal du solstice, acheva Preston.

Roxley le regarda d'un air surpris.

— Mlle Timmons l'a mentionné une ou deux fois, expliqua son ami.

— Plutôt deux fois qu'une à mon avis. Les gens d'ici ne parlent que de cela pendant des mois. Dans ce cas, nous ferions mieux d'aller à Foxgrove.

Roxley gratta affectueusement les oreilles du chien et s'empara des rênes de son cheval, imité par Preston. Ils commencèrent à remonter la rue, lentement, M. Muggins sur leurs talons.

— Je te prévien, reprit le comte, ma tante ne sera pas contente de me voir — ou de *te* voir...

— Elle n'est jamais contente, de toute manière.

Roxley acquiesça d'un air désolé.

— Avant de quitter Londres, elle n'a fait que se plaindre que tu l'aies embrassée, chez Grately.

— Je préférerais ne pas parler de cela, coupa Preston.

— Et, moi, j'aimerais autant ne pas en savoir davantage. Jamais.

* * *

Peu de temps après, ils arrivèrent à Foxgrove et le comte guida Preston jusqu'à la porte de derrière. Se faufilant dans la pénombre, le duc jeta un rapide coup d'œil par les grandes portes ouvertes de la salle de bal, cherchant Tabby dans la foule. Mais, à son grand regret, elle ne semblait pas s'y trouver.

Bon sang ! L'espace d'un instant, il éprouva une furieuse envie de fouiller toute la demeure de lady Essex pour la trouver. Cependant, cela ne servirait qu'à alerter lady Timmons et sa belle-sœur, et leur permettrait d'achever ce que leurs époux n'avaient pas pu faire : enlever Tabby.

Soudain, une belle jeune femme blonde — Mlle Dale ! — passa la porte et Preston, habitué à agir promptement avec les jeunes filles, lui attrapa le bras pour l'entraîner dans l'obscurité, loin des regards, plaquant son autre main sur sa bouche pour l'empêcher de crier.

Elle se débattit pendant quelques secondes puis le reconnut. L'expression de son regard passa alors de la peur panique à la colère noire.

Une Dale en furie... Que Dieu le garde ! Hélas, elle constituait son meilleur atout pour retrouver Tabby. Il la relâcha donc avec douceur.

— Mademoiselle Dale...

— Votre Grâce, coupa-t-elle d'une voix glaciale, laissez-moi ! Cela ne vous suffit pas d'avoir déshonoré Tabitha ? Maintenant, vous comptez aussi ruiner mon avenir ?

Roxley s'adossa contre la cloison, les bras croisés, d'un air de dire : « Elle n'a pas tout à fait tort. » Pendant ce temps, M. Muggins s'était assis aux pieds du comte et observait la scène, attentif au moindre mouvement de Preston.

— Mademoiselle Dale, reprit plus fermement celui-ci.

— Voyou ! Vous n'êtes qu'un monstre !

— Un monstre ? répéta Roxley, le sourire aux lèvres. Voilà qui est nouveau.

Agacé, Preston le fit taire d'un regard. Il allait avoir suffisamment de difficulté à convaincre Mlle Dale de l'aider sans que Roxley n'intervienne.

Pfff, les Dale... Ils ne savaient que se montrer hautains et pérorer sans arrêt — et Preston ne se sentait pas d'humeur patiente.

— Mademoiselle Dale, vous savez pourquoi je suis ici. Je dois trouver Tabby... Mlle Timmons.

— Dans quel but ? Vous avez l'intention de la déshonorer de nouveau ?

D'un geste rageur, elle ajusta sa jupe.

— Bien sûr, les Seldon ne savent pas s'arrêter, reprit-elle.

Preston ne put réprimer un soupir.

— Mademoiselle Dale, écoutez-moi : je sais que nous ne nous apprécions pas...

— Pfff ! Les Seldon !

Oui, eh bien, je partage vos sentiments, voulut-il répliquer. Les Dale ! Insolents, dédaigneux... Il prit une profonde inspiration. Qu'est-ce qu'il ne fallait pas faire pour trouver Tabitha !

S'efforçant de paraître conciliant, il répondit :

— Pour une fois, j'aimerais que nous oubliions nos différends familiaux pour sauver votre amie.

— La sauver ? Vous l'avez perdue !

Au temps pour la trêve qu'il espérait...

— Bon sang, mademoiselle Dale ! Nous perdons du temps. Avez-vous l'intention de m'aider, oui ou non ?

— Bien sûr qu'elle vous aidera, coupa la voix de Harriet Hathaway qui venait de passer la porte de son pas vif.

— Ah, te voilà, Harry ! soupira Roxley.

La jeune femme lui lança un coup d'œil sévère.

— Roxley, vous feriez mieux de vous cacher de votre tante : elle ne décolère pas... Il paraît qu'un duc a osé l'embrasser et que vous n'étiez pas là pour défendre son honneur.

Roxley lui répondit par l'un de ses sourires tranquilles et Preston aurait juré que Mlle Hathaway avait rougi furtivement avant de se tourner vers lui.

Là, il comprit bien vite pourquoi ses frères craignaient tant de la mettre en colère.

— Il était temps que vous arriviez, Votre Grâce ! s'exclama-t-elle, les poings sur les hanches. Je commençais à croire que vous ne viendriez jamais, malgré tout le mal que je me suis donné pour que sir Mauris ne puisse quitter Kempton.

— Qu'as-tu fait, petite peste ? s'enquit Roxley.

— J'ai peut-être démonté quelques pièces de sa voiture... Daphné m'a aidée.

— Oui, mais pas pour que *vous* puissiez la sauver, répliqua Mlle Dale. Je cherchais seulement à gagner du temps pour trouver un moyen de sortir Tabitha du presbytère.

— Maintenant que vous êtes là, Votre Grâce, reprit Harriet, où est Tabitha ?

Elle chercha son amie des yeux derrière lui.

— Si vous avez M. Muggins, c'est que Tabitha doit être ici. Elle ne l'abandonnerait sous aucun prétexte, pas volontairement en tout cas.

— Elle n'est plus au presbytère, indiqua Preston avant de leur expliquer ce qui s'était passé.

— Alors vous devez la trouver, et vite ! reprit Harriet.

— Tu es folle ? C'est un Seldon !

Daphné se plaça rapidement entre le duc et son amie, puis baissa la voix.

— Il a déshonoré Tabitha, il ne peut lui vouloir du bien...

— Seigneur, Daphné, il est là pour la sauver ! Si je t'avais écoutée, j'aurais pensé que tous les Seldon avaient pour habitude de tuer leurs enfants et d'agresser des femmes.

Mlle Dale répondit par un haussement d'épaules et grimaça : *tu-verras-bien-que-j'ai-raison* ; comme si elle était persuadée que Preston cachait mille et une ruses dans sa calèche pour y attirer vierges et orphelins au cas où il serait à court de victimes pour ses sacrifices quotidiens.

Harriet s'apprêtait à répondre, mais Mlle Dale lui secoua le bras d'un air angoissé.

— Comment peux-tu *lui* faire confiance au sujet du bonheur futur de Tabitha ?

— Parce que Roxley lui fait confiance, répondit tranquillement son amie, et parce que Chaunce m'a assuré que Preston a plus de qualités que celles que l'on attend d'un duc.

Preston, désespéré, poussa un nouveau soupir. Jamais il ne s'habituerait à ces demoiselles de Kempton...

— Je vous en prie, mademoiselle Hathaway, où est Tabby ?

— Harriet ! coupa encore Daphné.

Mais, cette fois, Preston perdit toute patience. Il fit face à Daphné et s'approcha jusqu'à ce qu'ils se trouvent nez à nez.

— Maudite soyez-vous, impertinente petite garce ! Je suis là pour la sauver de ses oncles et de Barkworth.

Elle le dévisagea, abasourdie.

— Oui, vous m'avez bien entendu, poursuivit Preston. A l'heure où nous parlons, Barkworth est en route pour l'enlever avant qu'elle n'atteigne sa majorité.

— Mais...

— Il n'y a pas de « mais ». De plus, si vous voulez tout savoir, je compte bien m'assurer qu'elle hérite de la fortune de son oncle et lui proposer de devenir ma duchesse. De lui proposer, entendez-vous ? Pas de la contraindre à un mariage qui arrangerait tout le monde sauf elle. Je veux qu'elle devienne ma femme, ma chère et tendre épouse. Ou pas. Cela dépendra entièrement d'elle. Quoi qu'elle choisisse, elle aura beaucoup d'argent à sa disposition et sera libre de faire ce qui lui plaît. Cela suffit-il à m'assurer votre aide ou non ?

Les yeux grands ouverts et les lèvres pincées, Daphné se contenta d'acquiescer.

Enfin... Preston se redressa et lissa son veston. Il était sur le point de la remercier quand il aperçut une silhouette, devant la porte du jardin.

Wouf !

M. Muggins bondit en avant — manquant de faire trébucher Roxley.

— Tabby, balbutia Preston.

Il oublia instantanément les deux autres demoiselles et la serra dans ses bras. Leurs lèvres se rencontrèrent et ils s'embrassèrent fiévreusement.

Ce baiser, c'était comme s'il rentrait enfin chez lui, une émotion qu'il n'avait pas éprouvée depuis des années et qui le bouleversa.

Il leva le visage de Tabitha pour mieux le voir dans la faible lumière qui filtrait par la porte de la salle de bal.

— Tabby... Où diable étais-tu ?

Mais elle ne put répondre immédiatement, à cause du concert d'aboiements de M. Muggins, qui tournait en rond autour d'eux. Lorsqu'il la regarda de plus près, Preston poussa un petit cri.

— Seigneur ! Que t'est-il arrivé ?

Sa robe de mousseline était déchirée sur un côté et couverte de poussière. Elle avait aussi un bleu sur la joue et ses deux bras étaient égratignés.

— Que t'est-il arrivé ? répéta-t-il.

— Tu n'es pas venu à temps et j'ai dû improviser, avoua-t-elle avec un grand sourire.

— C'est toujours un bon plan, à mon avis, glissa Roxley, bien que personne ne l'écoutât vraiment.

— Mes oncles m'avaient enfermée dans le grenier...

— Quels goujats ! s'écria Daphné.

— Mais ils ne connaissent pas le trou du curé, ni l'escalier dérobé qui mène à la cuisine. Tout ce que j'avais à faire était d'attendre que Mme Oaks apporte un plateau à mes oncles puis...

Preston ne put réprimer un sourire. Là, il retrouvait sa Tabby : maligne comme un chat.

— Finalement, je n'avais donc pas besoin de faire tout ce chemin pour te sauver, constata-t-il.

— J'aurais pourtant aimé que tu sois là plus tôt... J'ai déchiré ma robe en sautant de la voiture de Barkworth.

Un silence de stupeur s'installa, puis les quatre autres reprirent en même temps :

— Barkworth ?

— Oui, Barkworth. Quand j'ai atteint High Street, j'ai vu une voiture entrer dans Kempton au grand galop et j'ai cru que c'était toi, Preston.

Elle s'appuya quelques instants contre son épaule, comme si elle avait eu besoin de s'assurer qu'elle ne rêvait pas.

Non, Tabby, tu ne rêves pas ; et je ne te quitterai plus jamais.

Cependant, une chose l'agaçait quelque peu.

— Tu m'as confondu avec Barkworth ?

— Oui, je sais, c'est assez gênant. Mais, pour ma défense, il faisait nuit et je n'avais pas mangé depuis midi.

— Bien, tu es presque pardonnée, plaisanta-t-il.

— Je t'autorise à te servir de cela pour te moquer de moi, mais pas plus d'une fois par an, répliqua-t-elle d'une voix faussement sévère.

— Entendu.

— Que s'est-il passé quand tu t'es rendu compte qu'il s'agissait de Barkworth ? intervint Harriet, visiblement pressée d'entendre le reste de l'histoire.

— J'étais sous le choc et, avant que je puisse réagir, il m'a attrapée et tirée dans sa voiture.

— Barkworth ? répliquèrent-ils de nouveau d'une seule voix, de plus en plus abasourdis.

— Oui, M. Barkworth. Apparemment, le fait d'avoir perdu l'appui financier de son oncle, en tout cas, jusqu'au « malheureux jour » de son décès, jour que Barkworth ne trouvera d'ailleurs pas malheureux du tout...

— Non, certainement pas, ajouta Daphné.

— Bref, le fait d'avoir perdu sa rente semble lui avoir donné une nouvelle forme de courage, au moins assez pour venir me poursuivre jusqu'ici et obtenir ma fortune à n'importe quel prix. J'ai essayé de m'enfuir, mais il était décidé à m'enlever ; il a refusé catégoriquement de m'amener ici ou de prendre M. Muggins avec nous, et est reparti à vive allure en direction de la grand-route. Là...

— Il a pris un raccourci, acheva Roxley.

— Tout à fait. Comment a-t-il pu connaître la route du vieux chêne ?

Le comte haussa les épaules et frotta nerveusement ses pieds l'un contre l'autre.

Mais Tabitha ne parut pas s'apercevoir de sa gêne.

— Quoi qu'il en soit, quelqu'un avait dû lui dire qu'il s'agissait de la manière la plus rapide de rejoindre la route de Londres.

— Quel idiot ! s'écria Roxley. Je lui ai dit le contraire !

— Et vous avez négligé de lui expliquer pourquoi on appelle cela la route du vieux chêne ? glissa Harriet.

— Peut-être bien...

— Vous avez bien fait, reprit Tabitha. Il me tenait d'une main et conduisait de l'autre. Les chevaux allaient bien trop vite et quand nous avons pris le virage...

Elle leur montra une nouvelle fois le triste état de sa jupe en guise d'explication.

— Il m'a lâchée juste à temps pour que je saute. J'ai cru que ma cheville allait se briser mais, heureusement, j'ai atterri dans la haie.

— Oh ! oui, je connais bien cette haie, murmura Roxley avec un petit regard en coin en direction du duc.

Tabitha acquiesça, se rappelant évidemment le jour de sa rencontre avec Preston.

— Je me suis échappée, mais je crains que Barkworth n'ait pas été aussi rapide.

— M. Barkworth est mort ? balbutia Daphné.

— Non, mais il est coincé sous sa voiture. Il a même eu l'audace de me demander d'aller chercher de l'aide... et un tailleur pour raccommo-der son si beau costume de voyage.

Son récit achevé, elle prit le temps de caresser affectueusement M. Muggins, assis à ses pieds, puis lança un grand sourire à Preston.

— Je lui ai promis d'envoyer de l'aide, mais je n'ai encore trouvé personne.

— Oui, cela pourrait prendre un peu de temps, admit-il.

— Oh ! des heures ! renchérit Harriet, que cette histoire semblait avoir mise en joie.

— A mon avis, reprit Tabby, il risque de rester là jusqu'au matin...

— Et ce sera bien fait, intervint à son tour Daphné. Mais, Tabitha, tu ne peux pas t'attarder ici, tu sais. C'est le premier endroit où tes oncles viendront te chercher, et tes tantes se trouvent à l'intérieur. On ne peut pas les laisser t'enlever.

Preston, lui, n'était pas si inquiet.

— Ne vous en faites pas, ils n'oseront plus la toucher.

Pour appuyer ses dires, il la prit dans ses bras et l'embrassa tendrement, le cœur battant.

Maison. Foyer. Amour. Tabby.

— C'est le bal du solstice et j'avais espéré... En fait, je pensais...

Elle leva les yeux sur lui, le regard animé par une flamme qui ne pouvait être que le fruit de l'amour — du moins, il l'espérait.

— Non, répondit-il. Je te connais bien, et je pense que tu n'es venue que pour voir de quelle couleur sont les banderoles.

Elle éclata de rire.

— Alors, de quelle couleur sont-elles ?

Preston jeta un coup d'œil par la porte de la salle, toujours entrouverte.

— Lavande.

— Parfait, assura Tabby. Certaines choses ne devraient jamais changer.

De nouveau, ils se dévisagèrent quelques secondes, sans vraiment se rendre compte que Harriet emmenait Roxley et Daphné à l'intérieur pour les laisser seuls. Délicieusement seuls.

A l'exception de M. Muggins, leur chaperon si peu porté sur les convenances.

— Tu ne penses pas que certaines choses doivent changer, au contraire ? s'inquiéta-t-il soudain.

— Et toi ? As-tu changé ?

— Serais-je ici, si j'étais toujours le même qu'autrefois ?

Il ne put s'empêcher de la serrer plus fort dans ses bras.

— Je suis venu te sauver, mais je te préviens, Tabby, c'est la dernière fois.

— Tu as fait tout ce voyage uniquement pour cela ?

Elle eut un petit sourire charmeur qui fit battre le cœur de Preston encore plus fort.

— Oui, répondit-il.

— Me sauver de mes oncles ?

— Oui.

— Et comment as-tu découvert ce qu'ils manigançaient ?

— Par chance.

— Le frère de Harriet ? reprit-elle, pensant sincèrement qu'il parlait de Chaunce.

— Non, j'ai vraiment eu de la chance.

Il lui expliqua comment il avait retrouvé la seconde page du testament de Winston Ludlow et elle poussa un soupir mi-soulagé, mi-inquiet.

— Et que souhaitez-vous comme récompense, Votre Grâce ?

Preston se frotta le menton et réfléchit — plutôt, fit mine de réfléchir — un instant.

— Tu es une héritière, maintenant... Cela ne devrait pas être trop difficile.

— Espèce de gredin ! répliqua-t-elle en le frappant doucement.

— Ton amie m'a traité de monstre.

— Oui, eh bien, elle avait raison.

— Sérieusement, je pensais que tu pourrais me sauver à mon tour pour me remercier. Me sauver de ma tante.

— Lady Juniper ?

— Tout à fait. Elle est décidée à me marier à la première venue.

Ce fut au tour de Tabitha de se moquer.

— Et... as-tu rencontré quelqu'un d'assez respectable ?

— Bien sûr. Mais je ne l'apprécie guère — surtout depuis que je t'ai rencontrée...

Il s'interrompit et recula d'un pas pour s'agenouiller et lui prendre la main.

— Tabby, je veux t'épouser.

Elle eut un petit sourire.

— Pour être honnête, je le sais déjà.

— Vraiment ? On m'espionne ?

— Oui. Je suis d'ailleurs surprise que lady Essex ne t'ait pas entendu harceler cette pauvre Daphné.

— Je n'ai pas harcelé Mlle Dale, protesta-t-il.

En fait, c'était tout le contraire : il avait même fait preuve d'une grande maîtrise de lui-même face à cette fille si obstinée !

— Tu sais qu'elle aura du mal à croire que tu ne veux que mon bien, reprit-elle. Rassure-moi, tu n'as pas l'intention de me voler ma fortune, au moins ?

Cette question prit Preston de court.

— Je me fiche de la fortune de ton oncle ! N'as-tu donc pas entendu ce que j'ai dit d'autre à ton amie ? Que je voulais que tu sois ma duchesse ?

— Si, j'ai tout entendu, affirma-t-elle, les bras croisés. Mais je veux d'abord tout savoir au sujet de ma fortune et de ma liberté de faire mes propres choix.

Il aurait pu croire que tout était perdu, s'il n'avait distingué une petite lueur malicieuse qui scintillait au fond des yeux de Tabby... Il acquiesça donc, et expliqua :

— Le testament de ton oncle dit que, si tu atteins ta majorité sans être mariée, tes oncles formeront une alliance pour gérer ta fortune.

— Mes oncles ne sont pas dignes de confiance ! Ils voulaient m'enfermer dans un asile !

— C'est une très bonne nouvelle, répondit-il.

— Pas pour moi.

— Je sais, mais cela prouvera qu'ils ne sont pas dignes de s'occuper de tes affaires — ou de toi. M. Pennyman, en tant qu'avoué chargé de cette affaire, sera donc contraint de trouver une nouvelle personne pour diriger l'affaire ; et, puisque j'ai apporté beaucoup de travail à son étude, je pense pouvoir avoir une certaine influence sur lui.

— Cela aurait pu être utile la semaine dernière, avant que tu ne me déshonores, lança-t-elle.

— Eh bien, c'est le problème lorsque l'on confie un message à Roxley, répliqua-t-il en reprenant sa main, qu'elle avait éloignée. Quand j'ai appris la vérité...

— ... tu es venu me sauver ?

— Cela semble être mon destin.

Il voulut paraître humble, mais c'était une tâche difficile pour un duc.

— Ton destin ? C'est tout ?

— Tabby, je t'aime. Quand je l'ai compris, cela a changé mes convictions sur le mariage.

Ces mots la firent frissonner et il vit des larmes lui monter aux yeux.

— Tu... Tu m'aimes ? murmura-t-elle.

Dans un élan passionné, Preston l'embrassa fougueusement.

— Seigneur, comment peux-tu en douter ?

Sa Tabby, toujours si rationnelle, répondit simplement :

— Tu ne me l'as jamais dit.

— Je préfère les actes aux mots, tu le sais...

Elle se pelotonna plus encore contre lui et caressa sa joue mal rasée avec une infinie douceur.

— Dans ce cas, Votre Grâce, qu'attendez-vous ? Agissez.

Chapitre 16

Londres, deux semaines plus tard

Tabitha eut un petit sourire en lisant les quelques mots délicatement imprimés sur l'épais feuillet qu'elle tenait à la main.

*Le noble duc de Preston
Espère avoir l'honneur de votre présence
Lors de son mariage avec Mlle Tabitha Timmons
Le mercredi huit août
En l'an de Notre-Seigneur mille huit cent dix
A Owle Park, Surrey*

— Quatre semaines ! soupira Preston en jetant à son tour un coup d'œil sur l'invitation que Tabitha lui tendait.

Ils étaient installés dans le salon rouge de sa maison londonienne. M. Muggins, qui ne les quittait pas, était roulé en boule sur un tapis certainement hors de prix, devant la cheminée, sa queue battant de bonheur. Pour un terrier irlandais sans manières, il avait presque adopté sa nouvelle vie de duc. Presque.

Il demeurait néanmoins un mauvais chaperon. Après tout, le soir de leurs retrouvailles, il avait laissé Tabitha et Preston passer de longues heures en tête à tête dans les jardins — « fichus Seldon », avait grommelé Daphné en l'apprenant. Cependant, lorsqu'ils étaient retournés dans la salle de bal de Foxgrove pour annoncer leurs fiançailles, Harriet avait conclu que « c'était comme cela que les choses devaient se passer ».

Au grand dam des oncles de Tabitha. Seule lady Timmons avait vu ce changement d'un œil pragmatique.

— Pense à nos futures relations, mon cher, avait-elle glissé à son époux offensé, qui avait finalement réussi à s'échapper de la cave. Notre chère Tabitha va devenir duchesse de Preston !

Lady Essex, elle, avait immédiatement pris en charge la future épouse et l'avait conduite à Londres pour l'aider à choisir son trousseau avant de déclarer haut et fort qu'elle avait été celle qui avait su métamorphoser le célèbre duc de Preston.

— Il m'a même embrassée une fois, répétait-elle.

Cependant, quand Preston avait proposé d'obtenir une licence spéciale pour se marier au plus vite, Tabitha avait refusé.

— Je veux publier les bans et avoir un mariage convenable, lui expliqua-t-elle encore ce jour-là, dans le salon rouge — comme elle l'avait fait chaque jour depuis qu'ils avaient quitté Kempton.

— Oui, oui, concéda Preston, bien qu'il ne soit pas prêt à abandonner ses efforts pour précipiter l'événement.

Il avait pensé que deux semaines passées sous la houlette de lady Essex suffiraient à la faire changer d'avis ; mais il commençait à apprendre que sa future épouse était aussi obstinée que lui.

— J'ai commandé ma robe hier, et elle sera prête à temps pour la fête à Owle Park, annonça-t-elle.

Owle Park. Preston avait encore du mal à y croire. Il s'y était rendu la semaine précédente avec Tabitha, accompagné par Hen et Henry qui avaient fait office de chaperons.

A peine avait-il posé un pied hors de sa voiture que toutes ses craintes s'étaient évaporées. Devant lui s'étendait un vaste gazon vert tendre surplombé par la haute façade de pierre claire devant laquelle

s'alignait une longue rangée de domestiques.

Tous l'avaient chaleureusement salué lorsqu'il s'était approché, au bras de Tabitha.

Et il aurait juré que la vieille demeure faisait de même, en silence...

— Bienvenue chez toi, lui avait glissé Tabby à l'oreille.

— Non, bienvenue chez *nous*, avait-il rétorqué.

Tout avait été préparé pour la fête qui devait accompagner leur mariage.

Et voilà que les invitations étaient envoyées à tous leurs convives.

— Je garde toujours l'espoir de te convaincre des avantages d'un mariage par licence spéciale, lui dit-il en jetant encore un coup d'œil à l'invitation.

Bon sang, quatre semaines !

Hélas, Tabitha hocha la tête gravement.

— Je veux un mariage dans les règles, un mercredi, en passant le porche de l'église dans une robe neuve.

— Tu ne laisses rien au hasard, n'est-ce pas ? plaisanta-t-il face à tant de traditionalisme et de superstition.

Non, décidément, cette fiancée de Kempton n'aimait pas le hasard...

Profitant du fait que lady Essex était redescendue un instant avec Hen pour inspecter la vaisselle, il embrassa longuement Tabitha.

— Une licence spéciale, insista-t-il malicieusement, et nous pourrions partager notre lit dès ce soir.

— Non, répéta-t-elle encore de cette voix obstinée qu'il aimait tant.

— Nous pourrions même aller à Gretna Green, ce n'est qu'à quelques jours de voyage — ou plus, si nous trouvons une auberge aux chambres confortables sur la route.

Mais elle fit de nouveau non de la tête, secouant doucement ses boucles fauves.

— Et si ton estimé M. Barkworth s'était mis en tête de t'enlever avant la cérémonie ? On m'a dit qu'il était de retour en ville...

— Il n'oserait pas.

Elle souriait, tranquille, et l'attira à elle pour l'embrasser à son tour.

Il se laissa faire et lui rendit ses caresses, laissant sa Tabby — sa chère et tendre Tabby — haletante.

Tout comme lui.

— Je connais un autre moyen de te convaincre, murmura-t-il, bien décidé à obtenir gain de cause.

Mais elle le fit taire en posant son index sur ses lèvres sans le quitter des yeux.

— Seriez-vous prêt à parier là-dessus, Votre Grâce ?

* * *

Si vous avez aimé ce roman, ne manquez pas la suite de la série d'Elizabeth Boyle,
à paraître en septembre dans votre collection Victoria !

TITRE ORIGINAL : ALONG CAME A DUKE

Traduction française : Hélène Arnaud

HARLEQUIN®

est une marque déposée par le Groupe Harlequin

VICTORIA®

est une marque déposée par Harlequin

© 2012, Elizabeth Boyle.

© 2016, Harlequin.

Le visuel de couverture est reproduit avec l'autorisation de :

Femme : © TREVILLION IMAGES/ILINA SIMEONOVA

Réalisation graphique couverture : L. SLAWIG (Harlequin)

Tous droits réservés.

Publié avec l'aimable autorisation de HarperCollins Publishers, LLC, New York, USA

ISBN 978-2-2803-6279-5

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de tout ou partie de l'ouvrage, sous quelque forme que ce soit. Ce livre est publié avec l'autorisation de HARLEQUIN BOOKS S.A. Cette œuvre est une œuvre de fiction. Les noms propres, les personnages, les lieux, les intrigues, sont soit le fruit de l'imagination de l'auteur, soit utilisés dans le cadre d'une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, des entreprises, des événements ou des lieux, serait une pure coïncidence. HARLEQUIN, ainsi que H et le logo en forme de losange, appartiennent à Harlequin Enterprises Limited ou à ses filiales, et sont utilisés par d'autres sous licence.

HARLEQUIN

83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13.

Service Lectrices — Tél. : 01 45 82 47 47

www.harlequin.fr



Toutes les couleurs de la romance

Passions :

Un homme. Une femme.
Ils n'étaient pas censés s'aimer.
Et pourtant...

Black Rose :
Amour + suspense =
Black Rose.

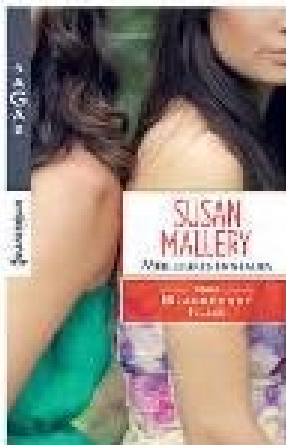


Les Historiques :
Réveillez la lady
qui est en vous !



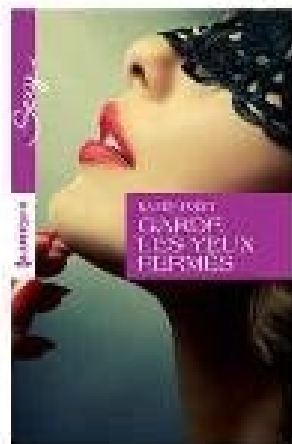
Découvrez toutes
nos collections :
autant d'univers
différents pour
des plaisirs
de lecture variés !

Sagas : des romans
qui ne s'arrêtent pas
à la dernière page

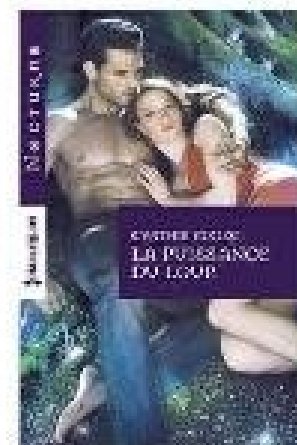


Sexy :

Osez
la romance érotique !



Nocturne :
Succombez à
la morsure interdite...



**RETROUVEZ TOUTES NOS ACTUALITÉS
ET EXCLUSIVITÉS SUR**

www.harlequin.fr

Ebooks, promotions, avis des lectrices,
lecture en ligne gratuite,
infos sur les auteurs, jeux concours...
et bien d'autres surprises vous attendent !

ET SUR LES RÉSEAUX SOCIAUX



Retrouvez aussi vos romans préférés sur smartphone
et tablettes avec nos applications gratuites



H HARLEQUIN



ELIZABETH BOYLE

Sous le sceau du scandale

Elevée à Kempton, village où, selon le dicton, on finit vieille fille, Tabitha n'espérait pas trouver un jour un époux. Elle, qui est misérablement logée dans le grenier de son oncle et traitée en domestique, tombe des nues lorsque celui-ci – bien plus aimable qu'à son habitude – lui apprend qu'elle héritera d'une immense fortune si elle se marie avant son vingt-cinquième anniversaire... qu'elle fêtera dans un mois. Son oncle a tout prévu, y compris un prétendant : un marquis honorable qui, en échange de sa fortune, lui offrira un titre. Tabitha sait qu'elle devrait se réjouir de ce tour inespéré du destin, mais quelque chose, dans ce mariage arrangé de conte de fées, lui déplait. A l'heure où la chance lui sourit enfin, n'est-ce pas à elle de faire ses propres choix ?

Elizabeth Boyle a toujours adoré la romance et elle vit chaque jour sa passion en écrivant des histoires captivantes et enflammées, que les lectrices du monde entier décrivent comme des *page-turners*. Auteur maintes fois primée depuis son premier roman en 1996, elle vit aujourd'hui à Seattle avec son mari et ses deux jeunes fils, ses « apprentis héros ».

Série Les débutantes de Kempton

 **HARLEQUIN**
www.harlequin.fr